Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Canadiana

A. Coypel inv. *Ben.s Audran scul.*

ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

L'ODYSSE'E D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Aux Dépens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PA
4027
.A5D3
1716
v.1
Coll. spéc.

PREFACE.

DANS ma Préface ſur l'Iliade je me ſuis particulierement attachée à rendre raiſon des Fables, des Fictions, des Allegories d'Homere, des Mœurs, des Uſages & des Caracteres qu'il a imitez; de ſes Dogmes, de ſes Idées & de ſon Style, & à montrer la conformité qu'il a dans la pluſpart de toutes ces choſes avec nos Livres ſaints. Je n'y ay point parlé de l'art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes inſtructions qu'il donne, je me reſervois à traiter cette matiere dans un ouvrage particulier, où aprés avoir raſſemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raiſons, je me propoſois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire paſſer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ſes regles les plus fondamentales y ont eſté violées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere ni l'art qu'Ariſtote nous a ſi-bien développé.

Quand je fis ce projet, j'eſperois d'avoir du temps devant moy pour l'executer aprés l'impreſſion de l'Odyſſée, & je me préparois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautez de ce Poëme,

& qu'à rendre compte de mon travail ; mais des raiſons, dont je n'informeray point le Public, de peur qu'il ne m'accuſaſt de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Diſſertation eſtoit la Préface meſme de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, ayent ſous la main tous les ſecours neceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence & par conſequent avec plus d'utilité & plus de plaiſir, & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la difference qu'il y a entre des Poëmes ſages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ay obéï.

Les bornes trop eſtroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute ſon eſtenduë, mais je me reſtreindray de maniere que je n'oublieray rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partageray cette Préface en quatre Parties.

Dans la premiere, aprés avoir expliqué la nature du Poëme Epique & ſon origine, j'expliqueray ſes Regles ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace ; j'en feray voir la ſageſſe & l'utilité qui en eſt le but ; je les appliqueray enſuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontreray que ni nos Romanciers ni nos Poëtes ne les ont connuës, qu'ils ſe ſont entierement éloignez de cette conſtitution, en un mot qu'ils ont entierement ignoré l'art du Poëme Epique.

Dans la ſeconde Partie, je ramaſſeray les ob-

jections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation ; je tascheray d'y répondre, comme dans ma Preface de l'Iliade j'ay répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme ; je justifieray cette imitation contre tous ses reproches ; je feray voir que bien-loin d'estre vicieuse & nuisible, elle est au contraire trés sage & trés utile ; je l'appuyeray sur l'exemple de Platon luy-mesme qui l'a suivie, & pour achever de la mettre hors de toute insulte, je la fonderay sur des exemples tirez du sein de la verité mesme, & dont aucune Critique ne pourra esbranler les fondements. Enfin je montreray que toutes les censures de Platon, au lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, tombent directement & avec toute leur force sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques, qui ne sont que des alterations grossieres de la verité. Le Lecteur sera en estat de juger par luy-mesme lequel avoit mieux pénetré la nature & le but du Poëme Epique, d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisiéme Partie, j'examineray le sentiment de Longin, qui sur ce que l'Odyssée a esté faite aprés l'Iliade, a crû qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du Poëte, & que dans ses narrations incroyables & fabuleuses la vieillesse d'Homere estoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jusqu'icy tous les esprits, au moins je n'ay vû personne qui l'ait combattu, ni ses Commentateurs ni ses Traducteurs n'ont cherché à deffendre sur cela ce

grand Poëte. J'ay l'audace d'eſtre d'un ſentiment tout oppoſé à celuy de cet habile & ſage Rheteur, & j'eſpere de faire voir au contraire que l'Odyſſée eſt un Poëme auſſi ſoutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'eſprit.

Enfin dans la quatriéme & derniere Partie, je rapporteray les jugements que les plus grands maiſtres ont portez de l'Odyſſée, & je feray voir qu'ils l'ont meſme préferée à l'Iliade. Je taſcheray de prouver la verité de ce ſentiment d'Ariſtote, que la Poëſie d'Homere eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, & de celuy d'Horace, qui aſſeure qu'elle eſt plus Philoſophe que la Philoſophie meſme; je confirmeray ce que j'auray dit dans la ſeconde Partie ſur la beauté de cette imitation, & pour prouver que c'eſt la maniere la plus parfaite d'enſeigner la Morale; je parleray des grandes connoiſſances dont l'eſprit d'Homere eſtoit orné; j'éclairciray ſes vûës; je découvriray les veritables fondements de ſes Fables par les anciennes Traditions, & je rendray compte de mon travail.

I. PARTIE. QUand on penſe à l'origine de ce Poëme, au temps où il eſt né & à la corruption generale d'où il a eſté tiré, on ne peut aſſez admirer le genie qui luy a donné la naiſſance, & l'on eſt forcé d'avoüer que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit tres ſublime & tres ſage, & d'un Philoſophe né pour la réformation des mœurs.

Les hommes ſont naturellement portez à l'Imitation & à la Muſique. De ce penchant nâ-

quit la Poëſie dans les feſtes ſolemnelles que les premiers hommes celebroient en certains temps de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient receus de ſa bonté. Elle eut enſuite chez les Payens la meſme origine qu'elle avoit eüe chez les Hebreux. Car c'eſt un ſentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des graces qu'il en a receües.

Si les hommes euſſent perſeveré dans cette ſageſſe, on n'auroit eu pour toute Poëſie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hebreux ; mais il eſtoit impoſſible que dans des aſſemblées Payennes la ſageſſe & la pieté reſiſtaſſent long-temps à la licence de ces feſtes, où le vin & la joye exceſſive échauffant les eſprits, pouſſoient à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bientoſt plus que des chants où la loüange des hommes eſtoit meſlée avec celle de la Divinité, & bien-toſt aprés, cela dégenera encore en Poëmes trés licencieux, de ſorte que la Poëſie fut entierement corrompuë, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philoſophe pour corriger un ſi grand deſordre ? donner des préceptes de ſageſſe dans des ſentences courtes & vives comme celles qui eſtoient en uſage dans les premiers temps ? Cela auroit eſté inutile ; ni les paſſions ni les habitudes vicieuſes ne cedent aux paroles ni aux ſentences ; elles reſiſtent pour l'ordinaire aux raiſonnements les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'eſtudier le pen-

chant des hommes pour les ramener à la ſageſſe par les meſmes choſes qui avoient cauſé leur égarement.

C'eſt ce que firent les premiers Poëtes qui vinrent enſuite, car voyant d'un coſté que l'homme eſt naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduëment le plaiſir, ils profiterent de ce penchant & travaillerent à les amuſer & à les corriger inſenſiblement par des inſtructions cachées ſous un apaſt agréable. C'eſt ce qui fit inventer les Fables, qui ſont preſque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traitez de Morale les plus ſuivis. Il eſt aiſé de voir par-là que la Poëſie a eſté la premiere eſpece de Philoſophie ; Strabon l'a démontré dans ſon premier livre, où en reprenant Eratoſthene, qui ſoutenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vûë d'inſtruire, mais ſeulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont eſté d'un ſentiment contraire, & qu'ils ont eſcrit que la premiere Philoſophie a eſté la Poëſie, qui ſous l'appaſt du plaiſir invitoit à la vertu dés l'enfance, & enſeignoit les mœurs, les actions, les paſſions. *Nos Philoſophes meſme,* adjoute-t'-il, c'eſt à dire les Stoïciens, *avancent que le ſage ſeul eſt bon Poëte. Voilà pourquoy dans toutes les villes Grecques on commence l'éducation des enfants par la Poëſie, non pour leur donner ſimplement du plaiſir, mais pour leur enſeigner la ſageſſe.*

Cette Poëſie, dont parle Strabon, conſiſtoit principalement dans les Fables, car les Fables ſont les plus propres pour l'inſtruction des en-

ſants, & quelles qu'elles ſoient, en proſe ou en vers, elles ſont également de la Poëſie.

L'utilité des Fables a eſté reconnuë dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne ſont pas les ſeuls qui s'en ſont ſervis ; long-temps avant qu'il y euſt des Poëtes, les villes & les Legiſlateurs, comme le meſme Strabon l'aſſeure, les avoient appellées à leur ſecours à cauſe de l'utilité qu'ils y reconnoiſſoient, & en faiſant réflexion au penchant naturel de l'animal raiſonnable : *Car*, dit-il, *tout homme eſt avide d'apprendre quelque choſe, & l'amour des Fables eſt la premiere qui marque cette inclination, & c'eſt par-là que les enfants commencent à entendre & à s'accoutumer à apprendre. Et la raiſon de cela eſt que la Fable eſt une ſorte de narration toute nouvelle qui ne dit pas ſimplement ce qui eſt, mais une choſe toute differente qui ſert d'enveloppe & de fiction pour faire entendre avec plus de plaiſir ce qui eſt. Or tout ce qui eſt nouveau & inconnu plaiſt, & c'eſt cela meſme qui rend curieux & avide, & lorſqu'on meſle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment le plaiſir, qui eſt le philtre & l'appaſt de la ſcience.*

Je me ſuis attachée à rapporter le paſſage de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la nature, l'antiquité & l'utilité des Fables. Il eſt impoſſible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des Fables eſt telle qu'il nous l'enſeigne ; leur antiquité ne peut eſtre révoquée en doute, puiſque nous voyons dés les premiers temps que Dieu luy-meſme s'en eſt ſervi, & leur

utilité ne peut non plus estre contestée, puisque l'Escriture sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus saints personnages.

Homere trouva cet usage des Fables generalement establi, & il s'en servit admirablement pour former sur ce modelle le plan de ses deux Poëmes qui ne sont que des Fables plus estenduës, & ausquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le Poëme Epique n'a esté inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes d'Homere suffiroient pour nous convaincre de cette verité, car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux besoins de son pays. De son temps les Grecs estoient divisez en plusieurs Estats indépendants les uns des autres, & ces Estats estoient souvent obligez de se réünir contre un ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces occasions qu'Homere, pour leur prouver la necessité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un interest particulier de les diviser, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mesmes par l'ambition & la discorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces Estats differents réunis en un seul corps, il leur en donne aussi à chacun en particulier aprés leur confederation finie. Il voyoit de son temps que les Princes quittoient facile-

ment leurs villes pour aller faire des courſes ſur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres ſujets. Il veut les corriger en leur faiſant entendre qu'un Prince ne doit quitter ſes Eſtats que par des raiſons indiſpenſables, & que quand il les quitte par quelque raiſon legitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ſes efforts pour y retourner. Dans ce deſſein il leur repreſente que l'éloignement d'un Prince abſent par neceſſité, cauſe chez luy de grands deſordres, & que ces deſordres ne finiſſent que par ſon retour. Et voilà le but de l'Odyſſée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'eſt-ce que la Fable ? C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action.

Il y a trois ſortes de Fables. Les *raiſonnables*, où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les beſtes & les plantes meſmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique eſt une Fable comme toutes les autres, c'eſt une Fable de la premiere eſpece, une Fable raiſonnable, mais qui ne laiſſe pas de pouvoir deſcendre dans la ſeconde, car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille, non ſeulement pour orner ſon Poëme d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable, & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes meſmes.

Le Poëme Epique eſt donc *un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale & des plus grands perſonnages.* Cette définition embraſſe ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'eſt un diſcours comme la Fable, mais un diſcours en vers. Les Fables eſtoient ordinairement en proſe comme nous voyons encore celles d'Eſope. Elles auroient pû auſſi eſtre en vers de meſme que celles de Phedre, comme le Poëme Epique auroit pû eſtre en proſe, car Homere en proſe ne laiſſe pas d'eſtre un Poëme Epique. Ariſtote ne dit-il pas que *le Poëme Epique ſe ſert du diſcours en proſe ou en vers.* Mais l'experience a fait voir que les vers luy conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majeſté & de grandeur, & qu'ils fourniſſent plus de reſſources que la proſe.

C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale tout comme la Fable; la ſeule difference eſſencielle eſt que la Fable du Poëme Epique eſt l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages. Il n'eſt pas neceſſaire en effet que l'action du Poëme Epique ſoit illuſtre & importante par elle-meſme, puiſqu'au contraire elle peut eſtre ſimple & commune; mais il faut qu'elle le ſoit par la qualité des perſonnages qu'on fait agir. Auſſi Horace a-t-'il dit aprés Ariſtote, *Res geſtæ Regumque Ducumque.* Cela

eſt ſi vray, que l'action la plus eſclatante d'un ſimple bourgeois ne pourra jamais faire le ſujet d'un Poëme Epique, & que l'action la plus ſimple d'un Roy, d'un General d'armée le fera toujours avec ſuccés.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique eſt la meſme que toutes les autres Fables, Comparons par exemple la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Eſope. Homere veut enſeigner dans l'Iliade cette grande verité que la meſintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les reſtablit. Pour cet effet voicy ce qu'il feint: *Deux chefs d'une meſme armée ſe querellent, l'ennemi profite de leur diſſention & remporte ſur leur parti de grands avantages; les deux chefs ſe raccommodent, & eſtant réünis, ils chaſſent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire.* Voilà la Fable de l'Iliade. C'eſt une action generale. Le Poëte, aprés en avoir dreſſé le plan, la met enſuite ſous les noms qu'il luy plaiſt, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages, d'Achille, d'Agamemnon, &c. c'eſt la meſme choſe que la Fable d'Eſope: *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau ſe querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons; les deux chiens ſe reconcilient & ſe réüniſſent contre le loup, ils ſe deffont de cet ennemi.*

Il en eſt de meſme de la Fable de l'Odyſſée: *Un homme eſt abſent de ſon pays. Son abſence cauſe de grands deſordres dans ſa famille. Enfin aprés pluſieurs années de travaux & de pei-*

nes, il arrive chez luy, tuë ſes ennemis & reſtablit ſes affaires.

Eſope feindra de meſme: *Un berger s'eſtant éloigné de ſon troupeau, les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient, fait ceſſer ces ravages, & avec le ſecours de ſes chiens il tuë les loups.*

C'eſt la meſme Fable. Voilà pourquoy Ariſtote a dit avec grande raiſon que la Fable eſt ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en eſt l'ame, parce qu'elle en fait le ſujet, & que *la Fable eſt la compoſition des choſes*, c'eſt à dire, comme M. Dacier l'a expliqué dans ſes Commentaires ſur la Poëtique d'Ariſtote, que c'eſt la liaiſon que les cauſes & les incidents, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un ſeul & meſme tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Eſope. Elle eſt generale & univerſelle, & elle ne preſente qu'une ſeule action qui eſt entiere, qui a un commencement, un milieu & une fin, & une grandeur juſte & raiſonnable.

Elle eſt generale & univerſelle, c'eſt à dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle inſtruit tout le monde, petits & grands, car les petits ne ſont pas moins ſujets que les grands à voir ruiner leurs maiſons & leurs affaires, ſoit par la colere & par la diviſion, ſoit par leur abſence; ils n'ont pas moins beſoin de ces leçons d'Homere, & ils ſont auſſi capables d'en profiter, utilité qu'on ne ſçauroit tirer des actions particulieres

Par exemple, qu'on faſſe un Poëme ſur une action de Ceſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t'-il faire à un particulier ? De cent mille à peine y en aura-t'-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe en profiter. Mais quoyque cette Fable ſoit generale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms & l'attacher à une hiſtoire connuë, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du Poëme Epique, car de ces noms & de cette hiſtoire, on tire des Epiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vrayſemblable, & tout cela eſt au choix du Poëte ; par exemple, Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette guerre des deux freres ennemis. Il pouvoit donner de meſme ſa Fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre hiſtoire connuë, & en ce cas-là il eſt aiſé de voir que ſelon les noms & l'expedition il auroit fallu changer les Epiſodes, & eſtendre chacune de ces Fables par ſes Epiſodes differents.

Dans le Poëme Epique il faut que la verité marche toujours avec la fiction. La Fable du Poëme n'eſt qu'un pur menſonge, mais c'eſt un menſonge toujours uni avec des veritez. Outre la verité morale que la Fable renferme, il y a des veritez hiſtoriques que l'on tire des actions connuës de ceux dont on a emprunté les noms, & que l'on accommode au fonds de la Fable par le moyen des Epiſodes. Perſonne n'a jamais mieux

connu ce ſecret qu'Homere, il fait un mélange admirable de la verité & du menſonge dans tout le plan de ſon Poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué :

Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet,
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

Enfin il dreſſe de maniere le plan de ſon ſujet, qui n'eſt qu'un ingenieux menſonge, & il y meſle partout enſuite avec tant d'adreſſe la verité, que le milieu répond au commencement & la fin au milieu. Car par le moyen de ces Epiſodes tirez des actions veritables de ſes heros on fait rentrer tout le reſte dans la verité de l'Hiſtoire, & on ajuſte le tout ſi bien enſemble, que la verité paroiſt regner également par-tout. Bien plus, Homere meſle toujours des veritez dans ſes menſonges meſmes les plus eſtranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Leſtrygons, des Cimmeriens, de Charybde & de Scylla ne ſont que des embelliſſemens & des exagerations de la verité, qui eſt toujours le fondement de ſes fictions. Auſſi Ariſtote luy donne-t-il cette loüange, *Qu'il eſt celuy qui a le mieux enſeigné aux autres à faire comme il faut ces agréables menſonges.* Les faire *comme il faut*, c'eſt les rendre vrayſemblables par le meſlange de la verité, & c'eſt ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere*, dit-il, *rapportant toujours ſes Fables à l'inſtruction, a eu égard à la verité dans la pluſpart des choſes, mais il y a auſſi meſlé le menſonge. Il a embraſſé la verité pour inſtruire, & il a aſſocié le menſonge pour attirer par le plaiſir & manier à ſon gré la multitude. Comme un habile ouvrier*

ieſle avec adreſſe dans ſes chef-d'œuvres l'or avec l'argent, de meſme Homere adjoute la Fable à des aventures vrayes pour orner ſon diſcours & le rendre plus agréable. Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui eſt un évenement vray, & il l'a orné par le menſonge des Fables. Il a fait de meſme des aventures d'Ulyſſe, car ce n'eſt pas la maniere d'Homere de n'attacher ſes Fables les plus prodigieuſes à aucune verité, & c'eſt le meſlange de la verité qui rend les menſonges plus vrayſemblables.

Voilà pourquoy Ariſtote a tant recommandé aux Poëtes, ſoit qu'ils travaillent ſur un ſujet desja connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dreſſer la Fable en general avant qu'ils penſent à l'épiſodier & à l'eſtendre par ſes circonſtances, & qu'il leur dit que la Fable eſtant faite, on donne les noms aux perſonnages & l'on épiſodie l'action, c'eſt à dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonſtances & des avantures tirées de l'hiſtoire des Heros: *Mais il faut bien prendre garde,* adjoute-t'-il, *que les Epiſodes ſoyent propres, comme dans Oreſte la fureur qui le fait prendre.* C'eſt à dire, que les Epiſodes ne doivent faire avec la Fable qu'un ſeul & meſme tout.

Dans la Tragedie d'Euripide, intitulée Iphigenie dans la Tauride.

L'action du Poëme Epique doit eſtre *une,* & non pas comme pluſieurs penſent tirée d'une ſeule perſonne. C'eſt le précepte d'Ariſtote, qui en donne meſme une raiſon bien ſenſible, *Car,* adjoute-t'-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidents de la pluſpart deſquels on ne peut rien faire qui ſoit un, il arrive de meſme que les actions d'un homme ſont en ſi grand*

Poëtiq. chap. 8.

nombre & ſi differentes, qu'on ne ſçauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une ſeule & meſme action. De ſorte qu'à ſon compte il ne ſeroit pas plus ridicule de vouloir faire une ſeule action de tous les accidents qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les avantures d'un homme ſeul. C'eſt pourquoy il blaſme les Auteurs de l'Heracleïde & de la Theſeïde & de pluſieurs autres Poëmes ſemblables, & il leur reproche d'avoir crû mal à propos que parce que Theſée eſt un & qu'Hercule eſt un, toute leur vie ne devoit faire qu'un ſeul ſujet, une ſeule Fable, & que l'unité du heros faiſoit l'unité d'action. Et il adjoute, *Homere, qui a excellé en tout ſur les autres Poëtes, me paroiſt avoir parfaitement connu ce deffaut, ſoit par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ſoit par les regles de ſon art, car en compoſant ſon Odyſſée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulyſſe, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une ſeule & meſme action, comme eſt celle de l'Odyſſée. Il en a uſé de meſme dans l'Iliade.* Quoyque la Fable Epique ſoit attachée à une hiſtoire connuë dont elle fait un incident, cela n'empeſche pas que cet incident ne ſoit un tout par luy-meſme, & qu'il ne preſente une action entiere qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement de la Fable de l'Iliade & de celle de l'Odyſſée, comme des Fables d'Eſope, ſont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens. L'abſence d'Ulyſſe & celle du berger; le milieu, c'eſt tous les maux que ces querelles & ces abſences cauſent, & la fin, c'eſt la

ceſſation de tous ces maux par la reconciliation des deux chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulyſſe & du berger qui ſe vengent de leurs ennemis. Chacune de ces Fables eſt une action ſeule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juſte grandeur, car il faut que ſa grandeur ſoit raiſonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Ariſtote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres eſtres, doit avoir non ſeulement un ordre, mais encore une grandeur juſte & raiſonnable. Car le beau conſiſte dans l'ordre & dans la grandeur, c'eſt pourquoy rien de trop petit ne peut eſtre beau, parce que la vûë ſe confond dans un objet qu'on voit en un moment preſque inſenſible; rien de trop grand ne peut eſtre beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une aprés l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille ſtades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature meſme du Poëme, & il eſt certain que plus un Poëme aura d'eſtenduë, plus il ſera beau dans ſa grandeur, pourvû qu'il ne croiſſe que juſqu'à ce que le ſujet puiſſe eſtre vû tout enſemble ſans que la vûë s'égare ni ſe confonde.

Il marque ailleurs plus préciſément les juſtes bornes que l'on doit donner au Poëme Epique. *Il ſuffit*, dit-il, *qu'on puiſſe voir d'un coup d'œil ſon commencement & ſa fin, & on le fera ſans doute ſi l'on dreſſe des plans plus courts que ceux des Anciens*, (il parle des Poëtes des Cypria- *Poëtiq. chap. 23.*

ques & de la petite Iliade, qui eſtoient des Poëmes tres longs) *& ſi l'on fait enſorte que le recit d'un Poëme Epique ne dure pas plus de temps que les repreſentations des differentes Tragedies que l'on joüoit dans un ſeul jour.*

Ariſtote enſeigne par-là qu'il faut qu'on puiſſe parcourir ce Poëme d'un coup d'œil, & que la memoire puiſſe l'embraſſer & le retenir ſans peine, car ſi on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'eſt une marque ſeûre que ſon eſtenduë eſt trop grande, & cette grandeur exceſſive ruine toute ſa beauté, & en donnant la régle, il donne le moyen de la pratiquer; il ne ſe contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des Poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque tres préciſement les bornes qu'on doit donner à ce Poëme, en diſant qu'il faut qu'un Poëme Epique puiſſe eſtre lû tout entier en un ſeul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait eſté fait ſur l'Iliade & ſur l'Odyſſée qui ne paſſent pas ces bornes. Ce précepte eſt meſme ſi eſſenciel, que Virgile n'a pas crû qu'il luy fuſt permis de s'en eſcarter.

Ce Philoſophe ne parle icy que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point ſur cela de regles certaines, & que le Poëme Epique embraſſe plus ou moins de temps ſelon la nature de l'action qu'il repreſente. Si c'eſt une action violente & pleine d'emportement, ſa durée eſt moins grande, car tout ce qui eſt violent ne peut durer long-temps; mais ſi c'eſt une action dou-

ce, elle peut durer autant que le Poëte le juge à propos, pourvû que ſon Poëme ne croiſſe que juſqu'à la meſure qui vient d'eſtre marquée. L'action de l'Iliade eſt renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyſſée eſt pouſſée juſqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Ariſtote a dit que le Poëte dreſſe premierement le plan de ſa Fable, & qu'enſuite il impoſe le nom à ſes perſonnages, il eſt aiſé d'inferer que cette Fable doit eſtre une action feinte, & que le Poëte doit eſtre l'auteur de ſon ſujet. Et ſur cela on a demandé ſi la Poëſie exclut les actions veritables. Ariſtote répond fort bien que quand il arrive au Poëte d'eſtaller des actions veritables, il n'en merite pas moins le nom de Poëte, car rien n'empeſche que les incidents, qui ſont arrivez veritablement, n'ayent toute la vrayſemblance & toute la poſſibilité que l'art demande, & qui font qu'il en peut eſtre regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du Poëte ! il demande qu'il donne à ſon ſujet toute la vrayſemblance qu'il eſt poſſible, or cette vrayſemblance n'eſt point du tout incompatible avec la verité, & ce qui eſt arrivé veritablement peut eſtre auſſi vrayſemblable & auſſi poſſible que ce qu'on pourroit feindre, & eſtre tel qu'il ſeroit ſi on l'avoit feint. La verité du fait ne peut détruire la nature de la Fable, l'auteur du Poëme eſt l'auteur de la Fable, il eſt donc Poëte. Il ſe peut faire meſme que l'Hiſtoire preſente des faits tournez de maniere qu'ils ſont proprement des Fables dans le ſens d'Ariſtote, c'eſt à dire, des paraboles qui renferment un point de Morale

Poëtiq. chap. 9.

dont tout le monde peut profiter. Un Poëte pourroit les eſtaller ſans ceſſer d'eſtre Poëte. Ce Philoſophe s'eſt contenté de cette raiſon, qui eſt convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du ſujet. Il auroit pû en adjouter une autre que M. Dacier a fournie dans ſes Commentaires & qui paroiſt tres ſolide, c'eſt que la verité du point d'Hiſtoire, que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du Poëte qui a toujours à diſpoſer ſon ſujet & à en dreſſer le plan de maniere que la Fable ſoit toujours l'ame du Poëme. C'eſt cette œconomie & cette juſte liaiſon des choſes qui conſtituë proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'eſt ce qui ne couſte pas moins à faire dans les ſujets veritables que dans ceux qui ſont feints. M. Racine n'eſt pas moins Poëte dans Eſther & dans Athalie que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des ſujets feints, mais desja receus, ou des ſujets veritables, il eſt obligé de ne pas changer les Fables receües. Il faut que Clytemneſtre ſoit tuée par Oreſte, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choſes trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer luy-meſme en tirant de ſon eſprit quelque nouveau moyen qui ſoit convenable pour les faire réüſſir, & en imaginant une conduite vrayſemblable qui ſoit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'eſt ce qu'Ariſtote appelle *ſe ſervir comme il faut des Fables receües.*

Poëtiq. chap. 15.

De cette qualité de la Fable d'eſtre generale & univerſelle, & de ce que le propre du Poëte

eſt de dire les choſes, non comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver neceſſairement ou vrayſemblablement, Ariſtote tire cette conſequence tres ſeure, *Que la Poëſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce que l'Hiſtoire ne rapporte que les choſes particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poëſie rapporte les choſes generales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtote ait ſeulement en vûë de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en meſme temps en faire connoiſtre la nature. Mais ce point ſera traité plus au long dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Comme la partie eſſencielle de la Fable, ce qui luy ſert de fonds & qui la rend proprement Fable, c'eſt la verité morale qu'elle veut enſeigner, & que le fondement de la Morale c'eſt la pieté, il eſt aiſé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquiter de ſon devoir, s'il n'introduit la Divinité dans ſon Poëme, non ſeulement pour authoriſer & rendre vrayſemblables les évenements miraculeux qu'il eſt obligé d'eſtaller, mais encore pour enſeigner à ſes Lecteurs que c'eſt Dieu qui préſide à tout, qui conduit tout par ſa Providence, & qui eſt l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'eſt luy qui inſpire les bons deſſeins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'executer, & enfin que c'eſt luy qui punit les méchants & qui récompenſe les bons. *Ainſi le Poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Boſſu, *n'eſt une eſcole ni d'impieté ni d'atheïſme, ni d'oyſiveté & de ne-* *Liv. 5. ch. 6.*

gligence, mais on y apprend à honorer Dieu & à le reconnoiſtre meſme comme le principe unique & neceſſaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & ſans lequel les plus puiſſants Princes & les heros les plus parfaits ne peuvent achever heureuſement aucun deſſein, &c. Et voilà pourquoy les premiers Poëtes ont eſté honnorez du nom de Theologiens.

La Fable eſtant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des ſentiments, car ce ſont les deux ſources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'enſuit de-là neceſſairement que les mœurs & les ſentiments ſont des parties eſſencielles du Poëme Epique: *Les mœurs ſont ce qui découvre l'inclination de celuy qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidents où il ne ſeroit pas aiſé de le reconnoiſtre. C'eſt pourquoy tous les diſcours qui ne font pas d'abord ſentir à quoy ſe reſoudra celuy qui parle, ſont ſans mœurs.* Selon cette définition d'Ariſtote qui eſt tres vraye, il faut donc que les mœurs des perſonnages d'un Poëme ſoyent ſi bien marquées, que le Lecteur puiſſe prévoir ce qu'ils feront dans les occaſions les plus extraordinaires & les plus ſurprenantes avant meſme qu'on les voye agir.

Cette partie qui concerne les mœurs eſt tres eſſencielle. Il y a quatre choſes à obſerver dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles ſoient bonnes*, c'eſt à dire, qu'elles ſoient bien marquées, & qu'elles faſſent connoiſtre l'inclination ou la reſolution des perſonnages telle qu'elle eſt,

eſt, bonne, ſi elle eſt bonne ; & mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe. Car cette bonté des mœurs ſe trouve dans toute ſorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les heros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux comme Ulyſſe & Enée, il faut que leurs mœurs ſoient ſi bien marquées, que le Lecteur connoiſſe leurs bonnes ou leurs mauvaiſes inclinations, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La ſeconde condition des mœurs, c'eſt qu'elles ſoient convenables. C'eſt à dire, qu'il faut donner à chaque perſonnage ce qui luy convient, le faire agir & parler ſelon ſon âge, ſon eſtat, ſa condition, ſon pays, & le relever, ſoit en augmentant les qualitez brillantes qu'il peut avoir, ſoit en diminuant les mauvaiſes qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonnorer ; mais il faut que cela ne ſe faſſe qu'autant qu'on le peut, en s'aſſujetiſſant toujours à la qualité principale qu'on luy a donnée & qui fait ſon caractere.

La troiſiéme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient ſemblables, & il eſt ayſé de voir que cette condition n'eſt que pour les caracteres connus, car c'eſt dans l'Hiſtoire ou dans la Fable qu'on va puiſer cette reſſemblance, & il faut les repreſenter tels que nous les y trouvons.

Enfin, la quatriéme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient égales, c'eſt à dire, qu'il faut que les perſonnages ſoient juſqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la diſpoſition du ſujet, il faut toujours chercher ou le neceſ-

faire ou le vrayſemblable, de ſorte que les choſes arrivent les unes aprés les autres ou neceſſairement ou vrayſemblablement. Il eſt évident par-là que le dénoüement du ſujet doit naiſtre du ſujet meſme. En effet, puiſque les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naiſtre les unes des autres, il s'enſuit delà par une conſequence inconteſtable que le dénoüement, qui eſt auſſi une action, doit naiſtre ou neceſſairement ou vrayſemblablement de ce qui précede & que les mœurs ont desja produit.

Homere eſt ſur cela, comme ſur tout le reſte, le plus excellent modelle. Les mœurs, qu'il donne à ſes perſonnages, ont ces quatre qualitez au ſouverain degré. Elles ſont *bien marquées, convenables, ſemblables & égales.* Toutes les actions qu'elles produiſent naiſſent les unes des autres ou neceſſairement ou vrayſemblablement, & par-là le dénoüment de chacun de ſes deux Poëmes naiſt du ſujet meſme.

C'eſt cette juſte obſervation des mœurs qui fait la bonté des caracteres que le Poëte forme. Et Ariſtote finit ſes préceptes ſur les mœurs par un avis tres important, c'eſt que comme le Poëme Dramatique & le Poëme Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les Poëtes doivent imiter les Peintres, qui en donnant à chacun ſa veritable forme & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toujours plus beaux.

En effet, un grand Peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter ſa beauté en conſervant la reſſemblance.

Les Poëtes doivent faire la meſme choſe avec d'autant plus de raiſon, qu'ils imitent les perſonnes les plus illuſtres, les Princes & les Roys. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils ſont élevez au deſſus des autres hommes, car ces caracteres ſont ſuſceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les veritables traits, & qu'elle ne détruiſe pas la reſſemblance, & Ariſtote en donnant le précepte, enſeigne le moyen d'y réüſſir, car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter par exemple un homme colere & emporté, ſe remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vrayſemblablement, que ce qu'elle fait; c'eſt à dire, qu'il doit pluſtoſt conſulter la nature, qui eſt le veritable original, que de s'amuſer à copier une perſonne qui n'en eſt qu'une copie imparfaite & confuſe, ou meſme vicieuſe, ce que le Poëte doit éviter. La nature luy fournira des couleurs qui rendront ſon portrait plus beau ſans corrompre ſes veritables traits qu'il eſt obligé de conſerver tres fidellement. Elle luy fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractere, & par conſequent il donnera à ſon heros une valeur d'un tres grand eſclat; c'eſt ainſi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractere tout ce que la Fable y mettoit indiſpenſablement, mais en ce qu'elle luy a laiſſé de libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon heros & l'a ſi fort embelli, qu'il a fait preſque diſparoiſtre ſes grands vices par l'eſclat d'une valeur miraculeuſe, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondement trai-

tée dans les Commentaires de M. Dacier sur la Poëtique.

Aprés les mœurs viennent les sentiments. Aristote n'appelle point icy *sentiments* les conceptions interieures de l'esprit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles ayent produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les sentiments*, dit-il, *c'est ce qui explique ce qui est, ou ce qui n'est pas, en un mot ce qui fait connoistre la pensée de celuy qui parle.* Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentiments conformes à ces mœurs, & les faire parler si convenablement à leur caractere, que le Lecteur ou le Spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le discours, continuë Aristote, *dépend de la Politique ou de la Rhetorique.* Ce précepte est important. Aristote appelle *Politique* l'usage commun & le langage ordinaire des Peuples qui parlent simplement & sans art, au lieu que la *Rhetorique* enseigne à parler avec art & à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché & soutenu. Quand une chose est par elle-mesme telle qu'on veut la faire paroistre, l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'histoire d'Oedippe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroistre pitoyables ou terribles, il ne faut que les exposer simplement; mais quand elles ne sont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme & faire passer pour terrible ce qui ne l'est point, ou déguiser ce

Poëtiq. chap. 20.

qui l'eſt, cela dépend de l'art de celuy qui parle, & qui par ſes paroles donne aux choſes la forme qu'elles nous paroiſſent avoir ; alors il faut avoir recours à la Rhetorique, car c'eſt par ſon moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'huy de précepte plus violé que celuy-là, & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere ; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle eſt ; mais quand elle eſt foible ou defectueuſe, alors il raſſemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puiſque la diction eſt neceſſaire pour expliquer les ſentiments, il eſt évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction conſiſte dans la netteté & la nobleſſe. Elle eſt nette & claire par les mots propres, mais par-là auſſi elle eſt ſouvent fort baſſe. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntez, ſur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les expreſſions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorſqu'elles ſont convenables, bien placées & miſes avec meſure. Et s'il eſt beau de s'en ſervir convenablement & à propos, il eſt auſſi tres difficile ; mais il eſt encore plus beau & plus difficile d'employer heureuſement la métaphore, car on ne peut la tirer que de ſon eſprit, & il faut avoir beaucoup d'eſprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une reſſemblance entre des ſujets tres differents, & pour faire heureuſement ce tranſport de l'un à l'autre, car c'eſt ce

qui fait la métaphore. Si Homere eſt un parfait modelle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'eſt pas moins pour les ſentiments & pour la diction, & Ariſtote luy a donné cette loüange, *Qu'il y a ſurpaſſé tous les autres Poëtes.*

Aprés avoir expliqué en general les quatre parties du Poëme Epique, qui ſont les meſmes que celles du Poëme Dramatique, il eſt neceſſaire de dire un mot des eſpeces differentes qui en ſont le ſujet. Elles ſont ſimples ou implexes, morales ou pathetiques. Les ſimples ſont celles qui eſtant continuës & unies, finiſſent ſans reconnoiſſance & ſans peripetie, c'eſt à dire, ſans changement d'eſtat extraordinaire. Les implexes ſont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoiſſance, ou toutes les deux. Les pathetiques, celles où regnent les combats, les bleſſures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulierement, & dont les heros ſont des modelles de vertu & de ſageſſe.

La conduite d'Homere eſt admirable dans la conſtitution de ſes deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, eſt ſimple & pathetique. Et l'Odyſſée, qui eſt un Poëme plus raſſis & plus lent, comme eſtant fait pour eſtre un modelle de ſageſſe, de moderation & de conſtance, eſt implexe & moral; par tout il y a des reconnoiſſances, & la morale y regne depuis le commencement juſqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle eſt moins frequente & plus cachée.

Je n'adjouteray plus qu'un ſeul précepte dont Ariſtote n'a point parlé, & dont il ne ſeroit pas

meſme neceſſaire d'avertir aprés la pratique d'Homere où il eſt tres ſenſible, ſi nous n'avions une infinité d'ouvrages dans leſquels il eſt abſolument negligé, c'eſt que le Poëte doit d'abord faire connoiſtre les perſonnages de ſon Poëme, ou du moins les principaux, & leurs differents intereſts. Homere dans ſon premier Livre de l'Iliade introduit ſes perſonnages, & fait connoiſtre l'humeur, les intereſts & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achille, de Neſtor, d'Ulyſſe & de pluſieurs autres, & meſme des Dieux; & dans le Livre ſecond il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens, afin que le Lecteur ſoit pleinement inſtruit des intereſts de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a obſervé la meſme choſe dans l'Odyſſée. Dés le commencement il fait connoiſtre Telemaque, Penelope & les amants de cette Princeſſe, & il nous montre Ulyſſe tout entier.

Il y a une infinité d'autres choſes que le Poëte doit obſerver dans la compoſition du Poëme Epique & de la Tragedie, & l'on peut s'en inſtruire dans la Poëtique d'Ariſtote, dans celle d'Horace & dans le Traité du R. P. le Boſſu. Mais voilà les principales & les regles fondamentales ſans leſquelles le Poëme ne peut ſubſiſter.

Appliquons preſentement ces regles à un de nos Romans, & voyons ſi on a raiſon de les appeller *des Poëmes Epiques en proſe.* Je choiſiray un de ceux qui ont eu le plus de ſuccés, c'eſt la Caſſandre de M. de la Calprenede. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'eſprit, une imagination heureuſe & fertile, & une

grande facilité d'expreſſion, & je loüerois ſes talents avec un grand plaiſir, s'il en avoit fait un meilleur uſage.

La premiere regle du Poëme Epique; c'eſt que le ſujet ſoit une Fable generale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puiſſe profiter. Examinons donc quel eſt le ſujet de Caſſandre, pour voir ſi nous y trouverons cette Fable, qui eſt l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée, Roy des Scythes, dans une bataille que ſon pere donne contre Darius Roy des Perſes, l'ennemi mortel de ſa maiſon, pouſſe ſi loin ſes avantages, qu'il arrive aux tentes où ſont la mere, la femme & les filles de Darius. Il a ces Princeſſes en ſa puiſſance, il peut les faire ſes priſonnieres & les emmener, mais il eſt ſi frappé de la beauté de Statira, que par une generoſité ſans exemple, tres déplacée, & contraire meſme aux intereſts de ſa paſſion, il les laiſſe libres. Un moment aprés il ſauve la vie au Prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire ſon priſonnier, comme il le pouvoit, il le renvoye de meſme. L'hyver ſuivant, ſon amour devenu tres violent le porte à quitter la Cour de ſon pere pour aller à celle de ſon ennemi. Il va à Perſepolis ſous un faux nom; il eſt reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reynes & la vie au Prince, & il devient le favory de Darius. Il voit Statira tout à ſon ayſe, luy fait la cour & luy déclare ſa paſſion. Statira en eſt un peu offenſée, comme la bienſéance le veut, mais Orondate s'eſtant découvert à Artaxerce pour le Prince des Scythes, Artaxerce le ſert auprés

de sa sœur, qui répond enfin à la passion du Prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles, que les faiseurs de Romans imaginent sans peine; les Princesses deviennent prisonnieres d'Alexandre, qui moins genereux qu'Orondate les retient, devient éperdüement amoureux de Satira, & l'espouse. Alexandre meurt quelque temps aprés, & de nouveaux obstacles traversent encore la passion d'Orondate, mais aprés une infinité d'avantures, toutes incroyables & sans la moindre vrayssemblance, à la fin du dixiéme volume, *la veuve d'Alexandre se donne à son premier amant.*

Quelqu'un pourra-t'-il trouver dans ce sujet la moindre idée de Fable? Osera-t'-on dire que c'est un discours en prose, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action? Quel est donc le point de morale que cette action de Cassandre veut nous enseigner? Où est cette instruction qui est l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une histoire tres fausse, ou plustost comme une indigne corruption de l'histoire par des recits sans Fable, & où la morale mesme est tres indignement violée?

Ce que je dis de Cassandre doit s'estendre sur tous les autres Romans. Le sujet de Cleopatre, celuy de Cyrus, celuy de Clelie, ne sont pas plus des Fables morales que celuy de Cassandre; ils se ressemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La seule chose qu'ils retiennent du Poëme Epique, c'est que leur action n'est pas l'action d'hommes du com-

mun, mais des plus grands perſonnages, de Princes & de Roys.

Il eſt aiſé de voir que les auteurs de ces ouvrages ont ſuivi une voye toute oppoſée à celle des Poëtes. Ariſtote enſeigne que les Poëtes doivent dreſſer d'abord le plan de leur Fable qui eſt generale, impoſer enſuite les noms aux perſonnages, & l'attacher à une Hiſtoire connuë, afin de tirer de ces noms & de cette Hiſtoire les circonſtances qui doivent ſervir à amplifier cette action & à luy donner ſa juſte eſtenduë, & qu'on explique ſous le nom d'Epiſodes. Ces Auteurs ont fait tout le contraire, ils ont cherché dans l'Hiſtoire des noms connus, ils en ont adjouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inoüies, & ont fait, non un Poëme Epique, mais un tiſſu d'avantures que le caprice ſeul produit, & qui ne naiſſent les unes des autres ni neceſſairement ni vrayſemblablement; auſſi cette action, bien-loin d'eſtre generale, eſt auſſi particuliere que toutes les actions de Ceſar, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui eſt de la juſte grandeur, l'Auteur eſt bien éloigné d'avoir obſervé les juſtes bornes qu'Ariſtote a preſcrites ſur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Caſſandre, comme de la pluſpart des autres, que c'eſt veritablement l'animal de dix mille ſtades de longueur dont parle Ariſtote. S'il eſt vray que rien de trop grand ne puiſſe eſtre beau, appellera-t'on beaux ces ouvrages monſtrueux, qui ſans rien enſeigner de bon, pouſſent leurs fictions frivoles juſqu'au de-

xiéme volume, & demandent au moins dix jours pour eſtre lûs.

La troiſiéme & la quatriéme regle du Poëme Epique ſont que l'action, qu'il imite, ſoit une, & qu'elle faſſe un tout regulier & parfait. C'eſt ce que ne fait point l'action de Caſſandre; toutes ſes parties ne concourent point à faire une ſeule & meſme action, & il eſt impoſſible d'en rien faire qui ſoit un & ſimple, car cette action eſt meſlée d'une infinité d'incidents qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des Poëmes de l'Heracleïde & de la Theſeïde, car ſi elle ne renferme pas toute la vie de ces heros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veüille dire qu'elle eſt *une*, parce que c'eſt toujours l'amour d'Orondate qu'elle traite; & qu'elle fait un tout regulier & parfait, parce qu'elle embraſſe cette paſſion depuis le commencement juſqu'à la fin. Ce qui ſeroit tres ridicule.

Non ſeulement ces Romans pechent contre ces regles du Poëme Epique, en raſſemblant pluſieurs incidents de la vie de leur heros, qui ne ſçauroient faire une ſeule & meſme action, mais ils pechent encore en y meſlant les avantures d'autres heros entierement eſtrangeres, indépendantes & auſſi eſclatantes. L'amour & les avantures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les avantures d'Orondate & de Statira, & ne ſont pas moins brillantes. Il y en a pluſieurs autres de meſme, & cette multiplication d'avantures indépendantes eſt tres vicieuſe, & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'eſſence du Poëme Epique, où

l'on peut bien faire entrer plusieurs Fables, plusieurs avantures differentes, mais il faut qu'elles soient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une seule & mesme action, qui est l'action principale.

On a vû que la verité doit estre meslée avec le mensonge dans tout le Poëme. C'est ce que ceux qui ont fait des Romans ont si peu compris qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la verité meslée avec la fiction. Non seulement il n'y a aucune verité morale dans l'action du Roman, comment y en auroit-il, puisque ce n'est pas mesme une Fable? Mais il n'y en a pas mesme dans toutes les autres parties dont le Roman est composé. Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelquefois des veritez historiques: l'Auteur de Cassandre a pris beaucoup de choses des Historiens d'Alexandre, mais outre que ce sont presque toujours des veritez qu'il a alterées & corrompuës, ce ne sont jamais des veritez meslées avec la fiction pour la rendre plus vraysemblable & plus croyable, ce sont des veritez adjoutées à la fiction, & qui ne servent qu'à rendre son mensonge plus évident, plus plat & plus mépriſable.

Je serois bien estonnée si quelqu'un osoit donner au Roman la loüange qu'Aristote donne au Poëme Epique d'estre plus grave & plus moral que l'Histoire, ou celle qu'Horace luy donne, en encherissant sur celle d'Aristote, qu'il est plus Philosophe que la Philosophie mesme, & qu'il enseigne mieux que les Philosophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere ſeme dans ſes Poëmes des maximes de pieté, & il introduit par tout les Dieux pour inſtruire ſes Lecteurs, & pour rendre croyable & vrayſemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiſeurs de Romans ne s'amuſent pas à ces bagatelles ; non ſeulement les maximes de pieté ſont bannies de leurs eſcrits, mais on y trouve ſouvent les plus grands blaſphemes que profe-rent ces amants inſenſez. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'execute. Ils croiroient deshonnorer leur heros s'ils le faiſoient aſſiſter par un Dieu. Ces heros ſont des choſes les plus prodigieuſes & les plus incroya-bles par leurs propres forces. Les Hiſtoriens d'Alexandre remarquent qu'on eſtoit perſuadé que ce Prince n'executoit de ſi grandes choſes que par l'aſſiſtance particuliere des Dieux. Cela eſt bon pour des Payens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs heros. Et peut-eſtre eſt-ce une des plus grandes marques qu'ils ayent données de leur jugement & de leur prudence. Il auroit eſté fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement poſſedez de l'amour, & qui ne penſent, ne parlent & n'agiſſent que pour leur amour ; c'eſt un intereſt peu propre à toucher la Divinité & à attirer ſon ſecours. En un mot les Romans ne pechent pas moins du coſté de la Theologie, que de la Morale.

Si ces Auteurs ont violé ſi ouvertement toutes les conditions de la Fable, qui eſt pourtant le fondement du Poëme Epique, ils n'ont pas mieux obſervé les conditions des mœurs qui

ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable ; il ſemble qu'ils ayent la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore, car ils changent non ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & alterent toute la face de la nature. C'eſt un précepte de l'Art poëtique, d'eſtudier les mœurs des ſiecles & des pays ; les Romanciers les ont fort mal eſtudiées ; ils n'ont eu pour but que de les alterer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre l'Auteur nous repreſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant plus eſtrange, ſur-tout au ſujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet Auteur renverſe par-là tout ce que les anciens Hiſtoriens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la ſimplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité, & qu'il contredit manifeſtement ce que l'Hiſtorien de la vie d'Alexandre en eſcrit, & ce que leurs Ambaſſadeurs diſent à Alexandre luy-meſme, *Que pour toutes richeſſes ils n'ont receu du ciel qu'un joug de bœuf, une fleche, un javelot & une coupe, mais que leur pauvreté leur eſt utile contre leurs ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples ſi ſauvages & ſi pauvres puſſent orner ſon Roman, c'eſt pourquoy par la vertu de ſa magie, particuliere aux faiſeurs de Romans, il en fait des peuples civiliſez, polis, magnifiques. Quand je penſe au plaiſir que fait dans Quinte Curſe la ſimplicité & la pauvreté des Scythes,

oppoſées au luxe & à la pompe des Perſes, je ne comprends pas comment cet Eſcrivain n'a pas ſenti la beauté de ce contraſte, & comment il a oſé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y ſont pas mieux conſervées. L'Auteur a raſſemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui ſe trouvent meſlez dans l'Hiſtoire d'Alexandre, il n'y en a preſque pas un qui ne ſoit changé & qui reſſemble au portrait qu'en a fait l'Hiſtoire. Alexandre meſme avec toute ſa valeur & toutes ſes grandes qualitez, que l'Auteur n'a pû luy oſter, y devient un amoureux tranſi, fort ridicule. Pour le heros du Poëme, le brave Orondate, c'eſt un heros feint, qui n'a jamais exiſté, c'eſt pourquoy l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais aprés l'avoir fait, il eſtoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ay expliquées. D'abord il a aſſez bien marqué les mœurs, mais il change bientoſt, & elles ne ſont ni convenables, ni ſemblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caracteres, c'eſt de faire les hommes tels qu'ils ſont, ou tels que la Renommée les publie, ou tels qu'ils doivent eſtre. Ce n'eſt pas l'uſage de ceux qui font des Romans; ils ne repreſentent leurs perſonnages ni tels qu'ils ont eſté, ni tels que la Renommée les a publiez, au contraire ils les font tres diſſemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs*, c'eſt à dire, plus beaux, en les faiſant tels qu'ils auroient dû eſtre, car ils leur ont attribué tant de foibleſſes, dont

ils estoient incapables, & toutes opposées à leur veritable caractere, qu'on peut asseurer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchants, c'est à dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractere d'Orondate & celuy du Prince Artaxerce son ami, tous deux feints, car l'Histoire ne parle point d'un fils du Roy des Scythes, & Darius avoit bien un fils, mais il estoit encore petit enfant quand son pere fut vaincu par Alexandre; ces deux caracteres, dis-je, sont tres vicieux. Orondate est à la Cour de Darius lorsque son pere entre en Perse avec une armée de deux cens mille hommes. Darius envoye contre luy une aussi puissante armée sous la conduite d'Artabase & de son propre fils Artaxerce. Que fait sur cela Orondate! Retenu par son amour, il va avec son ami Artaxerce & combat contre son pere & son pays, & Artaxerce imite cette generosité tres insensée & tres dénaturée. Il commande un corps de reserve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre, il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ses troupes; il est attaqué avec furie, & il ne peut encore se resoudre à se défendre, de peur de tremper son espée dans le sang des troupes de son ami; enfin blessé de deux coups, il combat pour sauver sa vie & pour ne pas abandonner son cher Orondate qui fait des prodiges de valeur, ainsi ces deux Princes trahissent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choses plus insensées! Et n'est-ce pas pecher manifestement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace:

Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes.

Dans l'Art Poëtique.

En effet n'est-ce pas ignorer *ce qu'on doit à sa patrie & à ses amis! Quels sont les differents degrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere, & jusqu'où s'estendent les droits de l'hospitalité.* Il est vray qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à sa maistresse; il a eu grand tort de ne pas enseigner qu'il faut estouffer pour elle tous les autres sentiments les plus naturels & les plus legitimes.

D'ailleurs Orondate est un fou, qui se passe son espée au travers du corps à la fausse nouvelle de la mort de sa maistresse, & il tente la mesme chose une seconde fois lorsque cette Princesse, devenuë femme d'Alexandre, veut par bienséance & par devoir l'éloigner de sa presence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de son heros un fou, & de luy donner un caractere d'impieté & de foiblesse, selon le sentiment mesme des Payens. D'impieté, parce que comme Socrate le prouve tres fortement, *De se tuer soy-mesme, c'est usurper sur sa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foiblesse, parce que, comme Aristote le décide formellement, *De se tuer soy-mesme, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre passion, c'est l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lasche. Car il n'y a que la lascheté qui porte à ceder à ce qui paroist dur & difficile.* Les Poëtes payens ont esté bien plus sages. Dans l'Iliade quand Achille

Dans le Phedon.

Dans le liv. 3. de ses Morales.

apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de son esprit, il se jette à terre, répend sur sa teste de la cendre bruslante. Mais dans cette extresme affliction, tout violent, tout emporté qu'il est, il ne fait aucune action qui marque qu'il pense à se tuer, Homere s'est contenté de dire que le jeune Antiloque luy tient les mains, de peur que la violence de sa douleur ne le porte à attenter sur luy-mesme. Quand Sophocle a representé sur le Theatre d'Athenes un Ajax qui se tuë luy-mesme, il a fait entendre auparavant qu'il estoit fou. Didon se tuë dans l'Eneïde, mais, outre que ce n'est pas l'heroïne du Poëme, c'est une femme, & une femme que sa passion a rendu folle, c'est un exemple que Virgile donne pour le faire détester, & pour enseigner à quelle fin malheureuse conduisent ordinairement ces passions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui passoit pour sage, qui s'est pourtant tué luy-mesme ; c'est Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le heros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour son action, autrement le Poëme Epique seroit vicieux selon les regles d'Aristote, qui sont icy les mesmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'Auteur de Cassandre est bien éloigné d'avoir fait son heros *meilleur* selon le précepte d'Aristote, & qu'il l'a fait plus mauvais sans necessité. On dira peut-estre qu'Orondate estoit Scythe, & qu'un Scythe peut se tuer, mais c'est une mauvaise défaite ; les Scythes de ces temps-là estoient encore si justes & d'une simplicité de vie

Dans le 18. liv. de l'Iliade.

ſi grande, que cet attentat eſtoit inconnu parmi eux.

C'eſt encore une regle du Poëme Epique que le heros doit avoir un caractere ſuperieur qui regne ſur tous les autres, c'eſt comme la principale figure d'un Tableau. Cette regle n'eſt nullement obſervée dans Caſſandre, non plus que dans les autres Romans; les caracteres y ſont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillants du monde; Orondate, Artaxerce, Lyſymachus, Demetrius, Memnon, &c. ſont tous les meſmes prodiges de valeur, & rien ne les diſtingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en eſt pas de meſme dans Homere: Achille dans l'Iliade, & Ulyſſe dans l'Odyſſée ſont les maiſtreſſes figures auſquelles toutes les autres ſont ſurbordonnées, ſans qu'aucune autre leur reſſemble, & cela vient de ce que ces caracteres ont chacun une qualité principale qui les diſtingue, qui eſt toujours la meſme & qui trouve ſa place par tout. Ce que le caractere d'Orondate n'a pas. Il eſt amoureux ſeulement & il eſt brave, mais les autres le ſont comme luy; il n'a rien de particulier qui le diſtingue, & tous les autres caracteres ſont auſſi principaux & auſſi dominants que le ſien.

Cette valeur prodigieuſe, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs heros, eſt encore un défaut conſiderable & qui rend tous les caracteres faux, car le faux eſt ce qui n'eſt point dans la nature. Le Poëme Epique eſt l'imitation d'une action; une action, pour eſtre imitée, doit eſtre poſſible, l'impoſſible ne s'imite donc point;

ainſi par ces excés, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman ceſſe d'eſtre une imitation, & par conſequent il n'eſt plus du tout un Poëme Epique. Tout ce qu'Achille execute de prodigieux dans l'Iliade devient poſſible & croyable par le ſecours des Dieux que le Poëte fait intervenir.

Les ſentiments ſont l'expreſſion des mœurs, ainſi c'eſt preſque une neceſſité que les ſentiments des perſonnages Romaneſques répondent aux mœurs que l'Auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'Auteur de Caſſandre ne marque pas beaucoup d'eſprit & d'imagination dans cette partie ; il eſt ce que Longin appelle *inventif*, il trouve tout ce que le ſujet qu'il traite, peut fournir, mais ſes ſentiments ſont plus recherchez que naturels, & il a moins recours à l'uſage ordinaire & commun, qu'à la Rhetorique ; voilà d'où vient qu'il tombe ſi ſouvent, ou dans une affectation tres vicieuſe, ou dans une enflure outrée, & que dans ſes perſonnages on trouve toujours le Gaſcon & jamais le Perſe, le Macedonien, ni le Scythe. Ces differents peuples devroient pourtant penſer & s'exprimer differemment, & c'eſt le précepte d'Horace :

Εὑρετικός.

Intererit multum Divus ne loquatur, an heros ;
Colchus an Aſſyrius, Thebis nutritus an Argis.

Comme les ſentiments ſont l'expreſſion des mœurs, la diction eſt l'expreſſion des ſentiments, car c'eſt ce qui les explique. Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faiſant intervenir tout ce qu'il

y a de plus grand dans le monde, les Roys & les Dieux, il ne ſçauroit employer un langage trop élevé. Le Roman eſtant eſcrit en proſe, & ne faiſant paroiſtre que des Princes & des Roys, devroit ſe tenir dans les bornes d'un langage noble, mais ſimple, ou moderement orné, & c'eſt ce qu'il ne fait pas; pour l'ordinaire ſon ſtyle eſt comme les ſentiments, c'eſt à dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'eſt une choſe eſtonnante qu'Homere & Virgile, qui ont eſcrit tant de ſiecles avant nous, ſoient encore des modelles à ſuivre pour les ſentiments & pour l'expreſſion, & que tant d'ouvrages eſcrits de noſtre temps ne ſoient, s'il eſt permis de parler ainſi, que des modelles à éviter. Il n'y a point d'homme ſage qui ne fuſt ravi de penſer & d'eſcrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fuſt honteux de penſer & d'eſcrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulyſſe & Enée revenoient au monde, ils avoüeroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penſer. Et ſi les heros de l'Antiquité, que nos Romanciers introduiſent, revenoient, je doute qu'ils pardonnaſſent à ceux qui les ont ſi fort défigurez. Alexandre, qui avoit deffendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fiſt ſon portrait, & qu'aucun autre Sculpteur que Lyſippe oſaſt le faire en bronze, ne ſe ſeroit pas vû ſi barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on luy fait eſcrire dans Caſſandre, & il ſeroit le premier à ſe mocquer des diſcours qu'on luy fait tenir. Le Roy des Scythes meſme redemanderoit le caractere dur & ſauvage qu'on luy

a osté, & se plaindroit hautement de ce caractere doucereux & galant qu'on luy donne, il regarderoit cela comme un déguisement trop honteux pour luy. Franchement je ne conseillerois pas à l'Auteur, quoyque Gascon, de se trouver devant ces grands personnages, qu'il a si estrangement déguisez.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils sont tous deux tres differents; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils sont tous semblables, ils sont tous sur un mesme ton, toujours sur l'amour, & ils ont tous les mesmes peripeties, car aprés bien des traverses tous ces amants sont heureux.

Un défaut encore tres considerable, c'est que ces peripeties sont ordinairement communes à plusieurs. Cassandre finit par le mariage de six Princes avec leurs maistresses. Ce qui fait voir que le Roman n'est pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un heros, mais le recit des avantures de plusieurs, ce qui ruine absolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet si l'on ne peut faire un seul & mesme tout de la vie d'un seul homme, comme Aristote l'a fait voir, comment seroit-il possible de réduire à cette unité parfaite tant d'avantures differentes de plusieurs heros que l'on conduit au mesme but!

Si la fin de Cassandre, & de presque tous les autres Romans, est si contraire aux regles du Poëme Epique, le commencement ne leur est pas moins oppose. Homere & Virgile nous font d'abord connoistre, non seulement leur heros,

mais encore presque tous les personnages qui ont part à la mesme action, & c'est ce que les Romans ne sont point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Cassandre, & des volumes aussi gros que l'Iliade & l'Odyssée avant que de connoistre cette Cassandre & que de sçavoir que c'est la Princesse Statira. Puis donc que les Romans violent en tout & par tout les regles du Poëme Epique, qu'ils ne presentent ni Fable, & par consequent point de verité morale, ni mœurs ni sentiments convenables, j'ay eu raison de dire dans ma Préface sur l'Iliade, qu'ils sont tres differents du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur constitution, & que ce sont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantez, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens & la raison sont ordinairement negligez & les bienséances mépriſées ; où au lieu d'une fiction ingenieuse & utile, on ne presente qu'un mensonge plat qui heurte de front la verité, & la verité connuë ; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'Antiquité & les plus éloignez de ces sortes d'extravagances. En verité il faut estre dans l'imbecillité de l'enfance pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles & si peu sensez, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes personnes de choses vaines, & à les éloigner de toute bonne & solide occupation. Le Roman est si peu un Poëme Epique, que pour bien marquer la nature, il faut en faire une définition toute contraire : *Le Roman est un discours en*

proſe inventé pour gaſter les mœurs, ou du moins pour amuſer inutilement la jeuneſſe, par le recit de pluſieurs avantures fauſſes ſans aucune fiction ni allegorie, où l'on impute à des heros des foibleſſes & des extravagances oppoſées à toute verité hiſtorique des temps, des lieux, des mœurs & des caracteres.

Je pourrois me diſpenſer d'appliquer icy ces meſmes regles à un de nos Poëmes Epiques, car ce que j'ay dit ſuffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-meſmes, que tous ces Poëmes pechent preſque par tous les meſmes endroits que les Romans, & ſurtout par l'endroit principal qui en eſt le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno diſce omnes.* Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choiſi dans l'Hiſtoire un point veritable dont ils on baſti un recit ſans Fable. Ils ont meſme ſi peu compris ce que c'eſt que la Fable, qui rend l'action generale & univerſelle, que l'Auteur de la Pucelle a eſcrit qu'*Afin de réduire l'action à l'univerſel ſuivant les préceptes, & de ne la pas priver du ſens allegorique par lequel la Poëſie eſt faite un des principaux inſtruments de l'Architectonique, il a diſpoſé toute ſa matiere de telle ſorte, que la France repreſente l'ame de l'homme en guerre avec elle-meſme, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roy Charles, la violence maiſtreſſe abſoluë, & portée au bien par ſa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, ſujets & ennemis de Charles, les divers tranſports de l'appetit irraſcible*

Dans ſa Préface.

table qui alterent l'empire legitime de la volonté ; Amaury & Agnes, les differents mouvements de l'appetit concupiſcible ; le Comte de Dunois, la vertu qui a ſes racines dans la volonté ; Tanegui, chef du conſeil de Charles, l'entendement qui eſclaire la volonté aveugle ; & la Pucelle qui vient aſſiſter Charles, c'eſt la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chappelain a entendu la définition d'Ariſtote, que le Poëme Epique eſt un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale. Je ne croy pas qu'en fait de Poëſie on ait jamais rien avancé de ſi monſtrueux, de ſi oppoſé à ſa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art. Si aprés cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoyque pourtant tres ennuyeux à ſon gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantements pueriles entaſſez les uns ſur les autres ſans raiſon, & plus dignes des contes de Fées que du Poëme Epique ; des fadeurs inſuportables, des fautes groſſieres contre le bon ſens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caracteres, nuls ſentiments raiſonnables, nulle Poëſie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a perſonne qui ne fuſt honteux de parler un langage ſi bizarre & ſi inoüi. Et pour ce qui eſt de l'intervention de la Divinité, ſi neceſſaire au Poëme Epique, elle y eſt tres malheureuſement diſpenſée. Peut-on ſouffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Echanteur, fait que

la ſainte Vierge, aprés en avoir obtenu la permiſſion de ſon Fils, deſcend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de ſa robe,

L'enleve à l'art magique, & quittant les deſerts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs,

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en diray pas davantage; nos Poëmes Epiques ſont encore plus tombez que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Ariſtote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoyque faits de nos jours, ont eſté auſſitoſt oubliez que connus, parce que ces regles y ſont violées, & qu'au contraire les Poëmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou ſix cens ans, parce que ces regles y ſont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des ſiecles & paroiſſent toujours jeunes & toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux meſmes un eſprit vivifiant qui les rajeuniſt & qui leur inſpiraſt une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poëmes Epiques ſont tombez dans un ſi grand décri, qu'un homme raiſonnable rougiroit de les lire; au lieu que les Poëmes d'Homere ſont & ont toujours fait une des occupations ſerieuſes des perſonnes les plus graves & des âges les plus avancez, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen l'éducation que l'on donne aux enfants par les Fables s'eſt continuée juſqu'à l'âge le plus parfait; c'eſt Strabon qui nous le dit: * *Les Anciens ont continué juſqu'à l'âge le plus parfait*

l'éducation qu'ils donnoient aux enfants, car ils estoient persuadez que tout âge pouvoit estre suffisamment instruit par la Poësie. On vantera aprés cela tant qu'on voudra la politesse de nostre siecle & les merveilles de nos Poëmes Epiques, il ne faut débiter ces contes qu'aux enfants ou aux ignorants.

On dira sans doute que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des siecles sans essuyer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils estoient connus à Athenes par les soins de Pisistrate, lorsque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chassa Homere de sa Republique, aprés l'avoir pourtant couronné à cause de l'excellente beauté de sa Poësie; car il dit en propres termes: *S'il vient dans nostre ville un Poëte assez habile pour se multiplier ainsi & pour tout imiter, & qui veüille nous estaller ses Poëmes, nous luy temoignerons nostre veneration comme à un homme sacré, admirable & délicieux, mais nous luy dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui luy ressemble, & qu'il n'est pas permis d'y en avoir; & nous le renvoyerons dans une autre ville aprés l'avoir parfumé & couronné.* Il est évident qu'Homere est compris dans cette proscription si glorieuse; elle est faite pour luy.

Dans le liv. 3. de la Republ. tom. 2. pp. 397. 398.

La critique qu'un grand Philosophe, comme

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι πᾶν ποιητικὸν ἀγωγὸν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ ὅλῳ ποιητικῇ ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν κατέλαβον.

Platon, fait des Poëmes d'Homere eſt bien d'un autre poids que celle qu'une perſonne comme moy fait des Romans & de nos Poëmes Epiques. On aura raiſon ſi on ne juge que les perſonnes, mais ſi l'on juge la choſe meſme, j'eſpere que l'on trouvera que les reproches que j'ay faits aux Romans & à nos Poëmes Epiques, ſont ſans réplique, & que ceux que Platon fait aux Poëmes d'Homere ſont vains, qu'ils peuvent eſtre ſolidement combattus, & qu'au lieu de tomber ſur les Poëmes d'Homere, toute leur force tombe ſur nos Romans & ſur nos Poëmes Epiques, qui bien-loin d'imiter la verité, l'alterent & la corrompent, & c'eſt ce qu'on va voir dans cette ſeconde Partie.

II. PARTIE.

PLaton, avant que de combattre Homere & de vouloir montrer que ſa Poëſie ne peut que corrompre les eſprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un eſtat bien policé, luy fait une ſorte d'excuſe; *Il faut*, dit-il, *avoir le courage de le dire, quoyque l'inclination & le reſpect que j'ay pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue, car il eſt le premier maiſtre & le chef de tous nos Poëtes tragiques, mais il ne faut pas que cette inclination & ce reſpect nous le faſſent préferer à la verité.* Je dis la meſme choſe à Platon, pour luy demander pardon de mon audace: *J'ay pour vous une inclination tres forte & un grand reſpect; je vous honnore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philoſophie, & comme celuy qui enſeigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux inſtruire les Roys*

Dans le 10. liv. de la Republ. tom 2. p 595.

& les rendre grands, c'eſt à dire juſtes. Mais j'honnore, j'admire & je reſpecte davantage la verité. C'eſt la verité ſeule qui me délie la langue & qui m'inſpire le courage de dire & d'eſcrire que vos vûës politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas aſſez approfondi la nature de cette Poëſie que vous avez condamnée, & que voſtre diſciple Ariſtote en a beaucoup mieux démeſlé l'art que vous.

Le plus fort argument, que ce Philoſophe employe contre Homere, il le tire de la nature meſme de ſa Poëſie, c'eſt une imitation, or toute imitation n'eſt que la copie de la copie de la verité, car il n'y a que trois choſes dans la nature. L'idée, qui eſt le veritable original, l'ouvrier, qui travaille d'aprés cette idée, & le Peintre qui imite le travail de l'ouvrier, & qui par là n'eſt que le troiſiéme de la verité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoy avoir donc recours à cette imitation, qui n'eſt qu'une copie tres imparfaite? Et pourquoy ne pas remonter tout d'un coup au veritable original! Pourquoy s'arreſter à des imitations qui repreſentant le plus ſouvent des choſes tres vicieuſes en elles-meſmes, affoibliſſent noſtre raiſon, & fortifiant noſtre imagination ſéduite, excitent en nous des mouvements dont nous rougirions dans des occaſions veritables!

Tout le fort de ce raiſonnement de Platon roule ſur cette diſtinction, Dieu, l'ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne repreſente pas la verité, mais une image de la verité, comme un miroir ne repreſente pas un veritable objet, mais une

image vaine de l'objet, & tel eſt le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui deſtruiſe l'utilité de la Poëſie. On peut meſme luy accorder que s'il eſtoit poſſible d'enſeigner la Morale aux hommes par des veritez pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les veritez pures, ſans aucun milieu, il faut les leur repreſenter dans des images qui, quoyque copies imparfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller veritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans ſon globe de feu, car il m'ébloüit par le grand eſclat de ſa lumiere, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle repreſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le Poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſçauroit blaſmer, mais il fait davantage; le miroir ne repreſente que les objets qui ſont dans la nature, c'eſt le Peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'ouvrier. Le Poëte n'en demeure pas là, il remonte juſqu'au veritable original, car il forme ſes caracteres, non ſur les caracteres qu'il voit devant ſes yeux, mais ſur ceux que la nature elle-meſme peut produire, ainſi il conſulte la nature bien moins ſur ce qu'elle fait que ſur ce qu'elle eſt capable de faire, & par-là il devient copiſte, non de la copie, mais du veritable original; c'eſt de-là qu'il tire ſes traits qui ſont tous tres veritables.

Les caracteres qu'Homere imite ſont des caracteres tres vrays, quoyqu'on n'en voye pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verray pas dans la nature un homme ſi vaillant qu'Achille, ſi prudent qu'Ulyſſe ; mais en conſultant la nature elle-meſme, je verray qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela ſuffit pour rendre ces caracteres veritables & cette imitation juſte. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poëmes d'Homere, parce qu'ils ne ſont que des imitations, il faudroit auſſi par la meſme raiſon bannir toutes ſortes d'Hiſtoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'inſtruction de la vie. Car l'Hiſtoire n'eſt que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un Eſtat, comme la Poëſie n'eſt que l'imitation d'une action generale & univerſelle, & de ce coſté-là meſme tout l'avantage eſt du coſté de la Poëſie, que cette difference rend ſans comparaiſon plus utile pour les mœurs que l'Hiſtoire, comme je l'expliqueray dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Mais, dit Platon, *un Poëte doit ſçavoir tous les arts ; il doit eſtre inſtruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice, en un mot il doit ſçavoir toutes les choſes divines & humaines. Et ſi on trouvoit un homme qui ſe piquaſt d'eſtre tel, n'auroit on pas raiſon de croire qu'il ſeroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui luy auroit renverſé l'eſprit & qui luy auroit inſpiré toutes ces folies ! En effet*, adjoute-t'-il, *ſi un Poëte eſtoit ſi habile, s'amuſeroit-il à eſtre copiſte, &* *Liv. 10. de la Republ. tom. 2. pp. 598. 599.*

n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faiſant luy-meſme la verité qu'il imite?

C'eſt-là le raiſonnement d'un Philoſophe qui ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choſes qui rendent l'homme ſage & prudent ; la nature, l'habitude ou l'inſtruction. L'inſtruction n'a pas beaucoup de force ſur ceux qui ſont dans une habitude vicieuſe, ou accoutumez à ſuivre leurs paſſions, il faut travailler ſur l'habitude. Comment y travailler ? C'eſt en taſchant de nous faire paſſer d'une mauvaiſe habitude à une bonne, & c'eſt par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action qu'on peut y mieux réüſſir, & c'eſt-là le but d'Homere. Voilà pourquoy meſme le Poëme Epique eſt plus long que le Poëme Dramatique, parce qu'on a beſoin d'un temps conſiderable, pour donner le loiſir aux habitudes de s'imprimer dans l'eſprit & dans l'ame des Lecteurs, au lieu que le Poëme Dramatique, n'eſtant deſtiné qu'à purger les paſſions, ne demande qu'un temps fort court.

Preſſons davantage le raiſonnement de Pla-
Pag. 601. ton, *Un Peintre,* dit-il, *peindra une bride & un mords, mais un ouvrier fera un veritable mords & une veritable bride. Ni l'ouvrier ni le Peintre ne ſçavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords ſoient pour eſtre bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Eſcuyer meſme.* Ainſi pour chaque choſe il y a trois arts differents, celuy de la faire, celuy de l'imiter & celuy de s'en ſervir. Le dernier eſt le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & ce-

luy de l'imitateur eſt le dernier, car il ne connoiſt ce qu'il imite ni par l'uſage qu'il ignore, ni par les avis des maiſtres, qu'il n'a pas toujours ſous la main pour les conſulter. Il n'a donc ni la ſcience ni la ſaine opinion, & par conſequent il ne produit rien de veritable, & ne parle qu'à noſtre imagination qu'il ſéduit,

Qu'eſt-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celuy du Poëte qui eſt le meſme! L'Epronnier fait un mords, mais le Poëte & le Peintre l'imitent & le peignent fort bien & m'en donnent une veritable idée. C'eſt une choſe fort ſinguliere de vouloir combattre la Poëſie par cela meſme qui fait ſon eſſence & ſon merite. La Poëſie eſt une peinture, & c'eſt par-là qu'elle eſt eſtimable & qu'elle ſe ſoutiendra toujours. La Peinture muette peut elle eſtre condamnée! Et la Peinture parlante, ſi ſuperieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on!

Mais, continuë Platon, *la Poëſie peint toujours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées ſe plongent dans des excés de joye ou de triſteſſe, & comme ces eſtats violents ſont plus aiſez à peindre qu'un eſtat raſſis & tranquille, la Poëſie eſt pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les meſmes paſſions.* A cela il eſt aiſé de répondre que le Poëte ne preſente jamais de ces caracteres vicieux qu'il n'en faſſe ſentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainſi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuſe par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand Pages 603. 604.

il imite les excés des Amants de Penelope, il nous fait toujours entendre combien ils ſont vicieux, & toujours il nous met en eſtat de profiter de ces caracteres, ſoit pour fuir le vice, ſoit pour embraſſer la vertu.

Pourquoy Platon condamne-t'-il ce qu'il pratique luy meſme avec tant de ſuccés ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, ſi mal ſoutenuë par ſon éducation, ou qu'il nous preſente les égarements des Sophiſtes, ou la ſageſſe & la conſtance de Socrate, ne ſont-ce pas de veritables imitations tout comme celles d'Homere ? Et ces imitations ne ſont-elles pas deſtinées à produire un effet, qui eſt de corriger nos habitudes vicieuſes, & de nous porter à embraſſer la verité, à haïr ce qui eſt honteux & à aimer ce qui eſt honneſte ? N'eſt-ce pas meſme par-là qu'il a merité la préference qu'on luy a donnée ſur tous les Philoſophes, en diſant que les autres reprennent les mœurs, & que luy il les imite, & que par cette imitation il enſeigne beaucoup mieux, & qu'en enſeignant il plaiſt davantage ? N'eſt-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un diſcours didactique ne pouvoit qu'eſtre ſans mœurs, & par conſequent moins agréable, & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faiſoit toujours un plaiſir infini, qu'il a renoncé à cette maniere ſéche d'enſeigner, & qu'il a ſi bien animé ſes dialogues par cette imitation poëtique, qu'Ariſtote meſme n'a pas fait difficulté de les comprendre ſous le nom tres honnorable d'*Epopée* ? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique luy-

meſme & qui l'a ſi fort diſtingué.

Les reproches que ce Philoſophe fait à cette imitation, qui conſtituë le Poëme Epique, ſont donc tres mal fondez. Il faut les attribuer au changement qui eſtoit arrivé de ſon temps. Comme la Philoſophie eſtoit alors dans ſa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enſeigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions; mais ſa cenſure des Poëmes d'Homere n'en eſt pas moins injuſte. Nous ſommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puiſqu'elle a donné lieu à Ariſtote de faire l'excellent Traité de la Poëtique, car il ne faut pas douter que ce ne ſoit uniquement pour combattre le ſentiment de Platon qu'il a compoſé cet ouvrage admirable, où il développe ſi ſenſiblement toutes les regles de cet art & le but que le Poëte s'y propoſe, & où il fait valoir la Poëſie par les meſmes endroits dont Platon s'eſt ſervi pour la rabaiſer & la condamner, car il fait voir le plaiſir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture; il montre l'avantage que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poëſie comme de la Politique, c'eſt à dire, qu'il ne faut pas condamner la Poëſie ſous prétexte qu'elle s'éloigne des regles que les bons Politiques donnent pour la conſervation des Eſtats & pour le bonheur des peuples, car ce ſont deux arts tres differents, & qui par differentes voyes ne laiſſent pas de concourir à la meſme fin, puiſque la Morale eſt neceſſaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes ſont ou propres ou eſtrangeres, qu'il n'y a que les pre-

pres qu'on puiſſe leur reprocher avec raiſon, ce ſont celles qu'ils commettent contre la Poëſie, & les eſtrangeres ce ſont celles qu'ils commettent contre les autres arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne ſoient ni trop groſſieres ni trop viſibles, ſont tres pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui compoſent un char, ou en nous repreſentant Ulyſſe baſtiſſant luy-meſme ſa nacelle, auroit peché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en ſeroit pas moins excellent Poëte. Tous ces differents paſſages que je viens de ramaſſer icy d'Ariſtote, ſont autant de réponſes expreſſes qu'il a faites aux objections de Platon ſans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Ariſtote n'ait mieux connu & démeſlé l'art du Poëme Epique, que Platon, & un grand préjugé contre ce dernier, c'eſt qu'Horace, qui avoit tant d'eſtime & de veneration pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maiſtre & le maiſtre le plus ſûr de la morale & de la verité, l'a abandonné ſur le Poëme Epique, & eſt entierement entré dans les vûës d'Ariſtote ſur la nature de cette imitation & ſur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation eſt donc tres ſage, tres bien imaginée & tres utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Ariſtote, qui le prouve ſi fortement, & le conſentement d'Horace, nous avons des autoritez bien plus fortes & plus reſpectables pour la juſtifier, c'eſt l'exemple de Dieu meſme. La pluſpart des Hiſtoires du vieux Teſtament, quoy-que des faits tres veritables, ſont pourtant de la nature de ces imitations d'Home-

re, c'eſt à dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Boſſu, qu'on en pourroit faire des ſujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable generale & univerſelle qui en fait l'ame. L'Hiſtoire de Joſeph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoy-que la verité meſme, ſont du meſme caractere que l'Hiſtoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulyſſe & de Penelope, on en peut faire des Fables generales & univerſelles, & elles fourniſſent les meſmes inſtructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les Paraboles de l'Evangile ne ſont que des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action, ou feinte, ou veritable. Ainſi les Fables ne ſont que de veritables Paraboles. La Fable du Poëme Epique n'eſt nullement differente des autres Fables & n'eſt pas moins utile. Et quand bien l'eſtenduë du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obſcurité, & l'auroit rendu moins ſenſible que les Fables ordinaires, qui ſont fort courtes, cette obſcurité ne devoit pas eſtre pour Platon. Ce genie ſi ſublime devoit découvrir auſſi bien qu'Ariſtote le ſecret de cette imitation & luy rendre plus de juſtice.

On voit par-là combien la critique de Platon eſt ſans fondement; mais cette cenſure, qui eſt ſans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere ſur l'art de nos Romanciers. En effet ſi ce Philoſophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'eſtoit que la copie de la copie, & qu'ainſi elle n'eſtoit que la troiſiéme d'aprés la verité, c'eſt à dire, d'aprés le veritable exemplaire, avec combien

plus de raiſon auroit-il condamné ces imitations vicieuſes qui n'ont jamais la verité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais eſté, ou pluſtoſt qui alterent & corrompent ce qui eſt, & qui attribuent aux plus grands perſonnages des extravagances plus dignes des petites maiſons que propres à eſtre propoſées pour des exemples utiles.

Voilà donc les regles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette conſtitution ſi raiſonnable & ſi ſage, & voilà l'art d'Homere juſtifié contre la critique de Platon. C'eſt Platon luy-meſme qui m'a inſpiré l'audace de m'oppoſer à ſon ſentiment, car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout preſt de l'abandonner, ſi on luy montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Aprés avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend eſtre entre la Philoſophie & la Poëſie, il adjoute, *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette Poëſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit eſtre receüe dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-meſmes par noſtre propre experience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit, car il y a de l'impieté à trahir & à déguiſer la verité; & vous-meſme, mon cher Glaucon, n'eſtes-vous pas charmé par cette Poëſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere. Il eſt donc juſte de luy permettre de ſe deffendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes*

Pag. 607.

partisans qui ne sont pas Poëtes, mais qui sont grands amateurs des Poëtes d'entreprendre sa deffense en prose, & de faire voir qu'elle est non seulement agréable, mais utile pour bien regler les Estats & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaisir, car nous gagnerons beaucoup s'il se trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? Mais s'ils ne peuvent la soutenir, imitons la conduite des amants, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur est tres préjudiciable, rompent enfin, quoy-qu'avec beaucoup de peine leurs liens; nous de mesme entraisnez par cet amour de la Poësie qui est naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Republiques a encore fortifié, escoutons favorablement ceux qui veulent la faire passer pour tres excellente & tres vraye. Que si elle ne peut se deffendre & se soutenir, ne laissons pas de l'entendre, mais en rappellant toujours, comme un excellent préservatif ce que nous venons de dire, & en nous munissant par ces paroles toutes puissantes, pour nous empescher de tomber dans cette amour, qui est la passion des enfants & du peuple. J'ay profité de la permission que Platon donne; j'ay deffendu en prose la Poësie, & je croy avoir démontré qu'elle est utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à son secours que pour rendre l'utilité plus seure.

Voyons presentement si je pourray deffendre l'Odyssée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant crû non seulement qu'elle a esté faite

dans la vieilleſſe d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoibliſſement ou de la diminution de l'eſprit de ſon Auteur. C'eſt ce que j'ay promis de traiter dans cette troiſiéme Partie.

III. PARTIE. IL eſt conſtant que l'Odyſſée a eſté faite aprés l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture ſeule de ces deux Poëmes le prouve ſuffiſamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'Homere a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épiſodes de la guerre de Troye; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connuës depuis longtemps à ſes heros. On n'a qu'à lire le VIII. Liv.

Il eſt conſtant encore que le jugement de l'Antiquité ſur ces deux Poëmes eſt que celuy de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt ſuperieure à celle d'Ulyſſe; c'eſt ce que Platon nous apprend dans le ſecond Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit ſouvent oüy porter ce jugement à ſon pere Apemantus.

Je ſuis perſuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette derniere verité, que l'Odyſſée eſt moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyſſée n'eſt moins beau que parce qu'Homere l'a compoſé dans ſa vieilleſſe.

Chap. 7. *De-là vient à mon avis*, dit-il, *que comme Ho-*

mere a composé son Iliade durant que son esprit estoit dans sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est Dramatique & plein d'action, au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouurage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa mesme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du mesme ton, on n'y voit plus ce sublime de l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arreste ni se repose ; on n'y remarque point cette foule de mouvements & de passions entassées les unes sur les autres ; il n'a plus cette mesme force, &, s'il faut ainsi parler, cette volubilité de discours si propre pour l'action, & meslée de tant d'images naïves des choses, &c.

En un mot, il veut prouver que comme les genies naturellement les plus élevez, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur esprit vient à s'esteindre, & que les grands Poëtes & les Escrivains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathetique, s'amusent à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyssée dans sa vieillesse, & que c'est par cette raison que ce Poëme porte les marques de l'affoiblissement de son esprit. Mais aprés tout que cette vieillesse est la vieillesse d'Homere, c'est à dire, bien autrement vigoureuse que la jeunesse des autres Poëtes, *Est cruda Deo viridisque senectus.*

Je suis honteuse d'oser opposer mes foibles

lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes, mais je ne puis m'empeſcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de Longin me paroiſt inſoutenable. Ni l'Iliade n'eſt un Poëme pathetique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de ſon âge, ni l'Odyſſée n'eſt un Poëme plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans ſa vieilleſſe ; mais ils ſont l'un & l'autre ce qu'ils ſont, parce que chacun d'eux demande ce caractere, qui eſt le ſeul qui luy ſoit propre. L'Iliade repreſente les funeſtes effets de la colere d'Achille au milieu d'une ſanglante guerre. Il faut donc de toute neceſſité que le Poëme ſoit plein d'action, & que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de ſon eſprit. L'Odyſſée repreſente les maux que l'abſence d'Ulyſſe cauſe dans ſa maiſon, & les remedes que ce heros de retour y apporte par ſa prudence, il faut donc que ce Poëme ſoit plus paiſible & plus moral. Cela eſt ſi vray, que ſi Homere avoit fait l'Odyſſée dans ſa jeuneſſe & l'Iliade dans ſa vieilleſſe, il auroit deu les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce ſujet ce précepte d'Horace,

Art Poëtiq.

Deſcriptas ſervare vices, operumque colores
Cur ego ſi nequeo ignoroque, Poëta ſalutor?

Si je ne ſçay pas conſerver les differents caracteres & employer à propos les diverſes couleurs que demandent les ouvrages, pourquoy m'honnore-t'-on du nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathetique, doit avoir un caractere different & d'autres couleurs

que l'Odyſſée, qui eſt un Poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conſervé à l'Odyſſée ſon veritable caractere, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. La veritable marque de l'affoibliſſement de l'eſprit d'un Poëte, c'eſt quand il traite mal ſon ſujet; or c'eſt ce qu'on ne ſçauroit reprocher à Homere, le ſujet de l'Odyſſée n'eſt pas moins bien traité que celuy de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'eſt que dans la conduite du Poëme de l'Odyſſée, il y paroiſt d'autant plus de force & de vigueur d'eſprit, que ce Poëme embraſſe plus de matiere & un temps bien plus long que celuy de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyſſée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade eſt un Poëme continu ſans reconnoiſſance, ſans peripeties; il commence hiſtoriquement par la colere d'Achille & finit par ſa reconciliation, & l'Odyſſée a des reconnoiſſances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'eſt à dire, qu'elle ouvre le plus prés qu'il ſe peut de la cataſtrophe, & le Poëte tire enſuite de ſon art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précedé, de ſorte que l'on peut dire que c'eſt de l'Odyſſée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles veritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me ſemble que plus la matiere d'un ouvrage eſt vaſte & eſtenduë, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les juſtes bornes d'un Poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut auſſi de force & de vigueur d'eſprit. Cela

me paroiſt inconteſtable.

Si l'on oſtoit de l'Odyſſée tous les endroits qui paroiſſent manifeſtement des ſuites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en ſubſtituaſt d'autres, & que l'on miſt ce Poëme ſous un autre nom que celuy d'Ulyſſe, il n'y a point d'homme qui oſaſt aſſeurer qu'elle euſt eſté faite aprés l'Iliade, tant il eſt vray qu'elle ne porte aucune marque que l'eſprit du Poëte commençaſt à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela ſenſible par un exemple tiré de la Peinture: Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait repreſenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire executer à un homme inexorable & injuſte, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la diſſimulation peuvent faire attendre d'un homme juſte & vaillant; on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un eſclat qui luy donneront un tres grand relief & qui ſurprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une regularité & une conduite qui ſe feront admirer des ſages. Mais il n'y aura perſonne qui puiſſe tirer de l'execution de ces deux ſujets des arguments que ce dernier n'a eſté executé que dans la vieilleſſe du Peintre, & lorſque ſon eſprit commençoit desja à baiſſer, car rien n'empeſche que le dernier n'ait eſté fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables & les narrations de l'Odyſſée ſont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la compoſa, il faudra dire par la meſme raiſon que Virgile ne fit la

premiere partie de ſon Eneïde que dans ſa vieilleſſe, & que la derniere il l'a fit dans la vigueur de ſon eſprit, car l'Eneïde a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Boſſu l'a fort bien remarqué, eſt ſemblable à l'action de l'Odyſſée, qui a pour caractere la froideur, la diſſimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyſſée des mœurs, des Fables & des narrations; & la ſeconde eſt comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraiſnent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'eſt donc pas vray que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage ſoient des marques certaines qu'il a eſté compoſé lorſque ſon Auteur manquant de force pour le pathetique, s'eſt laiſſé aller par la foibleſſe de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce pretendu affoibliſſement de l'eſprit d'Homere par la nature meſme de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre,* dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux; des colombes qui nourirrent Jupiter comme un pigeon, & de la diſette d'Ulyſſe, qui porté ſur le maſt de ſon vaiſſeau briſé par la tempeſte, fut dix jours ſans manger, & toutes les abſurditez qu'il conte du meurtre des Amants de Penelope.*

Ce grand Critique me paroiſt avoir mal choiſi ſes preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques ſeures que l'eſprit d'Homere baiſſoit, temoignent au contraire qu'il eſtoit fort éloigné de ſon déclin, car rien ne marque mieux la force

& la vigueur de cet esprit que le grand sens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les miserables Compagnons d'Ulysse voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fust quelque tresor, sont, comme l'a remarqué le R. P. le Bossu, pour donner cet excellent avis aux sujets, de ne point vouloir pénetrer dans les mysteres du gouvernement que le Prince veut tenir secrets. Les Compagnons d'Ulysse changez en pourceaux par Circé, sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les voluptez comme ces malheureux qui furent changez en bestes. Voilà les pointes de morale necessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermez dans ces fictions. Les colombes, qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un sens moins utile & moins instructif. Comme on le peut voir dans mes Remarques sur le commencement du XIII. Liv.

Ce qu'Homere dit d'Ulysse, qui porté sur le mast de son vaisseau brisé par la tempeste, fut dix jours sans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'esprit de ce Poëte, car il est certain qu'on a vû des hommes qui ont esté plus longtemps sans prendre aucune nourriture, cela est arrivé souvent dans des naufrages. En voicy une preuve tirée de la verité mesme: nous lisons dans les Actes des Apostres que le vaisseau sur lequel S. Paul s'estoit embarqué pour aller à Rome, estant parti de Crete, fut battu d'une rude tempeste pendant quatorze jours, & que le quatorziéme S. Paul dit à tous ceux qui estoient dans le

Chap. 27 v. 30.

vaiſſeau, *Il y a aujourd'huy quatorze jours que vous eſtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempeſte.* Ce n'eſt donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulyſſe fut dix iours ſans manger.

Il n'y a non plus aucune abſurdité dans le meurtre des Amants de Penelope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & poſſible par l'aſſiſtance que Minerve preſte à Ulyſſe, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impoſſible à l'homme quand il plaiſt à Dieu de l'aſſiſter. Ce qu'Achille execute dans l'Iliade eſt il moins incroyable que cet exploit d'Ulyſſe, ſi on l'examine ſans aucun rapport à la Divinité?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyſſée portent des marques de la force de l'eſprit d'Homere, tant par leur beauté que par la verité qui leur ſert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles eſclatants, ſpecioſa miracula.* Et Longin luy-meſme qui les traite de ſonges, eſt forcé d'avoüer *que ce ſont des ſonges de Jupiter.* Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'eſprit pour enfanter des miracles, & pour reſver comme reſveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter pluſieurs endroits de l'Odyſſée où l'imagination du Poëte eſt auſſi vigoureuſe que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de Poëſie. Mais on pourra les voir dans les Remarques, & cela ſuffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le Poëme

de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au-deſſus de celle d'Ulyſſe ? C'eſt à quoy il ne me paroiſt pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'eſt que violence & emportement, & toute l'Odyſſée n'eſt que prudence, diſſimulation, adreſſe. La colere d'Achille eſt la colere implacable d'un Prince injuſte & vindicatif ; & le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roy dont la conſtance ne peut eſtre ébranſlée par quoy que ce puiſſe eſtre. Ces deux caracteres ſont embellis & ſoutenus par les qualitez guerrieres. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la diſſimulation & la prudence, Homere a rehauſſé le caractere d'Achille par une vaillance miraculeuſe qui cache preſque ſes défauts eſſentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conſequent à une foule de beautez dont l'Odyſſée n'eſtoit pas ſuſceptible, parce que c'eſt la prudence & la diſſimulation qui y regnent particulierement & qui conſtituent ſa Fable. Voilà pourquoy les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au deſſus de celle d'Ulyſſe. Car Homere, pour faire eſclater la valeur d'Achille, a jetté dans ſon Iliade tous les ornements de la Poëſie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulyſſe qui ne le demandoit pas.

Le P. le Boſſu, Traité du Poëme Epique, liv. 4. ch. 14.

D'ailleurs il eſt conſtant que les caracteres violents & emportez, donnent plus d'eſclat aux actions qu'ils animent, & aux perſonnes qui les

ont

ont, & au contraire que les caracteres les plus doux & les plus moderez ſont ſouvent ſans eſclat & ſans gloire, quoy-qu'ils ſoient beaucoup plus propres à la vertu. Ainſi tout contribuë à faire paroiſtre l'Iliade plus belle que l'Odyſſée. Mais en accordant à l'Iliade cette ſuperiorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyſſée avoit eſté faite dans la vieilleſſe d'Homere & lorſque ſon eſprit commençoit à décliner.

Les beautez de l'Odyſſée ſont certainement moins eſclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en ſont ni moins grandes ni moins ſolides pour ceux qui ſçavent les eſtimer & leur donner leur veritable prix; voyons donc ce que les grands maiſtres y ont découvert & le jugement qu'ils en ont porté, & c'eſt ce qui fera la quatriéme & derniere Partie de cette Préface.

IV. PARTIE.

ON ne voit point qu'Ariſtote dans ſa Poëtique ait donné aucune préference marquée à l'un ou à l'autre de ces deux Poëmes. Il a parlé en general de la Poëſie: *La Poëſie*, dit-il, *eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, parce que la Poëſie a les choſes generales, & l'Hiſtoire les choſes particulieres. Une choſe generale, c'eſt ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractere a dû dire ou faire vrayſemblablement ou neceſſairement, &c. Et une choſe particuliere, c'eſt ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou ſouffert.* Ce jugement eſt tres certain, & il n'eſt pas poſſible de mieux faire connoiſtre la nature de la Poëſie & l'avantage qu'elle a ſur l'Hiſtoire. En effet,

comme cela a eſté fort bien expliqué dans les Commentaires ſur cette Poëtique, l'Hiſtoire ne peut inſtruire qu'autant que les faits, qu'elle rapporte, luy en donnent l'occaſion, & comme ces faits ſont particuliers, il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnez à ceux qui les liſent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puiſſent convenir, & ceux meſme à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occaſions où ils puiſſent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en eſt pas de meſme de la Poëſie; comme elle s'attache aux choſes generales, & qu'elle fait des Fables generales & univerſelles, elle eſt d'autant plus morale & plus inſtructive, que les choſes generales ſurpaſſent les particulieres. Celles-cy ne conviennent qu'à un ſeul, & l'Hiſtorien eſt obligé de les rapporter telles qu'elles ſont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant luy-meſme, en eſt le maiſtre, & qu'il les rend generales & univerſelles, en faiſant agir ſes perſonnages, non pas veritablement comme s'il eſcrivoit une Hiſtoire, mais neceſſairement ou vrayſemblablement, c'eſt à dire, en leur faiſant faire tout ce que des gens d'un tel caractere doivent faire & dire en cet eſtat, ou par neceſſité, ou du moins ſelon les regles de la vrayſemblance. D'ailleurs ce ne ſont pas proprement les faits qui inſtruiſent, ce ſont les cauſes de ces faits. L'Hiſtorien explique rarement les cauſes des faits qu'il raconte, car c'eſt ce qui eſt preſque toujours caché; & s'il les explique, c'eſt pluſtoſt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes

des veritez, au lieu que le Poëte eſtant le maiſtre de ſa matiere, n'avance rien dont il ne rende raiſon exactement, il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les cauſes & les effets, & c'eſt par-là qu'il eſt inſtructif.

Voilà donc un avantage conſiderable & inconteſtable que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire. Horace va encore plus loin qu'Ariſtote, car il luy donne l'avantage ſur la Philoſophie meſme; il aſſeure que la Poëſie d'Homere eſt plus philoſophe que la Philoſophie du Portique & que celle de l'Academie : *Homere*, dit-il, *enſeigne beaucoup mieux & avec plus de ſuite que Chryſippe & que Crantor ce qui eſt honneſte & deshonneſte, utile ou pernicieux.* *Dans la 2. epiſt. du liv. 1.*

Mais comment la Poëſie peut-elle eſtre plus philoſophe que la Philoſophie meſme? Cela n'eſt pas mal-aiſé à concevoir. La Poëſie a ſur la Philoſophie les meſmes avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire, & elle a de plus le ſecours de l'action, puiſqu'elle eſt une imitation, & le ſecours des paſſions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ſes propres yeux; il n'y a point de préceptes qui faſſent tant d'impreſſion ſur l'eſprit que les exemples vivants & animez que la Poëſie eſtale. Un grand perſonnage qui enſeigne parfaitement la pratique de la perfection chreſtienne, a fort bien dit : *On ſçait aſſez combien l'exemple a de force. Celuy d'un bon Religieux fait plus de fruit dans une maiſon que tous les ſermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on eſt toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce* *Rodriguez.*

qu'on entend, & que ſe perſuadant aiſément qu'une choſe eſt faiſable ; quand on la voit faire à quelqu'un, on eſt par-là beaucoup plus excité à la pratiquer. Cela eſt également vray dans la morale & dans l'imitation poëtique. Il ne faut qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'eſt-ce que l'Iliade ! c'eſt un fidelle tableau des mouvements inſenſez des Roys & des peuples :

Stultorum Regum & populorum continet æſtus.

Pâris aveuglé par ſa paſſion, refuſe de rendre Helene ; Neſtor travaille inutilement à appaiſer la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon ; ces deux generaux ſont maiſtriſez par la colere, & Agamemnon eſt encore aveuglé par ſon amour. Ainſi & dans la ville & dans le camp on ne voit que ſedition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur,

Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine & ira
Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philoſophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excés, prouver meſme méthodiquement les malheurs qu'ils cauſent, cela ne touchera jamais ſi vivement que ces exemples vivants qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous inſtruit à fuir les vices.

D'un autre coſté dans l'Odyſſée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu & la ſageſſe, Homere nous propoſe fort utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui aprés avoir ſaccagé Troye, fut porté dans pluſieurs pays & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples, qui pendant qu'il travailloit à retourner chez luy & à y remener ſes Com-

Dans la 2. epiſt. du liv. 1.

pagnons ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais eſtre ſubmergé par les flots de l'adverſité.

La Philoſophie nous enſeignera bien ce qu'il faut faire pour eſtre ſage & vertueux, mais elle n'enſeignera pas comment il faut le faire, & c'eſt ce que l'exemple enſeigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impreſſion que cette imitation merveilleuſe d'Homere, qui nous rend les ſpectateurs & les temoins de tout ce qu'Ulyſſe fait pour ſurmonter les obſtacles que les Dieux luy oppoſent, & des reſſources que ſa prudence luy fournit; qui nous repreſente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait paſſer à la vûë de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'oſſements & que cadavres que le ſoleil acheve de ſécher; qui nous montre Circé & ſes breuvages empoiſonnez, & qui nous mene au milieu des Amants de Penelope qui ne penſent qu'à la débauche, & de cette folle jeuneſſe de la Cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chere & des plaiſirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir juſqu'à midy, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & par la muſique.

Voilà un leger crayon de l'Odyſſée qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philoſophie qui nous enſeigne tant de grandes choſes, & qui les enſeigne ſi efficacement, que les Poëmes d'Homere ou les exemples ſoutiennent & animent toujours les inſtructions.

La Poëſie eſt donc certainement plus morale & plus philoſophe que la Philoſophie meſme, comme Ariſtote & Horace l'ont décidé ; mais ne nous en rapportons pas abſolument au ſentiment de ces deux grands hommes, au Philoſophe peripateticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir eſté ſéduit par l'amour qu'on a naturellement pour ſes découvertes, & l'autre par cette autorité & par ſa profeſſion de Poëte. Cherchons quelqu'autre temoignage qui ne puiſſe eſtre ſuſpect, celuy d'un homme ſans intereſt & plein de gravité & de ſageſſe. Le voicy, c'eſt celuy d'un Philoſophe & d'un Philoſophe Stoïcien. Strabon, aprés avoir parlé de la Poëſie, adjoute : * *Dans les derniers temps parurent l'Hiſtoire & la Philoſophie, telle que nous l'avons aujourd'huy. Mais la Philoſophie meſme n'eſt utile qu'à peu de gens, au lieu que la Poëſie eſt generalement utile à tout le monde. C'eſt elle qui remplit les theatres, & la Poëſie d'Homere l'eſt infiniment davantage & au deſſus de tout.*

Cette maniere d'enſeigner la Morale eſt ſans contredit la plus naturelle & la plus ſeure, & une grande marque des avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire & ſur la Philoſophie, c'eſt que Dieu meſme a pris cette voye pour nous inſtruire. La pluſpart des faits de l'Eſcriture ſainte ſont meſ-

* Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ, καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον. αὕτη μὲν οὖν ὠφὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θεατρα πληροῦν δυναμένη. ἡ δὲ δὴ τοῦ Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. *Liv. I.*

lez de narration & d'imitation, comme le Poëme Epique, c'eſt à dire, que les Eſcrivains ſacrez, aprés avoir peu parlé eux-meſmes, introduiſent, comme Homere, les perſonnages qui parlent, qui agiſſent. C'eſt ainſi que nous ſont preſentées l'Hiſtoire de Noë, celle d'Abraham, celle d'Iſac, celle de Jacob, celle de Joſeph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Geneſe, on y verra par-tout cette imitation dont je parle, elle fait meſme le caractere de pluſieurs livres entiers du vieux Teſtament.

Par exemple, pour nous faire voir les benedictions qu'attirent la pieté, la charité, le ſoin des pauvres, l'Eſcriture ſainte ne ſe contente pas de nous dire hiſtoriquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéï à la loy, fut beni de Dieu, & qu'un Ange conduiſit ſon fils à un grand voyage, & le ramena heureuſement; mais elle nous repreſente Tobie luy-meſme parlant, agiſſant; nous ſuivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec luy.

Pour nous enſeigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le ſecours de Dieu, elle ne ſe contente pas de dire hiſtoriquement qu'il y avoit une perſonne nommée Suzanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la ſageſſe de Daniel; elle introduit devant nous tous ces perſonnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaiſir inexprimable & une merveilleuſe inſtruction. Ce ſont de veritables Poëmes.

La délivrance du peuple d'Iſraël par Judith.

Lorſque le Roy Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujetir les Royaumes & les Nations, celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roy Aſſuerus, par Eſther ; les malheurs de Job & ſon reſtabliſſement dans une fortune plus eſclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la Poëſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Eſcrivains ſacrez ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-meſmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Eccleſiaſte, qui ſont proprement des recüeils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur cela je diray hardiment ſans craindre d'eſtre démentie par les ſages, qu'Homere eſt peut-eſtre beaucoup mieux entendu aujourd'huy qu'il ne l'a eſté par les Anciens, quoy-que grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ſes Poëmes. Pourquoy cela ? parce que nous avons en main le veritable original & le parfait modelle de tout bon ouvrage, je veux dire l'Eſcriture ſainte, que ces anciens Critiques ne connoiſſoient pas, ou qu'ils ne connoiſſoient que tres peu. C'eſt le premier original & le ſouverain modelle de toute beauté, comme de toute ſageſſe, & rien ne peut eſtre beau qu'à meſure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ſes traits.

De tous les Poëtes & de tous les Eſcrivains Homere eſt aſſeurement celuy qui approche le

plus de cet original tout parfait, non seulement par les mœurs & par les caracteres qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ses ouvrages qui sont des imitations, & c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ay eû en vûë, non d'égaler les beautez d'Homere à celles de nos Livres saints, à Dieu ne plaise, j'en sens trop la difference, mais de faire voir seulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau vient de Dieu, de mesme dans les ouvrages les plus parfaits de l'esprit humain, tout ce qui nous paroist le plus beau, le plus sublime & le plus digne de nostre admiration, n'est tel que parce qu'il est tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en estoient répanduës. De sorte que cette imitation sert merveilleusement à confirmer l'Antiquité de cet original & la verité des faits qu'il rapporte, puisque ce que nous admirons le plus dans Homere en est visiblement emprunté. Je n'ay rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'ayent donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'usage que Grotius a fait d'Homere dans ses Commentaires sur le vieux Testament; le R. P. le Bossu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique, n'a pas crû blesser la pieté, au contraire il a cru la servir, en faisant voir la conformité d'Homere avec la sainte Escriture, & en justifiant ce Poëte en beaucoup de choses par cette grande autorité. Et c'est par cette mesme autorité que l'on peut refuter aujourd'huy d'une maniere tres forte & tres solide

tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du paſſage d'Horace, que j'ay rapporté, il me ſemble qu'on peut inferer que ce grand Critique décide ce qu'Ariſtote a laiſſé indécis, & que bien loin de croire que l'Odyſſée ait eſté faite dans le déclin de l'eſprit d'Homere, il luy donne au contraire la préference ſur l'Iliade. Cela paroiſt par le Tableau magnifique qu'il en fait, car il a pris bien plus de plaiſir à détailler l'Odyſſée que l'Iliade, & d'ailleurs il eſt tres ſeur que ce qui enſeigne à imiter la vertu, eſt toujours plus parfait que ce qui enſeigne à fuir le vice; car les originaux vicieux ſont plus aiſez à peindre que ceux qui ſont des modelles de vertu & de ſageſſe. Je veux donc croire que c'eſt le ſentiment d'Horace, pour autoriſer le mien, car j'avoüe que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée, & que la ſolidité, la douceur & la ſageſſe de celle-cy me paroiſſent l'emporter ſur l'eſclat, ſur le fracas & ſur les excés de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade eſt plus pour les Princes & pour les Roys que pour le peuple, car on voit que le peuple y perit, non par ſa faute, mais par celle des Roys:

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Ainſi il n'y a preſque point d'inſtruction à donner au peuple. Mais celuy de l'Odyſſée eſt pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord luy-meſme que le peuple y perit par ſa propre faute; ainſi comme il faut des inſtructions pour le chef, afin qu'il conduiſe bien le peuple, il en faut auſſi pour le peuple, afin que

ſe laiſſant conduire, il évite les malheurs où la deſobéïſſance précipite ordinairement ; voilà pourquoy les inſtructions ſont plus marquées & plus frequentes dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, & ce Poëme eſt plus moral. Tout eſt inſtruit dans l'Odyſſée ; les peres, les enfants, les maris, les femmes, les Roys, les ſujets y trouvent les leçons qui leur ſont neceſſaires pour remplir les principaux devoirs de leur eſtat.

C'eſt ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien développer & à bien faire ſentir les inſtructions ſi neceſſaires à tout le monde, & de taſcher de découvrir les ſens cachez ſous ces ingenieuſes fictions & de l'Iliade & de l'Odyſſée. C'eſt là-deſſus que doit rouler principalement le travail qu'on fait ſur Homere. Car comme noſtre ſiecle neglige fort les allegories, les paraboles & toutes les connoiſſances, qui ne ſont pas de noſtre uſage, cette negligence nous cache les plus grandes beautez de ce Poëte, comme le R. P. le Boſſu l'a tres judicieuſement remarqué, & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures, où il y a ſouvent plus de noſtre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entrouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le loüent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il

faut avoir bien pénetré les allegories & les veritez morales & Phyſiques des Fables dont ſes Poëmes ſont remplis.

Si dans l'Iliade Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Aſie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyſſée il fait voir qu'il connoiſſoit auſſi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin juſqu'aux Colomnes d'Hercule, tout le circuit de la mer mediterrannée & les iſles, & qu'il eſtoit inſtruit des navigations des Pheniciens. C'eſt ce que j'ay taſché d'eſclaircir, en ſuivant les vûës du ſçavant Bochart, qui a fait ſur cela des découvertes tres heureuſes & tres vrayes. Le temoignage, qu'Homere rend à ces anciennes navigations, eſt tres conſiderable, & ſert merveilleuſement à illuſtrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables, que les Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empeſcher d'admirer la vaſte érudition d'Homere ſur la Geographie. Il a non ſeulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'eſt à dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques ſur le XIX. Livre.

Si ces connoiſſances paroiſſent admirables pour des temps ſi reculez, elles paroiſſent encore plus admirables quand on conſidere la profonde ignorance où l'on tomba aprés luy; plus de quatre cents ans aprés le ſiecle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les

Geographes de ſon temps, qui, conformément à la tradition d'Homere, ſoutenoient que la terre eſtoit environnée de l'Océan : *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, *mais je penſe qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans ſa Poëſie.* Et ailleurs il dit : *Ces Anciens diſent que l'Océan commençant par le coſté Oriental coule tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'eſpere que l'on verra avec quelque plaiſir les vûës d'Homere eſclaircies, & ſes Fables ramenées à la verité par les anciennes Traditions.

Herodot. liv. 2. ſect. 23.

Liv. 4. ſect. 8.

Dans mes Remarques j'ay ſuivi la meſme methode que dans celles de l'Iliade, & que j'ay aſſez expliquée dans ma Préface, qui peut ſervir pour ce dernier travail.

Je m'eſtois flattée que la Traduction de l'Odyſſée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ay eſté bien détrompée à l'eſſay. Dans l'Iliade j'eſtois ſoutenuë par la grandeur des choſes & des images ; & quoy-que je aye pû attraper le merveilleux & le ſublime es expreſſions, j'ay conſervé la grandeur qui eſt dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'eſprit du Lecteur ; mais dans l'Odyſſée tout eſt ſimple, & cependant le Poëte a trouvé dans ſa langue des richeſſes qui l'ont mis en eſtat de s'expliquer noblement juſques dans les plus petits ſujets. C'eſt ce que noſtre langue n'a pû me fournir, ou du moins ce que je n'y ay pû trouver. Il me paroiſt qu'il n'y a rien de ſi difficile pour elle que de relever la ſimplicité des choſes par la nobleſſe des expreſſions ; j'ay fait tout ce

qui dépendoit de moy pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de gouter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goute ordinairement, & de reſiſter à la corruption du gouſt moderne qui cherche depuis quelque temps à ſe gliſſer à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les eſprits. Je voudrois avoir pû mieux faire pour ranimer le gouſt des Lettres, qui s'en va preſque eſteint, & pour exciter ceux qui ſe ſentent quelque talent pour la Poëſie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les veritables fondements de cet art, & en leur faiſant voir à quoy elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'inſtruire les hommes, en les corrigeant de leurs mauvaiſes habitudes, & en purgeant leurs paſſions, & c'eſt là dégrader horriblement, ou pluſtoſt la deſtruire, que de la faire ſervir à les corrompre, comme on fait aujourd'huy, en flattant leurs paſſions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuſes.

Homere a rapporté ſes deux Poëmes à l'utilité de ſon pays; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chreſtiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoiſonner les eſprits par une morale tres pernicieuſe!

Ce grand Poëte a eſſuyé bien des contradictions dans ces derniers temps; mais j'oſe dire que comme le ſoleil ſort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de meſme eſt ſorti avec un nouvel eſclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on luy a faites. Je releveray

donc point icy les critiques fades & inſipides, & les impertinences que de méchants petits auteurs ont répanduës. Elles ne meritent nulle attention. Je ne ſaliray pas mes mains à remüer ces balayures du bas Parnaſſe; la Poëſie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, ſavera & diſſippera ſeule toutes ces ordures ſans que je prenne davantage la peine de m'en meſler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ay crû devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perault. C'eſtoit un homme d'eſprit & d'une converſation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plû avec raiſon; il avoit d'ailleurs toutes les qualitez qui forment l'honneſte homme & l'homme de bien; il eſtoit plein de pieté, de probité & de vertu; poli, modeſte, officieux, fidelle à tous les devoirs qu'exigent les liaiſons naturelles & acquiſes, & dans un poſte conſiderable auprés d'un des plus grands Miniſtres que la France ait eus & qui l'honnoroit de ſa confiance, il ne s'eſt jamais ſervi de ſa faveur pour ſa fortune particuliere, & il l'a toujours employée pour ſes amis. Combien de bonnes qualitez effacées ou offuſquées par un ſeul défaut! Cet homme d'eſprit, cet homme ſi eſtimable, n'eſtoit plus le meſme dés qu'il s'agiſſoit des Anciens; on ne trouvoit plus en luy qu'un tres méchant & tres ignorant Critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus eſtimé. Diſciple de Deſmaretz, il avoit entrepris de deſcrier Homere; dans cette vûë il fit un volume de Critiques con-

tre ce grand Poëte. Je me ſuis fait un devoir de le ſuivre pied à pied; j'ay rapporté non ſeulement les critiques que M. Deſpreaux & M. Dacier ont refutées, mais auſſi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ay fait voir un miracle, que noſtre ſiecle ſeul a pû enfanter, un gros volume de Critiques où il n'y en a pas une ſeule, je ne diray pas qui ſoit raiſonnable, mais qui ne ſoit tres fauſſe, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un tres mauvais gouſt. Il eſt à craindre qu'on ne ſe ſouviendra plus de toutes les bonnes qualitez de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'eſprit qui l'a pouſſé contre ces heros de l'Antiquité, que tous les ſiecles ont admirez & conſacrez. Grande leçon pour ceux qu'une pareille demangeaiſon excite encore, & qui ſera toujours ſuivie du meſme ſuccés.

A la fin du Traité des Cauſes de la Corruption du Gouſt.

Je ne répondray point aux deux gros volumes que M. l'Abbé Terraſſon a faits contre Homere & contre moy. Avant que d'avoir vû ſon ouvrage, allarmée d'un tel adverſaire, je m'eſtois eſcriée, *Quel fleau pour la Poëſie qu'un Geometre!* Mais aprés l'avoir parcouru, j'ay vû que je m'eſtois trompée, & que je dois dire au contraire, *Quel fleau pour un Geometre que la Poëſie!* Car effectivement la Poëſie d'Homere a bien dérangé la Geometrie de M. l'Abbé Terraſſon. C'eſt là tout ce que j'en diray. Comme il a de l'eſprit, il faut eſperer qu'il renoncera à une eſtude qui luy eſt eſtrangere, & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertiray ſeulement d'eſtre à l'avenir plus circonſpect, & de ne pas adjouter foy ſi facilement à ce qu'on luy rapporte.

Dans la derniere partie de ſon ouvrage, aprés avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade eſt tres exacte pour le fond des penſées, mais qu'à l'égard de la compoſition & du ſtyle, elle eſt la plus differente de l'original & la plus trompeuſe qui ait jamais eſté*, (c'eſt ainſi qu'il ſe connoiſt en originaux & en copies) il adjoute, *Je ſçay de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à ſon Homere bien des années, en avoit fait d'abord une Traduction ſimple & nuë comme l'original, mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce temps-là, la grande réputation qu'il s'acquit dés ſa naiſſance, mit Madame Dacier en crainte pour ſon Homere, & l'engagea à refondre ſa traduction pour mettre l'Iliade dans le ſtyle de Telemaque. Quoy-que je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autoriſé à la reveler, ſi elle n'eſtoit à ſon avantage, car ce fait prouve qu'ayant ſenti ſon Auteur incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs, elle a crû devoir luy donner quelque reſſemblance, du moins par le ſtyle, avec le chef d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique.* Voilà un bel aſſemblage de fauſſetez & de faux jugements qui donneroient lieu à beaucoup de reflexions, ſi on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t'-il de plus riſible que de voir M. l'Abbé Terraſſon trouver Homere incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs? Ce n'eſt pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moy; ie me contenteray de luy dire que ce qu'il dit ſçavoir de ſi bonne part, il ne le ſçait point du tout, & qu'au-

cun de mes amis ne peut luy avoir dit une pareille extravagance ; Dieu mercy je n'ay point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puisse imaginer une chose si éloignée du bon sens & de la vrayssemblance. Je n'ay jamais fait de Traduction simple & litterale de l'Iliade, & j'ay esté si éloignée de concevoir un si monstrueux dessein, que j'ay esté long-temps à balancer sur mon entrepriſe, parce que je ne me sentois pas assez de force pour égaler par mes expressions la majesté des idées & des expressions d'Homere, qu'il estoit impossible de rendre en s'assujetissant aux mots. Je m'estois assez expliquée sur cela dans ma Préface de l'Iliade, & il ne falloit que cette Préface seule pour détromper M. l'Abbé Terrasson, & pour le convaincre de la fausseté du rapport qu'on luy avoit fait, car il me semble que j'ay assez bien marqué dans cet ouvrage la difference infinie qu'il y a entre une Traduction servile & une Traduction genereuse & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t'-il donc pû s'imaginer que j'avois fait une Traduction nuë & simple de l'Iliade ? Quand cent personnes l'en auroient asseuré, il auroit dû n'en rien croire & opposer à ces mensonges ma Préface qui les destruit ; ou mes autres ouvrages encore où j'ay eu les mesmes vûës & où je ne me suis jamais assujetie aux mots, que quand le genie de nostre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produisit sur moy la lecture du Telemaque de M. de Cambray, n'est pas plus vray que tout le reste.. J'ay regar-

de cet ouvrage comme une ſuite tres ingenieuſe d'inſtructions données dans des themes à un grand Prince, qui avoit un gouſt merveilleux pour Homere, & qui ſe plaiſoit infiniment aux avantures d'Ulyſſe & de Telemaque, mais je ne l'ay jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique.* Telemaque eſt un excellent ouvrage en ſon genre, & c'eſt un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge, d'avoir M. de Cambray pour imitateur, mais M. de Cambray luy-meſme eſtoit bien éloigné d'avoir une idée ſi grande de ſon imitation, & il reconnoiſſoit la ſuperiorité infinie de ſon original; & puis, je n'aurois eu garde de vouloir m'élever ſi haut; je n'aurois fait que renouveller la Fable de la Grenoüille, en prétendant m'égaler à ce genie vaſte & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ay donc jamais eu la moindre penſée de donner à ma Traduction aucune reſſemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le gouſt du ſtyle & qui ſçavent diſcerner ſes differents caracteres, remarqueront, à mon deſavantage ſans doute, la difference qui ſe trouve entre celuy de Telemaque & celuy de ma Traduction. Du reſte que M. l'Ab. T. trouve Homere ſot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'eſt ſon affaire, le public jugera ſi c'eſt un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas gouſter Homere.

Voilà toute la réponſe que ce grand Critique aura de moy. Un autre combat m'appelle, il faut refuter l'Apologie que le R. P. Hardoüin, un des plus ſçavants hommes du ſiecle, vient

de faire de ce Poëte. Qui l'auroit crû qu'aprés avoir combattu les Cenſeurs d'Homere, je duſſe prendre les armes contre un de ſes Apologiſtes ? C'eſt à quoy je vais travailler. Ma Réponſe ne ſe fera pas long-temps attendre, & j'oſe eſperer que les amateurs d'Homere, ou pluſtoſt les amateurs de la raiſon, la verront avec quelque plaiſir. Je finis-là ma carriere.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.

Argument du Livre I.

LEs Dieux tiennent conſeil pour faire partir Ulyſſe de chez Calypſo, & pour le faire retourner à Ithaque. Aprés ce conſeil Minerve ſe rend auprés de Telemaque ſous la figure de Mentor Roy des Taphiens; & dans une converſation qu'elle a avec luy, elle luy conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Menelas, aprés quoy elle diſparoit, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa Divinité. Les Pourſuivants de Penelope font un grand feſtin. Le chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes & indique une aſſemblée pour le lendemain.

L'ODYSSE'E

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE I.

MUSE contez-moy les avantures de cet homme prudent, qui aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye, fut errant pluſieurs anhées en divers pays, viſita les villes de differents peuples, & s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs. Il ſouffrit des peines infinies ſur la mer pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie & à procurer à ſes Compagnons un heureux retour. Mais tous ſes ſoins furent inutiles.

Ces malheureux perirent tous par leur folie, les inſenſez! ils eurent l'impieté de ſe nourrir des troupeaux de bœufs qui eſtoient conſacrez au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce ſacrilege. Déeſſe, fille de Jupiter, daignez nous apprendre auſſi à nous une partie des avantures de ce heros.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, eſtoient arrivez dans leurs maiſons, délivrez des perils de la mer & de la guerre; Ulyſſe eſtoit ſeul privé de ce plaiſir; malgré l'impatience qu'il avoit de revoir ſa femme & ſes Eſtats, il eſtoit retenu dans les grottes profondes de la Déeſſe Calypſo, qui deſiroit paſſionnément de l'avoir pour mary. Mais aprés pluſieurs années revoluës, quand celle, que les Dieux avoient marquée pour ſon retour à Ithaque, fut arrivée, ce Prince ſe trouva encore expoſé à de nouveaux

travaux quoy-qu'il fuſt au milieu de ſes amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ſes peines. Neptune ſeul perſeverant dans ſa colere, le pourſuivit tousjours en implacable ennemi juſqu'à ce qu'il fuſt de retour dans ſa patrie.

Un jour que ce Dieu eſtoit allé chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre & qui ſont ſeparez en deux peuples, dont les uns ſont à l'Orient & les autres à l'Occident, pendant qu'il aſſiſtoit avec plaiſir au feſtin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces peuples religieux luy avoient offerte, tous les autres Dieux s'aſſemblerent & tinrent conſeil dans le Palais de Jupiter. Là le pere des Dieux & des hommes s'eſtant ſouvenu du fameux Egiſthe, qu'Oreſte avoit tué pour venger la mort de ſon pere, leur parla ainſi: Quelle inſolence! les mortels « oſent accuſer les Dieux! ils nous «

» reprochent que nous ſommes les
» auteurs des maux qui leur arrivent,
» & ce ſont eux-meſmes qui par leur
» folie ſe précipitent dans des mal-
» heurs qui ne leur eſtoient pas deſti-
» nez. Comme Egiſthe, car cet
» exemple eſt recent; contre l'ordre
» des deſtinées il a épouſé la femme
» d'Agamemnon aprés avoir aſſaſſiné
» ce Prince: il n'ignoroit pourtant
» pas la terrible punition qui ſui-
» vroit ſon crime; nous avions eu
» ſoin nous-meſmes de l'en avertir,
» en luy envoyant Mercure, qui luy
» deffendit de noſtre part d'attenter
» à la vie du fils d'Atrée & de s'em-
» parer de ſon lit, qui luy declara
» qu'Oreſte vengeroit cette mort &
» le puniroit de ſes forfaits dés qu'il
» ſeroit en âge, & que commençant
» à ſe ſentir, il deſireroit de rentrer
» dans ſes Eſtats. Mercure l'avertit
» en vain; ce ſcelerat aveuglé par ſa
» paſſion, n'écouta point des avis ſi
» ſalutaires, auſſi vient-il de payer

à la juſtice Divine tout ce qu'il luy « devoit. «

La Déeſſe Minerve prenant la « parole, répondit : Fils du grand « Saturne, qui eſtes noſtre pere & qui « regnez ſur tous les Roys, ce mal- « heureux ne meritoit que trop la « mort qu'il a ſoufferte ; periſſe com- « me luy quiconque imitera ſes ac- « tions. Mais mon cœur eſt enflam- « mé d'indignation & de colere « quand je penſe aux malheurs du « ſage Ulyſſe, qui depuis long-temps « eſt accablé d'une infinité de maux, « loin de ſes amis dans une iſle éloi- « gnée toute couverte de bois, au « milieu de la vaſte mer, & habitée « par une Déeſſe fille du ſage Atlas, « qui connoit tous les abyſmes de « la mer, & qui ſur des colomnes « d'une hauteur prodigieuſe ſoutient « la maſſe de la terre & la vaſte ma- « chine des cieux. Cette Nymphe re- « tient ce malheureux Prince qui « paſſe les jours & les nuits dans l'a- «

» mertume & dans la douleur. Elle
» n'eſt touchée ni de ſes ſoupirs ni
» de ſes larmes ; mais par des paroles
» pleines de douceur & par les ex-
» preſſions de la plus vive tendreſſe,
» elle tâche de calmer ſes chagrins
» & de luy faire oublier Ithaque.
» Ulyſſe reſiſte à tous ſes charmes, il
» ne demande qu'à voir ſeulement la
» fumée de ſon Palais, & pour achet-
» ter ce plaiſir, il eſt preſt de donner
» ſa vie. Dieu tout puiſſant, voſtre
» cœur n'eſt-il point touché ! ne
» vous laiſſerez-vous point flechir!
» n'eſt-ce pas le meſme Ulyſſe qui
» vous a offert tant de ſacrifices
» ſous les murs de Troye ! pourquoy
» eſtes-vous donc ſi irrité contre
» luy !

» Ma fille, luy répondit le maiſtre
» du tonnerre, quelle parole venez-
» vous de laiſſer échapper ! comment
» ſeroit-il poſſible que j'oubliaſſe le
» divin Ulyſſe, qui ſurpaſſe tous les
» hommes en prudence, & qui a of-

fert le plus de ſacrifices aux Dieux «
immortels qui habitent l'Olympe? «
mais Neptune eſt tousjouts irrité «
contre luy à cauſe de ſon fils Po- «
lypheme le plus grand & le plus «
fort des Cyclopes, qu'il a privé «
de la vûë. Ce Dieu eſtant devenu «
amoureux de la Nymphe Thooſſa, «
fille de Phorcys l'un des Dieux «
marins, & l'ayant trouvé ſeule dans «
les grottes profondes & délicieuſes «
du Palais de ſon pere, eut d'elle «
ce fils qui eſt la cauſe de la haine «
qu'il conſerve contre ce heros: & «
comme il ne peut luy faire perdre «
la vie, il le fait errer ſur la vaſte «
mer & le tient éloigné de ſes Eſ- «
tats. Mais voyons icy tous enſem- «
ble, & prenons les meſures ne- «
ceſſaires pour luy procurer un «
heureux retour. Neptune ſera en- «
fin obligé de calmer ſon reſſenti- «
ment & de renoncer à ſa colere, car «
il ne pourra pas tenir ſeul contre «
tous les Dieux. «

La Déeſſe Minerve prenant ſa » parole, dit : Fils de Saturne, pere » des Dieux & des hommes, ſi telle » eſt la volonté des Immortels qu'U- » lyſſe retourné dans ſa patrie, en- » voyons promptement Mercure à » l'iſle d'Ogygie porter à cette belle » Nymphe vos ordres ſupreſmes, afin » qu'elle laiſſe partir Ulyſſe ; cepen- » dant j'iray à Ithaque pour exciter » ſon fils & pour luy inſpirer la for- « ce dont il a beſoin, afin qu'ap- » pellant les Grecs à une aſſemblée, » il ait le courage de s'oppoſer à l'in- » ſolence des Princes qui pourſuivent » ſa mere, & qui égorgent continuel- » lement ſes bœufs & ſes moutons » pour faire des ſacrifices & des feſtins. » Je l'envoyeray à Sparte & à Pylos » s'informer de ſon pere, afin qu'il » tâche d'apprendre des nouvelles de » ſon retour, & que par cette recher- » che il acquiere un renom immor- » tel parmi les hommes.

En finiſſant ces mots, elle atta-

che à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, avec leſquelles plus legere que les vents elle traverſe les mers & la vaſte eſtenduë de la terre. Elle prend ſa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte & peſante dont elle renverſe les eſcadrons des plus fiers heros quand ils ont attiré ſa colere. Elle s'élance du haut des ſommets de l'Olympe & arrive à Ithaque à la porte du Palais d'Ulyſſe & s'arreſte à l'entrée de la cour tenant ſa pique à la main, & ayant pris la figure de Mentes Roy des Taphiens. Elle trouve là les fiers Pourſuivants de Penelope, qui aſſis ſur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-meſmes, ſe divertiſſoient à joüer. Des herauts & de jeunes hommes eſtoient autour d'eux & s'empreſſoient à les ſervir. Les uns meſloient l'eau & le vin dans les urnes, & les autres lavoient & eſ-

ſuyoient les tables avec des éponges, & les couvroient enſuite de toutes ſortes de mets.

Telemaque ſemblable à un Dieu apperçeût le premier la Déeſſe, car il eſtoit aſſis avec ces Princes, le cœur triſte & uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant desja de retour qui chaſſoit ces inſolents, qui ſe faiſoit reconnoiſtre pour Roy & pour maiſtre, & qui ſe mettoit en poſſeſſion de tous ſes biens. L'eſprit rempli de ces penſées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, car il ne pouvoit ſouffrir qu'un eſtranger fuſt ſi long-temps à ſa porte. S'eſtant donc approché, il luy preſente la main, prend ſa pique pour la ſoulager, & luy parle en ces termes:

» Eſtranger, ſoyez le bien venu.
» Vous ſerez receu icy avec toute
» ſorte d'amitié & de courtoiſie &
» avec tous les honneurs qui vous
» ſont dûs. Quand vous aurez pris

quelque nourriture, vous nous « direz le ſujet qui vous amene, & « ce que vous deſirez de moy. En « meſme temps il marche le premier pour le conduire, & la Déeſſe le ſuit.

Dés qu'ils furent entrez Telemaque alla poſer la pique de Minerve à une grande colomne où il y avoit quantité de piques d'Ulyſſe, & il mena la Déeſſe & la fit aſſeoir ſur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs & qui avoit un marchepied bien travaillé. Il met prés d'elle un autre ſiege pour luy, les deux ſieges un peu éloignez des Pourſuivants, afin que ſon hoſte fuſt moins incommodé du bruit, & que ſon repas fuſt plus tranquille que s'il le faiſoit manger avec eux, & pour pouvoir auſſi luy demander plus librement des nouvelles de ſon pere. En meſme temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere

d'or ſur un baſſin d'argent pour donner à laver. Elle met enſuite une table tres propre ; la ſomeliere donna le pain & les autres mets qu'elle avoit ſous ſa garde ; & le maiſtre d'hoſtel ſervit de grands baſſins de viandes & met devant eux des coupes d'or. Un heraut leur verſoit à boire.

Cependant les fiers Pourſuivants entrent dans la ſale & ſe placent ſur differents ſieges. Des herauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, & de jeunes hommes rempliſſent de vin les urnes. On ſe met à table dés qu'on eut ſervi, & quand la bonne chere eut chaſſé la faim & la ſoif, ils ne penſerent qu'à la muſique & à la danſe, qui ſont les agreables accompagnements des feſtins. Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius, qui la prit, quoy-qu'avec repugnance, & ſe mit à chan-

ter & à s'accompagner avec ſa lyre devant les Pourſuivants. Mais Telemaque ne penſa qu'à entretenir Minerve, & penchant la teſte de ſon coſté pour n'eſtre pas entendu des autres, il luy dit : Mon cher « hoſte, me pardonnerez-vous ſi je « commence par vous dire que voilà « la vie que menent ces inſolents ; « ils ne penſent qu'à la bonne chere, « à la muſique & à la danſe, parce « qu'ils ne vivent pas à leurs dépens, « & qu'ils conſument le bien d'un « Prince dont les os ſont peut-eſtre « expoſez aux vents & à la pluye « ſur quelque rivage, ou bien ils ſont « dans le ſein de la vaſte mer agitez « par les flots & par les tempeſtes. « Ah ! s'ils le voyoient un jour de « retour dans Ithaque, qu'ils aime- « roient bien mieux avoir de bonnes « jambes que d'eſtre chargez d'or & « de riches habits comme vous les « voyez. Mais il n'en faut plus dou- « ter, ce cher Prince a peri malheu- «

» reuſement, il ne nous reſte aucune
» eſperance dont nous puiſſions nous
» flatter, quoy-qu'il y ait des gens
» qui veulent nous aſſeûrer qu'il re-
» viendra. Jamais nous ne verrons
» luire le jour de cet heureux retour.
» Mais dites-moy, je vous prie, qui
» vous eſtes, & d'où vous venez,
» quelle eſt la ville que vous habi-
» tez, qui ſont ceux qui vous ont
» donné la naiſſance, ſur quel vaiſ-
» ſeau vous eſtes venu, comment
» vos matelots vous ont amené, &
» quelle ſorte de gens ce ſont, car
» pour arriver à une iſle il n'y a
» d'autre chemin que la mer: appre-
» nez-moy auſſi, je vous en conjure,
» ſi c'eſt la premiere fois que vous
» eſtes venu à Ithaque, ou ſi quel-
» qu'un de vos anceſtres y eſt venu,
» qui ait contracté avec nous le droit
» d'hoſpitalité, car noſtre maiſon a
» tousjours eſté ouverte à tous les
» eſtrangers, parce qu'Ulyſſe eſtoit
» l'ami des hommes.

La Déeſſe luy répondit : Je « vous diray dans la pure verité tout « ce que vous me demandez. Je « ſuis Mentes, fils du prudent An- « chialus, & je regne ſur les Ta- « phiens qui ne s'appliquent qu'à la « marine. Je ſuis venu ainſi ſeul ſur « un de mes vaiſſeaux pour aller « trafiquer ſur mer avec les eſtran- « gers, & je vais à Temeſe chercher « de l'airain, & l'échanger contre « du fer que j'y mene. Mon vaiſſeau « eſt au bout de l'iſle dans le port « de Rethre ſous la montagne de Née « qui eſt couronnée d'une épaiſſe « foreſt. Nous ſommes liez par les « liens de l'hoſpitalité de pere en fils, « & vous n'avez qu'à le demander « au ſage & belliqueux Laërte. Mais « on dit que ce bon vieillard ne re- « vient plus à la ville, & qu'accablé « de chagrins, il ſe tient à la cam- « pagne avec une eſclave fort âgée « qui luy ſert à manger aprés qu'il « s'eſt bien fatigué & bien laſſé à ſe «

» traiſner dans un enclos de vigne
» qu'il a prés de ſa maiſon. Je ſuis
» venu icy ſur ce que j'avois oüi dire
» que voſtre pere eſtoit de retour,
» mais j'apprends avec douleur que
» les Dieux l'éloignent encore de ſa
» chere Ithaque, car pour mort,
» aſſeûrement il ne l'eſt point; le
» divin Ulyſſe vit, & il eſt retenu
» dans quelque iſle fort éloignée, par
» des hommes inhumains & ſauva-
» ges qui ne veulent pas le laiſſer
» partir. Mais je vous prédis, ſelon
» que les Dieux me l'inſpirent pre-
» ſentement, & cela ne manquera
» pas d'arriver quoy-que je ne ſois
» point prophete & que je ne ſçache
» pas bien juger du vol des oyſeaux,
» Ulyſſe ne ſera pas encore long-
» temps éloigné de ſa chere patrie;
» quand meſme il ſeroit chargé de
» chaiſnes de fer, il trouvera le
» moyen de revenir, car il eſt fecond
» en expedients & en reſſources.
» Mais dites-moy auſſi à voſtre tour

ſi vous eſtes veritablement ſon fils ; «
vous luy reſſemblez parfaitement, «
vous avez ſa teſte & ſes yeux, car «
nous avons eſté ſouvent enſemble «
avant qu'il s'embarquaſt avec l'élite «
des heros de la Grece pour aller «
à Troye ; nous ne nous ſommes «
pas vûs depuis ce temps-là. «

Je vous diray la verité telle que «
je la ſçay, répondit le prudent Te- «
lemaque, ma mere m'aſſeûre que «
je ſuis ſon fils, je n'en ſçay pas «
davantage ; quelqu'un peut-il ſe «
vanter de connoiſtre par luy-meſ- «
me ſon pere ! Eh ! pluſt aux Dieux «
que je fuſſe fils de quelque heu- «
reux particulier que la vieilleſſe «
euſt trouvé vivant paiſiblement «
dans ſon bien au milieu de ſa fa- «
mille ! au lieu que j'ay un pere, qui «
eſt le plus malheureux de tous les «
mortels. «

Puiſque Penelope vous a mis «
au monde, reprit Minerve, les «
Dieux ne vous ont pas donné une «

» naiſſance obſcure & qui ne doive
» pas eſtre un jour fort celebre. Mais
» dites-moy, je vous prie, quel
» feſtin eſt-ce que je vois! quelle eſt
» cette nombreuſe aſſemblée! qu'eſt-
» ce qui ſe paſſe icy! eſt-ce une feſte!
» eſt-ce une nopce! car ce n'eſt pas
» un repas par eſcot. Aſſurement
» c'eſt une débauche! voilà trop
» d'inſolence & d'emportement; il
» n'y a point d'homme ſage qui en
» entrant dans cette ſale, ne fuſt
» eſtonné de voir tant de choſes con-
» tre l'honneſteté & la bienſéance.
» Genereux eſtranger, répondit
» Telemaque, puiſque vous voulez
» ſçavoir tout ce qui ſe paſſe icy, je
» vous diray qu'il n'y auroit point
» eû de maiſon plus floriſſante que la
» noſtre en richeſſes & en vertu, ſi
» Ulyſſe y avoit tousjours eſté;
» mais les Dieux, pour nous punir,
» en ont ordonné autrement; ils ont
» fait diſparoiſtre ce Prince ſans
» que nul homme vivant ſçache ce

qu'il eſt devenu. La douleur que « nous aurions de ſa mort, quelque « grande qu'elle fuſt, ſeroit moins « grande, s'il eſtoit peri avec tous « les Compagnons ſous les murs de « Troye; ou ſi aprés avoir terminé « une ſi cruelle guerre, il avoit rendu « le dernier ſoupir entre les bras de « ſes amis, car tous les Grecs luy au- « roient élevé un magnifique tom- « beau, dont la gloire auroit rejailli « ſur ſon fils; au lieu que preſente- « ment les harpyes nous l'ont enle- « vé; il a diſparu avec toute ſa gloi- « re, nous n'en ſçavons aucunes « nouvelles, & il ne m'a laiſſé en par- « tage que les regrets, les larmes & « la douleur. Et en le pleurant, ce « n'eſt pas ſa mort ſeulement que je « pleure, je pleure encore d'autres « malheurs dont les Dieux m'ont « accablé. Car tous les plus grands « Princes des iſles voiſines, de Du- « lichium, de Samos, de Zacynthe, « ceux meſmes qui habitent dans «

» Ithaque ſont tous venus s'eſtablir
» icy pour rechercher ma mere en
» mariage, & ruinent ma maiſon.
» Ma mere les amuſe, n'oſant ni re-
» fuſer un mariage qu'elle abhorre,
» ni ſe reſoudre à l'accepter. Cepen-
» dant ils diſſipent & perdent tout
» mon bien, & dans peu ils me per-
» dront moy-meſme.

La Déeſſe, touchée de compaſ-
» ſion, luy dit en ſoupirant : Helas,
» vous avez bien beſoin qu'Ulyſſe
» aprés une ſi longue abſence, vien-
» ne bientoſt reprimer l'inſolence de
» ces Princes & leur faire ſentir la
» force de ſon bras. Ah ! vous ver-
» riez un beau changement, ſi tout à
» coup il venoit à paroiſtre aujour-
» d'huy à la porte de voſtre Palais
» avec ſon caſque, ſon bouclier &
» deux javelots, tel que je le vis dans
» le Palais de mon pere, lorſqu'il re-
» vint d'Ephyre, de la cour d'Ilus
» fils de Mermerus, car Ulyſſe eſtoit
» allé ſur un de ſes vaiſſeaux deman-

der à ce Prince un poiſon mortel « pour en frotter ſes dards dont il faiſoit la guerre aux beſtes. Ilus refuſa de luy en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux. Mais lorſqu'Ulyſſe repaſſa à Taphos, « mon pere qui l'aimoit, qui ſçavoit « l'uſage qu'il en vouloit faire, & « qui le connoiſſoit incapable d'en « abuſer, luy en donna. Si donc « Ulyſſe venoit à ſe meſler tout « d'un coup avec ces Pourſuivants, « vous les verriez tous bientoſt livrez « à leur mauvaiſe deſtinée, & la joye « de leur nopces convertie en un « deüil tres amer. Mais tout cela eſt « entre les mains des Dieux. Ils ſçavent ſeuls s'il reviendra vous venger de leurs inſolences. Pour vous « je vous exhorte de penſer aux « moyens de les chaſſer de voſtre « Palais: écoutez-moy donc, & faites attention à ce que je vais vous « dire. Dés demain appellez tous ces « Princes à une aſſemblée, là vous «

» leur parlerez, & prenant les Dieux
» à temoin, vous leur ordonnerez
» de s'en retourner chacun dans ſa
» maiſon; & la Reyne voſtre mere,
» ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle
» ſe retire dans le Palais de ſon pere,
» qui eſt ſi puiſſant. Là Icarius & Pe-
» ribée auront ſoin de luy faire des
» nopces magnifiques, & de luy pré-
» parer des preſens qui répondent à
» la tendreſſe qu'ils ont pour elle.
» Aprés avoir congedié l'aſſemblée,
» ſi vous voulez ſuivre mes conſeils,
» vous prendrez un de vos meilleurs
» vaiſſeaux, vous l'équiperez de
» vingt bons rameurs, & vous irez
» vous informer de tout ce qui
» concerne voſtre pere, & voir ſi
» quelqu'un pourra vous dire ce
» qu'il eſt devenu, ou ſi la divine
» fille de Jupiter, la Renommée, qui
» plus que toute autre Déeſſe ſeme
» la gloire des hommes dans ce vaſte
» univers, ne pourra point par quel-
» que mot échappé au hazard vous

en apprendre quelque nouvelle. «
Allez d'abord à Pylos chez le divin «
Nestor à qui vous ferez des ques- «
tions ; de-là vous irez à Sparte «
chez Menelas, qui est revenu de «
Troye aprés tous les Grecs. Si par «
hazard vous entendez dire des «
choses qui vous donnent quelque «
esperance que vostre pere est en «
vie & qu'il revient, vous attendrez «
la confirmation de cette bonne «
nouvelle encore une année entiere, «
quelque douleur qui vous presse «
& quelque impatience que vous «
ayez de revenir. Mais si l'on vous «
assure qu'il est mort & qu'il ne «
joüit plus de la lumiere, alors «
vous reviendrez dans vostre pa- «
trie, vous luy éleverez un tom- «
beau, vous luy ferez des funerail- «
les magnifiques & dignes de luy, «
comme cela est juste, & vous don- «
nerez à vostre mere un mary que «
vous choisirez vous-mesme. Quand «
tout cela sera fait, appliquez-vous «

» entierement à chercher les moyens
» de vous défaire de tous les Pour-
» ſuivants ou par la force ou par la
» ruſe ; car à l'âge où vous eſtes il
» n'eſt plus temps de vous amuſer à
» des badinages d'enfant. N'enten-
» dez-vous pas quelle gloire s'eſt ac-
» quiſe le jeune Oreſte pour avoir
» tué ce parricide, ce meurtrier de
» ſon illuſtre pere, le traiſtre Egiſthe !
» Qu'une noble émulation aiguiſe
» donc voſtre courage ; vous eſtes
» beau & bien fait & vous avez l'air
» noble. Armez-vous donc de force
» pour meriter comme luy les éloges
» de la poſterité. Pour moy je m'en
» retourne à mon vaiſſeau ; il eſt
» temps que j'aille retrouver mes
» compagnons qui ſont ſans doute
» bien fâchez que je les faſſe ſi long-
» temps attendre. Allez ſans perdre
» temps travailler à ce que je vous
» ay dit, & que mes conſeils ne vous
» ſortent pas de la memoire.
» Mon hoſte, luy répond le ſage
Telemaque,

Telemaque, vous venez de me parler avec toute l'amitié qu'un bon pere peut temoigner à ſon fils ; jamais je n'oublieray la moindre de vos paroles : mais quelque preſſé que vous ſoyez de partir, je vous prie d'attendre que vous ayez pris quelques rafraiſchements, & qu'enſuite vous ayez le plaiſir d'emporter dans voſtre vaiſſeau un preſent honorable, le plus beau que je pourray choiſir, & tel qu'on en donne à ſes hoſtes, quand on a pour eux les ſentiments que j'ay pour vous. Il ſera dans voſtre maiſon un monument éternel de mon amitié & de ma reconnoiſſance.

La Déeſſe, prenant la parole, luy dit : Ne me retenez pas, je vous prie, & ne retardez pas l'impatience que j'ay de partir ; le preſent que voſtre cœur genereux vous porte à m'offrir, vous me le ferez à mon retour, & je taſcheray de le reconnoiſtre.

En finiſſant ces mots, la Déeſſe le quitte & s'envole comme un oyſeau. Dans le moment elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à ſe ſouvenir de ſon pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets ſenſibles, eſt ſaiſi d'eſtonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne ſoit un Dieu qui luy a parlé.

En meſme temps il rejoint les Princes; le celebre muſicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond ſilence. Il chantoit le retour des Grecs que la Déeſſe Minerve avoit rendu ſi funeſte. La fille d'Icarius entendit de ſon appartement ces chants divins & en fut frappée. Auſſitoſt elle deſcendit ſuivie de deux de ſes femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la ſale où eſtoient les Princes, elle s'arreſta ſur le ſeüil de la

porte, le viſage couvert d'un voile d'un grand éclat, & appuyée ſur ſes deux femmes; là les yeux baignez de larmes, elle adreſſa la parole au chantre, & luy dit: Phemius, vous avez « aſſez d'autres chants propres à toucher & à divertir; vous eſtes inſtruit de toutes les actions les plus « celebres des grands hommes, vous « n'ignorez pas meſme celles des « Dieux. Et c'eſt de-là que les plus « grands muſiciens tirent d'ordinaire « les ſujets de leurs chants merveilleux; choiſiſſez-en donc quelqu'un, celuy qui vous plairra davantage, & que les Princes continüent « leur feſtin, en vous écoutant dans un « profond ſilence; mais quittez celuy « que vous avez commencé, dont « le ſujet eſt trop triſte & qui me « remplit de douleur. Car je ſuis dans « une affliction que je ne puis exprimer. De quel mary me vois-je privée! J'ay tousjours l'idée pleine « de ce cher mary, dont la gloire eſt «

» répanduë dans tout le pays d'Argos
» & dans toute la Grece.

Le ſage Telemaque prenant la
» parole, répondit : Ma mere, pour-
» quoy deffendez-vous à Phemius
» de chanter le ſujet qu'il a choiſi &
» qui luy plaiſt davantage ! Ce ne
» ſont pas les chantres qui ſont
» cauſe de nos malheurs, c'eſt Ju-
» piter ſeul ; c'eſt luy qui envoye aux
» miſerables mortels les biens ou les
» maux qu'il luy plaiſt de leur dé-
» partir. Il ne faut pas trouver mau-
» vais que celuy-cy chante le mal-
» heureux ſort des Grecs, car le gouſt
» de tous les hommes eſt d'aimer
» tousjours mieux les chanſons les
» plus nouvelles. Ayez donc la force
» & le courage d'entendre celle-cy.
» Ulyſſe n'eſt pas le ſeul qui ait per-
» à ſon retour de Troye ; pluſieurs
» autres grands perſonnages ſont pe-
» ris comme luy. Retournez donc
» dans voſtre appartement ; & ne
» penſez qu'à vos occupations ordi-

naires ; reprenez vos toiles, vos fu- «
seaux, vos laines ; ayez l'œil ſur «
vos femmes, & leur ordonnez de «
preſſer les ouvrages que vous leur «
avez diſtribuez. Le ſilence eſt le «
partage des femmes, & il n'appar- «
tient qu'aux hommes de parler «
dans les aſſemblées. Ce ſoin-là me «
regarde icy. «

Penelope eſtonnée de la ſageſſe de ſon fils, dont elle recüeilloit avec ſoin toutes les paroles, remonte dans ſon appartement avec ſes femmes, & continuë de pleurer ſon cher Ulyſſe juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve luy euſt envoyé un doux ſommeil qui ſuſpendit ſa douleur.

Dés que la Reyne fut ſortie, les Pourſuivants firent beaucoup de bruit dans cette ſale ſpacieuſe, tous également enflammez d'amour, & tous pouſſez d'un deſir égal d'eſtre préferez par Penelope. Telemaque prend la parole, & leur dit :

» Princes, qui pouſſez l'emportement
» juſqu'au dernier excés, ne penſons
» preſentement qu'à faire bonne che-
» re; que le tumulte ceſſe, & qu'on
» n'entende plus tous ces cris; il eſt
» juſte d'écouter tranquillement un
» chantre comme celuy-cy, qui eſt
» égal aux Dieux par la beauté de ſa
» voix & par les merveilles de ſes
» chants. Demain à la pointe du jour
» nous nous rendrons tous à une
» aſſemblée que j'indique dés aujour-
» d'huy. J'ay à vous parler pour
» vous déclarer que ſans aucune re-
» miſe, vous n'avez qu'à vous reti-
» rer. Sortez de mon Palais. Allez
» ailleurs faire des feſtins, en vous
» traitant tour à tour à vos dépens
» chacun dans vos maiſons. Que ſi
» vous trouvez qu'il ſoit plus à pro-
» pos & plus utile pour vous de
» manger impunément le bien d'un
» ſeul homme, continuez, conſumez
» tout, & moy je m'adreſſeray aux
» Dieux immortels, & je les prieray

que ſi jamais Jupiter fait changer « la fortune des méchants, vous pe- « riſſiez tous dans ce Palais ſans que « voſtre mort ſoit jamais vengée. «

Il parla ainſi, & tous ces Princes ſe mordent les levres & ne peuvent aſſez s'étonner du courage de ce jeune Prince & de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin Antinoüs, fils d'Eupeïthes, rompt le ſilence, & dit: Telemaque, ſans « doute ce ſont les Dieux eux-meſ- « mes qui vous enſeignent à parler « avec tant de hauteur & de con- « fiance. Je ſouhaite de tout mon « cœur que Jupiter ne vous donne « pas ſi toſt le ſceptre de cette iſle qui « vous appartient par voſtre naiſſance. «

Antinoüs, reprit le ſage Tele- « maque, ne ſoyez pas fâché ſi je « vous dis que je recevrois de bon « cœur le ſceptre des mains de Jupi- « ter. Mais vous paroiſt-il que la « Royauté ſoit un ſi mauvais preſent! ce n'eſt nullement un mal- «

» heur de regner pourvû qu'on re-
» gne avec juſtice. Un Roy voit
» bientoſt ſa maiſon pleine de richeſ-
» ſes, & il eſt comblé de toutes ſor-
» tes d'honneurs. Mais quand je ne
» ſeray pas Roy d'Ithaque, il y a dans
» cette iſle pluſieurs Princes jeunes &
» vieux, qui meritent de l'eſtre, ſi le
» divin Ulyſſe ne joüit plus de la
» lumiere du jour. Pour moy je me
» contente de regner ſur toute ma
» maiſon & ſur tout ce grand nom-
» bre d'eſclaves que mon pere m'a
» laiſſez, & qu'il a faits dans toutes
» ſes courſes.

Eurymaque, fils de Polybe, pre-
» nant la parole, dit: Telemaque,
» tout ce que vous venez de dire eſt
» entre les mains des Dieux qui fe-
» ront aſſeoir ſur le throne d'Itha-
» que celuy des Grecs qu'il leur plai-
» ra de choiſir; poſſedez voſtre bien
» en toute ſeureté, regnez dans voſ-
» tre maiſon, & que jamais vous ne
» voyez arriver icy un homme qui

vous dépoüille par la force pendant qu'Ithaque ſera habitée. Mais permettez-moy de vous demander qui eſt cet étranger qui vient de partir ! d'où eſt-il ! quelle eſt ſa famille & quel eſt ſon pays ! vous apporte-t-il quelque bonne nouvelle du retour de voſtre pere ! ou n'eſt-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait icy ! Il eſt parti bien promptement & n'a pas voulu eſtre connu ; à ſon air on voit bien que ce n'eſt pas un homme d'une naiſſance obſcure.

Fils de Polybe, répond ſagement Telemaque, je n'eſpere plus de voir mon pere de retour, c'eſt pourquoy je n'adjoute plus foy ni aux nouvelles qu'on vient m'en apporter, ni aux prédictions que ma mere me debite, aprés les avoir recüeillies avec ſoin des Devins qu'elle appelle dans ſon Palais. L'étranger qui excite voſtre curioſité, c'eſt un hoſte de noſtre maiſon de pere en

» fils. Il s'appelle Mentes, fils d'An-
» chialus, & il regne ſur les Taphiens,
» peuple fort appliqué à la marine.
Ainſi parla Telemaque, quoy-qu'il euſt bien reconnu la Déeſſe ſous la figure de Mentes. Les Princes continüerent de ſe livrer au plaiſir de la danſe & de la muſique juſqu'à la nuit : & lorſque l'étoile du ſoir eut chaſſé le jour, ils allerent ſe coucher chacun dans leur maiſon.

Le jeune Telemaque l'eſprit agité de differentes penſées, monta dans ſon appartement, qui eſtoit au haut d'un pavillon qu'on avoit baſti au bout de la cour dans un lieu ſeparé & enfermé. La ſage Euryclée, fille d'Ops & petite fille de Peiſenor, portoit devant luy deux flambeaux allumez. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achettée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la conſideroit comme ſa propre femme ; mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit

jamais penſé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune Prince, car de toutes les femmes du Palais, c'eſtoit celle qui avoit le plus d'affection pour luy, & elle l'avoit élevé depuis ſon enfance. Dés qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Telemaque s'aſſit ſur ſon lit, quitta ſa robe, la donna à Euryclée, qui aprés l'avoir netoyée & pliée bien proprement, la mit prés de luy. Elle ſortit enſuite de ſa chambre, tira la porte par ſon anneau d'argent, & laſchant la courroye qui ſuſpendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Telemaque paſſa la nuit à chercher en luy-meſme les moyens de faire le voyage que Minerve luy avoit conſeillé.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Livre Premier.

L'Odyſſée] Ce mot ſignifie l'hiſtoire, la fable d'Ulyſſe, le recit des avantures de ce heros. Avant que de commencer mes Remarques, il eſt neceſſaire de faire quelque reflexion ſur la nature de ce Poëme. J'en ay dit un mot dans ma Préface, mais il en faut un peu davantage pour inſtruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en eſtat de juger du but & & de la conduite du Poëte. L'Odyſſée n'a pas eſté faite, comme l'Iliade, pour inſtruire tous les Eſtats de la Grece confederez & réünis en un ſeul corps, mais pour donner des inſtructions à chaque Eſtat en particulier. Un Eſtat eſt compoſé du Prince & de ſes ſujets. Il faut donc des inſtructions pour la teſte qui commande; & il en faut pour les membres qui obéïſſent. Deux vertus ſont neceſſaires au Prince, la prudence pour ordonner, & le ſoin de faire

luy-meſme executer ſes ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert que par un long uſage de toutes ſortes d'affaires, & par la connoiſſance de diverſes ſortes de gouvernements & d'Eſtats ; il faut donc que le Prince ſoit long-temps abſent pour s'inſtruire, & ſon abſence cauſera chez luy de grands deſordres, qui ne peuvent finir que par ſon retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réünis dans ſon Poëme & dans le meſme heros. Un Roy hors de ſes Eſtats, par des raiſons neceſſaires, ſe trouve dans les Cours de pluſieurs Princes où il apprend les mœurs de pluſieurs nations ; de-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens, de perils & de rencontres tres utiles pour une inſtruction politique ; & d'autre part, cette abſence donne lieu à tous les deſordres qu'elle doit naturellement cauſer, & qui ne peuvent finir que par ſa preſence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les ſujets n'ont beſoin que d'une maxime generale, qui eſt d'eſtre fidelles à leur Prince, de ſe laiſſer gouverner, & d'obéïr exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres qu'ils ont receûs. C'eſt ce qu'Homere a joint à ſa fable avec beaucoup d'adreſſe, car il a donné à ce Roy prudent & laborieux des ſujets dont les uns l'accompagnent dans ſes courſes, & les

autres ſont demeurez dans ſes Eſtats. A l'égard de ces derniers, les uns manquent à la fidelité qu'ils luy doivent, & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers, je veux dire pour ceux qui l'accompagnent, il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vûë, ils veulent ſuivre, non les ordres qu'ils ont receûs, mais ce qui leur paroiſt plus raiſonnable, & ils periſſent malheureuſement par leur folie, comme les derniers ſont enfin punis de leur rebellion; montrant tous également par les malheurs, que leur revolte & leur deſobéïſſance leur attirent, les mauvaiſes ſuites qu'ont preſque tousjours l'infidelité & ces conduites particulieres détachées de l'idée generale de celuy qui doit gouverner.

L'abſence du Prince eſt donc neceſſaire par les deux raiſons que j'ay alleguées qui ſont eſſentielles à ſa fable & qui en ſont tout le fondement. Mais il ne peut s'abſenter de luy-meſme ſans pécher contre cette autre maxime également importante, *qu'un Roy ne doit point ſortir de ſes Eſtats.*

C'eſt à quoy Homere a pourvû avec beaucoup de jugement, en donnant à l'abſence de ſon heros une cauſe legitime & neceſſaire, qu'il a miſe meſme hors du Poëme. Mais ſi le heros ne doit pas s'abſenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arreſter volontairement hors de ſes

Etats, pour profiter de cette occaſion de s'inſtruire ; car de cette façon ſon abſence ſeroit tousjours volontaire, & on auroit raiſon de luy imputer les deſordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoy le Poëte dans la conſtitution de ſa fable, n'a pas deû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme la ſortie d'un Prince hors de ſon pays, ni ſa demeure volontaire en quelqu'autre lieu ; mais ſon retour, & ce retour retardé contre ſa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque choſe de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui ſe font par mer, Homere a judicieuſement fait choix d'un Prince dont les Eſtats fuſſent dans une iſle.

Aprés avoir donc compoſé ſa fable & joint la fiction à la verité, il a choiſi Ulyſſe Roy de l'iſle d'Ithaque, pour en ſoutenir le premier perſonnage, & il a diſtribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommez comme il luy a plû. On peut voir le chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Boſſu, qui a mis dans un tres grand jour le but du Poëte, le ſecret de ſon art & les admirables inſtructions qu'il y donne.

Page. 1. *Muſe contez-moy les avantures de cet homme prudent & habile, qui aprés*

avoir ruiné la ſacrée ville de Troye] Sur le premier vers de l'Iliade j'ay parlé de la bienſéance & de la neceſſité de ces invocations qu'Homere a miſes à la teſte de ſes deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui ſont venus aprés luy. Il ne me reſte à parler icy que de la maniere dont cette invocation doit eſtre faite. Et je ne ſçaurois mieux faire que de rappeller le precepte qu'Horace en a donné dans ſon Art poëtique, puiſqu'il ne l'a formé que ſur l'invocation de l'Odyſſée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & ſur tout aux Poëtes heroïques, que de ſe tenir dans la modeſtie & dans la ſimplicité lorſqu'ils annoncent les ſujets qu'ils vont traitter. Comme ils en ont conçeu une grande idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'aſſez noble & d'aſſez fort; c'eſt pourquoy ils ont recours aux termes les plus empoulez & les plus faſtueux, & ils s'expliquent avec emphaſe, ce qui eſt tres vicieux. Horace, choqué de ces débuts trop éclatants, dit aux Poëtes:

Nec ſic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

Ne commencez jamais vos Poëmes comme ce Poëte Cyclique,

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Que produiront de grand ces magnifiques promeſſes ! les montagnes ſeront en travail & n'enfanteront qu'une ſouris. O qu'il vaut bien mieux imiter la ſageſſe & la modeſtie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainſi ſon Poëme : Muſe chantez-moy cet homme qui aprés la priſe de Troye a voyagé dans pluſieurs pays, & s'eſt inſtruit des mœurs de pluſieurs peuples. *Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner enſuite que de la fumée, mais au contraire il ne preſente d'abord que de la fumée pour faire éclater enſuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles ſurprenants, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charibde.*

Malgré ce précepte ſi ſenſé & dont la verité eſt ſi évidente, les Poëtes n'ont pas laiſſé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeller une veritable folie :

..... Audaci promere cantu
Mens congeſta jubet, greſſus removete profani :
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum.

Mon eſprit me force d'annoncer dans un chant plein d'audace ce qu'il a conçeu ;

éloignez-vous de moy, profanes; desja la fureur poëtique a chaſſé de mon ame tout ce qui ſent l'homme mortel; & tout ce qui eſt en moy ne reſpire plus que Phœbus. C'eſt à dire que toute la divinité d'Apollon eſt enfermée dans ſa poitrine.

Stace commence ſon Achilleïde avec un emportement preſque auſſi grand:

Magnanimum Aeacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cælo,
Diva refer.

Déeſſe chantez-moy le magnanime fils d'Eacus, ce heros qui fit peur au maiſtre du tonnerre, & à qui on refuſa l'entrée du ciel quoyqu'il en tiraſt ſon origine.

Et pour nous rapprocher de noſtre temps, l'Auteur d'Alaric a commencé ainſi ſon Poëme:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produiſent ces grandes promeſſes, ces fougues, ces emportemens? Au lieu de faire paroiſtre les Poëtes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit on, ne faut-il pas intereſſer le Lecteur, & le rendre attentif en luy donnant dés le commencement une grande idée de ce qu'on va luy dire? Oüy ſans doute, mais la modeſtie & la ſim-

plicité le font mieux que cette pompe & ce faſte. En effet, qu'on eſſaye d'enfler cette invocation & cette propoſition d'Homere, les termes les plus empoulez n'y adjouteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette ſimplicité & dans cette modeſtie Homere n'oublie rien de tout ce qui eſt le plus capable d'intereſſer. Il nous promet les avantures d'un homme prudent, d'un homme qui a deſtruit la ſuperbe Troye, d'un homme qui a eſté long-temps errant, qui a voyagé dans pluſieurs pays, & qui s'eſt inſtruit des mœurs & des coutumes de pluſieurs peuples, qui a eſſuyé des perils & des travaux infinis, & qui enfin n'eſt retourné chez luy qu'aprés la perte de tous ſes Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un ſacrilege.

Il en eſt de meſme de la propoſition & de l'invocation de Virgile dans ſon Enéide. Je ſuis ravie de voir que la ſimplicité & la modeſtie ſont auſſi neceſſaires dans les ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

De cet homme prudent] Le terme de l'original πολύτροπος ne ſignifie pas un homme qui a differentes mœurs, & qui ſe reveſt de vice & de vertu, ſelon que cela convient a ſes intereſts & aux tromperies qu'il medite. Homere n'a jamais connu le mot τρόπος

pour les mœurs, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, mais il signifie un homme qui se tourne en plusieurs façons, qui s'accommode à tous les estats de sa fortune, qui imagine des expedients, qui est fertile en ressources. Πολύτροπον, dit Eustathe, τοῦτον ἐστὶ τὸν ἐυπέντητον, ποικίλον, πολυμήτην, πολύτροπον, ἐπιχειρηματικὸν, πολύβουλον, πολύφρονα, &c. aprés quoy il adjoute, πολύτροπος οὖν ὁ διὰ πολλὴν ἐμπειρίαν πολύφρων. *Dans Homere* polytropos *signifie un homme qu'une grande experience a rendu prudent.* La veritable signification de ce mot sera rendüe plus sensible par cette judicieuse remarque du P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. *La fable de l'Odyssée,* dit-il, *est toute pour la conduite d'un estat & pour la politique; la qualité qu'elle exige est donc la prudence, mais cette vertu est trop vague & trop estenduë pour la simplicité que demande un caractere juste & précis, elle a besoin d'estre determinée. Le grand art des Roys est le secret & la dissimulation. On sçait que Loüis XI. pour l'instruction de son fils, réduisit toute la langue Latine à ces seules paroles:* Qui nescit dissimulare, nescit regnare: Le Roy qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner. *Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne, quand il fut eslu, estant alors rempli de l'esprit de Dieu. La premiere chose que nous lisons de*

luy dans la ſainte Eſcriture eſt qu'il faiſoit ſemblant de ne pas oüir les diſcours que quelques ſeditieux tenoient contre luy ; Ille verò diſſimulabat ſe audire. *Reg. 1. 10, 27. Voilà le caractere qu'Homere donne à Ulyſſe, il le nomme* πολύτροπον, *pour marquer cette prudente diſſimulation qui le déguiſe en tant de manieres, & qui luy fait prendre tant de formes.*

Qui aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye] Homere donne à Ulyſſe la gloire de la priſe de Troye, parce qu'outre qu'il executa pluſieurs choſes, ſans leſquelles on ne pouvoit réüſſir, ce ne fut qu'en ſuivant ſes conſeils qu'on vint à bout de cette grande entrepriſe. C'eſt pourquoy le Poëte luy donne ordinairement le ſurnom de *deſtructeur de villes.* Ulyſſe n'eſtoit pas le plus vaillant de l'armée, mais il eſtoit le plus ſage & celuy que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien les entrepriſes que les plus grands capitaines ayent faites, je ſuis perſuadée qu'on trouvera le plus ſouvent que l'honneur du ſuccés eſt plus dû à la ſageſſe & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

Fut errant pluſieurs années en divers pays] Voilà ce qui fait proprement le ſujet

du Poëme, *les erreurs d'Ulyſſe*, c'eſt à dire, les travaux & les perils continuels de ſes voyages qui durerent pluſieurs années. Car c'eſt ce qu'il y a d'eſſentiel icy ; comme Ariſtote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyſſée : *Un homme*, dit-il, *eſt abſent de ſon pays pluſieurs années, &c.* Comme le deſſein de l'Odyſſée eſt different de celuy de l'Iliade, la conduite eſt auſſi toute autre pour le temps. Le caractere du heros eſt la prudence & la ſageſſe. Cette moderation a laiſſé au Poëte la liberté entiere d'eſtendre ſon action autant de temps qu'il a voulu, & que ſes inſtructions politiques en demandoient. Il ne s'eſt donc pas contenté de donner quelques ſemaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade, mais il y a employé huit ans & demi, depuis la priſe de Troye, où elle commence, juſqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne ſe forme qu'avec un long-temps, le Poëte a donné pluſieurs années à une fable, où il expoſe les avantures d'un homme qui ne ſurmonte les obſtacles que la fortune peut luy oppoſer, que par la prudence qu'il a acquiſe dans ſes longues courſes.

Le P. le Boſſu, liv. 2. ch. 18.

Qui viſita les villes de differents peuples, & s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs] Les anciens eſtimoient fort ceux

qui avoient beaucoup voyagé ; c'eſt pourquoy parmi les qualitez de leurs heros les plus ſages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de pays. L'hiſtoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut eſtimer ; il ne ſe contente pas de dire, *il viſita les villes de pluſieurs peuples*, en les viſitant on peut n'y ſatisfaire qu'une vaine curioſité, ce qui n'eſt ni utile ni digne d'une grande loüange ; mais il adjoute, *& il s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs*, & comme dit le texte, *il connut leur eſprit*, car l'eſprit eſt la ſource des mœurs & des coutumes. Et voilà ce qui merite d'eſtre eſtimé. Les voyages ſont utiles ou pernicieux ; ils ſont pernicieux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on adjoute à ceux de ſon pays, & ils ſont utiles quand on en rapporte de nouveaux treſors de ſageſſe pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoy Lycurgue ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs eſtrangeres, des coutumes deſordonnées & licencieuſes, & pluſieurs differentes idées de gouvernement. Et c'eſt ce qui donna à Platon l'idée du ſage eſtabliſſement qu'il fait ſur les voyages. Dans ſon

liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permiſſion de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis; & outre cela, il veut que ſa ville envoye des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'inſtruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres pays, & que ces hommes à leur retour faſſent leur rapport dans un Conſeil eſtabli pour en prendre connoiſſance, & qui devoit eſtre compoſé des preſtres les plus vertueux, des Conſervateurs des loix & autres gens de bien, & d'une probité connuë.

Pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie, & à procurer] Le Grec dit à la lettre, *pour rachetter ſa vie & le retour de ſes Compagnons.* Ἀ*ρνύμενος* eſt un terme emprunté des anciens achats qui ſe faiſoient par échange. Au reſte Homere dés l'entrée de ſon poëme donne une grande idée de la vertu de ſon heros, en faiſant entendre qu'il ne travailloit pas ſeulement à ſe ſauver luy-meſme, mais à ſauver ſes Compagnons.

A ſes Compagnons] Homere parle icy particulierement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans ſon vaiſſeau, car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres perirent en d'autres occaſions & de differentes manieres.

Page 2. *Ces malheureux perirent tous par leur folie*] Par ce ſeul trait Homere marque d'abord une difference eſſentielle entre l'Iliade & l'Odyſſée, c'eſt que dans l'Iliade les peuples periſſent par la folie des Roys ; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a eſté ſi funeſte aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau, ce qui a fait dire à Horace,

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Et dans l'Odyſſée ils periſſent par leur propre folie, comme il le dit icy, aprés avoir aſſûré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoy l'Odyſſée eſt plus pour le peuple, que l'Iliade.

Les inſenſez ! ils eurent l'impieté de ſe nourrir] La Poëſie doit eſtre inſtructive, & la plus grande inſtruction & la plus utile eſt celle qui regarde la pieté. Homere ne perd aucune occaſion de donner ſur ce point-là d'excellents préceptes ; mais des préceptes indirects, qui ſont les plus efficaces. Icy il enſeigne que les impies & les ſacrileges ſont dignes de mort, & qu'ils attirent immanquablement ſur eux la vengeance divine.

Daignez nous apprendre auſſi à nous]

On demande pourquoy Homere dit à la Muſe, *daignez nous apprendre auſſi à nous*, pourquoy cet *auſſi !* Euſtathe répond que c'eſt parce que cette matiere eſt ſi importante & ſi conſiderable, qu'on ne peut pas douter que la Muſe ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent ſur ce grand ſujet. Ou peut-eſtre qu'il a parlé ainſi pour faire entendre que ce ſujet eſtoit connu, & qu'il avoit eſté divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la veritable raiſon, à mon avis, eſt que par-là Homere a voulu dire que cette hiſtoire d'Ulyſſe eſtant veritable, il eſt impoſſible qu'elle ſoit enſevelie dans l'oubli & qu'elle ne ſoit ſçeûë d'une infinité de gens. Beaucoup de peuples en ont desja entendu parler. Daignez donc, divine Muſe, l'apprendre auſſi aux Grecs, comme vous l'avez desja appriſe à d'autres peuples.

Une partie] C'eſt ce que ſignifie ἀμόθεν. *Ce mot*, dit Heſychius, *ſignifie une certaine partie telle que vous voudrez.* Ἀμόθεν ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. Par-là le Poëte annonce qu'il ne chantera pas toutes les avantures de ce heros, & qu'il ſe retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui ſoit le veritable ſujet du Poëme Epique. Il ne traitte qu'une ſeule action, mais par le moyen des épiſodes il

rapporte toutes les avantures qui peuvent eſtre liées avec cette action principale, & ne faire avec elle qu'un meſme tout.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, eſtoient arrivez dans leurs maiſons] Comme mon deſſein n'eſt pas ſeulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaiſir de lire en noſtre langue les avantures d'Ulyſſe comme on lit un Roman, mais auſſi d'expliquer l'artifice du Poëme Epique, & l'adreſſe du Poëte dans la conduite de ſes ſujets, je ſuis obligée de faire d'abord remarquer icy que l'ordre, qu'Homere ſuit dans l'Odyſſée, eſt bien different de celuy qu'il a ſuivi dans l'Iliade. L'Iliade eſt le recit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs; l'action eſt courte, ainſi il commence par le commencement de l'action meſme, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle eſt arrivée. Mais l'action de l'Odyſſée eſtant longue, & ne pouvant eſtre continuë, parce que dans ce long temps il ſe paſſe beaucoup de choſes qui ne ſont pas propres au Poëme, le Poëte a recours à l'ordre artificiel; il jette d'abord ſes lecteurs au milieu de ſa matiere, & commence ſon action le plus prés qu'il peut de ſa fin, trouvant enſuite par ſon art le ſecret de rappeller les choſes les plus conſiderables qui

ont précedé, & de faire une narration continuë où il n'y a aucun vuide, & où la curioſité du lecteur eſt tousjours excitée par le deſir & par l'eſperance d'apprendre les incidents que le Poëte n'a pas expliquez. Horace a fort bien expliqué cette methode dans ſon art poëtique, V 42. & 43. on peut voir là les remarques. Ulyſſe a desja eſté un an avec Circé & ſept ans avec Calypſo dans l'iſle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déeſſe de laiſſer partir ce Prince, & de luy fournir tout ce qui eſtoit neceſſaire pour ſon retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyſſée. Dans la ſuite le Poëte nous développe tout ce qui a précedé l'ouverture de ſon action, en faiſant un choix noble & judicieux de tous les incidents qui peuvent compoſer le tiſſu du Poëme Epique.

Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir ſa femme & ſes Eſtats.] Homere eſt tousjours moral, il ne veut pas que nous perdions un ſeul moment de vûë la ſageſſe de ſon heros ; il eſt auprés d'une Déeſſe, & bien-loin d'eſtre captivé par ſes charmes, il ſoupire tousjours aprés ſa femme & ſes Eſtats. Et par ce meſme moyen, Homere ſe haſte de nous apprendre que l'abſence d'Ulyſſe & ſon ſejour loin de ſon pays n'eſtoient

pas volontaires, & que ſon retour eſtoit retardé malgré luy. Cela eſtoit tres neceſſaire: car, comme on la vû dans la premiere remarque, le Poëte dans la conſtitution de ſa fable n'a pas deû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme, la ſortie libre d'un Prince hors de ſon pays, ni ſa demeure volontaire hors de chez luy, mais ſon retour aprés une abſence neceſſaire, & ſon retour retardé contre ſa volonté. Auſſi le Poëte inſiſte-t-il particulierement ſur cette abſence forcée, & ſur les obſtacles apportez à ſon retour. Il va nous dire dans ce meſme Livre, *Que la Nymphe Calypſo retient ce malheureux Prince, qui paſſe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre v. il nous le repreſente aſſis ſur le bord de la mer, qu'il conſidere les larmes aux yeux, comme un obſtacle qui s'oppoſe depuis long-temps à ſon retour. *Il eſtoit aſſis,* dit-il, *ſur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & ſoupirer ſes déplaiſirs, &c.*

Il eſtoit retenu dans les grottes profondes de la Déeſſe Calypſo] Le nom de cette Déeſſe eſt tiré du ſecret, car il vient de καλύπτειν *cacher.* La Déeſſe *Calypſo* eſt donc la *Déeſſe ſecrette,* la *Déeſſe du ſecret.* C'eſt chez elle que les lecteurs trouvent d'abord Ulyſſe qui y a eſté ſept ans entiers; & ce

n'eſt pas ſans raiſon que le Poëte fait demeurer ſi long-temps chez une Déeſſe, dont le nom marque le ſecret, un heros qui doit eſtre un grand politique, dont tout l'art conſiſte dans le ſecret & dans la diſſimulation. Auſſi a-t-il ſi bien profité de ſes leçons, qu'il ne perd pas une occaſion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien ſans déguiſement. Il prend toutes ſortes de formes, il diſſimule, il ſe cache juſqu'au dernier jour. C'eſt une remarque du R. P. le Boſſu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingenieuſe & digne d'eſtre rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'eſt la penſée d'un de mes amis, homme tres ſçavant, d'un gouſt exquis & tres judicieux Critique, qu'il n'eſt pas bien clair qu'Ulyſſe prenne de grandes leçons de diſſimulation & de politique chez cette Déeſſe Calypſo. Il eſt arrivé chez elle ſi fin & ſi diſſimulé, qu'il n'avoit guere beſoin de maiſtre dans un art où il ſurpaſſoit desja les plus habiles. En tout cas la Déeſſe n'a pas de quoy s'applaudir beaucoup d'avoir formé un éleve ſi parfait. Il y auroit donc peut-eſtre autant d'apparence à dire qu'Homere a retenu ſept ans entiers Ulyſſe dans les grottes de Calypſo, pour dire poëtiquement, qu'il fut ſept ans caché ſans qu'on ſçeuſt ce qu'il eſtoit devenu & ce qu'il faiſoit, & ſans que ces ſept années puſſent eſtre employées dans la narration du Poëme.

M. l'Abbé Fraguier.

Quand celle que les Dieux avoient marquée pour ſon retour à Ithaque fut arrivée] Si les Poëmes d'Homere ſont pleins de maximes de morale, ils ſont auſſi remplis de maximes de religion. Dés le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ay remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon eſtoit une ſuite des decrets de Jupiter qui conduit tout par ſa providence, *ainſi*, dit-il, *les decrets de Jupiter s'accompliſſoient.* Dés l'entrée de l'Odyſſée il inſinuë la meſme verité, en faiſant connoiſtre que le ſejour d'Ulyſſe dans l'iſle d'Ogygie eſtoit l'effet de la providence, & qu'il n'en devoit ſortir que dans le temps qu'elle avoit marqué.

Page 3. *Quoy-qu'il fuſt au milieu de ſes amis*] C'eſt pour relever encore les malheurs d'Ulyſſe & ſa grande prudence, car il n'y a rien de plus triſte que d'eſſuyer de nouvelles peines de la part de ſes amis, & rien qui demande tant de ſageſſe & de prudence pour s'en tirer.

Neptune ſeul perſeverant dans ſa colere] Ulyſſe s'eſtoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui eſtoit ſon fils.

Un jour que ce Dieu eſtoit allé chez les

Ethiopiens] J'ay expliqué dans l'Iliade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un feſtin que ces peuples leur donnoient. Le fondement en eſt moral & hiſtorique. On peut le voir, tom. 1. p. 313. & 314. comme ces peuples religieux avoient des feſtes generales qu'ils celebroient à l'honneur de tous les Dieux, ils en avoient auſſi de particulieres pour chaque Dieu. C'eſt icy la feſte de Neptune, c'eſt pourquoy ce Dieu y eſt allé ſeul.

Chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui ſont ſeparez en deux peuples, dont les uns ſont à l'Orient] Ce paſſage, qui marque la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de la Geographie, a donné de l'exercice aux anciens Geographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une aſſez ample diſſertation dans ſon premier livre. Mais ce qui eſt neceſſaire dans un traitté de Geographie, ſeroit déplacé dans des remarques ſur un Poëme Epique. Je n'entreray donc point dans la diſcuſſion des ſentiments de ces Anciens, & je me contenteray de ſuivre icy l'explication de Strabon, qui aprés avoir refuté les opinions de Crates & d'Hypparque, eſtablit ſolidement la ſienne, la ſeule veritable, qui eſt que les Ethiopiens habitent le

long de l'Ocean meridional ; c'eſt pourquoy Homere dit avec beaucoup de raiſon qu'*ils habitent aux extremitez de la terre*, & que le Nil les ſepare les uns des autres, comme il ſepare l'Egypte. Le Poëte adjoute avec beaucoup de verité qu'*ils ſont ſéparez en deux peuples, dont les uns ſont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant.* Ce ſentiment s'accorde avec nos cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous ſuffit. Ceux qui ſeront curieux de voir les opinions anciennes & ce qu'on leur oppoſe, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

Là le pere des Dieux & des hommes s'eſt ſouvenu du fameux Egiſthe, qu'Oreſte avoit tué pour venger la mort de ſon pere] Homere accompagne icy le nom d'Egiſthe d'une épithete que je n'ay pû ni dû conſerver, *le pere des Dieux & des hommes*, dit-il, *s'eſtant ſouvenu du ſage Egiſthe* : ἀμώμονος, c'eſt à dire, *irreprehenſible, à qui on ne peut rien reprocher.* Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un ſcelerat qui a aſſaſſiné ſon Roy pour en épouſer la femme & ſe rendre maiſtre de ſes Eſtats ! Il ſeroit difficile de rendre cela ſupportable dans noſtre maniere de penſer & de nous exprimer. Ce n'eſt pourtant pas une raiſon de condamner

Homere, qui ſans doute n'a pas employé cette épithete legerement & ſans quelque deſſein de nous apprendre une verité importante. Euſtathe, pour le ſauver, dit qu'il a grand ſoin de ne paroiſtre ni mediſant ni railleur dans ſon Odyſſée, non plus que dans ſon Iliade, que par cette raiſon il donne cette épithete à Egiſthe, épithete priſe, non du mal qui eſtoit en luy, mais du bien, car il eſtoit noble, bien-fait, il avoit beaucoup d'eſprit, & qu'ainſi il regarde Egiſthe par le bon coſté. Mais cela ne me ſatisfait point & ne ſatisfera perſonne. Je croy qu'il y a une raiſon plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homere donne icy à Egiſthe cette épithete pour diſculper Jupiter du crime que ce ſcelerat avoit commis, il veut faire voir que Dieu n'eſt point la cauſe des forfaits des hommes, & qu'il les a créez tous ſages & capables de faire le bien, mais que par leur intemperance, par leurs débauches & par le mauvais uſage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces ſemences de vertu, & ſe précipitent dans le mal. C'eſt comme s'il diſoit, *Jupiter s'eſtant ſouvenu d'Egiſthe, de cet Egiſthe, qu'il avoit créé prudent & ſage, & capable de ſe bien conduire.*

Quelle inſolence ! les mortels oſent accuſer les Dieux] Quand le Jupiter d'Homere tient ce diſcours dans le Conſeil, il y avoit

desja prés de huit ans qu'Egiſthe avoit aſſaſſiné Agamemnon, mais il n'y avoit que tres peu de temps qu'Oreſte avoit vengé ſon pere en puniſſant ce meurtrier. Ainſi c'eſt fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egiſthe.

Page 4. *Ils nous reprochent que nous ſommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & c'eſt leur folie*] Voicy un paſſage tres remarquable & digne d'un chreſtien. Les payens avoient donc desja connu dés le temps d'Homere que Dieu eſtant ſouverainement bon, ne pouvoit eſtre l'auteur des maux, & qu'eſtant auſſi ſouverainement juſte, il recompenſoit le bien & puniſſoit le mal; & par conſequent que les malheurs, que les hommes s'attirent, ne viennent point de luy, mais uniquement de leur deſordre & de leur folie, puiſqu'ils ſe privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquerir, & qu'ils ſe précipitent dans les maux qu'ils pouvoient éviter.

Ils ſe précipitent dans les malheurs qui ne leur eſtoient pas deſtinez] Dans le livre XVII. de l'Iliade nous avons vû qu'Apollon, pour exciter Enée, luy dit qu'*on a vû autrefois de vaillants hommes qui par leur force & par leur courage ont forcé les deſtinées, & que les Troyens perdent le ſuperbe Ilion*

contre les decrets du ciel. Et j'ay fait voir que cette Theologie d'Homere eſt tres conforme à la ſaine Theologie, qui nous enſeigne que Dieu revoque quelquefois ſes decrets. L'Eſcriture ſainte eſt pleine d'exemples qui prouvent cette verité. Mais d'un autre coſté auſſi il eſt certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il ſemble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double deſtinée, c'eſt à dire, deux deſtinées contraires. Si je fais telle choſe, je tombe dans les ordres de l'une, & ſi je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainſi je ſuis tousjours ſous les loix de la Providence, quoy-qu'il dépende tousjours de moy de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberté, ni ma liberté ne fait obſtacle à la Providence. Rien n'arrive à l'avanture, car tout arrive en conſequence des ordres de Dieu ; mais comme noſtre volonté influë ſur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point deſtiné à Egiſthe, par exemple, tels & tels malheurs, c'eſt Egiſthe qui par ſa corruption toute volontaire ſe les attire contre la volonté meſme de Dieu. Voilà pourquoy Homere dit fort bien qu'*il s'eſt attiré tous ſes maux contre les ordres de la deſtinée.* Dieu le punit ſelon les loix de ſa juſtice, mais c'eſt luy qui s'attire par ſes crimes cette punition qu'il dépen-

doit de luy d'éviter. Cela accorde parfaitement le ſoin de Dieu, qui preſide & qui juge, avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choiſit, & qui par ſon mauvais choix ſe précipite dans ce qui ne luy eſtoit pas deſtiné. Cela ſuffit, à mon avis, pour éclaircir tout cet endroit qui me paroiſt tres important. J'avoüe que je ſuis eſtonnée de voir de ſi grandes veritez connuës par des payens qui ont une Theologie ſi groſſiere & ſi informe, qui croyent que Jupiter eſt le ſouverain eſtre, le pere des Dieux & des hommes, qu'il diſpoſe de tout, & que ſes decrets ſont la Deſtinée, & qui cependant le diſent né, & qui racontent ſa genealogie. Il y en avoit meſme qui parloient de ſa mort, car on monſtroit ſon tombeau à Crete. Il eſt vray que Callimaque ſe mocque ſur cela des Cretois qui monſtroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Cretois*, dit-il, *ſont tousjours menteurs, car, grand Roy, ils montrent voſtre tombeau : mais vous n'eſtes pas mort, vous eſtes éternellement.* Mais ce meſme Poëte qui regarde comme un blaſpheme de dire que Jupiter ſoit mort, dit tout de ſuite qu'il eſt né, & que Rhée l'avoit enfanté ſur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naiſſance eſtoit quelque enveloppe, quelque figure que les ſçavants ſeuls penetroient. Comment accorder ſans cela des idées ſi contraires?

Car cet exemple eſt recent] En effet la punition d'Egiſthe ne venoit que de s'executer quand ce conſeil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ay desja dit, il y avoit prés de huit ans qu'Agamemnon avoit eſté aſſaſſiné. Oreſte fut emporté fort jeune des Eſtats de ſon pere, ainſi il luy fallut tout ce temps-là pour ſe fortifier & pour ſe mettre en eſtat de punir cet aſſaſſin.

Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui ſuivroit ſon crime] Car il n'y a point de méchant qui ne ſçache ce qui eſt dû à ſes crimes, & Homere va nous dire comment il le ſçait.

Nous avions eu ſoin nous meſmes de l'en avertir, en luy envoyant Mercure] Voicy une grande verité reveſtuë d'une Poëſie bien admirable. Dieu eſt ſi bon, qu'il ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit icy formellement qu'il avoit averti Egiſthe. Comment l'avoit-il averti ? en luy envoyant Mercure. Qui eſt Mercure ? c'eſt icy la loy naturelle que Dieu a gravée dans le fonds de tous les cœurs, & qui, comme dit Ciceron, eſt non ſeulement plus ancienne que le monde, mais auſſi ancienne que le maiſtre meſme du monde. Car adjoute-t-il, *il y avoit une raiſon émanée du ſein meſme de la nature qui portoit au bien & qui détour-*

noit du mal. Raiſon qui ne commença pas à devenir loy, quand elle commença à eſtre écrite, mais qui le fut dés qu'elle exiſta, & elle exiſta en meſme temps que l'entendement Divin. C'eſt pourquoy la loy veritable & primordiale propre à ordonner & à deffendre, c'eſt la raiſon du grand Jupiter. Voilà cette raiſon du grand Jupiter, que Jupiter luy-meſme appelle icy *Mercure ;* cette raiſon émanée de Dieu, & qui crie inceſſamment dans les cœurs les plus corrompus, *cela eſt bien, cela eſt mal.* C'eſt ſans doute ſur ce paſſage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philoſophe Simplicius, *la raiſon eſt le Mercure de tous les hommes.* Ce paſſage me fait ſouvenir d'un paſſage d'Epictete tout ſemblable, & qui eſt parfaitement beau. Ce Philoſophe dit dans le livre 3. d'Arrien, *Apollon ſçavoit bien que Laïus n'obeïroit pas à ſon oracle ; Apollon ne laiſſa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes ; cette ſource de verité coule tousjours, mais les hommes ſont tousjours incredules, deſobeïſſants, rebelles.* Je dois cette remarque à M. Dacier.

Page 5. *Auſſi vient-il de payer à la juſtice Divine tout ce qu'il luy devoit*] Voicy encore un paſſage bien important. Il y a deux choſes qui me paroiſſent tres dignes de re-

marque : la premiere, c'eſt qu'Homere regarde les crimes, les péchez, comme des dettes qu'il faut payer à la juſtice Divine. C'eſt la meſme idée que nous a donné la Religion Chreſtienne ; noſtre Seigneur luy-meſme leur a donné ce nom dans l'admirable priere qu'il nous a enſeignée, *dimitte nobis debita noſtra : remettez-nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui doivent ſatisfaire leur créancier : S. Matth. 18. 27. S. Luc 6. 41. Et l'autre, qui n'eſt pas moins digne de conſideration, c'eſt que Dieu ne punit pas tousjours les crimes dés qu'ils ſont commis, & qu'il donne ſouvent aux pécheurs un long délay juſqu'à ce qu'ils ayent comblé la meſure de leurs iniquitez, & qu'alors il leur fait payer tout à la fois ἀθρόα πάντα *toutes leurs dettes.*

La Déeſſe Minerve, prenant la parole, répondit] C'eſt la conjoncture preſente qui a fourni à Jupiter le ſujet du diſcours qu'il vient de tenir ; Egiſthe vient d'eſtre puni de ſes crimes ; Minerve, qui eſt la ſageſſe meſme, profite fort bien de cette occaſion pour favoriſer Ulyſſe. Car ſi les méchants ſont punis, les bons doivent eſtre recompenſez, protegez. Ulyſſe eſt homme pieux, il eſt perſecuté injuſtement, il eſt donc temps que tous ſes malheurs finiſſent. Il y a

dans tout cela un naturel charmant, on ne peut y ſoupçonner ni préparation ni art, tout naiſt ſur le champ, & c'eſt une grande adreſſe.

Periſſe comme luy quiconque imitera ſes actions] Minerve eſtant la ſageſſe meſme, ne peut point ne pas vouloir que les forfaits ſoient punis, ſur-tout les forfaits comme ceux d'Egiſthe, l'adultere, l'homicide, &c. car c'eſt par ſes ordres meſme qu'ils ſont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchants, autant veut-elle la recompenſe des bons. C'eſt le meſme principe. Ulyſſe doit donc eſtre ſecouru, protegé.

Dans une iſle éloignée toute couverte de bois au milieu de la vaſte mer, & habitée par une Déeſſe] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foy duë au temoignage d'Homere qui fait entendre que cette iſle de la Déeſſe Calypſo eſtoit dans l'Ocean, & que par conſequent les *erreurs* d'Ulyſſe avoient eſté juſques dans l'Ocean, veut que ce ſoit l'iſle apellée *Gaulus*, qui eſt au milieu de la mer entre la Sicile & l'Affrique, un peu au deſſus de l'Iſle de Melite, Malte. Mais Callimaque avoit raiſon & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette iſle de Gaulus; mais pour rendre la choſe plus

admirable, il dépaïſe cette iſle, s'il eſt permis de parler ainſi, & il la tranſporte au milieu de l'Ocean, & en fait l'iſle Atlantique dont il avoit oüi parler.

Et habitée par une Déeſſe] Cela n'eſt pas adjouté inutilement, c'eſt pour augmenter les malheurs d'Ulyſſe. Il eſt dans une iſle éloignée, au milieu de l'Ocean & au pouvoir d'une Déeſſe, & par conſequent hors d'eſtat & hors de toute eſperance de ſortir jamais de ſes mains, ſans une protection de Dieu toute particuliere.

Fille du ſage Atlas] L'épithete ὀλοόφρονος dont Homere ſe ſert, eſt un de ces termes tres frequens dans la langue Grecque, qui ſignifient des choſes entierement oppoſées; car elle ſignifie *qui n'a que de méchantes choſes dans l'eſprit, qui ne penſe qu'à des choſes nuiſibles, funeſtes, qui eſt terrible, dangereux.* Ὀλέθρια φρονοῦντος, κακόφρονος, δεινοῦ, Heſych. Et il peut ſignifier auſſi, *qui a une connoiſſance infinie, qui ſçait tout, qui eſtend ſes veûës ſur tout.* Ὡς τὰ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντα, ἤγουν τῶν ὅλων φροντιστικόν. Dans quel ſens Homere l'a-t-il employé? a-t-il voulu blâmer Atlas? l'a-t-il voulu loüer? Euſtathe l'a pris dans le dernier ſens aprés Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu

quelque choſe de l'ancienne tradition, qui diſoit qu'Atlas eſtoit le meſme qu'Enoch, & qu'Enoch eſtoit un grand Aſtrologue, qui ayant prévû & prédit le déluge univerſel, ne ceſſoit d'exhorter les hommes à ſe repentir & à taſcher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux aſſeûrer la choſe, il avoit appellé ſon fils *Methuſela*, pour faire entendre qu'aprés ſa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ſes lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde eſt tousjours ennemi de ces ſortes de prédictions ; ſes larmes meſme paſſerent en proverbe. Ainſi Homere ſur la foy de cette tradition, a pû fort bien dire d'Atlas qu'*il penſoit des choſes funeſtes, & que ſçachant tout, il eſtendoit ſes ſoins & ſes penſées ſur tout.* Je ne donne ma penſée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laiſſe pas d'avoir quelque fondement ; car il paroiſt qu'Homere eſtoit tres bien inſtruit des traditions les plus anciennes, & l'on voit tres ſouvent qu'il y fait alluſion par un ſeul mot. Cette remarque & celle qui ſuit ſont de M. Dacier.

Qui connoiſt tous les abyſmes de la mer, & qui ſur des colomnes d'une hauteur prodigieuſe ſoutient la maſſe de la terre & l'immenſe eſtenduë des cieux] On peut croire

que c'eſt pour dire poëtiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui eſt dans le ciel, dans la terre & dans la mer, & c'eſt ainſi qu'on l'a expliqué; mais pour moy je croy qu'il y a plus de myſtere dans ces paroles, & qu'elles peuvent ſervir à appuyer la penſée que je viens d'expliquer. Car ſur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croyoit que cette prédiction eſtoit l'effet de la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Aſtrologie, on dit de luy qu'il connoiſſoit les abyſmes de la mer & qu'il ſoutenoit le ciel ſur des colomnes, pour faire entendre qu'il avoit ſçû que les abyſmes de la mer & les cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la terre comme s'il en avoit diſpoſé : *Rupti ſunt fontes abyſſi magnæ, & cataractæ cœli apertæ ſunt. Toutes les digues des grandes ſources de l'abyſme furent rompuës, & les cataractes du ciel furent ouvertes.* Voilà à quoy Homere peut avoir fait alluſion. Mais il ne ſuffit pas de découvrir les ſens cachez ſous les expreſſions de ce Poëte, il faut encore taſcher de pénétrer d'où il a pû tirer ces images & ce qui a pû luy fournir ces expreſſions. Ceux qui expliquent tout ce paſſage par une allegorie phyſique, diſent que toute cette belle Poëſie, qu'Homere étale icy, n'eſt qu'un emblesme de l'axe du monde qui eſt ſuppoſé paſſer par le milieu de

la terre & s'eſtendre depuis un pole juſqu'à l'autre. Que cet axe eſt conſideré quelquefois comme une ſeule colomne qui ſoutient la terre & les cieux, c'eſt pourquoy Eſchyle, & Platon aprés luy, l'ont appellé κίονα au ſingulier ; tantoſt il eſt conſideré comme deux colomnes, l'une qui va depuis le centre de la terre juſqu'à l'un des poles, & l'autre depuis le meſme centre juſqu'au pole oppoſé, & c'eſt ainſi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoy il a dit *des colomnes* au pluriel, mais cela me paroiſt plus ſubtil que ſolide. J'ay desja dit qu'Homere a placé l'iſle d'Ogygie dans l'Ocean Atlantique, cela eſtant le voiſinage de l'Affrique & du bas de l'Eſpagne & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colomnes qui ſoutiennent les cieux. Avant luy l'Eſcriture ſainte avoit dit *les colomnes des cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce paſſage de Job 26. 11. *Columnæ cœli contremiſcunt & pavent ad nutum ejus. Les colomnes des cieux tremblent & ſont effrayées à la moindre de ſes menaces.* Mais il y a encore icy quelque choſe de plus particulier, & qui a pû fournir à Homere l'image de ces colomnes qui ſoutiennent les cieux, je veux dire les colomnes meſmes qu'Hercule avoit élevées ſur le deſtroit, pour marquer la fin de ſes expeditions, ſelon la coutume des voyageurs & des conquerants. Car on

ne peut pas douter que ces colomnes ne fuſſent encore du temps d'Homere ; & quand elles n'auroient plus exiſté, les lieux où elles avoient eſté placées avoient ſans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire ſelon la judicieuſe remarque de Strabon. Voilà comme la Poëſie ſçait profiter de tout ce que la nature preſente, & de tous les bruits que la renommée répand.

Cette Nymphe retient ce malheureux Prince qui paſſe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur] Je ne ſçaurois m'empeſcher de faire remarquer icy le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraſte admirable de la paſſion de la Déeſſe Calypſo, & de la ſageſſe d'Ulyſſe qui réſiſte à tous ſes charmes.

Page 6. *Il ne demande qu'à voir ſeulement la fumée de ſon Palais*] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent deſir qu'on a naturellement de revoir ſa patrie aprés une longue abſence. Ulyſſe ſouhaite paſſionnément de revoir Ithaque ; mais ſi les Dieux luy refuſent cette ſatisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvû qu'il puiſſe voir la fumée qui ſort de ſes toits, il eſt preſt de donner ſa vie. Cela eſt encore plus fort que ce que Ciceron a relevé en deux ou trois en-

droits de ſes ouvrages, qu'Ulyſſe préfera de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypſo luy offroit. Il demande d'achetter au prix de ſes jours le plaiſir, non de retourner à Ithaque, mais ſeulement de voir de loin la fumée de ſon Palais.

Qui vous a offert tant de ſacrifices ſous les murs de Troye] *Sous les murs de Troye*, n'eſt pas adjouté inutilement ſelon la remarque d'Euſtathe. Car ce n'eſt pas une choſe bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de ſacrifices dans ſon pays, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'armée dans un pays ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une veritable pieté.

Quelle parole venez-vous de laiſſer échaper !] Jupiter regarde le diſcours de Minerve comme un reproche injurieux à ſa Providence, & il fait entendre que c'eſt un blaſpheme non ſeulement de dire que Dieu perſecute les gens de bien, mais de s'imaginer meſme qu'il les oublie, comment cela ſeroit-il poſſible !

Qui ſurpaſſe tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de ſacrifices aux Dieux] Homere fait bien ſentir icy que la veritable prudence conſiſte à honorer les Dieux. Plus un homme eſt prudent, plus il offre de ſacrifices. Comme Moïſe diſoit au peuple qu'il

conduiſoit, *Hæc eſt enim veſtra ſapientia & intellectus coram populis. Car c'eſt là toute voſtre ſageſſe & toute voſtre prudence d'obſerver ces loix devant les peuples.*

Page 7. *Et comme il ne peut luy faire perdre la vie*] Car la vie des hommes ne dépend que du ſeul Dieu qui l'a donnée.

Mais voyons icy tous enſemble, & prenons les meſures neceſſaires] Jupiter dit, *voyons icy tous enſemble*, quoy-qu'il ſoit le Dieu ſupreſme & le ſeul ſage, il n'exclut pourtant de ſes conſeils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque ſageſſe qu'ils ayent, ils ne doivent jamais déliberer ſeuls des affaires importantes de leurs Eſtats, & qu'ils doivent appeller à leurs conſeils tous les ſages ; car, comme dit le plus ſage des Roys, *le ſalut eſt dans la multitude des Conſeils. Salus ubi multa conſilia*, proverb. 11. 14. *Et là ſera le ſalut où ſe trouvera la multitude des conſeils. Et erit ſalus ubi multa conſilia ſunt*, ibid. 24. 6.

Page 8. *Si telle eſt la volonté des Immortels qu'Ulyſſe retourne dans ſa patrie, envoyons promptement Mercure*] Homere ne s'amuſe pas à faire opiner tous les Dieux ; Minerve, qui eſt la ſageſſe, voit que tous les Dieux conſentent au retour d'Ulyſſe, elle propoſe

propoſe d'abord les moyens qu'il faut prendre pour le procurer.

Et moy j'iray à Ithaque pour exciter ſon fils, & luy inſpirer la force dont il a beſoin] Homere commence dés icy à préparer la merveille de la défaite des Pourſuivants, & dés icy il jette les fondements de la vrayſemblance dont il a beſoin pour rendre cette action croyable ; car comme c'eſt le principal but du Poëte & l'unique ſujet de ſon Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'eſt là une remarque d'Euſtathe qui eſt pleine de ſens. En effet, puiſque Minerve inſpirera à Telemaque encore tres jeune & qui n'a encore rien vû ni rien fait, le courage & la force de s'oppoſer à ce grand nombre de Princes, de leur reſiſter & de les menacer, que ne doit-on point attendre d'Ulyſſe, qui a desja executé tant de grandes choſes, qui s'eſt tiré ſi heureuſement de tant de perils, & qui avec de plus grands ſecours aura encore celuy de la meſme Déeſſe ? C'eſt une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne ſçauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'executer. Autrement le lecteur, qui n'y ſera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut eſtendre à ce qui n'eſt pas bien amené, le précepte qu'Ho-

race donne ſur les choſes atroces & monſtrueuſes qu'il veut qu'on éloigne des yeux du ſpectateur :

Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

Je l'envoyeray à Sparte & à Pylos s'informer de ſon pere] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte eſt naturellement & neceſſairement imaginé. Il n'eſt pas naturel que ce Prince à l'âge où il eſt, car il a au moins dix-neuf ans, ſe tienne enfermé dans ſon Palais à ſouffrir les inſolences des Pourſuivants, il faut qu'il ſe donne quelque mouvement pour taſcher d'apprendre quelques nouvelles de ſon pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautez ; car outre qu'il eſtend ſa fable par des épiſodes agréables & par des hiſtoires anciennes, qui font un veritable plaiſir, il travaille à embellir & à rendre vrayſemblable le caractere de Telemaque, qui ſans cela n'auroit pû ni dû eſtre ſi beau. Ce jeune Prince, s'il eſtoit demeuré tousjours enfermé dans ſon iſle, auroit eſté un pauvre perſonnage ; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choſes de ſon pere, qu'il auroit tousjours ignorées, & qui luy élevent le courage & l'eſprit, & le rendent capable de le ſeconder dans les occaſions les plus difficiles.

Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes] La bonne réputation eſt ſur-tout neceſſaire aux Princes, & ils ne ſçauroient commencer de trop bonne heure à en jetter les fondements. L'empreſſement que Telemaque temoigne pour aller apprendre des nouvelles de ſon pere luy acquerra un renom immortel, au lieu que ſa negligence ſur un devoir ſi important l'auroit deshonoré dans tous les ſiécles.

Page 9. *Elle attache à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles*] Mercure n'eſt pas le ſeul qui ait des talonnieres, Homere en donne auſſi à Minerve, & c'eſt une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

Avec leſquelles, plus legere que les vents, elle traverſe] Je parle ma langue, mais pour ſuivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent ſur la mer & ſur la terre auſſi viſte que les ſouffles des vents.* Sur quoy Euſtathe veut que l'on remarque cette expreſſion poëtique, comme une expreſſion qui renferme un miracle, ces talonnieres au lieu d'eſtre portées portent la Déeſſe, comme des aiſles qui la rendent auſſi legere que les vents. Mais j'avouë que je n'apperçois dans cette expreſſion rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'eſt plus naturel, & je croy

qu'il n'y a point de langue où l'on ne puiſſe dire que les aiſles portent les oyſeaux. Les aiſles en appuyant ſur une quantité d'air, les ſouſtiennent, les portent, & par leur mouvement qui pouſſe l'air, comme les rames pouſſent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la meſme choſe des talonnieres, puiſquelles ſont le meſme effet que les aiſles.

Elle prend ſa pique armée d'un airain eſtincelant] J'ay desja remarqué dans l'Iliade que les Anciens ſe ſervoient de l'airain pluſtoſt que du fer pour leurs armes defenſives & offenſives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'euſſent du fer puiſqu'il en eſt ſi ſouvent parlé dans Homere, & que dans ce meſme livre nous voyons que Mentes mene à Temeſe en Italie un vaiſſeau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'employoient à pluſieurs ouvrages. Nous liſons dans nos Livres ſaints que le fer eſtoit anciennement auſſi eſtimé que l'airain. David dit luy-meſme qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour baſtir la maiſon du Seigneur : *Æris verò & ferri non eſt pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils employoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Ecriture quelques ar-

mes de fer. L'eſpée dont Aod tua Eglon Roy de Moab eſtoit de fer. La pique de Goliath eſtoit armée d'un fer qui peſoit ſix cents ſicles. La pique de ce Philiſtin, qui penſa tuer David, avoit auſſi un fer du poids de trois cents onces. Il eſt encore parlé d'armes de fer & de cuiraſſes de fer, comme dans Homere on ne laiſſe pas de trouver une maſſuë de fer, des javelots de fer, des eſpées de fer : mais cela eſt plus rare, & pour l'ordinaire les armes eſtoient d'airain. Peut-eſtre avoient-ils trouvé le ſecret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celuy de préparer le fer auſſi-bien & de luy donner une bonne trempe. Mais il faut pluſtoſt croire qu'ils préferoient l'airain, parce qu'il eſt plus brillant, plus éclatant que le fer.

Jug 3. 22. *Reys 17. 7.* *Job 20. 24.* *Apocal. 9. 9.*

* *Et ayant pris la figure de Mentes Roy des Taphiens*] La tradition nous apprend qu'Homere a eſté ſi ſenſible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ſes amis, en conſacrant leurs noms dans ſes Poëmes. J'ay desja remarqué dans ſa vie, que dans ſon Iliade il a marqué ſa reconnoiſſance à Tychius, & qu'il la marque de meſme dans ſon Odyſſée à Mentor, à Phemius & à Mentes. Ce Mentes eſtoit un celebre negociant de l'iſle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec luy, & luy fit faire tous ſes voyages. C'eſt à ce Mentes que

nous devons les deux Poëmes d'Homere, car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits ſans les lumieres qu'il avoit acquiſes dans ſes courſes, & ſans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour luy faire honneur ne ſe contente pas de donner ſon nom au Roy de l'iſle de Taphos, une des iſles Echinades, il feint encore que Minerve prend ſa figure préferablement à celle de tous les autres Roys voiſins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux loüer ! Euſtathe ne laiſſe pas de dire qu'il ſe peut faire qu'il y euſt alors à Taphos un Roy, ami d'Ulyſſe, qui s'appelloit Mentes. Cela peut eſtre, mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui eſt honorable à l'amitié.

Elle trouve là les fiers Pourſuivants de Penelope] Homere commence bientoſt à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui paſſoient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'eſt plus ſenſé : cependant c'eſt de ce début que ſe mocque l'autheur du *Parallele : Ce Poëme eſt fort comique*, dit-il, *à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amants de Penelope qui joüoient aux dez devant ſa porte, aſſis ſur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-meſmes.* N'eſt-ce pas bien entrer dans le ſujet du Poëme, & bien penetrer les veûës du Poëte dans les caracteres qu'il a formez !

Euſtathe fait remarquer que le Poëte repreſente ces Princes joüant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empeſchoient de s'en éloigner, ils aſſiegeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui en ſortoit, de peur qu'on ne priſt contre eux quelques meſures.

Se divertiſſoient à joüer] Je n'ay pû exprimer le jeu auquel ils joüoient, car nous n'avons rien en noſtre langue qui y réponde; & nous ne ſçavons, ni ce que c'eſtoit que le πεττία des Grecs, ni comment on y joüoit; on dit ſeulement qu'on y joüoit ſur un damier marqué de chaque coſté de cinq lignes & chacun des joüeurs avoit cinq marques qui eſtoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs; mais d'autres prétendent que c'eſtoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie diſoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appellé Cteſon, que ce jeu des Pourſuivants eſtoit de cette maniére: Ils eſtoient cent huit, ils ſe partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque coſté; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier ſur des quarrez vis à vis les uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un eſpace vuide; au milieu de cet eſpace on placeoit la maiſtreſſe marque, & comme nous dirions la

Reyne, & elle ſervoit de but à tous les joüeurs. Celuy qui avec ſa dame frappoit & déplaceoit cette dame, mettoit la ſienne à ſa place, & s'il frappoit encore cette dame ſans toucher à aucune des autres, il gagnoit le jeu; & celuy qui gagnoit le plus de coups dans les tours dont on eſtoit convenu, gagnoit la partie, & il tiroit de là un augure que ſa maiſtreſſe luy ſeroit favorable, & qu'elle le préfereroit à ſes rivaux. La maiſtreſſe dame avoit tous les noms que les joüeurs vouloient luy donner. Les Pourſuivants l'appelloient *Penelope.*

On prétend que ce jeu avoit eſté inventé par Palamede à la guerre de Troye, pour amuſer les Grecs & pour les empeſcher de ſentir la longueur de ce ſiege, & Sophocle le diſoit en propres termes dans ſa piece intitulée *Palamede.* On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque, ou dans les iſles voiſines, avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. *Les Egyptiens,* dit-il, *ont inventé l'Arithmetique, la Geometrie & l'Aſtronomie; ils ont encore inventé* πτπλίαν *&* ωβελίαν, *le jeu des marques & celuy dès dez.* Mais ce jeu des marques eſtoit bien different de celuy que joüoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne ſouffroient aucun jeu inutile & qui n'euſt d'autre but que le plaiſir, ils avoient imaginé un jeu que l'on joüoit ſur un échiquier où eſtoit marqué le cours du ſoleil,

Dans le Phedre tom. 3. p. 274.

celuy de la lune & les éclipſes. Mais on ne ſçait ni la maniere ni les regles de ce jeu.

Page 10. *Et les autres lavoient & eſſuyoient les tables avec des éponges*] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoiſſoient l'uſage des napes.

Et uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant desja de retour] Homere donne icy une grande idée de Telemaque, en le repreſentant uniquement occupé de ces penſées. Mais ces penſées ſi ſages & qui percent meſme l'avenir, c'eſt l'approche de la Déeſſe qui les inſpire. La ſageſſe ne nous rend pas ſeulement attentifs aux devoirs de noſtre eſtat, & ne regle pas ſeulement nos ſentiments & nos penſées, mais elle éclaire encore ſouvent l'ame, & luy donne des preſſentiments de ce qui doit arriver.

Car il ne pouvoit ſouffrir qu'un eſtranger fuſt ſi long-temps à ſa porte] On peut remarquer icy la politeſſe de ces temps heroïques. Telemaque n'envoye perſonne pour faire entrer cet eſtranger, il y va luy-meſme, il le prend par la main droite, ce qui eſtoit alors & une marque & un gage de fidelité. Il ſoutient ſa pique & luy parle avec toute ſorte d'honneſteté.

Et aprés que vous aurez pris quelque nourriture] C'eſtoit le diner; les Pourſuivants commençoient dés le matin à ſe divertir & à joüer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reſte les anciens auroient crû commettre une grande impoliteſſe de demander d'abord à un eſtranger qui arrivoit chez eux, le ſujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de luy rien demander, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Page 11. *En meſme temps il marche le premier pour le conduire*] C'eſtoit alors un reſpect & un honneur qu'on rendoit à ſes hoſtes que de marcher devant eux dans ſa propre maiſon, & cela ſe pratiquoit avec tout le monde avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes meſmes, & c'eſtoit une marque de politeſſe & d'humilité; cela eſt meſme fondé en raiſon, car il eſt certain que la liberté eſt plus grande pour celuy qui marche le dernier. C'eſt pourquoy on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreſte, qui vouloit faire entrer Egiſthe dans ſon Palais pour le tuer dans la meſme chambre où cet aſſaſſin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil eſclave dont il faut s'aſſûrer: *Il faut*, luy dit-il, *que tu marches le premier.* Aujourd'huy c'eſt tout le contraire, la politeſſe veut

qu'on ſuive au lieu de préceder. Il n'y a que les grands qui ſe ſont perſuadez que pour conſerver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les heros d'Homere, s'ils voyoient ce rafinement de vanité!

Sur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs] Cet art de faire des tapis & des voiles de differentes couleurs eſt fort ancien, puiſque nous en voyons desja dés le temps de Moyſe; le voile de l'Arche eſtoit d'une admirable varieté, *pulcra varietate contextum*, Exod 26. 31. On faiſoit auſſi des étoffes de meſme pour les habits; les habits d'Aaron & de ſes fils eſtoient d'une étoffe de differentes couleurs. Les Princeſſes & les grandes Dames s'habilloient de ces ſortes d'étoffes. C'eſt pourquoy David dit: *Aſtitit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato circumdata varietate. Et circumamicta varietatibus.*

Et qui avoit un marchepied bien travaillé] Les ſieges que l'on donnoit aux perſonnes de diſtinction, eſtoient tousjours accompagnez d'un marchepied. J'en ay desja parlé ſur l'Iliade.

Il met prés d'elle un autre ſiege pour luy] Il eſt bon de remarquer juſqu'au bout la

politeſſe de Telemaque. Il donne à Minerve un ſiege honorable qui a ſon marchepied, qu'Homere appelle θρόνον *throne*, & il prend pour luy un ſiege inferieur, plus commun & ſans marchepied, qu'il appelle κλισμὸν *ſiege*. On ne peut pas douter que ces ſieges ne ſoient differents. Les Pourſuivants meſmes obſervent entre eux la meſme difference: les uns prennent des ſieges communs κλισμοὺς, & les autres les ſieges de diſtinction θρόνους, ſelon leur dignité & leur puiſſance.

En meſme temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent] On ne peut pas douter que dans cette maniere de ſervice Homere ne peigne les mœurs de ſon temps, & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de ſimplicité & de magnificence.

Page 12. *Et la ſommeliere donne le pain & les autres mets qu'elle avoit ſous ſa garde, & le maiſtre d'hoſtel, &c.*] Ce paſſage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils diſoient que puiſque la ſommeliere fournit le pain & la viande, εἰδατα, qu'ils prétendent eſtre des reſtes, des reliefs des jours précedents, il n'eſt pas neceſſaire d'adjouter que le maiſtre d'hoſtel ſert de grands baſſins de viandes. C'eſt pourquoy ils retranchent ces deux vers

δαιτρὸς, &c. Mais ce ſont de vaines ſubtilitez de gens qui abuſent de leur loiſir. Il n'y a rien icy que de tres naturel, & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui eſt de de ſon employ. La ſommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit ſous ſa garde*, & que l'on ſervoit froides, comme aujourd'huy les paſtez, les jambons, les langues; & le maiſtre d'hoſtel, δαιτρὸς, c'eſt à dire, l'officier qui découpoit les viandes & qui faiſoit les portions, ſervoit ſur table ce que le cuiſinier venoit d'appreſter, les viandes chaudes. Les viandes froides, que la ſommeliere fournit, peuvent fort bien eſtre appellées παρεόντα, parce qu'on les ſervoit plus d'une fois, comme cela ſe pratique encore aujourd'huy, & que la ſommeliere les reprenoit quand on avoit deſſervi; & c'eſt dans ce ſens-là qu'Euſtathe l'a pris, παρεόντα βρώματα λέγει τὰ ἐν τῷ ταμείῳ ἀπόθετα, ἤτοι ἑῶλα. Homere appelle παρεόντα les mets que la ſommeliere avoit ſous ſa garde & qu'elle reſervoit dans l'office, c'eſt à dire, des mets des jours précedents, mais qui ne peuvent pourtant pas eſtre appellez proprement des reliefs, parce que les reliefs ſont tout ce qu'on deſſert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Euſtathe rapporte une choſe aſſez curieuſe, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moſchion les reliefs de ſa table; ce Moſchion, qui les vendoit, amaſſa en deux ans aſſez

d'argent pour achetter trois terres.

Des herauts leur donnent à laver] Euſtathe fait remarquer icy une bienſéance d'Homere, une femme donne à laver à Mentes & à Telemaque, mais aux Pourſuivants ce ſont des herauts qui font cette fonction, il n'auroit pas eſté honneſte qu'une femme euſt ſervi des gens ſi inſolents & ſi débauchez.

Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius] Dans les anciens temps les Princes entretenoient chez eux des hommes ſages, qui eſtoient philoſophes & muſiciens, & qui travailloient non ſeulement à entretenir la joye dans leur maiſon, mais à y faire fleurir la ſageſſe. Ils avoient un ſoin particulier des mœurs. Ulyſſe en partant pour Troye en avoit laiſſé un à Penelope. Et Homere luy donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ſes amis qui portoit ce nom, & qui avoit eſté ſon précepteur.

Quoy-qu'avec repugnance] Homere adjoute cela pour marquer la ſageſſe de ce muſicien ; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui eſtoient incapables de profiter de ſes leçons.

Page 13. *Me pardonnerez-vous ſi je vous dis d'abord que voilà la vie de ces inſolents*]

Voilà un trait de politeſſe tres digne d'eſtre remarqué, Telemaque croit que c'eſt bleſſer le reſpect dû à ſon hoſte que de commencer par blâmer ces Princes, & de ſe plaindre des deſordres qu'ils commettent chez luy.

Que d'eſtre chargez d'or & de riches habits comme vous les voyez] Homere a tousjours ſoin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchez, les lâches, en un mot les gens mépriſables, qui aimaſſent la richeſſe & la magnificence outrée des habits. J'en ay desja fait une remarque dans l'Iliade.

Page 14. *Il ne nous reſte aucune eſperance dont nous puiſſions nous flatter*] Il y a dans le Grec, οὐδέ πς ἡμιν θαλπωρή. Et Euſtathe nous avertit que d'autres ont lû οὐδέ πς ἤμιν ἐλπωρή. Mais la premiere leçon eſt à mon avis la ſeule bonne, ἐλπωρὴ veut dire ſimplement *eſperance, attente ;* & θαλπωρὴ ſignifie non ſeulement eſperance, mais une eſperance, qui par la joye qu'elle inſpire, communique au ſang & aux eſprits une douce chaleur, ſource de vie, ce qui convient bien icy.

Car pour arriver à une iſle il n'y a d'autre chemin que la mer] Comment pourroit-on aller par terre dans une iſle ? Il ſemble donc que Telemaque diſe icy une ſimplicité

trop grande. Euſtathe l'excuſe, en diſant que cela ſied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vû, & que la converſation ne demande pas tousjours des choſes ſerieuſes & ſoutenuës.

Parce qu'Ulyſſe eſtoit l'ami des hommes] Le Grec dit encore plus fortement, *il eſtoit le tuteur des hommes*, ἐπίτροφος, c'eſt à dire, qu'il eſtendoit ſes ſoins ſur tous les hommes. Et voilà la plus grande loüange qu'on puiſſe donner aux Roys. Les enfants des Dieux ne doivent pas ſeulement eſtendre leurs ſoins ſur leurs ſujets, ſur ceux qui les environnent, mais ſur tous les hommes generalement, ils doivent eſtre les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot ἐπίτροφος, comme Euſtathe l'a remarqué, n'a pas ſeulement une ſignification active, il en a encore une paſſive, c'eſt à dire, qu'il ſignifie *celuy qui aime* & *celuy qui eſt aimé*, & la derniere ſignification eſt une ſuite de la premiere, qu'un Prince aime tous les hommes, il ſera infailliblement aimé de tous les hommes.

Page 15. *Et je regne ſur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine*] Taphos eſt une iſle entre Leucas & Ithaque vis à vis de l'Acarnanie; elle eſt auſſi appellée *Taphiuſa*. Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoient que pour

le commerce; ils n'allerent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des iſles voiſines. Il en ſera parlé dans le Livre XIV.

Je ſuis venu ainſi ſeul ſur un de mes vaiſſeaux] Euſtathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec ὧδε ne ſignifie pas *icy*, mais *ainſi*, οὕτως c'eſt à dire, ſans façon, ſans appareil, non pas comme un Prince, mais comme un negociant, car il adjoute qu'il ne va que pour trafiquer. Ὧδε n'eſt jamais topique dans Homere.

Et je vais à Temeſe chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer] Dans le pays des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temeſe;* il y en avoit une de meſme nom dans l'iſle de Cypre. Et l'une & l'autre eſtoient celebres par l'airain qu'elles produiſoient. Strabon & les anciens Geographes prétendent avec raiſon qu'il eſt icy queſtion de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette Temeſe, le chemin eſt de paſſer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne ſçauroit paſſer par Ithaque ſans s'écarter. Le ſçavant Bochart a fort bien conjecturé que les Pheniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temeſe*, à cauſe de l'airain que leur terroir produiſoit, car *Temes* en leur langue ſignifie *fuſion*. Et les Pheniciens

s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville] La douleur, que Laërte avoit du malheureux ſort de ſon fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une ſi noire mélancolie, qu'il s'eſtoit retiré à la campagne où il vivoit pauvrement avec une ſeule ſervante. Ce caractere eſt tres naturel & tres touchant. Il a pourtant déplu à un Critique moderne, à l'autheur du *Parallele*. Terence en a fait plus de cas, car il paroiſt qu'il a formé ſur Laërte le caractere de ce bon Menedeme, qui pour ſe punir d'eſtre cauſe de l'abſence de ſon fils, ſe retire de meſme, ſe tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

Page 16. *Et il eſt retenu dans quelque iſle fort éloignée, par des hommes inhumains & ſauvages*] Voilà un meſlange de verité & de fauſſeté. Il eſt vray qu'Ulyſſe eſt retenu dans une iſle éloignée, mais il eſt faux qu'il le ſoit par des hommes inhumains & ſauvages, puiſque c'eſt une Déeſſe qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien icy parler en homme, car telles ſont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & ſe trompent en partie; il eſt rare qu'ils penetrent toute la verité.

Page 17. *Ma mere m'aſſûre que je ſuis ſon fils*] Voicy un paſſage dont on a fort abuſé contre les femmes, comme ſi Telemaque avoit voulu faire icy une ſatire contre elles, ce qui eſt tres faux. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce jeune Prince, plein de reſpect & d'admiration, comme il eſtoit, pour ſa mere, dont il connoiſſoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de ſa ſageſſe & de ſa fidelité ! Ce n'eſt nullement le ſens de ſes paroles. Telemaque vient de promettre de dire la verité telle qu'il la ſçait; il la dit, & ce qu'il dit eſt de tres bon ſens. Les Juriſconſultes meſmes ſont entrez dans cette penſée, qui eſt celle de la nature. La mere eſt appellée *certa*, certaine, comme elle l'eſt en effet, mais on n'a pas la meſme certitude ſur le pere. *Mater certa eſſe dicitur*, dit Grotius, *quia inveniuntur qui quæve partui & educationi adfuerint. At de patre hujus gradus certitudo haberi non poteſt.* Cela eſt ſi vray & ſi generalement reconnu, qu'Euripide tire de cette certitude de la mere la raiſon pourquoy les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfants que les peres. La mere ſçait que l'enfant eſt à elle, & le pere ne fait que croire qu'il eſt à luy:

Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄντα, ὁ δ' οἴεται.

Et aprés luy Menandre a dit, *Perſonne n'eſt aſſûré de connoiſtre ſon pere, nous le ſoub-*

çonnons, nous le croyons, & voilà tout. Mais ce ſoubçon & cette croyance deviennent des certitudes & des veritez conſtantes, lorſque les meres menent, comme Penelope, une vie tres ſage & tres reglée. Quand cela n'eſt pas, les doutes ne ſont que trop bien fondez.

Puiſque Penelope vous a mis au monde] Cette réponſe de Minerve eſt fondée ſur ce que la gloire de Penelope eſtoit desja fort celebre, & que la bonne réputation des peres & des meres eſt un flambeau qui éclaire les enfants, & qui les rend illuſtres quand ils marchent à ſa lumiere.

Page 18. *Eſt-ce une feſte ? eſt-ce une nopce ? ce n'eſt pas un repas par eſcot*] Il n'y a naturellement que trois ſortes de réjoüiſſances, de feſtins. Le repas par eſcot, ἔρανος, où chacun paye ſa part. La nopce, γάμος, & la feſte, ἑιλαπίνη, c'eſt à dire, un grand feſtin qu'un ſeul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le deſordre & par l'inſolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'eſt pas un eſcot. Dans un repas par eſcot on eſt plus ſobre, plus moderé, car chacun y eſt pour ſoy. Ce n'eſt pas une nopce, car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nopce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'eſt pas une feſte, car le maiſtre de la maiſon bien-loin d'y prendre part, s'en afflige ; voilà pourquoy

elle adjoute, *assurément c'est une débauche.* Il faut tousjours se souvenir que cette Déesse parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour luy donner les conseils dont il avoit besoin.

En ont ordonné autrement] Ἕτερως ἐβάλοντο, comme s'il disoit, *en ont jetté autrement les dez.* Pour faire entendre que les Dieux ont joüé la fortune de cette maison, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laissé aller au hazard avec la derniere indifference.

Page 19. *Les Harpyes nous l'ont enlevé*] J'ay desja remarqué dans l'Iliade Livre XVI, page 411. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monstres aislez, que ce nom a esté donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainsi les tempestes & les tourbillons de vents ont esté fort bien nommez *Harpyes.* De-là quand quelqu'un venoit à disparoistre sans qu'on sçeust ce qu'il estoit devenu, on disoit que *les Harpyes l'avoient enlevé.*

Page 20. *Sont venus s'establir icy pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maison*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes, qui recherchent une Princesse en mariage, s'establissent chez elle, & ruinent sa maison, qu'ils devroient plus-

toſt enrichir, en faiſant tous les jours de nouveaux preſents. Mais ce n'eſt pas là ce qui paroiſt de plus ſurprenant ; on s'eſtonne davantage de voir que parce qu'un Prince eſt abſent, les Princes ſes ſujets & autres aillent s'eſtablir chez la Reyne malgré elle, & conſument ſon bien. Ne peut-elle pas les chaſſer ? non elle ne le peut, & on a tort de s'eſtonner. Le gouvernement des Eſtats de la Grece eſtoit Royal, mais il n'eſtoit pas deſpotique. Les grands du Royaume, quoy-que ſujets, avoient de grands privileges & beaucoup d'authorité. Penelope, qui eſtoit ſeule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui meſme s'eſtoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune, ne pouvoit reſiſter à cette foule de Princes tres fiers & tres inſolents, qui avoient gagné preſque tout le peuple. Et la crainte meſme qu'ils n'attentaſſent à la vie de ſon fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes meſures. D'ailleurs il faut regarder la ſituation où la Reyne & ſon fils ſe trouvoient alors, comme une minorité, & une minorité tres foible. Quels troubles ne cauſe pas une minorité de cette nature dans les Eſtats meſme dont la gouvernement eſt le plus deſpotique & le plus abſolu ! Il n'y a donc rien contre la vrayſemblance dans cette partie de la fable qui fait le ſujet du Poëme.

Ma mere les amuſe, n'oſant ni refuſer ni

mariage qu'elle abhorre, ni, &c.] Homere releve bien la ſageſſe de Penelope, en peignant la terrible ſituation où elle ſe trouvoit. Elle n'oſoit refuſer le mariage qu'on luy propoſoit, de peur d'y eſtre forcée; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoit tousjours ſon cher Ulyſſe. Il falloit donc trouver tous les jours de nouveaux menagements pour differer & pour amuſer ces Princes.

Ah, vous verriez un beau changement, ſi tout d'un coup il venoit à paroiſtre aujourd'huy] Homere ne perd pas de vûë ſon ſujet, & il continuë de préparer le meurtre des Pourſuivants pour le rendre vrayſemblable. Voicy Minerve elle-meſme qui dit que ſi ce Prince paroiſſoit ſeul à la porte de ſon Palais avec ſes armes, on verroit les affaires changer de face, & les Pourſuivants punis. Qui eſt-ce donc qui pourra s'eſtonner qu'Ulyſſe execute cette grande vengeance, quand il ſera aidé de ſon fils & de deux fidelles ſerviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table desja noyez de vin!

Lorſqu'il revint d'Ephyre, de la cour d'Ilus fils de Mermerus] Les Geographes marquent ſix differentes villes appellées *Ephyre*. Mais Homere ne peut parler icy que de celle qui eſtoit de la Theſprotie dans l'Epyre. Car c'eſt la ſeule Ephyre dont ceux qui en reve-

noient pour aller à Ithaque, fuſſent obligez de paſſer par l'iſle de Taphos, qui n'eſtoit nullement ſur le chemin des autres. Cette Ephyre n'eſtoit pas moins celebre par ſes poiſons, que l'Ephyre de la Theſſalie. Medée y avoit fait quelque ſejour, & avoit ſans doute enſeigné ſon art à ſes habitants. Et l'on veut meſme que leur Roy Ilus fuſt arriere-petit-fils de cette Princeſſe & de Jaſon, car voicy ſa genealogie:

Jaſon,
Pheres,
Mermerus,
Ilus.

Mais je doute que l'on puſt accorder cette filiation avec la ſaine Chronologie.

Page 21. *Demander à ce Prince un poiſon mortel pour en froter ſes dards*] Les Anciens eſtoient quelquefois ſi accablez de beſtes qui deſoloient leur pays, que pour s'en délivrer ils eſtoient obligez de leur faire la guerre avec des dards empoiſonnez. C'eſt dans une ſemblable neceſſité qu'Ulyſſe va demander des poiſons au Roy d'Ephyre.

Ilus refuſa de luy en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux] Il ne faut pas douter qu'Ulyſſe ne diſt à Ilus l'uſage qu'il vouloit faire de ces poiſons, & ce qui l'obligeoit à les demander. Mais comme Ilus ne le

le connoissoit pas sans doute, & qu'il ne sçavoit pas s'il ne seroit point capable d'en abuser; il les luy refusa parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & que l'on se rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crimes.

Mon pere, qui l'aimoit extremement] Mentes dit que la crainte des Dieux empeschа Ilus de donner des poisons à Ulysse, mais que son pere luy en donna; veut-il donc dire que son pere ne craignoit pas les Dieux! non, sans doute. Il adjoute la raison pourquoy Anchialus luy en donna, c'est qu'il aimoit extremement Ulysse; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoissoit & qu'il l'estimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle est l'idée d'Homere, mais j'ay crû estre obligée d'en développer le veritable sens dans ma Traduction. Il ne faut rien laisser d'indéterminé sur une matiere si délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoisonne ce qu'il y a de plus innocent.

Si donc Ulysse venoit à se mesler tout d'un coup avec ces Poursuivants] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage, car le mot ὁμιλήσειε, comme Eustathe l'a fort bien remarqué,

eſt un terme de guerre, comme noſtre terme, *ſe meſler avec les ennemis.* Homere ne ſçauroit eſtre bien traduit, ſi l'on ne conſerve toute la proprieté des termes dont il ſe ſert, car c'eſt ce qui conſerve & qui fait voir la juſteſſe des idées.

Et la joye de leur nopces convertie en un deüil tres amer] Le Grec dit cela tout en un mot πικρόγαμοι, c'eſt à dire, *des gens qui ſe marient malheureuſement, qui font des nopces qui leur ſont funeſtes, & dont ils ont tout ſujet de ſe repentir.*

Page 22. *Et la Reyne voſtre mere, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*] Il y a dans l'expreſſion d'Homere un deſordre, ou pluſtoſt une eſpece de ſoleciſme qui vient d'une ellipſe, & qu'il eſt bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienſéance digne de la Déeſſe qui parle. Elle commence par l'accuſatif μητέρα, *matrem*, & elle employe enſuite le verbe ἴτω, *eat, aille.* On voit bien qu'il n'y a pas là de conſtruction. D'où vient cela! Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *voſtre mere, renvoyez-là:* μητέρα ἀπόπεμψον. Mais aprés avoir dit μητέρα, le terme ἀπόπεμψον luy a paru trop dur, & laiſſant l'accuſatif ſeul par une ellipſe, il a continué par le nominatif ἴτω qui n'a rien que

doux, Telemaque eſt incapable de renvoyer ſa mere, mais ſa mere peut fort bien prendre le parti de ſe retirer.

Là Icarius & Peribée auront ſoin] Aprés avoir dit qu'*elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*, il adjoute, *ils auront ſoin:* pourquoy ce pluriel aprés le mot *pere* qui eſt au ſingulier! c'eſt que le pere comprend auſſi la mere. C'eſt pourquoy j'ay mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront ſoin, &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle icy du pere & de la mere de Penelope, puiſqu'il dit τεύξονται γάμον, qu'ils feront la nopce.

Ou ſi la Divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déeſſe] Ce paſſage eſt un peu different dans l'original, & il eſt neceſſaire de l'expliquer, car il ne laiſſe pas d'eſtre difficile. Homere dit, *Ou ſi vous entendrez quelque parole (échapée) de la part de Jupiter, & qui ſouvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle ὄσσα, quelque parole échapée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina.* Il dit que cette parole vient ἐκ Διος, *de Jupiter,* parce que c'eſt par un effet de ſa Providence que cette parole arrive juſqu'à nous, & il adjoute qu'elle porte aux hommes κλέος, c'eſt à dire, le bruit de ce qui doit arriver; car, comme Euſta-

the l'a remarqué, κλέος dans Homere signifie φήμη, *le bruit.* En effet, il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confuſes dont on ne connoiſt ni la ſource ni les autheurs, & qui enfin ſe trouvent veritables. Voilà le ſens de l'original, j'ay taſché de le conſerver dans la Traduction, mais en la rendant plus ſenſible.

Page 23. *Chez le Divin Neſtor*] Homere donne icy à Neſtor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de ξανθὸς, *blond.* Il honore beaucoup plus la ſageſſe que la naiſſance.

De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui eſt revenu de Troye aprés tous les autres] Menelas eſtant revenu le dernier pourra luy donner des nouvelles plus fraiſches & plus ſûres de ſon pere que tous les autres.

Vous luy éleverez un tombeau] C'eſt donc un vain tombeau, σῆμα τὸ κενεῶδον, comme dit Euſtathe. C'eſt à dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

Et vous donnerez à voſtre mere un mary que vous choiſirez vous-meſme] Ce paſſage me paroiſt remarquable, qu'une Princeſſe qui veut ſe remarier, doive recevoir ce nouveau mary de la main de ſon fils. Il y a

cela bien de la raiſon & de la bienſéance.

Page 24. *N'entendez-vous pas quelle gloire s'eſt acquiſe le jeune Oreſte*] La ſituation de Telemaque n'eſt nullement ſemblable à celle d'Oreſte. Mais comme Oreſte a acquis une grande gloire en tuant le meurtrier de ſon pere, Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui perſecutent ſa mere & qui ruinent ſa maiſon.

Page 26. *La Déeſſe le quitte & s'envole comme un oyſeau & diſparoiſt*] Il y a dans le Grec, ὄρνις δ' ὣς ἀνόπαια διέπλατο, & l'on a expliqué ce mot ἀνόπαια bien differemment. Les uns veulent que ce ſoit le nom propre de l'oyſeau, une eſpece d'aigle appellée ἀνόπαια, *la Déeſſe s'envole comme l'oyſeau qu'on appelle* ἀνόπαια. Les autres veulent que ἀνόπαια ſignifie *par le trou de la porte*, les autres *par la cheminée ;* & d'autres enfin prétendent que ἀνόπαια eſt la meſme choſe que ἀφανὴς, *inviſible*, & c'eſt le ſens que j'ay ſuivi, parce qu'il me paroiſt le plus naturel & le ſeul veritable. *La Déeſſe s'envola comme un oyſeau & diſparut.* Le Poëte compare le vol de Minerve à celuy d'un oyſeau, qui dans un moment diſparoiſt à noſtre vûë.

Il chantoit le retour des Grecs] Et voilà la grande raiſon du ſilence des Princes & de l'attention qu'ils donnoient à ſon chant, ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-eſtre la mort d'Ulyſſe, car ils regardoient ces chantres comme une eſpece de prophetes, & ils eſtoient perſuadez qu'ils eſtoient veritablement inſpirez.

Que la Déeſſe Minerve leur avoit rendu ſi funeſte] A cauſe de l'inſolence d'Ajax le Locrien, qui avoit prophané ſon temple par la plus impie de toutes les actions.

Elle s'arreſta ſur le ſeüil de la porte] Homere ne fait pas faire une ſeule action à Penelope, ni une ſeule démarche qui ne ſoit dans toutes les regles de la ſageſſe & de la retenuë la plus ſcrupuleuſe. La douleur la fait deſcendre de ſon appartement pour ordonner à Phemius de chanter autre choſe que le retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la ſale, elle n'approche point de ces inſolents, plus redoutables encore dans la débauche, elle ne ſe découvre pas le viſage, & ſes yeux ſont baignez de pleurs.

Page 27. *Vous eſtes inſtruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius eſtoit tres ſçavant dans l'Hiſtoire & qu'il eſtoit grand Philoſophe, car la

veritable définition de la Philoſophie, c'eſt qu'*elle eſt la connoiſſance des choſes Divines & humaines.* Homere eſt donc le premier auteur de cette définition. C'eſt une remarque d'Euſtathe qui m'a parû digne d'eſtre rapportée.

Et c'eſt de-là que les plus grands muſiciens tirent d'ordinaire les ſujets de leurs chants] Cela eſt vray, & c'eſt pourquoy Virgile feint que le chantre Jopas chante à la table de Didon, non les avantures particulieres de quelques Princes, mais les ſecrets les plus profonds de l'Aſtronomie :

Hic canit errantem lunam ſoliſque labores. *A la fin du liv. 1. de l'Enéide.*

Au reſte, par tout cet endroit il eſt aiſé de voir que les chants de ces muſiciens eſtoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'huy *des cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'eſtonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier ſiecle, on doit eſtre ſurpris qu'on ne l'ait pas pluſtoſt fait. Car ils ſont tres conformes à la raiſon, & donnent lieu à une grande varieté de muſique ; on pourroit ſeulement deſirer que les ſujets y fuſſent auſſi ſagement traitez, que la maniere eſt ſagement imaginée.

Mais quittez celuy que vous avez com-

mencé, dont le ſujet eſt trop triſte, & qui ne, &c.] Penelope n'explique pas icy la veritable raiſon, elle en a une plus ſolide & plus profonde. Elle ne veut pas que Phemius continuë ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Pourſuivants des choſes qui ſeroient fort contraires à ſes intereſts; car, ou il fera entendre qu'Ulyſſe eſt mort, & alors ils uſeront de violence pour l'obliger à ſe declarer & à choiſir un mary; ou il les menacera qu'il eſt preſt de revenir; & alors ils prendront des meſures contre ſa vie. D'ailleurs, adjoute Euſtathe, ce n'eſt point au chantre Phemius à chanter le retour d'Ulyſſe, c'eſt à Homere. Ainſi c'eſt fort à propos que Penelope l'empeſche de continuer, & Homere fait tirer du ſujet les raiſons neceſſaires & plauſibles.

Page 28. *Dont la gloire eſt répanduë dans tout le pays d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulyſſe n'avoit pas ſeulement rempli la Grece, elle eſtoit parvenuë en bien d'autres climats. Ulyſſe eſtoit connu en Italie, en Eſpagne, en Affrique. D'où vient donc que Penelope luy donne des bornes ſi étroites? c'eſt qu'elle ne ſçavoit pas alors tous ſes travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit peri dans quelqu'une des iſles de la Grece, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fuſſent informez de ſes grandes

actions & de ſes malheurs. Car je ne ſçaurois gouſter la raiſon qu'Euſtathe adjouſte, que Penelope ne faiſoit cas que de la gloire que l'on acqueroit parmi les Grecs, & qu'elle mépriſoit l'eſtime des barbares.

Ma mere, pourquoy deffendez-vous] Telemaque ne dit jamais la *Princeſſe* ni la *Reyne* en parlant de Penelope, & en luy parlant, il dit tousjours *ma mere.* Ces termes de *pere* & de *mere* ſont ſi reſpectables & ſi ſaints, qu'on ne doit jamais en ſubſtituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuſe délicateſſe a introduit de nos jours une pernicieuſe coutume; on regarde ces mots *mon pere, ma mere* comme des mots ignobles; il n'y a pas juſqu'au petit bourgeois qui ne ſe croye obligé de dire *Monſieur, Madame*, en parlant à ceux qui luy ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de-là? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les ſentiments qu'ils inſpirent, & que les familles ne ſont plus des familles, mais des ſocietez d'eſtrangers. Je n'ay pû laiſſer paſſer cette occaſion de marquer l'extreme averſion que j'ay pour une vanité ſi mal entenduë.

Ce ne ſont point les chantres qui ſont cauſe de nos malheurs] Telemaque croit que c'eſt par une ſuperſtition, aſſez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que

Phemius chante le retour des Grecs, & ſur cela il luy dit fort bien que ce ne ſont pas les chantres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils chantent ; car ces malheurs n'arrivent pas parce qu'ils les chantent, mais ils les chantent parce qu'ils ſont arrivez.

Aux miſerables mortels] Le Grec dit, ἀνδράσιν ἀλφηστῆσιν, *aux hommes laborieux, induſtrieux, dont les beſoins aiguiſent l'induſtrie.* C'eſt à dire, aux hommes qui par la miſere de leur condition, ſont forcez de travailler continuellement à imaginer, à trouver des remedes contre les malheurs qui les accablent, car c'eſt cette neceſſité qui eſt la mere des arts. De-là le mot ἀλφησταὶ a eſté pris pour des *gens d'eſprit*, comme au commencement du Livre IV. & pour des *gens habiles*, & qui ont acquis de la réputation dans leur art comme dans le Livre XI. 261. Il eſt formé du verbe ἀλφεῖν, qui ſignifie *imaginer, trouver.*

Car le gouſt de tous les hommes, c'eſt d'aimer tousjours mieux les chanſons les plus nouvelles] Ce gouſt eſt general. Pindare a dit ſur cela dans l'od. 19. des Olympiques :

..... Αἰνεῖ δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, καινὰ δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

boüez le vin vieux & les fleurs des chansons nouvelles.

Et ne penſez qu'à vos occupations ordinaires, reprenez vos toiles, vos fuſeaux] C'eſt la meſme choſe que ce qu'Hector dit à Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre & Telemaque parle des diſcours. Ainſi Homere eſt le premier qui ait enſeigné à parodier des vers, comme Euſtathe l'a remarqué.

Page 29. *Penelope eſtonnée de la ſageſſe de ſon fils*] Cette Princeſſe ne doute point que quelque Dieu n'inſpire Telemaque, & ne luy mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occaſion. C'eſt pourquoy elle obeït ſans repliquer.

Juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve luy euſt envoyé un doux ſommeil] Ce n'eſt pas l'employ de Minerve d'envoyer le ſommeil, mais Homere veut dire ſeulement que la ſageſſe & la raiſon firent comprendre à Penelope qu'il falloit ſuſpendre ſes déplaiſirs & ſes larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

Page 30. *Un chantre comme celuy-cy, qui eſt égal aux Dieux*] Car eſtant inſpiré par les Muſes, il chante comme les Muſes meſmes.

Page 31. *Antinoüs rompt le ſilence, & dit*] Parmi ces Pourſuivants il y en avoit deux qui eſtoient les premiers Princes d'Ithaque, parents d'Ulyſſe, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs eſt un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus moderé, & qui ſçait s'accommoder au temps & aux occaſions. Ce diſcours d'Antinoüs eſt une raillerie fine & une imprécation, car il veut luy dire que n'ayant pas meſme eſté bien élevé & bien inſtruit par des hommes, il veut parler comme s'il eſtoit inſpiré par les Dieux. Il ſouhaite qu'il ne regne jamais, car puiſqu'il parle ſi fierement, n'eſtant que Prince, que ne feroit-il point s'il eſtoit Roy, & qu'il fuſt en poſſeſſion d'un Eſtat qui ne luy appartient que par ſucceſſion, & auquel il ne ſçauroit prétendre par ſon merite. Telemaque l'entend fort bien, mais inſpiré par Minerve il diſſimule & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en ſa faveur.

Je recevrois de bon cœur le ſceptre des mains de Jupiter] C'eſt comme s'il luy diſoit, je ſuis perſuadé que c'eſt par amitié pour moy que vous ſouhaitez que je ne regne point icy, car vous regardez ſans doute la Royauté comme un eſtat plein d'embarras & d'inquietudes qui doivent le faire fuir. Je vous ſuis bien obligé de ces ſentiments, je

vous avouë pourtant que je recevrois volontiers le ſceptre, ſi Jupiter me l'accordoit.

Mais vous paroiſt-il que la Royauté ſoit un ſi mauvais preſent] Mais examinons pourquoy vous trouvez la Royauté un eſtat ſi dangereux. Ce n'eſt pas la Royauté qui eſt mauvaiſe, c'eſt la tyrannie. C'eſt le mot βασιλεὺς *Roy*, qui fonde tout le raiſonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ay eſtendu dans ma Traduction.

Un Roy voit bientoſt ſa maiſon pleine de richeſſes] Un Prince comme Telemaque, inſtruit par Minerve, ne fait pas conſiſter la fin de la Royauté dans les richeſſes & dans les honneurs, mais il veut faire entendre que les richeſſes & les honneurs ſont la récompenſe de la juſtice des Roys. Un Roy, c'eſt à dire, un Roy juſte. Les autres ne ſont pas des Roys.

Page 32. *Mais quand je ne ſeray pas Roy d'Ithaque, il y a dans cette iſle pluſieurs autres Princes*] Quoy-que Telemaque diſſimule, il ne laiſſe pas de piquer Antinoüs à ſon tour, car il veut luy faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Royaume ne regarderoit pas Antinoüs, ni aucun des Pourſuivants, parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle

βασιλεῖς *Roys*, les Princes, les Grands qui ne ſont pas Roys, mais qui peuvent l'eſtre. Dans l'Eſcriture ſainte nous voyons que les fils de David ſont appellez Roys. Et que David luy-meſme appelle Roy ſon fils Abſalon, qui venoit de ſe faire déclarer Roy par une conjuration horrible.

Pour moy je me contente de regner ſur toute ma maiſon] Telemaque adjoute cela pour endormir les Princes, en leur faiſant croire qu'il ne penſe à prendre aucunes meſures pour conſerver le Royaume qui luy appartient.

Et qu'il a faits dans toutes ſes courſes] Car, comme je l'ay desja dit, le meſtier de pirate eſtoit honorable, & les heros meſme ne le dédaignoient pas.

Telemaque, tout ce que vous dites là eſt entre les mains des Dieux qui feront aſſeoir ſur le throne d'Ithaque celuy, &c.] C'eſt le diſcours d'un homme plus doux & plus moderé en apparence qu'Antinoüs, mais qui ſous cette moderation apparente, ne laiſſe pas de cacher beaucoup de venin. Telemaque vient de dire deux choſes : la premiere, que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette iſle pluſieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire

entendre que ce ne ſeroit pas une neceſſité qu'on choiſiſt pour Roy un de ces Pourſuivants ; & la ſeconde, que pour luy il ſe contenteroit de regner ſur ſa maiſon. Eurymaque répond à ces deux choſes : à la premiere il répond que c'eſt Jupiter qui donnera le Royaume à celuy qu'il voudra choiſir, & que ce n'eſt pas à Telemaque à en décider ; & à la ſeconde, il répond par un ſouhait qui renferme une ſorte d'imprécation, ou du moins qui eſt plus favorable aux Pourſuivants qu'à Telemaque, *Regnez dans voſtre maiſon*, luy dit-il, *& que jamais vous ne voyez arriver icy un homme qui vous dépoüille.* C'eſt à dire, joüiſſez paiſiblement de voſtre bien comme un particulier, & que jamais aucun eſtranger ne vienne vous dépoüiller, & chaſſer l'uſurpateur qui ſera aſſis ſur le throne d'Ithaque, qui vous eſtoit deû.

Page 33. *Ou n'eſt-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait icy ?*] Selon la coutume de ces temps-là, où les plus grands Seigneurs alloient eux-meſmes retirer le payement de ce qui leur eſtoit deû chez les eſtrangers. C'eſt ainſi que le jeune Tobie fut envoyé par ſon pere à Ragés dans la Medie pour ſe faire payer de dix talents qu'il avoit preſtez à Gabelus. Tob. 18. 21. 22.

Je n'eſpere plus de voir mon pere de retour] Le but de Telemaque eſt de perſuader à ces Princes qu'il a perdu toute eſperance de revoir ſon pere, & par conſequent qu'il ne penſe pas à luy ſucceder. Mais en meſme temps il ne laiſſe pas d'entretenir leur inquietude, & de les tenir en reſpect, en leur faiſant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions meſmes qui promettent ſon retour.

Ni aux prédictions que ma mere me débite aprés les avoir recüeillies avec ſoin des Devins] Qu'Homere peint bien icy le caractere des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur eſt cher! Toutes les nouvelles, tous les bruits qu'on fait courir ſont recüeillis avec ſoin, les Devins ſont conſultez, toute l'Aſtrologie eſt employée à les ſervir, & par ce grand ſecours des prédictions ordinairement flateuſes, leur eſprit ſe remplit d'eſperance & gouſte quelque tranquilité. Tous les temps ſe reſſemblent.

Page 34. *Et lorſque l'eſtoile du ſoir*] Le Grec dit, *mais lorſque le noir veſper*, & peut-eſtre que par cette épithete Homere fait voir, qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié que l'eſtoile du ſoir, qu'on appelle *Venus* & *Veſper*, eſt la meſme que l'eſtoile

du matin appellée *Lucifer* & *Phosphore.*

Monta dans son appartement qui estoit au haut d'un pavillon] Telemaque ne loge point dans le Palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reyne. Il n'auroit pas esté honneste qu'un jeune homme eust logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoy Homere dit qu'il avoit son appartement au haut d'un pavillon qui avoit esté basti au bout de la cour dans un lieu separé & enfermé, afin qu'il n'y eust point de communication. Eustathe nous fait remarquer icy *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit aprés Homere, ont tousjours appellé de ce nom l'appartement des femmes.

Euryclée fille d'Ops & petite fille de Pe-senor] Homere s'arreste à nous expliquer icy la naissance & la fortune de cette Esclave de Laërte, parce qu'elle joüera un rolle considerable dans la reconnoissance d'Ulysse, & que d'ailleurs une femme aussi affectionnée qu'elle estoit à la maison de son maistre, est digne qu'on la distingue.

Portoit devant luy deux flambeaux allumez] Le Grec dit, *des torches allumées.* Il est bon de remarquer icy la modestie de ces temps heroïques. Un jeune Prince comme

Telemaque allant ſe coucher, n'eſt conduit que par une des femmes de ſa mere & la plus âgée, qui porte devant luy des torches, c'eſt à dire, des morceaux de bois dont on ſe ſervoit pour éclairer. Elle luy ſert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non ſur un beau ſiege couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui eſtoit dans le mur prés de ſon lit. La baſſeſſe de noſtre mot *cheville* m'a empeſché de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de noſtre ſiecle, à ces yeux *corruptis vanis rerum*, & qui ne voyent pas que cette ſimplicité, meſlée avec la magnificence qui paroiſt d'ailleurs dans ces Poëmes, n'eſt pas une ſimplicité de pauvreté & de baſſeſſe, mais une ſimplicité de mœurs; & que c'eſt une preuve qu'Homere a peint veritablement les uſages de ces anciens temps.

Mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit jamais penſé à l'aimer] Le Poëte releve icy la ſageſſe de Laërte, pour inſtruire tousjours ſon Lecteur, & pour faire honneur à ſon heros, car c'eſt un grand avantage d'eſtre né de gens ſages & vertueux.

Page 35. *Tire la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroye*] Voilà comme eſtoient faites les portes de ces

temps-là, il y avoit au milieu un anneau qui servoit à les tirer, & qui s'appelloit κορώνη, μόχλος, ἐπιπασσὴρ & ῥόπτρον. Et il y avoit tout auprés un trou d'où sortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un levier qui estoit derriere, & qui fermoit quand elle estoit lâchée, & ouvroit quand on la tiroit.

Telemaque passa la nuit à chercher en luy-mesme les moyens] Telemaque ne passe pas la nuit à dormir, il l'employe à penser à ses affaires comme un homme sensé.

Argument du Livre II.

Telemaque tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des Princes qui recherchent sa mere ; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Il conjure ses peuples de l'assister, & de se déclarer contre ces insolents. Ces Princes veulent se justifier, & l'obliger à renvoyer Penelope à son pere Icarius. Telemaque fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoye deux aigles. Un devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ses efforts pour décrediter sa prédiction. Telemaque demande un vaisseau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de son pere. L'assemblée rompuë, Telemaque va faire ses prieres à Minerve sur le bord de la mer. Cette Déesse luy apparoist sous la figure de Mentor, & l'assûre de son secours. On prepare un navire ; Euryclée donne les provisions necessaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE II.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulyſſe ſe leva & prit un habit magnifique, mit ſur ſes épaules un baudrier d'où pendoit une riche eſpée, & aprés avoir couvert ſes beaux pieds de riches brodequins, il ſortit de ſa chambre ſemblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ſes herauts d'appeller les Grecs à une aſſemblée, les herauts obéïſſent, & auſſitoſt les Grecs s'aſſemblent. Dés qu'ils ſont arrivez & qu'ils ont

pris leur place, Telemaque se rend au milieu d'eux, tenant au lieu de sceptre une longue pique, & suivi de deux chiens, ses gardes fidelles. Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine. Les peuples le voyant entrer sont saisis d'admiration ; il se place sur le throne de son pere, & les vieillards s'éloignent par respect. Le heros Egyptius parla le premier. Il estoit courbé sous le poids des ans, & une longue expérience l'avoit instruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'estoit embarqué avec Ulysse & l'avoit suivi à Ilion, mais le cruel Cyclope le devora dans le fond de son antre, & ce fut le dernier qu'il devora. Il luy restoit encore trois fils, l'un, appellé Eurynome, estoit un des Poursuivants de Penelope, & les deux autres avoient soin des biens de leur pere. Cette consolation n'empeschoit pas ce malheureux pere de se souvenir de

ſon aiſné; il en conſervoit tous-jours l'idée & paſſoit ſa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et lors le viſage baigné de larmes, il dit :

Peuples d'Ithaque, écoutez-moy, nous n'avons vû tenir icy « d'aſſemblée ni de conſeil depuis le « départ du divin Ulyſſe. Qui eſt « donc celuy qui nous a aſſemblez ! « quel preſſant beſoin luy a inſpiré « cette penſée ! eſt-ce quelqu'un de « nos jeunes gens ! eſt-ce quelqu'un « de nos vieillards ! a-t-il receu de « l'armée quelque nouvelle dont il « veüeille nous faire part ! ou veut-il « nous inſtruire de quelque choſe « qui regarde le public. Qui que ce « ſoit, c'eſt ſans doute un homme « de bien, puiſſe-t-il réüſſir dans ſon « entrepriſe, & que Jupiter le favo-« riſe dans tous ſes deſſeins. «

Il parla ainſi, & le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure, ne fuſt pas long-temps aſſis, mais plein

d'impatience il ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & aprés que le heraut Peiſenor plein de prudence & de ſageſſe, luy eut mis dans les mains ſon ſceptre, il parla ainſi, en adreſſant la parole à Egyptius:

» Sage vieillard, celuy qui a aſſem-
» blé le peuple n'eſt pas loin, vous
» le voyez devant vos yeux. Et c'eſt
» la douleur dont je ſuis accablé qui
» m'a fait prendre ce parti; je n'ay
» receu aucune nouvelle de l'armée
» dont je puiſſe vous faire part, & je
» n'ay rien à vous propoſer pour le
» public. C'eſt une affaire particu-
» liere qui me regarde. Un grand
» malheur, que dis-je! deux mal-
» heurs épouvantables ſont tombez
» en meſme temps ſur ma maiſon.
» L'un, j'ay perdu mon pere, la gloire
» de nos jours, qui regnoit ſur vous
» avec tant de bonté & de juſtice,
» que vous trouviez en luy bien
» moins un maiſtre qu'un pere plein
» de douceur; & l'autre, qui met le

comble

comble au premier, & qui va ren- «
verſer mes Eſtats & me ruiner ſans «
reſſource ; une foule de Princes «
s'attachent à rechercher ma mere «
ſans ſon conſentement, & ce ſont «
les principaux de mon Royaume. «
Ils refuſent tous de ſe retirer au- «
prés de mon grand pere Icarius, «
qui donneroit une groſſe dot à ſa «
fille, & l'accorderoit à celuy d'en- «
tre eux qui luy ſeroit le plus agréa- «
ble. Mais ils s'opiniaſtrent à de- «
meurer chez moy, où ils égorgent «
tous les jours mes bœufs, mes «
agneaux & mes chevres, font con- «
tinuellement des feſtins & épuiſent «
mes celliers, & tout mon bien ſe «
diſſipe parce qu'il n'y a point icy «
d'homme comme Ulyſſe qui puiſſe «
éloigner ce fleau, & que je ne ſuis «
pas encore en eſtat de m'y oppoſer, «
(mais il viendra un jour que je leur «
paroiſtray terrible) je n'ay pas en- «
core appris à manier les armes. Cer- «
tainement je me vengerois s'il eſ- «

» toit en mon pouvoir. Tout ce qui
» ſe paſſe icy ne peut eſtre ſupporté,
» & ma maiſon périt avec trop de
» honte. Concevez-en donc enfin
» une juſte indignation ; reſpectez les
» peuples voiſins ; évitez leurs repro-
» ches, & ſur-tout redoutez la co-
» lere des Dieux, de peur qu'irritez
» de tant d'actions indignes, ils n'en
» faſſent tomber ſur vos teſtes la pu-
» nition qu'elles meritent. Je vous
» en conjure au nom de Jupiter
» Olympien, & de Themis, qui pré-
» ſide aux aſſemblées, & qui diſſipe
» ou fait réüſſir tous les conſeils &
» tous les projets des hommes, mes
» amis, oppoſez-vous à ces injuſtices,
» & que je n'aye qu'à me livrer tout
» entier à l'affliction que me cauſe la
» perte de mon pere. Que ſi jamais
» le divin Ulyſſe avec un cœur en-
» nemi vous a accablez de maux, ven-
» gez-vous en ſur moy, je me livre
» à toute voſtre haine ; excitez en-
» core ces inſolents & ſuivez leur

exemple. Il me ſeroit beaucoup « plus avantageux que ce fuſt vous « qui devoraſſiez mes biens & mes « troupeaux & tout ce que j'ay de « plus précieux ; je pourrois au moins « eſperer que vous m'en dédomma- « geriez un jour, car je n'aurois qu'à « aller par toute la ville repreſenter « le tort qu'on m'auroit fait, & re- « demander mon bien juſqu'à ce « qu'on m'euſt rendu juſtice. Au lieu « que preſentement vous me préci- « pitez dans des maux qui ſont ſans « remede. «

Il parle ainſi, animé par la co- lere, & le viſage baigné de pleurs, & il jette à terre ſon ſceptre. Le peuple eſt rempli de compaſſion. Tous les Princes demeurent dans le ſilence ſans oſer répondre : Antinoüs fut le ſeul qui eut la har- dieſſe de repartir :

Telemaque, qui témoignez dans « vos diſcours tant de hauteur & tant « d'audace, que venez-vous de dire «

» pour nous deshonorer! vous vou-
» lez nous expoſer à d'éternels re-
» proches. Ce ne ſont point les
» Amants de la Reyne voſtre mere
» qui ſont cauſe de vos malheurs;
» c'eſt la Reyne elle-meſme qui n'a
» recours qu'à des artifices & à des
» ſubtilitez. Il y a desja trois années
» entieres, & la quatriéme va bien-
» toſt finir, qu'elle élude toutes les
» Pourſuites des Grecs. Elle nous
» amuſe tous de belles eſperances;
» elle promet à chacun de nous en
» envoyant meſſages ſur meſſages, &
» elle penſe tout le contraire de ce
» qu'elle promet. Voicy le dernier
» tour dont elle s'eſt aviſée: Elle s'eſt
» miſe à travailler dans ſon apparte-
» ment à une toile tres fine & d'une
» immenſe grandeur, & nous a dit à
» tous: *Jeunes Princes, qui me pour-*
» *ſuivez en mariage, puiſque le divin*
» *Ulyſſe n'eſt plus, attendez, je vous*
» *prie, & permettez que je ne penſe*
» *à mes nopces qu'aprés que j'aura*

achevé cette toile que j'ay commen- «
cée ; il ne faut pas que tout mon «
ouvrage ſoit perdu. Je la prépa- «
re pour les funerailles de Laërte, «
quand la Parque cruelle l'aura livré «
à la mort, afin qu'aucune femme «
des Grecs ne vienne me faire des «
reproches ſi j'avois laiſſé ſans drap «
mortuaire fait de ma main, un hom- «
me ſi cher & qui poſſedoit tant de «
biens. C'eſt ainſi qu'elle parla, & «
nous nous laiſſâmes amuſer par ſes «
paroles. Le jour elle travailloit «
avec beaucoup d'aſſiduité, mais la «
nuit, dés que les torches eſtoient «
allumées, elle défaiſoit ce qu'elle «
avoit fait le jour. Cette ruſe nous «
a eſté cachée trois ans entiers : mais «
enfin la quatriéme année eſtant ve- «
nuë & preſque finie, une de ſes «
femmes, qui eſtoit de la confiden- «
ce, nous a avertis de ce complot ; «
nous-meſmes nous l'avons ſurpriſe «
comme elle défaiſoit cet ouvrage «
admirable, & nous l'avons forcée «

» malgré elle de l'achever. Voicy
» donc la réponſe que tous ſes Pour-
» ſuivants vous font par ma bouche,
» afin que ni vous ni aucun des Grecs
» n'en prétendiez cauſe d'ignorance :
» Renvoyez voſtre mere, & obligez-
» la à ſe déclarer en faveur de celuy
» que ſon pere choiſira & qu'elle
» trouvera le plus aimable. Que ſi
» elle prétend nous amuſer icy, &
» nous faire languir encore long-
» temps, juſqu'à ce qu'elle ait mis en
» œuvre toutes les inſtructions que
» Minerve luy a données, en luy en-
» ſeignant tant de beaux ouvrages
» en ornant ſon ame de tant de ſa-
» geſſe & de vertu, & en luy inſpi-
» rant des fineſſes qui ne ſont jamais
» venuës dans l'eſprit des femmes les
» plus celebres, de Tyro, d'Alcmene
» & de la belle Mycene, car aucune
» de ces Princeſſes n'a eû les ruſes
» de Penelope, elle prend là un parti
» qui ne vous eſt pas fort avantageux
» car nous conſumerons icy tout voſ

tre bien, tandis qu'elle perſiſtera « dans le deſſein que les Dieux luy « ont inſpiré. Il eſt vray que par « cette conduite elle acquerra beau- « coup de gloire, mais elle achevera « de vous ruiner, car pour nous, « nous n'irons vacquer à aucune de « nos affaires, & nous ne deſempa- « rerons point d'icy, que Penelope « n'ait donné la main à celuy qui « luy ſera le plus agreable. «

Le ſage Telemaque répondit : Antinoüs, il n'eſt pas poſſible que « je faſſe ſortir par force de mon « Palais celle qui m'a donné le jour « & qui m'a nourri elle-meſme. Peut- « eſtre que mon pere vit dans une « terre eſtrangere, peut-eſtre auſſi « qu'il ne vit plus : ſuis-je en eſtat « de rendre à Icarius toutes ſes ri- « cheſſes, comme il faudra le faire « neceſſairement, ſi je renvoye ma « mere ſans autre raiſon que ma vo- « lonté ! mon pere enfin de retour « ne manqueroit pas de m'en punir. «

» Et quand je n'aurois rien à craindre de ſa part, me mettrois-je à couvert des vengeances des Dieux, aprés que ma mere chaſſée de ma maiſon auroit imploré les redoutables Furies ; & pourrois-je éviter l'indignation de tous les hommes qui s'éleveroient contre moy. Jamais un ordre ſi injuſte & ſi cruel ne ſortira de ma bouche. Si vous en eſtes fâchez, & que vous ſoyez ſi rebutez de la conduite de ma mere, ſortez de mon Palais, allez ailleurs faire des feſtes en vous traittant tour à tour à vos dépens chacun dans vos maiſons. Que ſi vous trouvez plus utile & plus expedient pour vous de conſumer impunément le bien d'un ſeul, achevez ; j'invoqueray les Dieux immortels, & je les prieray qu'ils faſſent changer la fortune des méchants, & que vous periſſiez tous dans ce Palais, ſans que voſtre mort ſoit jamais vengée.

Ainſi parla Telemaque ; en meſme temps Jupiter fait partir du ſommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en ſe tenant tousjours l'un prés de l'autre ; mais dés qu'ils ſont arrivez au deſſus de l'aſſemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors faiſant pluſieurs tours & battant des aiſles, ils marquent par leurs regards toutes les teſtes des Pourſuivants, & leur prédiſent la mort. Car aprés s'eſtre enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou, ils prennent leur vol à droite, & traverſant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas pluſtoſt apperceû ces oyſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur ; car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir. Le fils de Maſtor, le vieillard Halitherſe, qui ſurpaſſoit en expérience tous ceux de ſon âge

pour discerner les oyseaux & pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence:

» Peuples d'Ithaque, écoutez ce » que j'ay à vous annoncer; Je » m'adresse sur-tout aux Poursui- » vants de Penelope, car c'est parti- » culierement sur leur teste que va » tomber ce malheur. Ulysse ne sera » pas encore long-temps éloigné de » ses amis, il est quelque part près » d'icy & porte à tous ces Princes » une mort certaine; mais ils ne sont » pas les seuls, plusieurs d'entre » nous qui habitons la haute ville » d'Ithaque, nous sommes menacez » du mesme sort. Avant donc qu'il » tombe sur nos testes, prenons en- » semble des mesures pour l'éviter. » Que ces Princes changent de con- » duite, ils gagneront infiniment à » prendre bientost ce parti. Car ce » n'est point au hazard & sans expé- » rience que je leur prédis ces mal-

heurs, c'eſt avec une certitude entiere fondée ſur une ſcience qui ne trompe point. Et je vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulyſſe lorſque les Grecs monterent à Ilion, & qu'il s'embarqua avec eux, eſt arrivé de point en point. Je luy avois predit qu'il ſouffriroit des maux ſans nombre, qu'il perdroit tous ſes Compagnons, & que la vingtiéme année il arriveroit dans ſa patrie inconnu à tout le monde. Voicy la vingtiéme année, & l'évenement va achever de juſtifier ma prédiction.

Eurymaque, fils de Polybe, luy répondit en ſe mocquant de ſes menaces : Vieillard, retire-toy, va dans ta maiſon faire tes prédictions à tes enfants de peur qu'il ne leur arrive quelque choſe de funeſte. Je ſuis plus capable que toy de prophetiſer & d'expliquer ce prétendu prodige. On voit tous les jours une infinité d'oyſeaux voler ſous la

» voute des cieux, & ils ne ſont pas
» tous porteurs de préſages. Je te
» dis, moy, qu'Ulyſſe eſt mort loin
» de ſes Eſtats, & pluſt aux Dieux
» que tu fuſſes peri avec luy, tu ne
» viendrois pas nous débiter icy tes
» belles propheties, & tu n'exciterois
» pas contre nous Telemaque desja
» aſſez irrité, & cela pour quelque pre-
» ſent que tu eſperes qu'il te fera pour
» recompenſer ton zele. Mais j'ay une
» choſe à te dire, & qui ne manquera
» pas d'arriver, c'eſt que ſi en te ſer-
» vant des vieux tours que ton grand
» âge t'a appris, tu ſurprends la jeu-
» neſſe du Prince pour l'irriter con-
» tre nous, tu ne feras qu'augmenter
» ſes maux, & tu ne viendras nulle-
» ment à bout de tes pernicieux deſ-
» ſeins, nous nous vengerons ſi cruel-
» lement de toy, que tu en conſerve-
» ras long-temps une douleur cui-
» ſante. Le ſeul conſeil que je puis
» donner à Telemaque, c'eſt d'obli-
» ger la Reyne ſa mere à ſe retirer

chez ſon pere ; là ſes parents auront « ſoin de luy faire des nopces magnifiques & de luy préparer des preſents qui répondront à la tendreſſe « qu'ils ont pour elle. Car je ne penſe « pas que les Grecs renoncent à leur « pourſuite, quelque difficile qu'elle « ſoit ; nous ne craignons icy perſonne, non pas meſme Telemaque, « tout grand harangueur qu'il eſt, & « nous nous mettons peu en peine « de la prophetie que tu viens nous « conter, qui ne ſera jamais accomplie, & qui ne fait que te rendre « plus odieux. Nous continüerons de « conſumer les biens d'Ulyſſe, & jamais ce deſordre ne ceſſera tandis « qu'elle amuſera les Grecs en differant ſon mariage. Tous tant que « nous ſommes icy de rivaux, nous « attendrons ſans nous rebuter, & « nous diſputerons la Reyne à cauſe « de ſa vertu, qui nous empeſche de « penſer aux autres partis auxquels « nous pourrions prétendre.

Le prudent Telemaque prenant » la parole, répondit : Eurymaque, » & vous tous, fiers Pourſuivants de » la Reyne ma mere, je ne vous fais » plus la priere que je vous ay faite, » je ne vous en parle plus, les Dieux » & tous les Grecs ſçavent ce qui ſe » paſſe & cela ſuffit. Donnez-moy » ſeulement un vaiſſeau avec vingt » rameurs qui me menent de coſté & » d'autre ſur la vaſte mer. J'ay reſolu » d'aller à Sparte & à Pylos chercher » ſi je ne découvriray point quelque » choſe des avantures de mon pere, » qui eſt abſent depuis tant d'années ; » ſi je ne pourray rien apprendre » ſur ſon retour ; ſi quelque mortel » pourra me dire ce qu'il eſt devenu ; » ou ſi la fille de Jupiter, la Renom- » mée, qui plus que toute autre Déeſ- » ſe fait voler la gloire des hommes » dans tout l'univers, ne m'en don- » nera point quelque nouvelle. Si je » ſuis aſſez heureux pour entendre » dire qu'il eſt en vie & en eſtat de

revenir, j'attendray la confirmation « de cette bonne nouvelle une année « entiere avec toute l'inquietude d'u- « ne attente tousjours douteuſe. Mais « ſi j'apprends qu'il ne vit plus, & « qu'il ne joüit plus de la lumiere du « ſoleil, je reviendray dans ma chere « patrie, je luy éleveray un ſuperbe « tombeau, je luy feray des funerail- « les magnifiques, & j'obligeray ma « mere à choiſir un mary. «

Aprés qu'il eut parlé de la ſorte, il s'aſſit, & Mentor ſe leva. C'eſtoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe, & celuy à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de toute ſa maiſon, afin qu'il la conduiſiſt ſous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faiſoient connoiſtre ſa grande ſageſſe:

Ecoutez-moy, peuples d'Itha- « que, qui eſt le Roy qui deſormais « voudra eſtre moderé, clement & « juſte! qui eſt celuy au contraire «

» qui ne ſera pas dur, emporté, vio-
» lent, & qui ne s'abandonnera pas à
» toutes ſortes d'injuſtices ! lorſque
» nous voyons que parmi tant de
» peuples qui eſtoient ſoumis au di-
» vin Ulyſſe, & qui ont tousjours
» trouvé en luy un pere plein de
» douceur, il n'y a pas un ſeul hom-
» me qui ſe ſouvienne de luy & qui
» n'ait oublié ſes bienfaits. Je n'en
» veux point icy aux fiers Pourſui-
» vants qui commettent dans ce Pa-
» lais toutes ſortes de violences par
» la corruption & la dépravation de
» leur eſprit, car c'eſt au peril de leur
» teſte qu'ils diſſipent les biens d'U-
» lyſſe, quoy-qu'ils eſperent qu'ils
» ne le verront jamais de retour. Mais
» je ſuis veritablement indigné con-
» tre ſon peuple, de voir que vous
» vous tenez tous dans un honteux
» ſilence, & que vous n'avez pas le
» courage de vous oppoſer, au moins
» par vos paroles, aux injuſtices de
» ſes ennemis, quoy-que vous ſoyez

en tres grand nombre, & qu'ils « soient bien moins forts que vous. «

Leocrite, fils d'Evenor, luy ré- « pondit : Imprudent, insensé Men- « tor, que venez-vous de dire pour « nous exciter à nous opposer à tant « de desordres ! Il n'est pas facile de « combattre contre des gens qui sont « tousjours à table, quoy-que vous « soyez en plus grand nombre qu'eux. « Si Ulysse luy-mesme survenoit au « milieu de ces festins, & qu'il entre- « prist de chasser de son Palais ces « fiers Poursuivants, la Reyne sa fem- « me ne se rejoüiroit pas long-temps « de ce retour si désiré, elle le ver- « roit bientost perir à ses yeux, parce « que, quoy-que superieur en nom- « bre, il combattroit avec desavan- « tage. Vous avez donc parlé contre « toute sorte de raison. Mais que tout « le peuple se retire pour vacquer à « ses affaires. Mentor & Halitherse, « qui sont les plus anciens amis d'U- « lysse, prépareront à Telemaque tout «

» ce qui eſt neceſſaire pour ſon dé-
» part. Je penſe pourtant que ce
» voyage aboutira à attendre à Itha-
» que les nouvelles dont on eſt en
» peine, & qu'on ne partira point.

Il parla ainſi, & en meſme temps il rompit l'aſſemblée. Chacun ſe retire dans ſa maiſon ; les Pourſuivants reprennent le chemin du Palais d'Ulyſſe, & Telemaque s'en va ſeul ſur le rivage de la mer, & aprés s'eſtre lavé les mains dans ſes ondes, il adreſſe cette priere à Minerve :

» Grande Déeſſe, qui daignaſtes
» hier vous apparoiſtre à moy dans
» mon Palais, & qui m'ordonnaſtes
» de courir la vaſte mer, pour ap-
» prendre des nouvelles du retour de
» mon pere, qui eſt depuis ſi long-
» temps abſent, écoutez-moy. Les
» Grecs, & ſur-tout les Pourſuivants,
» s'oppoſent à l'execution de vos or-
» dres, & retardent mon départ avec
» une inſolence qu'on ne peut plus

apporter. Il parla ainſi en priant; « auſſitoſt Minerve prenant la figure « & la voix de Mentor, s'approcha de luy, & luy adreſſant la parole,

Telemaque, luy dit-elle, deſor- « mais vous ne manquerez ni de va- « leur ni de prudence, au moins ſi le « courage & la ſageſſe d'Ulyſſe ont « coulé dans vos veines avec ſon ſang; « & comme il eſtoit homme qui ef- « fectuoit tousjours, non ſeulement « tout ce qu'il avoit entrepris, mais « auſſi tout ce qu'il avoit dit une « fois, vous ferez de meſme; voſtre « voyage ne ſera pas un vain projet, « vous l'executerez. Mais ſi vous « n'eſtiez pas fils d'Ulyſſe & de Pe- « nelope, je n'oſerois me flatter que « vous vinſſiez à bout de vos deſſeins. « Il eſt vray qu'aujourd'huy peu d'en- « fants reſſemblent à leurs peres; la « pluſpart dégenerent de leur vertu, « & il y en a tres peu qui les ſur- « paſſent. Mais, comme je vous l'ay « desja dit, vous marquez de la valeur «

» & de la prudence, & la ſageſſe d'U-
» lyſſe ſe fait desja remarquer en vous;
» on peut donc eſperer que vous ac-
» complirez ce que vous avez reſolu.
» Laiſſez-là les complots & les ma-
» chinations de ces Princes inſenſez.
» Ils n'ont ni prudence ni juſtice, &
» ils ne voyent pas la mort qui par
» l'ordre de leur noire Deſtinée eſt
» desja prés d'eux & va les empor-
» ter tous dans un meſme jour. Le
» voyage que vous méditez ne ſera
» pas long-temps differé, tel eſt le
» ſecours que vous trouverez en moy
» qui ſuis l'ancien ami de voſtre pere;
» je vous équiperay un navire & je
» vous accompagneray. Retournez
» donc dans voſtre Palais, vivez avec
» les Princes à voſtre ordinaire, &
» préparez cependant les proviſions
» dont vous avez beſoin. Rempliſſez-
» en des vaiſſeaux bien conditionnez,
» mettez le vin dans des urnes, & la
» farine, qui fait la force des hom-
» mes, mettez la dans de bonnes

beaux, & moy j'auray ſoin de vous « choiſir parmi vos ſujets des compa- « gnons qui vous ſuivront volontai- « rement. Il y a dans le port d'Itha- « que aſſez de vaiſſeaux tant vieux « que nouvellement conſtruits, je « choiſiray le meilleur, & aprés l'avoir « équipé, nous nous embarquerons « enſemble. «

La fille de Jupiter parla ainſi. Et Telemaque ne s'arreſta pas plus long-temps aprés avoir entendu la voix de la Déeſſe. Il reprit le chemin de ſon Palais, le cœur plein de triſteſſe; il trouva dans la cour les fiers Pourſuivants qui dépoüilloient des chevres, & qui faiſoient roſtir des cochons engraiſſez. Antinoüs le voyant arriver, s'avance au devant de luy en riant, le prend par la main, & luy adreſſe ces paroles:

« Telemaque qui tenez des propos « hautains & qui faites voir un cou- « rage indomptable, ne vous tour- «

» mentez plus à former des projets &
» à préparer des harangues ; venez
» pluſtoſt faire bonne chere avec
» nous, comme vous avez fait juſ-
» qu'icy. Les Grecs auront ſoin de
» préparer toutes choſes pour voſtre
» départ; ils vous donneront un bon
» vaiſſeau & des rameurs choiſis, afin
» que vous arriviez plus prompte-
» ment à la délicieuſe Pylos, pour y
» apprendre des nouvelles de voſtre
» illuſtre pere.

Le prudent Telemaque luy ré-
» pondit : Antinoüs, je ne ſçaurois
» me reſoudre à manger avec des in-
» ſolents comme vous, avec des im-
» pies qui ne reconnoiſſent ni les loix
» humaines ni les loix Divines, je
» ne gouſterois pas tranquillement le
» plaiſir des feſtins. Ne vous ſuffit-il
» pas d'avoir juſqu'icy conſumé tout
» ce que j'avois de plus beau & de
» meilleur, parce que j'eſtois enfant;
» preſentement que je ſuis devenu
» homme, que l'âge a augmenté mes

forces, & que les bonnes inſtruc- «
tions ont éclairé mon cœur & mon «
eſprit, je taſcheray de haſter voſtre «
malheureuſe deſtinée, ſoit que j'aille «
à Pylos ou que je demeure icy. «
Mais je partiray malgré vous, & «
mon voyage ne ſera pas de ces vains «
projets qui ne s'executent point; je «
partiray pluſtoſt ſur un vaiſſeau de «
rencontre comme un ſimple paſſa- «
ger, puiſque je ne puis obtenir ni «
vaiſſeau ni rameurs, parce que vous «
jugez plus expedient pour vous de «
me les refuſer. «

En finiſſant ces mots, il arrache ſa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continüent à préparer leur feſtin, & cependant ils ſe divertiſſent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe inſolente, les uns diſoient, voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'ayden à ſe venger! car il

a cette vengeance furieuſement
cœur. Où veut-il aller dans le fer-
tile pays d'Ephyre, afin d'en rap-
porter quelques drogues pernicieu-
ſes qu'il meſlera dans noſtre urne
pour nous faire tous perir ! Que
ſçait-on, diſoient les autres, ſi aprés
eſtre monté ſur la vaſte mer, il ne
ſera pas errant & vagabond comme
ſon pere, & n'aura pas une fin auſſi
malheureuſe que luy ! C'eſt-là le
meilleur moyen qu'il ait de nous
faire de la peine, car nous aurions
celle de partager tous ſes biens, &
pour ſon Palais, nous le laiſſerions
à ſa mere, ou à celuy qu'elle choi-
ſiroit pour mary.

Ainſi parloient les Pourſuivants,
& le jeune Prince deſcend dans les
celliers ſpacieux & exhauſſez du
Roy ſon pere, où l'on voyoit des
monceaux d'or & d'airain, des coffres pleins de riches eſtoffes, des
huiles d'un parfum exquis, & des
vaiſſeaux d'un vin vieux digne d'eſ-
tre

re ſervi à la table des Immortels. Toutes ces richeſſes eſtoient rangées par ordre autour de la muraille en attendant Ulyſſe, ſi jamais délivré de ſes travaux, il revenoit heureuſement dans ſon Palais. Ces celliers eſtoient fermez d'une bonne porte avec une double ſerrure, & les clefs en eſtoient confiées à une ſage gouvernante qui veilloit nuit & jour ſur ces threſors avec beaucoup de fidelité & de prudence, c'eſtoit Euryclée fille d'Ops & petite fille de Peiſenor. Telemaque l'ayant fait appeller, luy parla en ces termes :

« Ma nourrice, tirez-moy de ce vin vieux dans des urnes, & donnez-moy du plus excellent aprés celuy que vous gardez pour le plus malheureux de tous les Princes, pour le divin Ulyſſe, ſi jamais échapé à la cruelle Parque, il ſe voit heureuſement de retour chez luy ; bouchez avec ſoin les urnes ; met-

» tez dans des peaux bien préparées
» vingt meſures de fleur de farine ;
» que perſonne que vous ne le ſça-
» che, & que tout ſoit preſt cette
» nuit, je viendray le prendre aprés
» que ma mere ſera montée dans ſon
» appartement pour ſe coucher, car
» je ſuis reſolu d'aller à Sparte & à
» Pylos taſcher d'apprendre quelques
» nouvelles du retour de mon pere.

Euryclée entendant cette reſolution, jette de grands cris, & les yeux baignez de larmes, elle luy
» dit : Mon cher fils, pourquoy ce
» deſſein vous eſt-il entré dans la
» teſte ! où voulez-vous aller ! vou-
» lez-vous aller courir toute la vaſte
» étenduë de la terre ! vous eſtes fils
» unique & fils ſi tendrement aimé.
» Le divin Ulyſſe eſt mort loin de
» ſa patrie, dans quelque pays éloi-
» gné. Vous ne ſerez pas pluſtoſt par-
» ti, que les Pourſuivants de la Rey-
» ne voſtre mere vous dreſſeront
» mille ambuſches pour vous fai-

perir, & ils partageront entre eux « tous vos biens. Demeurez donc « icy au milieu de vos ſujets ; pour- « quoy iriez-vous vous expoſer aux « perils de la mer qui ſont infinis ! « que l'exemple de voſtre pere vous « inſtruiſe. «

Telemaque, touché de ſa tendreſſe, luy répond : Ayez bon cou- « rage, ma chere nourrice, ce deſſein « ne m'eſt pas venu dans l'eſprit ſans « l'inſpiration de quelque Dieu. Mais « jurez-moy que vous ne le découvrirez « à ma mere que l'onziéme, ou « le douziéme jour aprés mon départ, « de peur que dans les tranſports de « ſa douleur, elle ne meurtriſſe ſon « beau viſage. Que ſi avant ce terme « elle a d'ailleurs quelque nouvelle « de mon abſence, & qu'elle vous « ordonne de luy dire la verité, alors « vous ſerez quitte de voſtre ſerment. «

Il parla ainſi, & Euryclée prenant les Dieux à temoin, fit le plus grand de tous les ſerments. Quand

elle eut juré, & expliqué ce qu'elle promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, & Telemaque remontant dans ſon Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déeſſe Minerve, qui ne perdoit pas de vûë ce qu'elle vouloit executer, prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à ſe rendre ſur le rivage à l'entrée de la nuit, & demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, ſon navire. Il le promet volontiers & avec grand plaiſir. Le ſoleil cependant ſe couche, & la nuit répand ſes noires ombres ſur la terre. Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui eſt neceſſaire pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'aſſemblent preſſez par la Déeſſe, qui pour aſſûrer encore davantage le ſuccé

de ſon entrepriſe, va au Palais d'Ulyſſe & verſe un doux ſommeil ſur les paupieres des Pourſuivants. Les fumées du vin font leur effet, ils ne peuvent plus ſe ſoutenir, les coupes leur tombent des mains; ils ſe diſperſent dans la ville & vont à pas chancelants chercher à ſe coucher, n'ayant plus la force de ſe tenir à table, tant ils ſont accablez de ſommeil.

Alors Minerve, prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire ſortir de ſon Palais. Telemaque, luy dit-elle, « tous vos compagnons ſont preſts à « faire voile, ils n'attendent plus que « vos ordres, allons donc & ne dif- « ferons pas davantage noſtre dé- « part. «

En achevant ces mots elle marche la premiere & Telemaque la ſuit. A leur arrivée ils trouvent ſur le rivage leurs compagnons tout preſts, & Telemaque leur adreſſant

» la parole, leur dit : Allons, mes
» amis, portons dans le vaiſſeau tou-
» tes les proviſions neceſſaires ; je les
» ay fait préparer dans le Palais, ma
» mere n'en ſçait rien, & de toutes
» les femmes il n'y en a qu'une ſeule
» qui ſoit du ſecret. En meſme temps
il ſe met à les conduire luy-meſ-
me ; ils le ſuivent. On porte toutes
les proviſions & on les charge ſur
le vaiſſeau, comme le Prince l'avoit
ordonné. Tout eſtant fait, il monte
le dernier. Minerve qui le conduit
ſe place ſur la poupe, & Telema-
que s'aſſied prés d'elle. On délie les
cables, les rameurs ſe mettent ſur
leurs bancs. Minerve leur envoye
un vent favorable, le Zephyre, qui
de ſes ſouffles impetueux fait mu-
gir les flots. Telemaque haſtant ſes
compagnons, leur ordonne d'appa-
reiller. Pour ſeconder ſon empreſ-
ſement, ils dreſſent le maſt, l'aſſû-
rent par des cordages & déployent
les voiles : le vent ſoufflant au mi-

feu les enfle, & les flots blanchis d'écume gemiſſent ſous les avirons. Le vaiſſeau fend rapidement le ſein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes & font des libations aux Immortels, ſur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainſi toute la nuit. & pendant le lever de l'aurore.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Livre II.

Page 117. *Mit ſur ſes épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit ſur ſes épaules une eſpée*, ce qui marque certainement que c'eſtoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a desja vû dans l'Iliade.

Tenant au lieu de ſceptre une pique] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une aſſemblée où il ſçavoit bien qu'il ſeroit au milieu de ſes ennemis.

Page 118. *Et ſuivi de deux chiens ſes gardes fidelles*] Dans ces temps heroïques on ſe ſervoit beaucoup de chiens. Nous avons vû dans l'Iliade qu'Achille en nourriſſoit de fort grands, & qu'il s'en ſervoit pour la garde de ſon camp. Mais, dit-on, voilà une belle circonſtance à marquer dans une grande Poëſie, *Telemaque ne mar-*

loit pas ſeul, il eſtoit ſuivi de deux chiens.
Il ſeroit bon que ces grands critiques ſe ſouvinſſent que la Poëſie eſt comme la Peinture, qui tire de grandes beautez des coutumes les plus ſimples. Et que non ſeulement dans la Poëſie, mais dans la Proſe meſme, on prend plaiſir à voir relever les moindres choſes qui marquent les uſages des anciens temps. Ce qu'Homere dit icy de Telemaque n'eſt pas different de ce que la ſainte Eſcriture nous dit de Tobie, cent cinquante ans ou environ aprés Homere, *Profectus eſt autem Tobias, & canis ſecutus eſt eum,* Tob. 6. 1. Virgile n'a pas dédaigné la meſme circonſtance, car dans le liv. 8. en parlant d'Evandre, il dit :

Necnon & gemini cuſtodes limine ab alto
Procedunt, greſſumque canes comitantur herilem.

Et c'eſt ce que les plus grands Peintres ont imité.

Et les vieillards s'éloignent par reſpect] Les *vieillards*, c'eſt à dire, les Princes & les Principaux d'Ithaque ; c'eſt un mot de dignité qui ne marque pas tousjours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui eſtoient à cette aſſemblée eſtoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par reſpect, autant ſes ennemis que les autres ; Dieu imprime ſur

les Princes un caractere de majesté qui se fait tousjours sentir, & qui leur attire les respects qui leur sont dûs.

Le heros Egyptius parla le premier] Voilà à Ithaque un Prince appellé *Egyptius*. Cela se pratiquoit souvent, des noms patronymiques ou empruntez des lieux, devenoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit estre d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

Et il fut le dernier qu'il devora] Il y a dans le Grec, *& il en fit son dernier repas*. Les anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime icy d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit son dernier repas*,

.....πύματον δ' ὠπλίσατο δόρπον,

presentent trois sens. Le premier, *Que cet Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que le Cyclope devora ;* Le second, *Que ce fut luy dont il fit le dernier repas de la journée*, c'est à dire, le *souper ;* Et le troisiéme, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monstre, qui aprés avoir perdu son œil, renonça à la vie & mourut.* Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû survivre à son infortune. Le dernier sens n'est nullement fondé dans Homere. Le

ſecond eſt froid, car il n'eſt pas queſtion icy s'il devora Antiphus à diner ou à ſouper. Le premier ſens me paroiſt le ſeul veritable, Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulyſſe que ce Cyclope devora.

Cette conſolation n'empeſchoit pas ce malheureux pere] Homere n'explique pas ſi ce pere eſtoit inſtruit du malheureux ſort de ſon fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit; d'où l'auroit-il ſçû? Son affliction venoit ſans doute de l'opinion où il eſtoit, qu'il avoit peri avec Ulyſſe.

Page 119. *Nous n'avons vû tenir icy d'aſſemblée ni de conſeil depuis le départ du divin Ulyſſe*] Homere veut peindre par là le grand deſordre qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'avoit pas eſté en âge de tenir des Conſeils. Penelope ne le pouvoit, car outre que ce n'eſtoit pas l'employ des femmes, elle ne l'auroit pû quand elle l'auroit voulu; Laërte eſtoit trop vieux, il s'eſtoit meſme retiré, & les amis qui reſtoient à Ulyſſe n'auroient oſé l'entreprendre, de peur de s'attirer les Pourſuivants.

Qui eſt donc celuy qui nous a aſſemblez?] Egyptius n'ignoroit pas ſans doute que c'eſtoit Telemaque, mais il fait ſemblant de l'ignorer pour tirer de cette ignorance un

prétexte de parler le premier, & pour faire entendre adroitement à ce jeune Prince qu'il a encore des amis, ſans s'attirer la haine des Pourſuivants, qui pouvoient prendre pour eux ſes paroles. Cette adreſſe produit un tres bon effet, car elle encourage Telemaque & le remplit d'eſperance, & elle luy épargne l'embarras où il auroit eſté s'il luy avoit fallu ouvrir l'aſſemblée & parler le premier. Un jeune homme qui n'a point d'experience a beſoin d'eſtre aydé.

Qui que ce ſoit, c'eſt ſans doute un homme de bien] Il en juge ainſi, parce que dans ce deſordre il n'y avoit qu'un homme de bien qui puſt avoir le courage d'aſſembler un Conſeil.

Et le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour luy toutes ſes paroles, il en tire un bon augure, c'eſt pourquoy Homere dit, χαῖρε δὲ φήμῃ· Φήμη ſignifie icy *omen*.

Page 120. *Et aprés que le heraut Peiſenor luy euſt mis dans les mains ſon ſceptre*] Les Roys & les Princes portoient ordinairement leur ſceptre quand ils alloient aux aſſemblées, aux conſeils, & quand ils ne le portoient pas, ils avoient prés d'eux des he-

ruts qui le portoient & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient besoin de cette marque de leur dignité. Il en estoit de mesme des juges; ils n'avoient pas le sceptre quand ils estoient assis pour écouter les parties, mais quand ils se levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des herauts, comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XIII. de l'Iliade. *Leurs sceptres sont entre les mains des herauts qui les tiennent prés d'eux, & quand ils se levent l'un aprés l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un heraut ces sceptres, caractere sacré de la justice.* Il en est icy de mesme de Telemaque, il ne porte pas son sceptre, mais quand il va parler, il le prend de la main de son heraut.

Un grand malheur, que dis-je! deux malheurs épouvantables] C'est le sens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par μακρὸν, *un grand malheur*, & ensuite se reprenant, il dit, δοιὰ, *deux malheurs*. Ce discours est plein de force & d'adresse.

Que vous trouviez en luy bien moins un maistre qu'un pere plein de douceur] Car les Roys, qui sont seulement maistres & qui ne sont pas peres, ne sont pas de bons Roys. Herodote semble avoir pris d'icy ce qu'il dit

de Cambyſe & de Cyrus. Καμβύσης μὲν δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ. *Cambyſe eſtoit un maiſtre, & Cyrus un pere.*

Et l'autre, qui met le comble au premier] Le Grec dit, *& l'autre qui eſt beaucoup plus grand.* Et j'ay vû des gens qui eſtoient choquez de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les deſordres de ſa maiſon eſtoient un plus grand malheur que la mort de ſon pere. Mais c'eſt une délicateſſe ſans raiſon. Il eſt naturel qu'un fils perde ſon pere, c'eſt le cours de la nature, & ce malheur, quoy-que grand, eſt ſans comparaiſon moindre pour un Prince, que de voir des eſtrangers s'emparer de ſa maiſon, s'attacher à ſa mere malgré elle, diſſiper ſon bien, & vouloir le chaſſer du throne.

Page 121. *Et ce ſont les principaux de mon Royaume*] C'eſt à dire, de ceux qui devroient eſtre les plus fidelles à Ulyſſe & à moy. Telemaque parle ainſi pour augmenter l'indignation du peuple, car de cent huit Pourſuivants il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

Qui donneroit une groſſe dot à ſa fille] Car la premiere dot, qu'il luy avoit donnée en la mariant à Ulyſſe, devoit demeurer à

ſon fils. Une femme donc en ſe remariant ne portoit point à ſon ſecond mary le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfants, à moins que ſes enfants ne l'euſſent maltraittée ; cela me paroiſt remarquable.

Et tout mon bien ſe diſſipe] Καπάνεται, c'eſt à dire, *ſe perd, ſe conſume*, ἄνεται, ὄλυται, ἀναλίσκεται.

Mais il viendra un jour que je leur paroiſtray terrible] Il m'a paru qu'on a tousjours mal expliqué ce vers,

..... Ἦ ἢ ἔπειτα
Λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα.

Car on l'a expliqué, *& je ſuis encore foible*. Mais ce n'eſt point du tout là le ſens. C'eſt une parentheſe. Aprés que Telemaque a dit, *& que je ne ſuis pas encore en âge de m'y oppoſer*, il adjoute comme par une eſpece d'inſpiration, *mais il viendra un jour que je leur paroiſtray terrible.* Λευγαλέος ſignifie *foible, expoſé aux injures*, mais il ſignifie auſſi *terrible, pernicieux*, & il eſt icy dans cette derniere ſignification ; le mot ἔπειτα ſeul le prouve. Cela donne beaucoup de force au diſcours de Telemaque, & eſt tres propre à encourager ſes ſujets.

Je n'ay pas encore appris à manier les armes] Homere dit, *je n'ay pas encore appris la valeur.* Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'eſt une ſcience comme toutes les autres vertus. C'eſt ce que Socrate a démonſtré. On peut voir le dialogue de Platon intitulé *Lâches* ou *de la valeur.*

Page 122. *Reſpectez les peuples voyſins; évitez leurs reproches*] Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, ſont immanquablement regardez comme infames, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

Ils n'en faſſent tomber ſur vos teſtes la punition qu'elles meritent] Car Dieu ne punit pas ſeulement ceux qui commettent ces actions ſi indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre & qui n'ont pas le courage de s'y oppoſer.

Et de Themis qui preſide aux aſſemblées, & qui aſſûre ou renverſe tous les conſeils] Il y a ſeulement dans le Grec, *& de Themis qui forme ou diſſipe les aſſemblées des hommes.* Euſtathe fait entendre qu'Homere parle ainſi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux aſſemblées une ſtatuë de Themis, & de la remporter quand les aſſemblées eſtoient finies. Et de cette

maniere c'eſtoit Themis qui formoit les aſſemblées & qui les congedioit. Mais outre que je n'ay vû nulle part aucun veſtige de cette coutume, & que je ne croy pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité, je ſuis perſuadée qu'Homere dit icy quelque choſe de plus profond & de plus utile. Aſſurement il veut faire entendre qu'il n'y a que la juſtice qui aſſure les déliberations qu'on prend dans les conſeils, elle les fait réüſſir quand elles ſont juſtes, & elle les renverſe & les diſſipe quand elles ſont oppoſées à ſes loix.

Que ſi jamais le divin Ulyſſe avec un cœur ennemi vous a accablez de maux, vengez-vous en ſur moy] Les peuples ne peuvent ſans injuſtice & ſans impieté conſerver du reſſentiment, ni ſe venger des injuſtices de leur Roy legitime, beaucoup moins encore s'en venger ſur ſon fils innocent ; mais il faut qu'un Prince ſoit bien aſſuré que ſes ſujets n'ont aucun ſujet de ſe plaindre de ſon pere, pour oſer reveiller ainſi leur reſſentiment, & ſe livrer à toute leur haine, ſurtout dans le deſordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance ; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulyſſe, qu'il eſtoit doux à ſes peuples comme un pere à ſes enfants.

Page 123. *Il me ſeroit beaucoup plus*

avantageux que ce fuſt vous] Telemaque prévient icy une réponſe que ſes ſujets pouvoient luy faire, *ce n'eſt pas nous qui diſſipons voſtre bien.* Et il leur dit qu'il ſeroit plus avantageux pour luy qu'ils le diſſipaſſent eux-meſmes, que de ſouffrir, comme ils font, que d'autres le diſſipent, & il en donne une fort bonne raiſon.

Vous me précipitez dans des maux ſans remede] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront devoré, conſumé? il faut donc leur déclarer la guerre. Mais comment le faire quand on eſt ruiné! L'autheur du *Parallele* a ſi peu compris le ſens de ces paroles de Telemaque, qu'il en tire occaſion de ſe mocquer d'Homere ſelon ſa bonne coutume. *Dés le matin,* dit-il, *Telemaque ſort aprés avoir chauſſé ſes beaux ſouliers: il aſſemble ſon conſeil où il repreſente que les Amants de ſa mere mangeoient ſes bœufs, ſes moutons & ſes chevres graſſes; qu'il ne ſe ſoucieroit pas que d'honneſtes gens, tels que ſont ceux de ſon conſeil, les mangeaſſent, parce qu'il ſçait qu'ils les payeroient bien, ce qu'il ne peut pas eſperer des Amants de ſa mere. Et tout cela il le dit en pleurant.* N'eſt-ce pas là un judicieux Critique!

Et il jette à terre ſon ſceptre] Pour mieux marquer ſon indignation, & comme pour

dire qu'il ne ſe ſoucioit pas de regner ſur des peuples qui trahiſſoient ſes intereſts, & qui n'avoient pas pour luy les ſentiments qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'Iliade Achille dans ſon emportement contre Agamemnon, jette de meſme ſon ſceptre, & j'en ay expliqué les raiſons.

Telemaque, qui témoignez dans vos diſcours tant de hauteur & tant d'audace] Euſtathe a pris icy le mot ὑψαγόρης pour un homme *qui exagere.* Mais je ne croy pas qu'Homere l'ait employé dans ce ſens-là, car il n'eſt pas meſme vray que Telemaque exagere. Il ſignifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroiſtra terrible*, & cela confirme l'explication que j'ay donnée à ce vers.

Page 124. *C'eſt la Reyne elle-meſme*] Ce diſcours d'Antinoüs eſt le diſcours d'un inſolent, à qui la paſſion oſte l'uſage de la raiſon. Comment Penelope peut-elle eſtre cauſe de tous ces deſordres ? parce qu'elle refuſe de ſe remarier, les Princes ſont-ils en droit de vivre à diſcretion chez elle & de la ruiner ?

Qu'elle élude toutes les pourſuites des Grecs] J'ay taſché de rendre toute la force

de ce mot ἀτίμβει θυμον ; ἀτέμβειν signifie proprement *priver.* Au reſte ce diſcours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoiſſance que Telemaque a pour ſa mere. Car quelle ſageſſe dans cette conduite, & quelle amour Penelope ne marque-t-elle pas à ſon fils & à ſon mary ?

A une toile tres fine & d'une immenſe grandeur] La fineſſe & la grandeur marquent le grand travail, & par conſequent la longueur du temps que cet ouvrage demandoit. Au reſte j'ay conſervé icy le mot de *toile*, parce que noſtre langue l'a conſacré à cette hiſtoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a meſme fait un proverbe. Je me contente d'avertir que φᾶρος n'eſt point une toile, mais un *voile*, une de ces riches étoffes dont les Princeſſes & les grandes dames faiſoient proviſion, & qu'elles prodiguoient dans les funerailles des perſonnes qui leur eſtoient cheres, c'eſt pourquoy Andromaque dans la frayeur qu'elle a que le corps de ſon mary ne ſoit déchiré ſur le rivage & en proye à la corruption, dit : *Helas à quoy nous ſervent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui ſont l'ouvrage de mes femmes !* A la fin du Livre XXII.

Page 125. *Je la prépare pour les funé-*

railles de Laërte] Quoy-que ce ne ſoit icy qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuſer ſes amants par un ouvrage qu'elle a deſſein de ne pas finir, cela n'empeſche pas que ce choix ne luy faſſe honneur & ne marque ſa grande ſageſſe, d'avoir préferé à tout autre amuſement une occupation convenable & pieuſe. C'eſtoit la coutume des Princeſſes & de toutes les dames vertueuſes & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'uſage de leur maiſon, & pour avoir de quoy honorer les funerailles des perſonnes qui leur eſtoient cheres.

Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, ſi j'avois laiſſé ſans drap mortuaire] C'eſtoit ſans doute une partie de la pieté des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funerailles de leurs peres, de leurs beauperes, de leurs maris, & celles qui y manquoient eſtoient expoſées aux reproches des autres. La décence & le grand ſens des paroles de Penelope n'ont pas empeſché l'autheur du Parallele de s'en mocquer. *Penelope,* dit-il, *diſoit à ſes amants qu'ils attendiſſent qu'elle euſt achevé ſa toile, dont elle vouloit faire un drap pour enſevelir ſon pere, ne voulant pas que ſes voyſines luy reprochaſſent qu'un homme auſſi riche que ſon pere n'euſt pas un drap pour l'enſevelir.*

Quelle miſere, quelle pauvreté !

Une de ſes femmes, qui eſtoit de la confidence, nous a avertis] Homere prépare desja le Lecteur à ce qu'il luy apprendra enfin du mauvais commerce que les Pourſuivants avoient avec les femmes de Penelope, & du chaſtiment qu'Ulyſſe en fit.

Page 126. *Et obligez-la à ſe déclarer en faveur de celuy que ſon pere choiſira & qu'elle trouvera le plus aimable*] Homere joint fort bien l'authorité du pere avec le conſentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope ſans ſon conſentement, & Penelope eſtoit trop ſage pour ſe remarier ſans l'authorité de ſon pere.

Tandis qu'elle perſiſtera dans le deſſein que les Dieux luy ont inſpiré] Ils reconnoiſſent que ce ſont les Dieux qui ont inſpiré le deſſein à Penelope, ils ſont donc de leur propre aveu des impies de s'y oppoſer. Tous ces traits meritent d'eſtre remarquez, car ils ſont beaucoup pour la beauté & la juſteſſe des caracteres.

Il eſt vray que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner] Antinoüs veut inſinüer par là à Telemaque que Penelope ne tient pas

cette conduite par amour pour Ulyſſe & pour luy, mais par vanité, pour s'acquerir un renom par cette longue reſiſtance, & qu'elle ſacrifie à cette vanité toute la fortune de ſon fils.

Page 127. *Que Penelope n'ait donné la main à celuy qui luy ſera le plus agréable*] Voicy un de ces paſſages qui ont un ſens prophetique, qui n'eſt pas celuy de l'autheur, & ces paſſages ſont un veritable plaiſir au Lecteur inſtruit. Il arrivera que les Pourſuivants ne ſortiront veritablement du Palais qu'aprés que Penelope ſera mariée à celuy qui luy ſera le plus agréable, car leurs cadavres ne ſeront emportez qu'aprés que Penelope ſera réünie à ſon cher Ulyſſe. *Remarquez*, dit Euſtathe, *cet augure enveloppé, caché.* Σημείωσαι δ' ἐν τούτοις φήμιν ἐσημασμένην, &c. Et il adjoute, ἐπαινετέος ἄρα καὶ τῶν τοιούτων ὁ ἀοιδότατος ποιητής. *Ce Poëte tres gracieux merite d'eſtre loüé encore par ces endroits.* Il y en a un ſemblable dans le IX. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque tom. 2. pag. 472.

Antinoüs, il n'eſt pas poſſible] Euſtathe a fort bien ſenti que cette réponſe de Telemaque eſt ſerrée, conciſe & pleine de force.

Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a

nourri elle-meſme] Telemaque temoigne icy ſa reconnoiſſance à ſa mere, non ſeulement de ce qu'elle luy a donné la naiſſance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'eſt à dire allaité, car les femmes, & ſur-tout les Princeſſes & les Reynes avoient desja commencé à ſe ſoulager de ce penible devoir que la nature ſemble impoſer, & à donner leurs enfants à des nourrices, ce qu'Euſtathe appelle fort ingenieuſement *une ſorte d'expoſition.* Nous en voyons des exemples frequents dans l'Ecriture ſainte: Ulyſſe meſme avoit eſté allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicateſſe, elle avoit nourri ſon fils.

Mais ſuis-je en eſtat de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes, comme il faudra le faire neceſſairement ſi je renvoye ma mere ſans autre raiſon que ma volonté] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage. Il paroiſt que telle eſtoit la coutume de ces temps-là. Un fils qui chaſſoit ſa mere de chez lui contre droit & raiſon, eſtoit obligé de lui rendre ſa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à ſon mary, car il eſtoit bien juſte que cette ingratitude fuſt punie. Mais ſi la mere ſe retiroit d'elle-meſme pour ſe remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eû en mariage, demeuroit à ſon fils qui eſtoit ſon heritier legitime. Malgré cet uſage, un ſcru-

pu-

pule tres mal fondé a donné fort mal à propos la torture à ces deux vers. Euſtathe rapporte qu'il y a eû des Critiques qui ſe ſont imaginé que cette raiſon de Telemaque, que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnez à ſa fille en la mariant, marque un intereſt trop ſordide, & jette ſur ce Prince une note d'avarice qu'il eſt bon de luy épargner, & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce paſſage :

..... Κακον δέ με πολλ' ἀποτίνειν,
Γαμεῖν αἶψ' αὐτὸς ἑκων' ἀπὸ μητέρα πέμψω·

Et par cette ponctuation ils luy ont donné un ſens tres different, car ils ont prétendu que ce πολλ' ἀποτίνειν ne doit pas s'entendre des richeſſes, mais des peines que la juſtice divine impoſe aux méchants : ils veulent donc qu'on traduiſe, *Quel malheur pour moy de payer à la juſtice Divine tout ce que je luy devrois, ſi je renvoyois volontairement ma mere à ſon pere Icarius !* Mais encore une fois ce ſens eſt inſoutenable, & n'eſt fondé que ſur un ſcrupule tres faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit luy rendre ſa dot, il ne parle pas ainſi par avarice, mais il prend les Pourſuivants par leur foible pour les refroidir, car ces Princes recherchant Penelope plus pour ſes richeſſes que pour ſa beauté, n'auroient plus

tant d'empreſſement s'ils voyoient qu'il la renvoyaſt, car il ne pourroit la renvoyer qu'à ſon pere Icarius, & en la renvoyant il ſeroit obligé de luy rendre tous les biens qu'elle avoit apportez. Ce qui n'eſtoit nullement l'intention des Pourſuivants, ils vouloient que Telemaque l'obligeaſt de ſe retirer chez ſon pere, afin que cette Princeſſe, pluſtoſt que de ſe reſoudre à retourner chez luy, ſe déterminaſt enfin à ſe donner à l'un d'eux; & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendiſt à Icarius la dot qu'il avoit donnée, car ils ſçavoient bien qu'il ne la rendroit point à un ſecond mary qu'elle auroit épouſé par force & ſans ſon conſentement. Il y a dans ce paſſage plus de fineſſe que ces Anciens n'ont crû. Je pourrois adjouter d'autres raiſons, mais celles-là ſuffiſent.

Page 128. *Aprés que ma mere chaſſée de ma maiſon auroit invoqué les redoutables Furies*] Nous avons vû dans le IX. Livre de l'Iliade tom. 2. pag. 106. que Phœnix dit *que ſon pere fit contre luy les plus noires imprécations & qu'il invoqua les terribles Furies.* Dans le meſme livre pag. 114. nous avons vû *que la Furie qui erre dans les airs & qui a tousjours un cœur implacable & ſanguinaire, entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre ſon fils Meleagre.* Et enfin nous avons vû en

core dans le XXI. liv. tom. 3. pag. 234. que Pallas aprés avoir renverſé Mars ſous une pierre qu'elle luy avoit jettée, luy dit: *Les Furies vengereſſes ont donc executé les imprécations que ta mere a proferées contre toy.* Tous ces paſſages ſont voir que les payens ont eû une ſi grande idée de l'honneur & du reſpect que les enfants doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies eſtoient particulierement commiſes pour punir les enfants qui manquoient à ce reſpect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offenſez auroient faites contre eux. Cette idée eſt grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfants. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'eſtre la proye des Furies? C'eſt dans ce ſens qu'Iris dit à Neptune dans le XV. liv. de l'Iliade tom. 2. pag. 358. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies ſuivent tousjours les aiſnez pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les aiſnez ſont reſpectables aux cadets comme les peres. On peut voir là les Remarques pag. 599. Telemaque veut donc ſe mettre à couvert d'un pareil malheur.

Sortez de mon Palais, allez ailleurs] Telemaque repete icy ſept vers qu'il a desja dits dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuſe pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il ſeroit à deſi-

rer que ſon exemple nous donnaſt le courage de repeter à propos ce qui a desja eſté bien dit à propos, mais la délicateſſe trop ſuperbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle eſt ſi bleſſée, & il faut obéïr à ce gouſt.

Page 129. *Ils marquent par leurs regards toutes les teſtes des Pourſuivants & leur prédiſent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les teſtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Euſtathe, l'œil de la Muſe meſme, mais voilà le merveilleux, & puiſque la Muſe le voit, il faut l'en croire.

Car aprés s'eſtre enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou] Euſtathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faiſant violence à ce texte, luy donnoient cette explication tres incroyable, *Car aprés avoir enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou des Pourſuivants*, comme ſi ces aigles ſe fuſſent rabattus ſur ces Princes, & leur euſſent déchiré le viſage & le cou avec leurs ſerres. Mais cela eſt trop éloigné de la vrayſemblance, & le premier ſens eſt le ſeul naturel. Jamblique dit meſme qu'il a vû de ces oyſeaux qui ſe déchirent eux-meſmes pour prédire des choſes qui doivent arriver.

A droite] C'eſt à dire, du coſté de l'Orient qui eſtoit le coſté heureux.

Car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir] Comme on n'eſt pas aujourd'huy ſi éclairé ſur le vol des oyſeaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je croy qu'il n'eſt pas inutile d'en donner icy une explication circonſtanciée. *Les deux aigles*, ſont Ulyſſe & Telemaque. *Jupiter les fait partir*, car ils ſont tous deux inſpirez & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne*, car ils viennent tous deux de leur maiſon de campagne où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer*, car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroiſſent tranquilles. *Ils ſe trouvent tousjours l'un prés de l'autre*, car le pere & le fils ſe ſoutiennent & courent au meſme but. *Mais lorſqu'ils ſont arrivez au deſſus de l'aſſemblée*, dés qu'Ulyſſe & ſon fils ſont arrivez dans la ſale où les Pourſuivants ſont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les teſtes des Pourſuivants, car ils les tüent les uns aprés les autres. *Aprés s'eſtre enſanglanté la teſte & le cou*, car ils immolent à leur reſſentiment ceux de leurs ſujets qui eſtoient coupables, & pour des Princes c'eſt ſe déchirer & ſe ſaigner eux-meſmes que d'immoler leurs ſujets. *Ils traverſent la ville*

& regagnent leur aire, car aprés cette terrible execution, ils vont à la maiſon de campagne de Laërte, où ils ſont chez eux. Voila l'explication naturelle de ce prodige qui eſt tres ingenieux. Grotius trouve que cet augure reſſemble fort au ſonge du grand Pannetier, qui ſongea qu'il portoit ſur ſa teſte trois corbeilles de farine, que dans celle qui eſtoit au deſſus il y avoit toutes ſortes de pains & de paſtiſſeries, & que les oyſeaux des cieux venoient en manger. *Geneſ. 40. 16. 17.* Comme dans ce ſonge ces oyſeaux préſagent la mort du grand pannetier en allant manger le pain qu'il portoit ſur ſa teſte, de meſme dans Homere ces aigles préſagent la mort des Princes, en marquant leurs teſtes par leurs regards. C'eſt peut-eſtre ſur un paſſage comme celuy-cy & autres ſemblables, qu'on a fondé la ſcience de la divination par le vol des oyſeaux.

Page 130. *Pluſieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous ſommes menacez du meſme ſort*] Halitherſe ſçait bien qu'il n'a rien fait contre Ulyſſe, mais pour mieux perſuader la verité qu'il annonce, il ſe met du nombre de ceux qui ſont menacez. Cela eſt plus fort. Si Halitherſe craint pour luy, que ne doivent pas faire les autres!

Prenons enſemble des meſures pour l'éviter

Voicy donc un prophete qui eſt perſuadé qu'on peut éviter les maux dont on eſt menacé, & que Dieu a déclarez par des ſignes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les decrets du ciel. Cela s'accorde fort bien avec la ſaine Theologie.

Page 131. *Lorſque les Grecs monterent à Ilion*] Je croy avoir remarqué ailleurs qu'on diſoit *monter* de tous les voyages qu'on faiſoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du monde comme les plus élevées.

Je luy avois prédit] Dans ces deux vers & demi Halitherſe remet devant les yeux tout le ſujet de l'Odyſſée. Homere inſinuë par-là fort adroitement que ce ſujet n'eſt pas un ſujet feint, mais une hiſtoire tres veritable, puiſque tout ce qui arrive à Ulyſſe avoit eſté prédit meſme avant le départ des Grecs. Cela eſt dit ſi naturellement & avec tant de vrayſemblance, qu'il eſt preſque impoſſible de n'y eſtre pas trompé.

On voit tous les jours une infinité d'oyſeaux voler ſous la voute des cieux, & ils ne ſont pas tous porteurs de préſages] Eurymaque n'oſe pas nier & détruire tous les augures, tous les préſages qui ſe tiroient du vol des

oyſeaux, car cet art eſtoit trop generalement receû & trop accredité, & il avoit vû meſme que toute l'aſſemblée avoit eſté frappée du prodige qui venoit d'arriver, *les Grecs n'eurent pas pluſtoſt apperceû ces oyſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur.* Que fait-il donc ! il ſe jette ſur le general ; il y a une infinité d'oyſeaux qui volent ſur nos teſtes ſans rien ſignifier. Oüy : mais eſt-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font icy ! Ce qu'ils font d'extraordinaire n'eſt-ce pas une marque ſeure de leur miſſion ? Il eſt bon de remarquer qu'Homere eſt ſi religieux, qu'il appuye & confirme tousjours la Religion receûë. Dans le XII. Liv. de l'Iliade tom. 2. p. 237. Hector pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroiſtre tout à coup, tenant en ſes ſerres un dragon épouventable, jettoit la frayeur dans tous les eſprits, luy dit : *Vous nous exhortez d'obéïr à des oyſeaux, qui d'une aiſle inconſtante & legere fendent les airs, à des oyſeaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la ſuite juſtifie Polydamas. Il en eſt de meſme icy. Sophocle, qui eſt le plus grand imitateur d'Homere, ſe ſert de la meſme adreſſe pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'OEdipe Jocaſte, pour conſoler ce malheureux Prince, luy dit : *Scachez que les hommes n'ont nullement l'art de prophetiſer,*

& je vais vous en donner des preuves. Et ces preuves ne ſont que confirmer la verité des propheties qu'elle veut nier. Quand elle dit enſuite pour ſe mocquer, *oracles des Dieux qu'eſtes-vous devenus !* Ils ſont devenus veritables. Et quand OEdipe luy-meſme dit: *Qui voudra deſormais ſe donner la peine d'écouter la voix des oyſeaux !* Il le dit quand ce qu'on luy rapporte fait voir que tout ce qui luy avoit eſté prédit, eſtoit accompli, & je ne ſçaurois mieux finir cette Remarque que par cette reflexion que je tire de celles de M. Dacier ſur cette piece. *Tout ce que ces Poëtes font dire contre les oracles & les augures, eſt une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de reſpecter tout ce qui vient de Dieu, lors meſme qu'ils ne peuvent le comprendre, & qu'il paroiſt le plus oppoſé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

Page 132. *Et tu n'exciterois pas contre nous*] Ἀνίεις, ἀνιέναι eſt un terme de chaſſe qui ſe dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher ſur la beſte.

Et cela pour quelque preſent que tu eſperes qu'il te fera pour recompenſer ton zele] Eurymaque veut décrier la prophetie d'Halitherſe,

en faiſant ſoubçonner qu'il eſt gagné par Telemaque, & que c'eſt un homme qui ne parle que par intereſt. Et cela eſt fondé ſur ce qu'il y avoit ſouvent de ces ſortes de prophetes à qui les preſents ouvroient la bouche; c'eſt pourquoy le Roy de Moab offroit tant de preſents à Balaam, pour le porter à maudire le peuple d'Iſraël. Mais les veritables prophetes diſent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choſes agréables, ce que Dañiel dit au Roy Baltazar, *Gardez vos preſents & les donnez à d'autres, je vous liray cette eſcriture, & vous en donneray l'explication.* Dan. verſ. 17.

Page 133. *Là ſes parents auront ſoin de luy faire des nopces magnifiques & de luy préparer des preſents*] J'ay expliqué ce paſſage dans le premier Livre. Eurymaque a bien ſenti la fineſſe cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire: *Suis-je en eſtat de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes?* C'eſt pourquoy il répond, *Renvoyez voſtre mere à ſon pere, qui luy fera des preſents, &c.* comme s'il diſoit, ce n'eſt point noſtre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que ſa fille a apporté à Ulyſſe, gardez-le; celuy qu'elle choiſira la prendra avec les preſents que ſon pere luy fera, nous n'en demandons pas davantage.

Quelque difficile qu'elle ſoit] Il appelle leur pourſuite difficile, parce qu'elle ne finiſſoit point : il y avoit prés de quatre ans qu'ils recherchoient cette Princeſſe, & ils n'eſtoient pas plus avancez que le premier jour.

Et jamais ce deſordre ne ceſſera] Il y a dans le texte, οὐδέ ποτ' ἴσα ἔσεται, Euſtathe l'a expliqué, *& jamais leurs biens ne ſeront égaux*, pour dire qu'ils diminüeront tousjours davantage, car il eſt bien ſeur qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, *& jamais les choſes ne ſeront égales*, pour dire, *jamais l'ordre ne ſera reſtabli.* Car l'ordre eſt deſigné par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui luy appartient.

Tandis qu'elle amuſera les Grecs en differant ſon mariage] L'expreſſion eſt remarquable, ὄφρα διατρίβῃσιν ἀχαιοὺς ὃν γάμον. Διατρίβειν ſignifie proprement *ſe divertir, joüer*, dit Heſychius. Mais dans Homere il ſignifie *retarder, traiſner, differer.* Et, ce qu'il y a de ſingulier, il le met avec l'accuſatif de la choſe & celuy de la perſonne.

A cauſe de ſa vertu] Eurymaque veut tousjours effacer de l'eſprit de Telemaque le ſoupçon qu'ils ne pourſuivent la Reyne que pour ſes richeſſes & pour le dépoüiller des biens qu'elle a apportez à ſon pere. Il tâche

de luy perſuader que ce n'eſt que pour ſa vertu.

Page 135. *Et Mentor ſe leva : c'eſtoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe*] Ce Mentor eſt un des amis d'Homere qui l'a placé icy par reconnoiſſance, parce qu'eſtant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empeſcha de continüer ſon voyage, il fut receu chez ce Mentor, qui eut de luy tous les ſoins imaginables.

Afin qu'il la conduiſiſt ſous les ordres du bon Laërte] Πείθεσθαί τε γέροντι, *pour obéïr au vieillard.* C'eſt à dire à Laërte. Ulyſſe en partant pour Troye, laiſſe la conduite de ſa maiſon à Mentor ; toute la maiſon doit obéïr à cet ami fidelle, mais cet ami fidelle eſt ſous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienſéance, & Homere ne perd aucune occaſion d'enſeigner aux enfants l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils ſont obligez de conſerver tousjours pour eux.

Qui eſt le Roy qui voudra deſormais eſtre moderé, clement & juſte !] Ce diſcours de Mentor eſt tres fort & tres digne d'un homme plein d'affection pour ſon maiſtre. Si les ſujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roy que pour un mé-

chant, où eſt le Prince qui voudra eſtre clement & juſte ? Les méchants ſujets ne meritent pas de bons Roys. Mais c'eſt parler en homme, car rien ne peut diſpenſer les Roys de la juſtice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidelité & du reſpect qu'ils doivent à leurs Roys.

Page 137. *Leocrite, fils d'Evenor, luy répondit*] Ce Leocrite eſtoit un des principaux d'Ithaque & un des Pourſuivants. Il veut juſtifier le peuple des reproches que Mentor luy a faits de ce qu'il ne s'oppoſoit pas aux deſordres & aux violences des Pourſuivants. Et toute la force de ſon raiſonnement roule ſur ce que des gens qui ſont tousjours enſemble à table, ſont capables de reſiſter à un plus grand nombre qui vient les attaquer, car outre que le vin donne des forces, ils combattent dans un lieu avantageux, & maiſtres des avenuës, ils s'en ſervent comme de défilez. Voilà une méchante raiſon à mon avis, & c'eſt le langage d'un poltron, mais ſon but eſt d'intimider le peuple encore davantage & de le contenir.

Mais que tout le peuple ſe retire pour vacquer à ſes affaires] Homere eſt fertile en traits qui marquent l'audace & l'inſolence de ces Princes, Telemaque a convoqué l'aſſemblée, & Leocrite qui n'a ni droit ni authorité

la congedie. Quand la violence regne, la juſtice peut bien quelquefois former des aſſemblées, mais l'injuſtice les rompt bientoſt.

Page 138. *Je penſe pourtant que ce voyage aboutira*] Il parle ainſi, parce qu'il ne doute pas que les Pourſuivants ne s'y oppoſent, & par ces paroles il veut meſme les y exciter.

Page 139. *Deſormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence*] Ce diſcours de Minerve eſt tres propre à encourager un jeune homme & à le porter à imiter la vertu de ſon pere, ſans ſe laiſſer rebuter par les difficultez que peuvent luy oppoſer ou la fortune ou ſes ennemis.

Et comme il eſtoit homme qui effectuoit toûsjours] Voilà une grande loüange d'Ulyſſe, il n'y avoit point d'obſtacles qu'il ne ſurmontaſt; la terre, la mer, les vents & les tempeſtes, les Dieux meſmes s'oppoſoient à luy & luy faiſoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque ſe rebutera-t-il donc pour quelques difficultez que les Princes luy oppoſent? cela ſeroit trop honteux, & il marqueroit par-là, ou qu'il n'eſt pas fils d'Ulyſſe, ou qu'il a dégeneré de ſa vertu.

Non ſeulement tout ce qu'il avoit entrepris,

mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une fois] Cet éloge eſt grand, il égale preſque Ulyſſe à la Divinité meſme, & en meſme temps c'eſt une grande inſtruction pour les Princes. Il n'y a point d'obſtacles qui doivent les empeſcher d'executer tout ce qu'ils ont entrepris de juſte & de raiſonnable, & meſme tout ce qu'ils ont dit ; car d'avoir entrepris ou dit une choſe juſte, & de ſe rebuter enſuite pour des difficultez, cela eſt indigne d'une ame noble & genereuſe. Cela me fait ſouvenir d'une merveilleuſe loüange que Callimaque donne au Roy Ptolomée à la fin de ſon hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a penſé. Il execute le ſoir toutes les grandes choſes qu'il a penſées le matin, & les moindres il les execute ſi-toſt qu'il les a penſées.* En cela bien different des Princes qui ſont des années entieres à executer les moindres choſes, ou qui ne les executent jamais.

Il eſt vray qu'aujourd'huy peu d'enfants reſſemblent à leurs peres] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut eſtre fils d'un homme vertueux ſans luy reſſembler, car il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir des enfants qui n'heritent point de la vertu de leurs peres : cela ne peut eſtre nié, les exemples en ſont trop frequents. Mais la Déeſſe fait voir qu'il n'en ſera pas de meſme de Telemaque qui fait desja paroiſtre les

grandes qualitez de ſon pere, il executera donc comme luy tout ce qu'il a reſolu.

Page 141. *Des compagnons qui vous ſuivront volontairement*] Et par conſequent de l'affection deſquels il ſera plus aſſeuré. Le mot Grec eſt beau, ἐθελοντῆρας. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'huy ce que nous appellons des *volontaires*.

Page 142. *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues*] Ces inſolents ſe mocquent des diſcours de ce Prince & du voyage qu'il medite.

Les Grecs auront ſoin de vous préparer toutes choſes pour voſtre départ] C'eſt une ironie, mais les hommes ont beau ſe mocquer, la ſageſſe accomplit tout ce qu'elle a réſolu.

Avec des inſolents comme vous, avec des impies qui ne reconnoiſſent ni loix humaines ni loix Divines] C'eſt la force de ce ſeul mot, ὑπερφιάλοισι.

Preſentement que je ſuis devenu homme] Il y a dans le Grec: *preſentement que je ſuis devenu grand*.

Que l'âge a augmenté mes forces] Mot à

mot : *Et que mon esprit est augmenté au dedans de moy.* Et l'on dispute beaucoup sur cette expression ; les uns veulent que par l'*esprit* Homere entende icy le cœur, la faculté irascible ; & les autres, que ce mot *esprit* soit pour *ame*, & qu'Homere explique icy une grande verité, qu'a mesure que le corps croist, les facultez de l'ame augmentent de mesme. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homere peut avoir dit.

Page 143. *Et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur & mon esprit*] Homere pensoit donc que la nature toute seule ne suffit pas, & qu'il faut qu'elle soit aidée par l'éducation. Dans la phrase d'Homere il y a une inversion, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι, est dit pour πυνθανόμενος τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούω. Car c'est en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant que l'on s'instruit, & que l'on devient capable d'entendre.

Comme un simple passager] Dans Homere ἔμπορος signifie un *passager* qui s'embarque sur le vaisseau d'un autre. Ceux qui sont venus aprés Homere ont affecté ce terme aux marchands, à ceux qui trafiquent ; & pour dire un passager, ils ont dit ἐπιβάτης.

Puiſque je ne puis obtenir] Le mot ἐπιβολος dont Homere ſe ſert icy eſt un mot heureux, pour dire ἐπιτυχὴς, *qui obtient.* Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en ſont ſervis aprés luy, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Euſtathe rapporte les exemples. Ceux qui ſont venus aprés eux ont negligé ce terme & l'ont laiſſé perir.

Prétend-il donc amener de Pylos & de Sparte des troupes] Tous ces expedients, que le Poëte imagine, ſervent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénoüements pour finir ſa fable. Mais il refuſe les uns, parce qu'ils eſtoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Hiſtoire, & que l'hiſtoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choiſit un qui eſtoit beaucoup plus difficile & en meſme temps plus noble, & que l'Hiſtoire ne contrediroit point.

Page 144. *Où veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre*] J'ay desja dit dans le 1. Liv. que c'eſt icy l'Ephyre de la Theſprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Cerauniens juſqu'au golphe d'Ambracie. Il l'appelle *terre graſſe,* πίειραν ἄρουραν, parce que le pays eſt fort bon. C'eſt pourquoy Strabon l'appelle χώραν εὐδαίμονα,

heureuſe contrée. Livre 7.

C'eſt-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine] C'eſt-là l'ironie la plus amere que pouvoient faire ces Princes, comme ſi tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entre eux tous ſes biens. Mais dans l'expreſſion Greque il y a une fineſſe que je n'ay pû conſerver. Les premiers qui ont parlé, on dit pag. 325. *voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal*, φόνον ἡμῖν μερμηρίξει. Et ceux-cy diſent, *il nous va faire bien de la peine*, ὀφέλλειεν πόνον ἄμμι. Ces derniers par ce mot πόνον font alluſion au mot φόνον des premiers, & pour détourner l'augure ils diſent, tout le mal qu'il va nous faire, c'eſt de nous donner la peine de partager ſon bien, ce qui ſera pour nous une grande fatigue. Cette remarque n'eſt que pour faire ſentir l'art de la compoſition. Cela peut n'eſtre pas inutile.

Car nous aurions celle de partager entre nous tous ſes biens] Cette expreſſion, comme dit Euſtathe, marque que les biens d'Ulyſſe eſtoient encore fort grands, puiſque ç'auroit eſté un travail, une peine meſme de les partager. Et Homere inſinuë en meſme temps que ces Princes eſtoient convenus que s'ils pouvoient eſtre défaits de Telemaque,

ils partageroient entre eux tous ſes biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choiſis euſſent quelque ſorte de conſolation.

Le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux du Roy ſon pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, &c.] Homere donne icy un trait de l'économie de ces temps héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vaſtes celliers où ils faiſoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes ſortes de proviſions des choſes neceſſaires à la vie. C'eſt pourquoy nous avons vû ſi ſouvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez luy des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

Des huiles d'un parfum exquis] On peut entendre icy, dit Euſtathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre auſſi des huiles préparées, des eſſences dont les Princes & les Princeſſes ſe parfumoient.

Page 145. *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque, comment l'auroit-elle nourri? elle avoit nourri Ulyſſe, comme cela paroiſt par le XIX. Livre, où Ulyſſe meſme luy dit, *vous m'avez allaité*. Si ce jeune Prince luy donne ce nom, c'eſt

que le mot Grec μᾶια eſt une appellation honorable dont les jeunes gens ſe ſervoient lorſqu'ils parloient à des femmes âgées qui eſtoient leurs inferieures, πρεσφώνησις πρὸς πρεσβύτην πμητικὴ, dit Heſychius.

Et donnez-moy du plus excellent aprés celuy que vous gardez] Telemaque temoigne ſon amour & ſon reſpect pour ſon pere juſques dans les moindres choſes. Il ne veut pas qu'on luy donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour ſon pere, quoy-que ſon retour luy paroiſſe fort incertain.

Page 147. *Mais jurez-moy que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onziéme, ou le douziéme jour*] On demandera icy ſans doute comment il eſt poſſible ou vrayſemblable que ce départ ſoit caché onze ou douze jours à une mere auſſi tendre que Penelope. Ce qui ne ſeroit ni poſſible ni vrayſemblable dans un autre temps, le devient à cauſe des deſordres des Pourſuivants. La Reyne ſe tenoit enfermée dans ſon appartement avec ſes femmes & ne paroiſſoit que rarement, ainſi elle pouvoit tres bien eſtre dix ou douze jours & plus encore, ſans eſtre informée du départ de ſon fils.

Que ſi avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon abſence] Car elle

pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ſes femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

Fit le plus grand de tous les ſerments] Il eſt bon de remarquer la proprieté des termes dont Homere ſe ſert icy, il dit ἀπώμνυ. Les Anciens, qui eſcrivoient correctement, mettoient cette difference entre ἐπομνύναι & ἀπομνύναι, qu'ἐπομνύναι ſervoit pour l'affirmative, c'eſtoit *jurer qu'on feroit telle choſe*, & ἀπομνύναι ſervoit pour la négative, c'eſtoit *jurer qu'on ne feroit pas telle choſe*. Avec le premier on mettoit ordinairement νὴ τὸν, ou ναὶ μὰ τὸν. Et avec le dernier on mettoit μὰ τὸν, ou bien οὐ μὰ τὸν. Homere dit d'Euryclée ἀπώμνυ, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce ſecret.

Page 148. *Et expliqué ce qu'elle promettoit*] Le Grec dit: *Et qu'elle eut achevé ſon ſerment*, c'eſt à dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit ; car c'eſtoit la coutume, afin qu'il n'y euſt point d'équivoque, l'on faiſoit expliquer nettement les choſes que l'on faiſoit jurer.

Prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre] Voilà une idée bien poëtique. Mais ſur

quoy eſt-elle fondée ! voicy ſon fondement, comme Euſtathe l'a fort bien expliqué. On venoit de ſortir du Conſeil, tous ceux d'Ithaque eſtoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire, ils le trouvoient tres juſte & l'image de ce Prince eſtoit gravée dans leur eſprit. Pour rendre cela poëtiquement, Homere dit que c'eſt Minerve elle-meſme qui prend la figure de Telemaque & qui parle à chacun. C'eſt ainſi que la belle Poëſie convertit en miracles les choſes les plus naturelles & les plus ſimples.

Et demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, ſon navire] Ce Poëte donne des préceptes juſques dans les noms meſmes de ceux qu'il fait agir. Voicy un homme d'Ithaque qui eſt aſſez fidelle à ſon Prince pour luy donner un vaiſſeau, & pour ne pas craindre de s'expoſer au reſſentiment des Princes. Que fait Homere pour loüer cette action indirectement ! Il appelle ce ſujet fidelle *Noëmon*, c'eſt à dire *prudent*, & il adjoute qu'il eſtoit fils de *Phronius*, c'eſt à dire fils du *ſenſé*. Il n'y a pas de plus grande marque de ſens & de prudence que d'eſtre fidelle à ſon Prince.

Et la nuit répand ſes noires ombres ſur la terre] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'eſt que l'ombre de la

terre qui cache le ſoleil pendant qu'il paſſe au deſſous.

L'équipe de tout ce qui eſt neceſſaire pour bien voguer] Le Grec dit : *Il y met toutes les armes que les bons vaiſſeaux portent ordinairement.* Il appelle donc *armes* tout l'équipement d'un navire, le maſt, les rames, les voiles, car il n'eſt point icy queſtion d'inſtruments de guerre. C'eſt pourquoy il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes*, pour dire qu'ils commencent à appareiller.

Page 149. *Et verſe un doux ſommeil ſur les paupieres des Pourſuivants*] Comment peut-on attribuer cecy à Minerve ? & comment peut-on dire que la ſageſſe meſme porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire ? Homere veut faire entendre ſans doute que la gouvernante, pour favoriſer le deſſein de ſon maiſtre, avoit fourni ce ſoir-là le vin plus abondamment.

Page 150. *On délie les cables*] Les cables qui eſtoient attachez au rivage pour arreſter les vaiſſeaux.

L'aſſeurent par des cordages] Par des cordages qui tiennent à la pouppe & à la proüe.

Et déployant les voiles] Le Grec adjoute *blanches*. Ce qui fait conjecturer, dit Euſtathe, qu'elles eſtoient de lin, & qu'elles eſtoient blanches à cauſe du bon augure.

Argument du Livre III.

TElemaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Neſtor qui fait un ſacrifice à Neptune ſur le rivage de la mer. Neſtor le reçoit avec toute ſorte de politeſſe, quoy-qu'il ne le connuſt pas. Il le fait placer au feſtin du ſacrifice ; le mene enſuite dans ſon Palais, luy raconte tout ce qui eſtoit arrivé aux Grecs pendant la guerre & leur départ de Troye. Et ayant appris de luy l'hiſtoire des Pourſuivants de Penelope & reconnu Minerve comme elle ſe retiroit, il fait un ſacrifice à cette Déeſſe, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & ſon fils pour le conduire. Ces deux Princes ſe mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maiſon de Diocles ; ils en partent le lendemain & arrivent à Lacedemone.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE III.

LE ſoleil ſortoit du ſein de l'onde, remontoit au ciel & commençoit à dorer l'horizon portant la lumiere aux Dieux immortels & aux hommes qui ſont répandus ſur la ſurface de la terre, lorſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la celebre Pylos. Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices ſur le rivage de la mer, & immoloient des taureaux noirs à Neptune. Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cents hommes, & chaque banc avoit pour ſa part neuf bœufs.

Ils avoient desja gousté aux entrailles & brussé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, & Telemaque descend le premier conduit par Minerve, qui luy adresse ces paroles.

» Telemaque, il n'est plus temps
» d'estre retenu par la honte; vous
» n'avez traversé la mer que pour ap-
» prendre des nouvelles de vostre pe-
» re, & pour tascher de découvrir
» quelle terre le retient loin de nous,
» & quel est son sort. Allez donc avec
» une hardiesse noble & modeste
» aborder Nestor; sçachons s'il n'a
» point quelque nouvelle à vous ap-
» prendre, ou quelque conseil à vous
» donner; prions-le de vous dire la
» verité avec sa franchise ordinaire.
» Il hait naturellement le mensonge;
» & la moindre dissimulation, car
» c'est un homme plein de probité &
» de sageste.

Telemaque luy répondit : Mentor, comment iray-je aborder le Roy de Pylos ! comment le saluë-ray-je ! Vous sçavez que je n'ay aucune experience du monde, & que je n'ay point la sageſſe neceſſaire pour parler à un homme comme luy ; d'ailleurs la bienſéance ne permet pas qu'un jeune homme faſſe des queſtions à un homme de cet âge.

Telemaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-meſme une partie de ce qu'il faudra dire, & l'autre partie vous ſera inſpirée par quelque Dieu ; car les Dieux, qui ont préſidé à voſtre naiſſance & à voſtre éducation, ne vous abandonneront pas en cette rencontre.

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la ſuit. Eſtant arrivez au lieu de l'aſſemblée, ils trouverent Neſtor aſſis avec ſes enfants, & autour de luy ſes compagnons qui préparoient le

feſtin, & faiſoient roſtir les viandes du ſacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas pluſtoſt apperceûs, qu'ils allerent au devant deux, les ſalüerent & les firent aſſeoir, & Piſiſtrate, fils aiſné de Neſtor, fut le premier qui, s'avançant, prit ces deux eſtrangers par la main, & les placea à table ſur des peaux eſtenduës ſur le ſable du rivage entre ſon pere & ſon frere Thraſymede. D'abord il leur preſenta une portion des entrailles des victimes, & rempliſſant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, & luy dit :

» Eſtranger faites vos prieres au
» Roy Neptune, car c'eſt à ſon feſtin
» que vous eſtes admis à voſtre arri-
» vée. Quand vous luy aurez adreſſé
» vos vœux & fait vos libations ſelon
» la coutume & comme cela ſe doit,
» vous donnerez la coupe à voſtre
» ami, afin qu'il faſſe aprés vous ſes
» libations & ſes prieres, car je penſe

qu'il eſt du nombre de ceux qui re- «
connoiſſent des Dieux, & il n'y a «
point d'homme qui n'ait beſoin de «
leur ſecours. Mais je voy qu'il eſt «
plus jeune que vous & à peu prés «
de mon âge, c'eſt pourquoy il ne «
ſera pas offenſé que je vous donne «
la coupe avant luy. «

En meſme temps il luy remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaiſir la prudence & la juſtice de ce jeune Prince, qui luy avoit preſenté à elle la premiere la coupe, & la tenant entre ſes mains, elle adreſſe cette priere au Dieu des flots :

Puiſſant Neptune, qui environ- «
nez la terre, ne refuſez pas à nos «
prieres ce que nous vous deman- «
dons ; comblez de gloire Neſtor & «
les Princes ſes enfants ; répandez «
ſur tous les Pyliens ſes ſujets la gra- «
cieuſe récompenſe de leur pieté & «
le prix de la magnifique hecatombe «
qu'ils vous offrent, & accordez- «

» nous, à Telemaque & à moy, un
» prompt retour dans noſtre patrie,
» aprés avoir beni les deſſeins qui
» nous ont fait traverſer la mer.
» Elle fit elle-meſme ces prieres, &
» elle-meſme les accomplit. Elle don-
» ne enſuite la double couple à Tele-
» maque qui fit les meſmes vœux.

Aprés que les chairs des victimes furent roſties & qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions & on ſervit. Quand la bonne chere eut chaſſé la faim, Neſtor dit aux
» Pyliens : Preſentement que nous
» avons receu ces eſtrangers à noſtre
» table, il eſt plus décent de leur de-
» mander qui ils ſont & d'où ils
» viennent, & leur adreſſant en meſ-
» me temps la parole, Eſtrangers,
» leur dit-il, qui eſtes-vous ? & d'où
» ces flots vous ont-ils apportez ſur
» ce rivage ? Venez-vous pour des
» affaires publiques ou particulieres ?
» où ne faites-vous qu'eſcumer les
» mers comme les pirates qui expo-

ſent leur vie pour aller piller les autres nations ! «

Le ſage Telemaque répondit avec une honneſte hardieſſe, que Minerve luy avoit inſpirée, afin qu'il demandaſt à ce Prince des nouvelles de ſon pere, & que cette recherche luy acquiſt parmi les hommes un grand renom : Neſtor, fils de Nelée, & le plus grand ornement des Grecs, luy dit-il, vous demandez qui nous ſommes ; je vous ſatisferay ; nous venons de l'iſle d'Ithaque, & ce n'eſt point une affaire publique qui nous amene dans vos Eſtats, mais une affaire particuliere. Je viens pour taſcher d'apprendre des nouvelles de mon pere, du divin Ulyſſe, qui a eſſuyé tant de travaux, qui a rempli l'univers du bruit de ſon nom, & qui, comme la Renommée nous l'a appris, combattant avec vous, a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye. Le fort de tous les Princes qui ont «

» porté les armes contre les Troyens
» nous eſt connu ; nous ſçavons com-
» ment & en quel endroit une mort
» cruelle les a emportez ; Ulyſſe eſt
» le ſeul dont le fils de Saturne nous
» cache la triſte deſtinée, car perſonne
» ne peut nous dire certainement où
» il eſt mort, s'il a ſuccombé ſous
» l'effort de ſes ennemis dans une
» terre eſtrangere, ou ſi les flots d'Am-
» phtrite l'ont englouti. J'embraſſe
» donc vos genoux pour vous ſup-
» plier de m'apprendre le genre de ſa
» mort, ſi vous l'avez vûë de vos
» yeux, ou ſi vous l'avez appriſe par
» les relations de quelque voyageur.
» Car il n'eſt que trop certain que
» ſa naiſſance l'avoit deſtiné à quel-
» que fin malheureuſe. Que ni la
» compaſſion, ni aucun menagement
» ne vous portent à me flatter. Dites-
» moy ſincerement tout ce que vous
» en avez ou vû ou appris. Si jamais
» mon pere vous a heureuſement ſer-
» vi ou de ſon eſpée ou de ſes conſeils

devant les murs de Troye, où les «
Grecs ont ſouffert tant de maux, je «
vous conjure de me faire paroiſtre «
en cette occaſion que vous n'en «
avez pas perdu la memoire & de «
me dire la verité. «

Neſtor luy répondit : Vous me «
faites reſouvenir des maux infinis «
que nous avons ſoufferts avec tant «
de conſtance, ſoit en courant les «
mers ſous la conduite d'Achille «
pour fourager les villes des Troyens, «
ſoit en combattant devant les murs «
du ſuperbe Ilion. Là ont trouvé «
leur tombeau nos plus grands ca- «
pitaines : là giſt Ajax, ce grand «
guerrier, ſemblable à Mars ; là giſt «
Achille ; là giſt Patrocle égal aux «
Dieux par la ſageſſe de ſes conſeils ; «
là giſt mon cher fils, le brave & ſage «
Antiloque, qui eſtoit auſſi leger à «
la courſe que ferme dans les com- «
bats de main. Tous les autres maux, «
que nous avons endurez, ſont en ſi «
grand nombre, qu'il n'y a point de «

» mortel qui puſt les raconter. Plu-
» ſieurs années ſuffiroient à peine à
» faire le détail de tout ce que les
» Grecs ont eû à ſoutenir dans cette
» fatale guerre, & avant que d'en en-
» tendre la fin, l'impatience vous por-
» teroit à regagner voſtre patrie. Neuf
» années entieres ſe paſſerent de noſ-
» tre part à machiner la ruine des
» Troyens par toutes ſortes de ruſes
» de guerre, & encore aprés ces neuf
» années le fils de Saturne ne nous en
» accorda qu'à peine une heureuſe fin.
» Dans toute l'armée il n'y avoit pas
» un ſeul homme qui oſaſt s'égaler à
» Ulyſſe en prudence, car il les ſur-
» paſſoit tous, & perſonne n'eſtoit ſi
» fecond en reſſources & en ſtratageſ-
» mes que voſtre pere; je voy bien que
» vous eſtes ſon fils, vous me jettez
» dans l'admiration, je croy l'enten-
» dre luy-meſme, & il ne ſeroit pas
» poſſible de trouver un autre jeune
» homme qui parlaſt ſi parfaitement
» comme luy. Pendant tout le temps

qu'à duré le ſiege, le divin Ulyſſe «
& moy n'avons jamais eſté de dif- «
ferent avis, ſoit dans les aſſemblées «
ſoit dans les conſeils, mais animez «
tous deux d'un meſme eſprit, nous «
avons tousjours dit aux Grecs tout «
ce qui pouvoit aſſeurer un heureux «
ſuccés à leurs entrepriſes. Aprés «
que nous euſmes renverſé le ſu- «
perbe Ilion, nous montaſmes ſur «
nos vaiſſeaux, preſts à faire voile; «
mais quelque Dieu ennemi diviſa «
les Grecs: & dés ce moment-là il «
eſtoit aiſé de voir que Jupiter leur «
préparoit un retour funeſte, parce «
qu'ils n'avoient pas tous eſté pru- «
dens & juſtes. Voilà pourquoy auſſi «
la pluſpart ont eu un ſort ſi mal- «
heureux, car ils avoient attiré l'in- «
dignation de la fille de Jupiter, de «
la grande Minerve, qui jetta la diſ- «
ſention entre les deux fils d'Atrée. «
Ces deux Princes ayant ſans neceſ- «
ſité & contre la bienſéance convo- «
qué tous les Grecs à une aſſemblée «

» à l'entrée de la nuit, les Grecs arri-
» verent tous chargez de vin. Là
» Agamemnon & Menelas commen-
» cerent à leur expliquer le ſujet qui
» les avoit fait aſſembler. Menelas
» eſtoit d'avis que l'on s'embarquaſt
» ſans attendre davantage, mais cet
» avis ne plut pas à Agamemnon,
» car il vouloit retenir les troupes
» juſqu'à ce qu'on euſt offert des he-
» catombes pour deſarmer la terrible
» colere de Pallas. Inſenſé qu'il eſtoit,
» il ignoroit qu'il ne devoit pas ſe flat-
» ter d'appaiſer cette Déeſſe, & que
» les Dieux immortels juſtement ir-
» ritez ne ſe laiſſent pas ſi facilement
» flechir par des ſacrifices. Les deux
» Atrides en vinrent à des paroles d'ai-
» greur. Les Grecs ſe levent avec un
» grand bruit & une confuſion épou-
» vantable, car ils eſtoient tous parta-
» gez. Nous paſſaſmes la nuit en cet
» eſtat tout preſts à nous porter aux
» plus grandes extremitez les uns con-
» tre les autres, car Jupiter avoit

donné le ſignal de noſtre perte. Dés « que le jour eut paru, la moitié des « Grecs mettant leurs vaiſſeaux à la « mer, y chargent le butin & y font « monter leurs belles captives. L'au- « tre moitié demeure avec Agamem- « non. Nous, qui eſtions embarquez, « nous faiſions route & nos vaiſ- « ſeaux fendoient rapidement les flots « que Neptune avoit applanis devant « nous. Eſtant abordez à Tenedos, « nous deſcendiſmes pour faire des « ſacrifices aux Dieux, afin de nous « les rendre favorables & que noſtre « retour fuſt heureux. Mais Jupiter « n'avoit pas réſolu de nous en ac- « corder un ſi prompt. Ce Dieu irrité « jetta entre nous une nouvelle diſ- « corde ; nous nous ſéparaſmes en- « core ; les uns reprenant le chemin « de Troye, s'en retournerent avec le « prudent Ulyſſe retrouver Agamem- « non pour plaire à ce Prince. Mais « moy, je continuay ma route avec « mes vaiſſeaux, parce que je pré- «

» voyois les maux que Dieu nous
» préparoit. Le fils de Tydée, le
» grand Diomede, vint avec nous, &
» porta ſes compagnons à le ſuivre.
» Menelas nous joignit le ſoir à l'iſle
» de Lesbos, comme nous déliberions
» ſur le chemin que nous devions
» prendre. Car il y avoit deux avis.
» Les uns vouloient qu'en coſtoyant
» la petite iſle de Pſyria, nous priſ-
» ſions au deſſus de Chio que nous
» laiſſerions à gauche; & les autres
» propoſoient de prendre au deſſous
» entre Chio & le mont Mimas. Dans
» ce doute nous demandaſmes à Dieu
» un ſigne qui nous déterminaſt, il
» nous l'accorda, & nous obligea de
» tenir le milieu de la mer & de faire
» route tout droit vers l'Eubée, pour
» nous dérober pluſtoſt aux malheurs
» qui nous menaçoient. Un petit vent
» frais commence à ſouffler, nos vaiſ-
» ſeaux volent aiſément ſur l'humide
» plaine, & le lendemain avant le jour
» ils arrivent à Gereſte. Nous met-

tons pied à terre, & nous faiſons «
des ſacrifices à Neptune, pour le «
remercier du grand trajet que nous «
avions fait. Le quatriéme jour aprés «
noſtre départ Diomede & ſes com- «
pagnons arriverent à Argos ; & «
moy je continuay ma route vers «
Pylos ; le meſme vent frais, que «
Dieu nous avoit envoyé, ne ceſſa «
point de ſouffler pendant tout mon «
voyage. Ainſi, mon cher fils, j'ar- «
rivay heureuſement à Pylos ſans «
avoir pû apprendre la moindre nou- «
velle des Grecs. Je ne ſçay pas meſ- «
me encore certainement ni ceux «
qui ſe ſont ſauvez, ni ceux qui ont «
peri. Mais pour tout ce que j'ay ap- «
pris dans mon Palais depuis mon «
retour, je vous en feray part ſans «
vous en rien cacher. On m'a dit «
que les braves Myrmydons ſont ar- «
rivez heureuſement chez eux con- «
duits par le celebre fils du vaillant «
Achille ; que le grand Philoctete «
fils de Pœan, eſt auſſi arrivé chez «

» luy; qu'Idomenée a ramené à Crete
» tous ceux de ſes compagnons que
» le Dieu Mars avoit épargnez à
» Troye & qu'il n'en a pas perdu un
» ſeul ſur la mer. Pour le ſort du
» fils d'Atrée, quelque éloigné que
» vous ſoyez, il ne ſe peut qu'il ne
» ſoit parvenu juſqu'à vous. Vous
» ſçavez comment ce Prince eſt arri-
» vé dans ſon Palais, comment Egiſ-
» the l'a traiſtreuſement aſſaſſiné, &
» comment ce malheureux aſſaſſin a
» receu le chaſtiment que meritoit
» ſon crime. Quel grand bien n'eſt-
» ce point de laiſſer en mourant un
» fils plein de courage! Ce fils d'A-
» gamemnon s'eſt glorieuſement ven-
» gé de ce traiſtre qui avoit tué ſon
» pere. Et vous, mon cher fils, imi-
» tez cet exemple: vous eſtes grand,
» bien fait & de bonne mine; que le
» courage réponde donc à ce dehors,
» afin que vous receviez de la poſte-
» rité le meſme éloge.
» Telemaque répondit: Sage Neſ-

tor, l'ornement & la gloire des «
Grecs, ce jeune Prince a fort bien «
fait de punir l'aſſaſſin de ſon pere, «
& les Grecs relevent fort juſtement «
la gloire de cette action; la poſterité «
ne luy refuſera jamais les loüanges «
qu'elle merite. Je ne demanderois «
aux Dieux pour toute grace que «
de pouvoir me venger de meſme «
de l'inſolence des Pourſuivants de «
ma mere, qui commettent tous les «
jours dans ma maiſon des excés in- «
finis & qui me deshonorent, mais «
les Dieux n'ont pas reſolu de nous «
accorder à mon pere & à moy un «
ſi grand bonheur. C'eſt pourquoy «
il faut que je devore cet affront «
quelque dur qu'il me paroiſſe. «

Mon cher fils, repartit Neſtor, «
puiſque vous me faites reſouvenir «
de certains bruits ſourds que j'ay «
entendus. J'ay oüi dire qu'un grand «
nombre de jeunes Princes amou- «
reux de voſtre mere, ſe tiennent «
dans voſtre Palais malgré vous & «

» consument voſtre bien. Apprenez-
» moy donc ſi vous vous ſoumettez à
» eux ſans vous oppoſer à leurs vio-
» lences, ou ſi ce ſont les peuples
» d'Ithaque qui, pour obéïr à la voix
» de quelque Dieu, ſe déclarent con-
» tre vous. Qui ſçait ſi voſtre pere,
» venant un jour ſans eſtre attendu,
» ne les punira pas luy ſeul de leurs
» injuſtices, ou meſme ſi tous les
» Grecs ne s'uniront pas pour vous
» venger. Si Minerve vouloit vous
» proteger, comme elle a protegé le
» celebre Ulyſſe pendant qu'il a com-
» battu ſous les murs de Troye où
» nous avons ſouffert tant de maux,
» car je n'ay jamais vû les Dieux ſe
» déclarer ſi manifeſtement pour per-
» ſonne comme cette Déeſſe s'eſt dé-
» clarée pour voſtre pere, en l'aſſiſ-
» tant en toute occaſion; ſi elle vou-
» loit donc vous temoigner la meſme
» bienveillance & avoir de vous le
» meſme ſoin, il n'y auroit aſſeure-
» ment bientoſt aucun de ces Pour-

ſuivants qui fuſt en eſtat de penſer au mariage.

Grand Prince, repartit Telemaque, je ne penſe pas que ce que vous venez de dire s'accompliſſe jamais; vous dites-là une grande choſe; la penſée ſeule me jette dans l'eſtonnement. Je n'ay garde d'oſer me flatter d'un ſi grand bonheur, car mes eſperances ſeroient vaines, quand meſme les Dieux voudroient me favoriſer.

Ah! Telemaque, repartit Minerve, que venez-vous de dire! quel blaſpheme venez-vous de proferer! Quand Dieu le veut, il peut facilement ſauver un homme & le ramener des bouts de la terre. Pour moy, j'aimerois bien mieux, aprés avoir eſſuyé pendant long-temps des travaux infinis, me voir enfin heureuſement de retour dans ma patrie, que d'avoir le ſort d'Agamemnon, qui aprés un trop heureux voyage, s'eſt vû aſſaſſiner dans

» ſon Palais par la trahiſon de ſa fem-
» me & d'Egiſthe. Il eſt vray que
» pour ce qui eſt de la mort, terme
» fatal ordonné à tous les hommes,
» les Dieux ne ſçauroient en exemp-
» ter l'homme qui leur ſeroit le plus
» cher, quand la Parque cruelle l'a
» conduit à ſa derniere heure.

Telemaque, reprenant la parole,
» dit : Mentor, quittons ces diſcours
» quelque affligez que nous ſoyons,
» il n'eſt plus queſtion de retour pour
» mon pere, les Dieux l'ont aban-
» donné à ſa noire Deſtinée & l'ont
» livré à la mort. Preſentement je
» veux parler d'autre choſe au fils de
» Nelée & prendre la liberté de luy
» faire une queſtion, car je voy qu'en
» prudence & en juſtice il ſurpaſſe
» tous les autres hommes, auſſi dit-
» on qu'il a regné ſur trois genera-
» tions. Et veritablement quand je le
» regarde je croy voir un image des
» Immortels. Dites-moy donc, je
» vous prie, ſage Neſtor, comment a

eſté tué le Roy Agamemnon ? où « eſtoit ſon frere Menelas ! quelle « ſorte de piege luy a tendu le perfide « Egiſthe ! car il a tué un homme « bien plus vaillant que luy. Menelas « n'eſtoit-il point à Argos ! eſtoit-il « errant dans quelque terre eſtrange- « re ! c'eſt ſans doute ſon abſence qui « a inſpiré cette audace à cet aſſaſſin. «

Mon fils, luy répond Neſtor, je « vous diray la verité toute pure ; les « choſes ſe ſont paſſées comme vous « l'avez fort bien conjecturé. Si Me- « nelas à ſon retour de Troye euſt « trouvé dans ſon Palais Egiſthe en- « core vivant, jamais on n'auroit éle- « vé de tombeau à ce traiſtre ; ſon « cadavre giſant ſur la terre loin des « murailles, auroit ſervi de paſture « aux chiens & aux oyſeaux ; & pas « une des femmes Grecques n'auroit « honoré ſa mort de ſes larmes, car il « avoit commis le plus horrible de « tous les forfaits. «

Il faut que vous ſçachiez, mon «

» fils, que pendant que nous eſtions
» devant Troye à livrer tous les jours
» de nouveaux combats, ce malheu-
» reux, qui vivoit dans une laſche oy-
» ſiveté dans un coin du Peloponne-
» neſe, conçeut une paſſion criminel-
» le pour la femme d'Agamemnon,
» pour la Reyne Clytemneſtre qu'il
» ſolicitoit tous les jours de répondre
» à ſes deſirs. La Reyne reſiſta long-
» temps & refuſa de conſentir à une
» action ſi infame, car outre que ſon
» eſprit eſtoit encore ſain & entier,
» elle avoit auprés d'elle un chantre
» qu'Agamemnon luy avoit laiſſé en
» partant pour Troye & qu'il avoit
» chargé particulierement du ſoin de
» la garder & de veiller à ſa conduite.
» Mais quand l'heure marquée par les
» Deſtins fut arrivée où ce malheu-
» reux Egiſthe devoit triompher de
» ſa chaſteté, il commença par éloi-
» gner d'auprés d'elle ce chantre, il
» le mena dans une iſle deſerte &
» l'abandonna en proye aux oyſeaux
des

des cieux, & retournant à Mycenes, « il ſe vit enfin maiſtre de la Reyne, « qui le ſuivit volontairement dans « ſon Palais. Alors il offrit ſur les « autels une infinité de victimes, & « conſacra dans les temples les offran- « des les plus précieuſes, de l'or, de « riches étoffes, pour remercier les « Dieux d'avoir réüſſi dans une en- « trepriſe ſi difficile, & dont il avoit « tousjours deſeſperé. «

» Cependant Menelas & moy, eſ- « troitement unis par les nœuds de « l'amitié, nous eſtions partis de Troye « ſur nos vaiſſeaux. Quand nous fuſ- « mes abordez à Sunium, ſacré pro- « montoire d'Athenes, là Apollon « tua tout d'un coup par ſes douces « fleches le Pilote Phrontis fils d'O- « nétor, qui conduiſoit la galere ca- « pitaineſſe de Menelas comme il eſ- « toit au gouvernail. C'eſtoit le plus « habile de tous les pilotes, le plus « experimenté, & celuy qui ſçavoit « le mieux gouverner un vaiſſeau pen- «

» dant les plus affreuſes tempeſtes.
» Quelque preſſé que fuſt Menelas
» de continuer ſa route, il fut retenu
» là pour enterrer ſon compagnon
» & pour faire ſur ſon tombeau les
» ſacrifices ordinaires. Quand il ſe fut
» rembarqué & que ſa flotte eut ga-
» gné les hauteurs du promontoire
» de Malée, alors Jupiter, dont les
» yeux découvrent toute l'eſtenduë
» de la terre, mit de grands obſtacles
» à ſon retour. Il déchaiſna contre
» luy les vents les plus orageux, ex-
» cita les flots les plus terribles, les
» amoncela & les éleva comme les
» plus hautes montagnes, & ſéparant
» ſes vaiſſeaux, il pouſſa les uns à
» l'iſle de Crete du coſté qu'habitent
» les Cydoniens ſur les rives du Jar-
» dan. Là vis à vis de Gortyne s'a-
» vance dans la mer tousjours cou-
» verte d'un broüillard épais un ro-
» cher appellé *Liſſé*, c'eſt le promon-
» toire Occidental de l'iſle du coſté
» de Pheſte. Le vent de midy pouſſe

les flots contre ce rocher, qui les « arreſtant & briſant leur impetuoſi- « té, couvre le port & aſſeure la plage. « Ce fut contre ce rocher que don- « nerent ſes vaiſſeaux, qui furent bri- « ſez, les hommes ne ſe ſauverent « qu'avec beaucoup de peine. Il y « avoit encore quatre navires avec « celuy que montoit Menelas, ils « avoient eſté ſéparez des autres; les « vents & les flots aprés les avoir fort « maltraitez, les porterent à l'embou- « chure du fleuve Egyptus. Ce Prince « amaſſa quantité d'or & d'argent en « parcourant ce fleuve, & en viſitant « ſur ſes vaiſſeaux les nations qui ha- « bitent les contrées les plus éloignées. «

Pendant ce temps-là Egiſthe exe- « cuta ſes pernicieux deſſeins, & aſſaſ- « ſina Agamemnon; le peuple ſe ſou- « mit à ce meurtrier, & le tyran regna « ſept années entieres à Mycene; mais « la huitiéme année le divin Oreſte « revint d'Athenes pour le punir; il « tua le meurtrier de ſon pere, le «

» traiſtre Egiſthe, & aprés l'avoir tué,
» il donna aux peuples d'Argos le
» feſtin des funerailles de ſon abomi-
» nable mere & de ce laſche aſſaſſin.
» Et ce jour-là meſme le vaillant Me-
» nelas arriva à Lacedemone avec des
» richeſſes infinies, car il en amenoit
» autant qu'il en avoit pû charger ſur
» ſes vaiſſeaux. Vous donc, mon fils,
» ne vous tenez pas long-temps éloi-
» gné de vos Eſtats en abandonnant
» ainſi tous vos biens à ces fiers Pour-
» ſuivants, de peur qu'ils n'achevent
» de vous ruiner en partageant entre
» eux voſtre Royaume, & que vous
» n'ayez fait un voyage inutile & rui-
» neux. Mais avant que de vous en
» retourner, je vous conſeille & je
» vous exhorte d'aller voir Menelas.
» Il n'y a pas long-temps qu'il eſt de
» retour de ces regions éloignées dont
» tout homme, qui y auroit eſté pouſ-
» ſé par les tempeſtes au travers de
» cette mer immenſe, n'oſeroit jamais
» eſperer de revenir, & d'où les oy-

ſeaux meſmes ne reviendroient qu'à « peine en un an, tant ce trajet eſt « long & penible. Allez donc, partez « avec voſtre vaiſſeau & vos compa- « gnons. Que ſi vous aimez mieux « aller par terre, je vous offre un char « & des chevaux, & mes enfants au- « ront l'honneur de vous conduire « eux-meſmes à Lacedemone dans le « Palais de Menelas. Vous prierez ce « Prince de vous dire ſans déguiſe- « ment ce qu'il ſçait de voſtre pere, « il vous dira la verité, car eſtant « ſage & prudent il abhorre le men- « ſonge. «

Ainſi parla Neſtor. Cependant le ſoleil ſe coucha dans l'Ocean, & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Minerve prenant la parole, dit à ce Prince: Neſtor, vous venez « de parler avec beaucoup de raiſon « & de ſageſſe; preſentement donc « que l'on offre en ſacrifice les lan- « gues des victimes, & que l'on meſle « le vin dans les urnes, afin qu'aprés «

» avoir fait nos libations à Neptune
» & aux autres Dieux immortels,
» nous penſions à aller prendre quel-
» que repos, car il en eſt temps. Des-
» ja le ſoleil a fait place à la nuit, &
» il ne convient pas d'eſtre ſi long-
» temps à table aux ſacrifices des
» Dieux; il eſt heure de ſe retirer.

La fille de Jupiter ayant ainſi parlé, on obéït à ſa voix. Les herauts donnent à laver, & de jeunes hommes rempliſſent les urnes & preſentent du vin dans les coupes à toute l'aſſemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde ſe leve & fait ſes libations ſur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini, Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaiſſeau, mais Neſtor, les retenant, leur dit avec quelque
» chagrin : Que Jupiter & tous les
» autres Dieux ne permettent pas que
» vous vous en retourniez ſur voſtre

vaiſſeau, & que vous refuſiez ma « maiſon comme la maiſon d'un hom- « me neceſſiteux, qui n'auroit chez « luy ni lits, ni couvertures, ni robes « pour donner aux eſtrangers. J'ay « chez moy aſſez de lits, de couver- « tures & de robes, & il ne ſera ja- « mais dit que le fils d'Ulyſſe s'en « aille coucher ſur ſon bord pendant « que je vivray & que j'auray chez « moy des enfants en eſtat de recevoir « les hoſtes qui me feront l'honneur « de venir dans mon Palais. «

Vous avez raiſon, ſage Neſtor, « répondit Minerve, il eſt juſte que « Telemaque vous obéïſſe, cela ſera « plus honneſte, il vous ſuivra donc « & profitera de la grace que vous luy « faites. Pour moy je m'en retourne « dans le vaiſſeau pour raſſeurer nos « compagnons, & pour leur donner « les ordres, car dans toute la troupe « il n'y a d'homme âgé que moy ſeul: « tous les autres ſont de jeunes gens « de meſme âge que Telemaque, qui «

» ont ſuivi ce Prince par l'attache-
» ment qu'ils ont pour luy. Je paſſe-
» ray la nuit dans le vaiſſeau, & de-
» main dés la pointe du jour j'iray
» chez les magnanimes Caucons où il
» m'eſt deu depuis long-temps une
» aſſez groſſe ſomme, & puiſque Te-
» lemaque a eſté receu chez vous,
» vous luy donnerez un char avec
» vos meilleurs chevaux, & un des
» Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots la fille de Jupiter diſparut ſous la forme d'une choüete. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent ſaiſis d'eſtonnement, & Neſtor rempli d'admiration, prit la main de Telemaque, &
» luy dit: Je ne doute pas, mon fils, que
» vous ne ſoyez un jour un grand per-
» ſonnage, puiſque ſi jeune vous avez
» desja des Dieux pour conducteurs,
» & quels Dieux! celuy que nous ve-
» nons de voir, c'eſt Minerve elle-
» meſme, la fille du grand Jupiter,
» la Déeſſe qui préſide aux aſſemblées,

Elle prend de vous le meſme ſoin « qu'elle a pris du divin Ulyſſe voſtre « pere, qu'elle a tousjours honoré en- « tre tous les Grecs. Grande Déeſſe, « ſoyez-nous favorable, accordez- « nous une gloire immortelle, à moy, « à ma femme & à mes enfants; dés « demain j'immoleray ſur voſtre autel « une geniſſe d'un an qui n'a jamais « porté le joug, & dont je feray do- « rer les cornes pour la rendre plus « agréable à vos yeux. «

Ainſi pria Neſtor, & la Déeſſe écouta favorablement ſa priere. Enſuite ce venerable vieillard, marchant le premier, conduiſit dans ſon Palais ſes fils, ſes gendres & ſon hoſte, & quand ils y furent arrivez & qu'ils ſe furent placez par ordre ſur leurs ſieges, Neſtor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe venoit de percer; il preſenta les coupes aux Princes, & commença à faire les libations en

adreſſant ſes prieres à la Déeſſe Minerve. Aprés les libations ils allerent tous ſe coucher dans leurs appartements. Neſtor fit coucher Telemaque dans un beau lit ſous un portique ſuperbe, & voulut que le vaillant Piſiſtrate, le ſeul de ſes enfants qui n'eſtoit pas encore marié, couchaſt prés de luy pour luy faire honneur. Pour luy, il alla ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon magnifique Palais, où la Reyne ſa femme luy avoit préparé ſa couche.

Le lendemain dés que l'aurore eut doré l'horiſon, Neſtor ſe leva, ſortit de ſon appartement & alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches, polies & plus luiſantes que l'eſſence. Elles eſtoient aux portes de ſon Palais. Le Roy Nelée, égal aux Dieux par ſa ſageſſe, avoit accoutumé de s'y aſſeoir, mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, ſon fils Neſtor, le plus fort rempart des

Grecs, s'y assit aprés luy, tenant en sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent prés de luy, Echephron, Stratius, Persée, Aretus & Thrasymede semblable à un Dieu. Le heros Pisistrate vint le dernier avec Telemaque, qu'ils placerent prés de Nestor. Quand ils furent tous autour de luy, ce venerable vieillard leur dit : Mes chers enfants, executez promptement ce que je desire « & que je vais vous ordonner, afin « que je puisse me rendre favorable « la Déesse Minerve qui n'a pas dédaigné de se manifester à moy & qui « a assisté au sacrifice que j'ay fait à « Neptune. Que l'un de vous aille « donc à ma maison de campagne « pour faire venir une geniſſe, qu'un « pasteur aura soin de conduire ; « qu'un autre aille au vaisseau de Telemaque pour avertir tous ses compagnons ; il n'en laissera que deux « qui auront soin du vaisseau. Vous, « continua-t-il, en s'adressant à un «

» autre, allez ordonner au doreur
» Laërce de venir promptement pour
» dorer les cornes de la geniſſe ; &
» vous, dit-il aux autres, demeurez
» icy avec moy, & donnez ordre aux
» femmes de ma maiſon de préparer
» le feſtin, & d'avoir ſoin d'apporter
» les ſieges, l'eau & le bois pour le
» ſacrifice.

Il parla ainſi, & les Princes obéïrent. La geniſſe vint de la maiſon de campagne ; les compagnons de Telemaque vinrent du vaiſſeau ; le doreur vint auſſi en meſme temps, portant luy-meſme les inſtruments de ſon art, l'enclume, le marteau & les tenailles dont il ſe ſervoit à travailler l'or. La Déeſſe Minerve vint auſſi pour aſſiſter au ſacrifice. Neſtor fournit l'or au doreur, qui le réduiſant en feüilles, en reveſtit les cornes de la geniſſe, afin que la Déeſſe priſt plaiſir à voir la victime ſi richement ornée. Stratius & le divin Echephron la preſenterent en

la tenant par les cornes ; Aretus vint du Palais portant d'une main un baſſin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille où eſtoit l'orge ſacré neceſſaire pour l'oblation ; le vaillant Thraſymede ſe tint prés de la victime la hache à la main tout preſt à la frapper, & ſon frere Perſée tenoit le vaiſſeau pour recevoir le ſang. Auſſitoſt Neſtor lave ſes mains, tire du poil du front de la victime, répand ſur la teſte l'orge ſacré, & accompagne cette action de prieres qu'il adreſſe à Minerve. Ces prieres ne furent pas pluſtoſt achevées & la victime conſacrée par l'orge, que Thraſymede levant ſa hache, frappe la geniſſe, luy coupe les nerfs du cou & l'abbat à ſes pieds. Les filles de Neſtor, ſes belles filles & la Reyne ſon épouſe, la venerable Eurydice, l'aiſnée des filles de Clymenus, la voyant tomber, font des prieres accompagnées de grands cris.

Auſſi-toſt les Princes la relevent, & pendant qu'ils la tiennent, Piſiſtrate tire ſon poignard & l'égorge. Le ſang ſort à gros boüillons, & elle demeure ſans force & ſans vie. En meſme temps ils la dépoüillent & la mettent en pieces. Ils ſéparent les cuiſſes entieres ſelon la coutume, les enveloppent d'une double graiſſe, & mettent par deſſus des morceaux de toutes les autres parties, Neſtor luy-meſme les fait bruſler ſur le bois de l'autel & fait des aſperſions de vin. Prés de luy de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuiſſes de la victime furent toutes conſumées par le feu, & qu'on eut gouſté aux entrailles, on coupa les autres pieces par morceaux & on les fit roſtir. Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte met Telemaque au bain, & aprés qu'il fut baigné & parfumé d'eſſences, elle luy donne une belle

tunique & un manteau magnifique, & ce Prince ſortit de la chambre du bain ſemblable aux Immortels. Neſtor, s'avançant, le fit aſſeoir prés de luy.

Quand les viandes furent roſties, on ſe mit à table, & de jeunes hommes bien faits préſentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Neſtor adreſſant la parole à ſes enfants, leur dit: Allez, mes enfants, « allez promptement atteler un char « pour Telemaque; choiſiſſez les meil- « leurs chevaux, afin qu'ils le menent « plus viſte. «

Il dit, & ces Princes obéïſſent. Ils eurent attelé le char dans un inſtant. La femme, qui avoit ſoin de la dépenſe, y met les proviſions les plus exquiſes qu'elle choiſit comme pour des Roys. Telemaque monte le premier, & Piſiſtrate, le fils de Neſtor, ſe place prés de luy, & prenant les reſnes, il pouſſe ſes genereux courſiers, qui plus legers

que les vents, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine, & marchent ainſi tout le jour ſans s'arreſter. Dés que le ſoleil fut couché, & que les chemins commencerent à eſtre obſcurcis par les tenebres, ces Princes arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles, fils d'Orſiloque qui devoit ſa naiſſance au fleuve Alphée ; ils y paſſerent la nuit, & Diocles leur preſenta les rafraiſchiſſements qu'on donne à ſes hoſtes. Le lendemain dés que l'aurore annonce le jour, ils remontent ſur leur char, ſortent de la cour au travers de grands portiques & pouſſent leurs chevaux, qui dans un moment eurent traverſé la plaine graſſe & fertile. Ils continüent leur chemin avec une extreſme diligence, & ils arrivent dans le Palais de Menelas, lorſque la nuit commençoit à répandre ſes ſombres voiles ſur la ſurface de la terre.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Livre III.

Page 195. *L'Orſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la celebre Pylos*] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-temps aprés le coucher du ſoleil, & le lendemain il arrive à Pylos aprés le lever de l'aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit peut ſervir à prouver que cette Pylos de Neſtor n'eſtoit ni la Pylos d'Elide ſur le fleuve Selleïs, car elle eſt trop voiſine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver; ni la Pylos de Meſſene au bas du Peloponeſe, car celle-cy eſt trop éloignée, & il auroit fallu plus de temps. C'eſt donc celle qui eſt au milieu des deux autres ſur le fleuve Amathus, & qui eſt éloignée d'Ithaque de huit ou neuf cents ſtades. A la fin du xv. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pheres au port de Pylos fort long-temps avant le coucher du ſoleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque; il eſt

quelques heures de plus à faire ce trajet, parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au coſté ſeptemtrional de l'iſle, & pour éviter par-là les embuſches des Pourſuivants. Homere eſt tousjours parfaitement d'accord avec luy-meſme.

Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices] Strabon dans ſon 6. livre nous apprend que ces ſacrifices, dont parle Homere, ſe faiſoient dans un temple de Neptune *Samien*, qui eſtoit entre la ville de Lepreum & celle d'Annium ou de Samicum, & pour lequel les Pyliens avoient une veneration ſinguliere.

Et immolvient des taureaux noirs à Neptune] Car le taureau eſtoit la victime conſacrée à Neptune, à cauſe du mugiſſement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

Il y avoit neuf bancs chacun de cinq cents hommes] Pour marquer que c'eſtoit un ſacrifice ſolemnel, non ſeulement de la ville de Pylos, mais de toutes les villes de ſa dépendance, Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Neſtor avoit ſous luy neuf villes, qui ſont nommées dans le dénombrement des vaiſſeaux Livre 11. de l'Iliade page 78. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce ſacrifice cinq cents hommes, comme elle avoit fourni

cinq cents hommes à Neſtor quand il partit pour Troye, car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cents hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce ſacrifice, comme c'eſtoit la coutume que chaque ville fourniſt ſa part.

Page 196. *Ils avoient desja gouſté aux entrailles & bruſlé les cuiſſes des victimes*] Homere ne s'amuſe pas icy à deſcrire tout le détail du ſacrifice, l'occaſion ne le ſouffre pas. Il le fera plus à propos au ſacrifice que l'on verra à la fin de ce meſme Livre. Quand les cuiſſes eſtoient conſumées par le feu, tous les aſſiſtants gouſtoient aux entrailles, dont on donnoit à chacun un petit morceau, & c'eſt par-là qu'on avoit part au ſacrifice, & aux graces qui le ſuivoient. Tout le reſte de la victime eſtoit conſumée par l'aſſemblée.

Telemaque, il n'eſt plus temps d'eſtre retenu par la honte] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque, qui n'eſt jamais ſorti de ſon iſle & qui n'a encore rien vû, ſera embarraſſé à aborder un homme de l'âge de Neſtor & de ſa réputation. C'eſt pourquoy elle l'encourage. Et Minerve eſt icy la prudence meſme de ce jeune Prince & les leçons qu'il ſe donne à luy-meſme & qui luy ſont ſuggerées par la ſageſſe.

Prions-le de vous dire la verité avec ſa franchiſe ordinaire] En effet nous avons vû dans l'Iliade que Neſtor eſtoit un homme vray & qui parloit tousjours avec beaucoup de liberté & de franchiſe. Homere ſuit parfaitement dans l'Odyſſée les caracteres qu'il a formez dans l'Iliade.

Il hait naturellement le menſonge, car c'eſt un homme plein de probité & de ſageſſe] Plus on eſt ſage, plus on a d'horreur pour le menſonge, c'eſt à dire, pour le menſonge qui nuit avec malice, car il y a une ſorte de menſonge qui inſtruit & qui eſt utile, comme ſont les menſonges d'Homere & ceux des fables; ces menſonges ſont des veritez déguiſées ſous la fiction.

Page 197. *Comment iray-je aborder le Roy de Pylos!*] Voicy les embarras où Telemaque ſe trouve, & ces embarras marquent bien que c'eſt un Prince dont Minerve a pris ſoin & qui eſt plein de ſageſſe. Tout jeune homme prudent & bien élevé eſt auſſi embarraſſé que luy dans les occaſions ſemblables, & tant pis pour celuy qui ne l'eſt pas.

Car les Dieux, qui ont préſidé à voſtre naiſſance & à voſtre éducation] Le texte dit mot à mot, *car vous n'eſtes point né malgré les Dieux & vous n'avez pas eſté élevé mal-*

gré eux. Sur quoy Euſtathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque eſtoit né d'un legitime mariage. Mais je ne croy pas qu'Homere ait penſé à ce rafinement inconnu au Paganiſme. J'aime mieux expliquer ce paſſage tout ſimplement & tout naturellement; *vous n'eſtes point né en dépit des Dieux*, c'eſt à dire, *vous eſtes beau, bien fait & de bonne mine, vous avez de bonnes inclinations, en un mot voſtre naiſſance eſt heureuſe.* On ne peut mieux expliquer Homere que par Homere meſme. Ce que dit icy Minerve à Telemaque qu'*il n'eſt pas né malgré les Dieux*, eſt la meſme choſe que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre ſuivant : *On reconnoiſt tousjours facilement les enfants de ceux à qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes faveurs dans le moment de leur naiſſance.* Le reſte, *& vous n'avez pas eſté élevé malgré eux*, c'eſt à dire, ils ont préſidé à voſtre éducation, vous avez eſté bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnez. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réüſſiſſe, que celle à laquelle préſident les Dieux, & qu'ils daignent benir, ainſi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a desja receus, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne luy auront pas appris, quelque Dieu favorable le luy inſpirera. Car

c'eſt Dieu qui donne les lumieres, & qui ſuggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de ſoy-meſme.

Page 198. *Et faiſoient roſtir les viandes du ſacrifice*] Il y a dans le texte κρέα ὤπτων, αλλα δ' ἔπειρον. C'eſt à dire que pendant que l'on faiſoit roſtir une partie de ces viandes, on rempliſſoit des broches de l'autre partie. Ces broches eſtoient des broches à cinq rangs, avec leſquels on faiſoit roſtir, ou pluſtoſt griller les viandes qui reſtoient du ſacrifice. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le 1. Livre de l'Iliade.

Sur des peaux eſtenduës ſur le ſable du rivage] Voilà la ſimplicité de ces temps héroïques. Au lieu de beaux tapis de pourpre il n'y a que des peaux eſtenduës à terre.

D'abord il leur preſenta une portion des entrailles] Afin qu'ils euſſent part au ſacrifice. Car ce n'eſt pas encore le feſtin.

Car c'eſt à ſon feſtin que vous eſtes admis à voſtre arrivée] Piſiſtrate leur dit cela comme une choſe heureuſe pour eux. En effet c'eſt un grand bonheur pour des eſtrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux & qui leur font des ſacrifices. Par ce diſcours de Piſiſtrate on voit bien que c'eſt

un Prince bien élevé.

Page 199. *Car je penſe qu'il eſt du nombre de ceux*] Piſiſtrate fait entendre par-là qu'il y a auſſi des peuples impies qui ne reconnoiſſent point de Dieux, & en meſme temps il fait voir leur aveuglement & leur injuſtice, en adjoutant qu'*il n'y a point d'homme qui n'ait beſoin de leur ſecours.*

Comblez de gloire Neſtor & les Princes ſes enfants] Minerve ne demande pour Neſtor & pour ſes fils que la gloire, car voilà ce qui eſt le plus neceſſaire aux Princes; & pour le peuple elle demande une gratieuſe recompenſe ſans la déterminer.

Page 200. *Elle fit elle-meſme ces prieres, & elle-meſme les accomplit*] Cela eſt heureuſement imaginé pour faire entendre que la ſageſſe peut ſeule combler de gloire les Princes & faire le bonheur de leurs ſujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-meſme les prieres qu'elle faiſoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accompliſt ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puiſque c'eſtoit Neptune qui perſecutoit Ulyſſe. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prieres! cela dépend-il d'elle, & n'eſt-ce pas à Jupiter ſeul d'accorder ce qu'elle vient de demander! Il

n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raiſon que Minerve eſtoit la ſeule Déeſſe à qui Jupiter euſt donné ce glorieux privilege d'eſtre en tout comme luy & de joüir des meſmes avantages. On peut voir ſur cela une remarque de M. Dacier ſur la douziéme ode du 1. liv. d'Horace. La ſageſſe de Dieu n'a-t-elle pas les meſmes droits que Dieu! & n'eſt-ce pas tousjours elle qui accomplit ce qu'elle demande!

Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates qui expoſent leur vie] Si le meſtier de pirate avoit eſté honteux, Neſtor n'auroit eu garde de faire cette queſtion à des eſtrangers qu'il ne vouloit ni offenſer ni deſobliger ; mais non ſeulement il n'eſtoit pas honteux, il eſtoit meſme honorable ; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'hiſtoire de Thucidide où ces mœurs ſont fort bien marquées.

Page 201. *Combattant avec vous, a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye*] Il ne dit pas, *qui a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye*, mais il aſſocie Neſtor à cette gloire, en adjoutant, *en combattant avec vous.*

Page 203. *Neſtor luy répondit, Eſtranger*

vous

vous, &c.] Neſtor luy dit, *mon ami*, mais cela ne ſeroit pas agréable en noſtre langue.

Soit en courant les mers, ſoit ſous la conduite d'Achille] Ce qu'Achille dit dans le IX. Liv. de l'Iliade tom. 2. pag. 96. ſert de commentaire à ces paroles de Neſtor. *J'ay eſſuyé pour les Grecs*, dit-il, *des fatigues infinies; j'ay paſſé les nuits ſans dormir & les jours dans le ſang & dans le carnage; j'ay pris douze grandes villes par mer avec mes ſeuls vaiſſeaux, & onze par terre autour de Troye.* Homere rappelle dans ſon Odyſſée beaucoup de choſes qu'il a desja touchées dans ſon Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui ſont les ſuites de ces avantures qui n'ont pû entrer dans la compoſition de ſa fable, & des épiſodes de la guerre de Troye, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par là ce Poëte n'embellit pas ſeulement ſon Poëme, & ne ſatisfait pas ſeulement la curioſité du Lecteur, mais il donne encore à ſon Iliade & à ſon Odyſſée un air de verité qui trompe & qu'on ne ſçauroit démentir.

Là giſt Achille] Neſtor nomme Ajax, Patrocle & ſon fils meſme Antiloque avec éloge, *Ajax ſemblable à Mars, Patrocle égal aux Dieux, &c. le brave & ſage Antiloque.* Mais pour *Achille*, il le met ſans épithete & ne luy

donne pas la moindre loüange. Et en verité, comme la colere d'Achille avoit eſté la cauſe de tous les maux dont il parle, & de la mort de tous ces heros, ce n'eſtoit pas là le lieu de le loüer. Cette conduite d'Homere eſt tres ſage.

Page 204. *Pluſieurs années ſuffiroient à peine à faire le détail*] Sur-tout ſi ſur chaque action on faiſoit un Poëme comme Homere en a fait un ſur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Neſtor eſt pour faire voir les maux ſans nombre que les Grecs ont ſoufferts dans cette guerre. Ces hyperboles exceſſives ſont permiſes & elles ſont authoriſées meſmes dans nos Livres ſaints.

Page 205. *Pendant tout le temps qu'a duré le ſiege, le divin Ulyſſe & moy n'avons jamais eſté de different avis*] Il y a icy une politeſſe qui me paroiſt remarquable. Neſtor vient de dire qu'Ulyſſe ſurpaſſoit tous les Grecs en prudence, & que perſonne n'eſtoit ſi fécond que luy en reſſources, il n'eſt pas poſſible aprés cela qu'il s'égale à luy, & la bienſéance ne le permet pas. Que fait-il donc ? il dit ſeulement qu'ils n'ont jamais eſté de different avis, expreſſion équivoque qui laiſſe douter ſi Neſtor eſtoit égal à Ulyſſe en prudence & en ſageſſe, ou ſi Ulyſſe luy eſtoit ſuperieur.

Soit dans les assemblées, soit dans les conseils] Les assemblées ἀγορὰς, & les conseils βουλὰς, sont deux choses fort differentes. Les assemblées estoient generales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les conseils estoient des assemblées particulieres de gens choisis.

Et dés ce moment il estoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit] C'est ainsi à mon avis qu'il faut traduire ce passage. *Jupiter ne commença pas dés ce moment à préparer aux Grecs un retour funeste, mais ce fut dés ce moment-là qu'on put s'appercevoir qu'il avoit ce dessein, & qu'il alloit faire tomber sur eux les effets de sa colere.*

Parce qu'ils n'avoient pas esté tous prudents & justes] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Cassandre dans le temple de Pallas sous les yeux mesmes de la Déesse. Ajax estoit le seul coupable, comment donc la pluspart des autres furent-ils enveloppez dans sa punition ? ce fut pour ne l'avoir pas empesché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reste il faut bien remarquer icy la retenuë & la pudeur de Nestor, il ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas insulter à un mort.

Ces deux Princes ayant sans necessité &

contre la bienſéance convoqué tous les Grecs à une aſſemblée à l'entrée de la nuit] Homere ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit eſt une heure induë pour tenir des aſſemblées, car les hiſtoires ſont pleines d'aſſemblées & de conſeils tenus la nuit & tenus avec beaucoup de prudence & de ſageſſe. On a meſme ſouvent appellé la nuit εὐφρόνη, comme *propre au conſeil.* Mais il veut faire entendre qu'en cette occaſion il n'y avoit rien de plus imprudent que de convoquer une aſſemblée pour la nuit; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuſes, la nuit, dans la licence & l'emportement de la victoire? ces troupes ne paſſoient pas les journées bien ſobrement.

Page 206. *Menelas eſtoit d'avis qu'on s'embarquaſt*] Strabon liv. 10. nous apprend que Sophocle, qui de tous les Poëtes eſt celuy qui a le plus imité Homere, avoit traitté cette particularité dans la Tragedie de Polyxene: *Sophocle*, dit-il, *faiſant dans ſa Polyxene que Menelas veut partir de Troye ſans differer, & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiſer la colere de Minerve par des ſacrifices, il introduit Menelas qui dit à Agamemnon,*

Σὺ δ' αὖθι μίμνων τὰς κατ' ἰδαίαν χθόνα
Ποίμνας ἐλύμπου συναγάγων ξυπόλει.

Pour vous demeurez icy, & raſſemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe, amuſez-vous à ſacrifier. Le ſçavant Caſaubon auroit pû adjouter cela au catalogue qu'il a fait des pieces de Sophocle dans ſes commentaires ſur Athenée.

Juſqu'à ce qu'on euſt offert des hecatombes pour deſarmer la terrible colere de Pallas] Mais n'eſtoit-ce pas un prétexte tres juſte & tres loüable ? non, & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *inſenſé*. Car il devoit ſçavoir que le crime d'Ajax ne pouvoit eſtre expié par des hecatombes. Le ſeul ſacrifice expiatoire c'eſtoit la punition du criminel. Ce paſſage eſt remarquable.

Et que les Dieux immortels juſtement irritez ne ſe laiſſent pas ſi facilement flechir par des ſacrifices] Cependant Homere nous a dit dans le XI. Livre de l'Iliade que *les Dieux ſe laiſſent flechir, & que tous les jours on parvient à les appaiſer par des ſacrifices.* Σπερτοὶ δὲ καὶ θεοὶ αὐτοί, &c. Comment dit-il donc icy qu'ils ne ſe laiſſent pas facilement fléchir ? C'eſt pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des ſacrifices. Il y a des crimes que les ſacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien medité ſur cet endroit, il n'auroit pas fait à Homere

le reproche dont j'ay assez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

Car Jupiter avoit donné le signal de nostre perte] Mot à mot, *Car Jupiter préparoit la punition de nostre crime.* Πῆμα est icy ἄτη la *peine*, la *punition*.

Page 207. *S'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince*] Nestor, par politesse pour Telemaque, ne dit pas que ce fut Ulysse qui voulut retourner à Troye, il le confond seulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le veritable motif qui l'obligea de retourner sur ses pas. Ce ne fut nullement en vûë de plaire à Agamemnon, ce fut un scrupule de conscience ; il crut que comme il avoit enlevé par force la statuë de Minerve, cette action avoit déplu à la Déesse, & qu'il estoit obligé de se joindre à Agamemnon pour l'appaiser.

Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit] On demande icy comment il le prévoyoit. Jupiter luy envoya-t-il quelque signe ? cela n'estoit pas necessaire. Il sçavoit qu'on avoit offensé la Déesse, & c'en estoit assez pour un homme comme Nestor. Aussi a-t-il desja dit qu'il estoit aisé de voir d'abord que Jupiter leur préparoit de grands maux.

Page 208. *Les uns vouloient qu'en coſtoyant la petite iſle de Pſyria, nous priſſions au deſſus de Chio*] C'eſt à dire, que les uns vouloient qu'en partant de Lesbos ils gagnaſſent le deſſus de Chio & qu'ils paſſaſſent entre l'iſle de Pſyria, qui eſt à quatre vingts ſtades de Chio, & cette iſle de Chio, en coſtoyant Pſyria, ainſi ils auroient eû Chio à la gauche & Pſyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils priſſent au deſſous de Chio, entre cette iſle & le rivage de l'Aſie où eſt le mont Mimas vis à vis de Chio. Ainſi ils auroient eu Chio à droite. Le dernier chemin eſtoit le plus droit & le plus court, mais il eſtoit le plus dangereux & le plus difficile.

Et le lendemain avant le jour ils arriverent à Gereſte] C'eſt ainſi, à ce qu'il me paroiſt, qu'il faut entendre ἐννύχιαι, *ſur la fin de la nuit, avant le jour.* Didyme l'a expliqué de meſme, ἐννύχιαι, dit-il, ἐωθιναὶ ὑπὸ νύκτα. Le mot ἐννύχιαι ſignifie *le matin avant le jour.* La queſtion eſt de ſçavoir ſi Homere a voulu dire que les vaiſſeaux de Neſtor arriverent à Gereſte le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord, mais aprés avoir examiné plus attentivement tout le paſſage, j'ay vû que ce n'eſtoit que le lendemain du ſecond jour. Le premier jour Neſtor ne put arriver qu'à Lesbos, parce qu'il s'eſtoit arreſté à Tenedos pour y faire des ſacrifices,

& qu'il y avoit eſté retenu aſſez long-temps par la nouvelle conteſtation qui s'y eſtoit élevée ; Menelas joignit Neſtor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit ſe paſſa à déliberer ſur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dés le matin ils partirent & employerent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit ſuivante à faire le trajet de Lesbos à Gereſte, qui eſt un port au bas de l'Eubée, *Negrepont.* Neſtor dans la ſuite trouve que c'eſt un grand trajet ; en effet il eſt de ſeize cents ſtades, c'eſt tout ce que pouvoient faire ces ſortes de vaiſſeaux en un jour & une nuit. Strabon eſcrit que Gereſte eſt le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Aſie pour aller en Grece. Il y avoit un beau temple de Neptune qui eſtoit le plus celebre de tous ceux qui eſtoient dans cette iſle.

Page 209. *Et moy je continuay ma route*] C'eſt le ſens de ces mots, αὐτὰρ ἔγωγε Πύλον δ' ἔχον, car ἔχειν ſignifie *tenir la route.* Puiſque Diomede n'eſtoit arrivé à Argos que le quatriéme jour, il falloit plus de temps à Neſtor pour arriver à Pylos, qui eſtoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponeſe.

Page 210. *Quel grand bien n'eſt-ce point de laiſſer en mourant un fils plein de courage*] Telemaque a ſouvent appellé ſon pere le *plus malheureux de tous les hommes.* Neſtor

dit qu'un homme n'eſt point malheureux quand il laiſſe un fils capable de le venger. Neſtor veut par-là exciter le courage de Telemaque & le porter à venger Ulyſſe de l'inſolence des Pourſuivants.

Page 212. *Ou ſi ce ſont les peuples d'Ithaque, qui pour obéïr à la voix de quelque Dieu*] Neſtor ne peut pas s'imaginer que les peuples d'Ithaque manquent de fidelité à Ulyſſe, à moins qu'ils n'ayent receu quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puiſſe délier les peuples.

Si Minerve vouloit vous proteger comme elle a protegé le celebre Ulyſſe] Neſtor vient de dire, *qui ſçait ſi Ulyſſe venant un jour ſans eſtre attendu, ne punira pas luy ſeul les Pourſuivants!* Pour fonder cette propoſition, qui paroiſt eſtonnante, qu'un homme ſeul puſt venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela ſeroit facile, ſi Minerve vouloit favoriſer Telemaque auſſi ouvertement qu'elle favoriſoit ſon pere. Avec quelle adreſſe Homere prépare le dénoüement de ſon action pour luy donner de la vrayſemblance.

Il n'y auroit aſſeurement bientoſt aucun de ces Pourſuivants] Euſtathe a fort bien remarqué que le mot τις qui ſignifie ordinairement *quelqu'un*, ſignifie auſſi quelquefois

chacun, εἷς ἕκαστος, & qu'il embraſſe tous ceux dont on parle. Que c'eſt ainſi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salaminiens dit : ὡς νῦν καιρός πνι πᾶσιν κλοπαῖ ἀρέσθαι. *Il eſt temps que chacun de nous prenne ſecretement la fuite.* Il eſt icy dans le meſme ſens. Car parmi le grand nombre de Pourſuivants, ce ne ſeroit pas une grande avance que quelqu'un d'eux periſt.

Page 213. *Car mes eſperances ſeroient vaines, quand meſme les Dieux voudroient me favoriſer*] Telemaque eſt ſi perſuadé que ſon pere a peri, ou que ſa deſtinée l'a ſi certainement condamné à perir, qu'il n'eſt pas au pouvoir des Dieux meſmes de le ramener dans ſa patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blaſpheſme, Minerve le reprend en faiſant voir qu'il eſt aiſé à Dieu de ramener des bouts de la terre un homme qu'on avoit deſeſperé de voir.

Pour moy j'aimerois bien mieux] Le diſcours de Minerve eſt fort adroit & tres vray. Pour conſoler Telemaque elle luy fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes abſents de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur patrie, que ſouvent c'eſt un bonheur d'en eſtre long-temps éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement.

Et la preuve qu'elle en donne c'eſt le ſort d'Agamemnon meſme ; il ſait un heureux voyage, & à ſon arrivée il eſt aſſaſſiné dans ſes Eſtats, au lieu qu'Ulyſſe aprés avoir trouvé mille obſtacles pourra arriver heureuſement & vaincre ſes ennemis. Ce ne ſont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'eſt la fin.

Page 214. *Les Dieux n'en ſçauroient exempter l'homme qui leur ſeroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à ſa derniere heure*] Voicy un point de la Theologie payenne qu'il eſt bon d'éclaircir. Les Payens eſtoient perſuadez qu'il eſtoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en meſme temps ils croyoient que Dieu pouvoit diſpenſer de cette loy generale ceux qu'il luy plaiſoit d'en exempter. C'eſt ainſi que dans le Livre ſuivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'envoyeront aux Champs Elyſées ſans le faire paſſer par la mort. Auſſi Minerve ne dit pas icy que Dieu ne ſçauroit exempter de la mort l'homme qui luy ſeroit le plus cher, mais elle dit qu'il ne ſçauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à ſa derniere heure. Car la Parque n'eſtant que l'ordre de la providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoy-qu'il le puſt, s'il le vouloit, comme Homere l'a

Dans le 15. livre de l'Iliade.

reconnu ailleurs. Cette Theologie s'accorde fort bien en cela avec la noſtre ; on voit meſme qu'elle en eſt tirée ; nous diſons de meſme que tous les hommes ſont nez pour mourir, mais nous diſons en meſme temps que comme Dieu eſt le maiſtre de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il luy plaiſt, ſans leur faire gouſter la mort. Et nous avons dans l'Eſcriture ſainte des preuves de cette verité que les Payens avoient ſans doute connuës. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur la fin du Liv. ſuivant.

Auſſi dit-on qu'il a regné ſur trois generations] Car le grand âge enſeigne la juſtice & la prudence, par la grande experience qu'il donne. Au reſte il faut remarquer icy l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Neſtor. Dans le premier Livre de l'Iliade il a dit que *ce Prince avoit desja vû paſſer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit ſur la troiſiéme generation.* Et icy, il dit qu'*il a regné ſur trois generations.* Cela prouve la verité de ma remarque ſur ce paſſage de l'Iliade pag. 302. où j'ay fait voir que la derniere année de la guerre de Troye, Neſtor avoit quatre vingts cinq ou ſix ans. Si l'on adjoute à ce nombre les huit ou neuf années qui ſe ſont paſſées depuis le départ de Troye juſqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Neſtor avoit alors quatre vingts quatorze ou

quatre vingts quinze ans, & par conſequent il avoit desja vû trois generations, chacune de trente ans, & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit ſur la quatriéme.

Et veritablement quand je le regarde, je croy voir une image des Immortels] Le propre des Dieux eſt l'immortalité, & rien ne reſſemble tant à l'immortalité qu'une longue vie, & par conſequent un homme d'un grand âge eſt la plus reſſemblante image de Dieu. Platon avoit ſans doute ce paſſage en vûë, lorſqu'il a eſcrit dans ſon 2. liv. des Loix que nos peres & meres ſont les images vivantes de Dieu, & que plus ils ſont vieux, plus ils luy reſſemblent & plus ils meritent noſtre culte.

Page 215. *Comment a eſté tué le Roy Agamemnon*] Telemaque ne fait pas cette demande ſans raiſon & par une vaine curioſité, outre qu'il avoit luy-meſme des embuſches à craindre & qu'il vouloit ſe mettre en eſtat de les éviter, il veut auſſi s'inſtruire pour pouvoir ſervir ſon pere ſi les Dieux luy font la grace de le ramener, & luy aider à éviter les piéges que les Pourſuivants pourſoient luy dreſſer.

N'eſtoit-il point à Argos] Argos n'eſt pas icy pour la ville d'Argos, mais pour le pays,

pour tout le Peloponeſe. Comme nous l'avons desja vû dans le Liv. 1. Voyez Strabon livre 8.

Car il avoit commis le plus horrible de tous les forfaits] Ce forfait renfermoit tous les plus grands forfaits, l'adultere, le parricide, l'uſurpation. Il avoit corrompu la femme de ſon Roy, il avoit aſſaſſiné ce Prince, & s'eſtoit mis en poſſeſſion de ſes Eſtats.

Page 216. *Qui vivoit dans une laſche oyſiveté*] Qu'Homere peint bien l'infamie de ce traiſtre ! Pendant que tous les Princes de la Grece ſont occupez à une guerre tres juſte, & livrent tous les jours des combats pour venger l'affront fait à Menelas, & pour punir le corrupteur d'Helene, ce malheureux Egiſthe vit ſeul dans l'oyſiveté ; & comme l'oyſiveté eſt la mere de tous vices, il s'amuſe à corrompre la femme d'Agamemnon.

Car outre que ſon eſprit eſtoit encore ſain & entier] Le Grec dit, *car elle eſtoit encore d'un bon eſprit*, Homere appelle *bon eſprit* un eſprit ſain & entier, & qui a reſiſté à la corruption. Les paſſions criminelles ne gagnent ſur nous qu'aprés que noſtre eſprit eſt gaſté & corrompu.

Elle avoit auprés d'elle un chantre qu'A-

gamemnon luy avoit laiſſé] Ces chantres eſtoient des gens conſiderables, qui par leur poëſie & par leur muſique enſeignoient la vertu & reprimoient les paſſions qui luy ſont oppoſées. C'eſtoient les Philoſophes de ces temps-là. Je ne ſçaurois mieux illuſtrer ce paſſage, qu'en rapportant ce que Strabon a eſcrit dans ſon 1. liv. pour répondre à Eratoſthene, qui avoit eû le mauvais ſens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à inſtruire. *Les Anciens*, dit-il, *ont penſé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poëſie eſtoit une eſpece de Philoſophie, qui dés noſtre enfance nous apprend à bien vivre, & qui ſous l'apaſt du plaiſir, nous enſeigne les bonnes mœurs & nous forme aux paſſions & aux actions honneſtes ; auſſi nos Stoïciens aſſeurent que le ſeul ſage eſt Poëte. C'eſt pourquoy dans les villes Grecques on commence l'éducation des enfants par la Poëſie, non pour leur procurer ſeulement du plaiſir, mais pour leur apprendre la ſageſſe. Et l'on voit meſme que les ſimples Muſiciens qui enſeignent à chanter & à joüer de la flute & de la lyre, font profeſſion d'enſeigner la vertu, car ils ſe diſent précepteurs & reformateurs des mœurs. Et ce ne ſont pas les ſeuls Pythagoriciens qui diſent cela de la Muſique, Ariſtoxene le prouve, & Homere luy-meſme fait voir que les chantres eſtoient de bons précepteurs, quand il dit qu'A-*

gamemnon avoit laiſſé un chantre auprés de la Reyne ſa femme pour avoir ſoin de ſa conduite, & qu'Egiſthe ne triompha de cette Princeſſe qu'aprés avoir éloigné d'elle ce chantre, dont les inſtructions la ſoutenoient, &c.

Mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut arrivée où ce malheureux devoit triompher de ſa chaſteté] Homere ne veut pas dire que cette action infame devoit neceſſairement arriver par l'ordre du Deſtin, car Clytemneſtre ne ſeroit plus coupable. Rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine de ce Poëte: il veut dire ſeulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemneſtre, par un choix de ſa pure volonté, renonceroit à ſa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la neceſſité de pécher, mais elle marque ſeulement le moment de ſa détermination toute libre.

Il commença par éloigner d'auprés d'elle ce chantre] Homere ſçait bien relever l'honneur & la gloire de ſon art, & en faire l'éloge d'une maniere bien fine & bien glorieuſe. Jamais Egiſthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemneſtre, ſi ce chantre avoit eſté tousjours auprés d'elle à luy donner ſes inſtructions. Ce Poëte fait bien voir auſſi par cet exemple de quel ſecours eſt pour la vertu le commerce des ſages, puiſque pour jetter dans le vice une femme qui a encore

de la vertu, il faut commencer à éloigner d'elle ſes amis les plus vertueux.

Il le mena dans une iſle deſerte, & l'abandonna en proye aux oyſeaux] Il ne dit pas qu'il le tua, mais il le fait entendre, car on n'abandonne pas aux oyſeaux un homme vivant. Auſſi Athenée, qui n'a fait qu'abreger le paſſage de Strabon que j'ay rapporté, dit qu'*Egiſthe ne put corrompre Clytemneſtre qu'aprés avoir tué dans une iſle deſerte le chantre qu'Agamemnon luy avoit laiſſé.*

Page 217. *Il ſe vit enfin maiſtre de la Reyne, qui le ſuivit volontairement dans ſon Palais*] Le Grec dit: *Il emmena volontairement dans ſa maiſon la Reyne qui le ſuivit volontairement.* Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il met deux fois *volontairement*, ἑθέλων ἑθέλουσαν, c'eſt pour marquer que cette action eſtoit volontaire dans l'un & dans l'autre, qu'elle venoit de leur propre choix, qu'il dépendoit d'eux de s'empeſcher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuſer ni les Dieux ni les Deſtins. Et il adjoute cela pour déterminer le ſens de ce qu'il a dit trois vers plus haut: *mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut venuë, &c.* comme je l'ay expliqué.

Alors il offrit ſur les autels une infinité

de victimes, &c. pour remercier les Dieux] Voicy un mélange bien surprenant de reli gion & d'impieté! Egisthe, aprés avoir com mis un si grand crime, a l'insolence d'en re mercier les Dieux par des offrandes & pa des sacrifices, comme si les Dieux l'avoien aydé à commettre ce crime, que sa propre corruption avoit seule imaginé & accompli.

Les offrandes les plus précieuses] Il y a dans le Grec ἀγάλματα, qui signifie propre ment ce que nous disons des *joyaux*. Les Grecs posterieurs à Homere, dit Eustathe ont appellé les statuës ἀγάλματα, mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choses précieuses, en un mot tout ce dont on aime à se parer.

D'avoir réussi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit tousjours desesperé] Je sçay bon gré à Homere, aprés l'horrible chute de Clytemnestre, de luy avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit resisté long-temps, & que ce ne fut qu'aprés une infinité de grands & de longs combats que sa vertu fut vaincuë. Il n'est pas naturel qu'une femme bien élevée se porte sans peine & sans une longue resistance à de si grands forfaits. Mais il est bon aussi de remarquer que cette Princesse, qui avoit resisté si long-temps, n'eut pas plustost esté vaincuë, que

les autres crimes ne luy couterent plus rien, & qu'elle ayda enſuite Egiſthe à tuer Agamemnon.

Le Pilote Phrontis fils d'Onetor] Les ſeuls noms qu'Homere donne à ſes perſonnages, enſeignent ſouvent des choſes utiles & curieuſes, comme je l'ay desja remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis*, c'eſt à dire, *prudent*, & il eſt fils d'*Onetor*, qui ſignifie *utile, profitable.* C'eſt pour faire entendre que l'art des pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'eſt en cet art que conſiſte toute la marine, qui eſt aux hommes d'une grande utilité. Au reſte les arts méchaniques ſont ſi peu honorez dans noſtre ſiecle, que j'ay vû des gens s'eſtonner de voir qu'Homere nomme icy le pere d'un pilote, & que dans le v. Liv. de l'Iliade il a fait la genealogie d'un charpentier. *Phereclus*, dit-il, *fils d'un charpentier tres habile & petit fils d'Harmonus.* Mais dans ces temps-là les arts eſtoient honnorez, & ceux qui s'y diſtinguoient eſtoient mis parmi les perſonnages les plus conſiderables, & c'eſt ainſi que l'Eſcriture ſainte a traitté les celebres artiſants. Dans le 3. liv. des Roys 7. 14. elle marque qu'Hiram, celebre fondeur, eſtoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que ſon pere eſtoit de Tyr. *Miſit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris*

viduæ, de Tribu Nephtali patre Tyrio é artificem ærarium & plenum ſapientiâ & i telligentiâ & doctrinâ ad faciendum omn opus ex ære. Je prends plaiſir à rappeller ce conformitez d'idées & de ſtyle, parce que rie ne fait tant d'honneur à Homere.

Quelque preſſé que fuſt Menelas de con timuer ſa route, il fut retenu là pour enterre ſon compagnon] Car il n'y avoit rien qui pu diſpenſer de rendre ce dernier devoir. L negliger eſtoit un tres grand crime.

Et que ſa flotte eut gagné les hauteurs d promontoire de Malée] Malée eſt un pro montoire de Laconie au bas du Peloponeſe à la pointe Orientale au deſſus de l'iſle de Cythere. La mer eſt là fort dangereuſe, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un tres grand danger.

Du coſté qu'habitent les Cydoniens] C'eſt vers le coſté Occidental de l'iſle.

Là vis à vis de Gortyne] C'eſt un des plus difficiles endroits d'Homere. Je croy l'avoir rendu ſenſible.

Un rocher appellé Liſſe, *c'eſt le promontoire Occidental de l'iſle du coſté de Pheſte*]

Euſtathe eſcrit que ce rocher s'appelloit *Bliſſé* & *Bliſſen* ſelon Crates. Et je ne ſçay ſi ſur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon liv. 10. pag. 330. Καὶ Ὀλύσσην δὲ τῆς φαιστίας. *Eſt & Olyſſa Phœſtiæ.* Strabon n'avoit-il point eſcrit, καὶ ὁ βλυσσην τῆς φαιστίας, *& le promontoire Blyſſen de la ville de Pheſte.*

Page 219. *Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus*] Du temps d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil,* & n'eſtoit connu que ſous le nom d'*Egyptus.* Et c'eſt ce qui donna enſuite le nom d'Egypte à toute l'iſle, qu'on a regardée avec raiſon comme le don du Nil, car c'eſt ce fleuve qui fait ſa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas eſté connu d'Homere, l'a eſté d'Heſiode, & c'eſt un argument qu'on peut adjouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Heſiode vivoit aprés Homere.

Ce Prince amaſſa quantité d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve] Homere n'explique pas comment Menelas amaſſa toutes ces richeſſes, mais il y a de l'apparence que c'eſt en piratant.

Pendant ce temps-là Egiſthe executa ſes pernicieux deſſeins] Agamemnon fut aſſaſſiné la premiere nuit de ſon arrivée.

Le divin Oreſte revint d'Athenes pour le punir] Dans le vers d'Homere, ἀψ ἀπ Ἀθηνάων, *revint d'Athenes.* Il y a des Critiques qui ont lû, ἀψ ἀπὸ Φωκήων, *revint de la Phocide.* Parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreſte fut élevé. Mais on ſauve la premiere leçon, en diſant qu'avant que de revenir à Mycenes il paſſa par Athenes, comme Sophocle dit qu'il paſſa à Delphes. Ou meſme qu'il avoit fait quelque ſejour à Athenes pour s'inſtruire & ſe former.

Page 220. *Et aprés l'avoir tué, il donna aux peuples le feſtin des funerailles de ſon abominable mere & de ſon laſche aſſaſſin*] Comme Egiſthe & Clytemneſtre, aprés avoir aſſaſſiné Agamemnon, avoient fait une grande feſte qu'ils renouveloient tous les ans, pour celebrer la memoire de ce meurtre, Oreſte fait de meſme le feſtin des funerailles de ces aſſaſſins.

De ſon abominable mere] Il faut bien remarquer la ſageſſe de Neſtor, il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemneſtre à cet aſſaſſinat, & il ne le fait connoiſtre qu'en parlant des funerailles de cette malheureuſe Princeſſe.

Ce jour-là meſme le vaillant Menelas arriva à Lacedemone] Menelas fut donc errant

prés de huit ans aprés ſon départ de Troye. Quelle eſperance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulyſſe de meſme pourra eſtre bientoſt de retour.

Dont tout homme, qui y auroit eſté pouſſé par les tempeſtes au travers de cette mer immenſe, n'oſeroit jamais eſperer de revenir] Pourquoy cela, puiſqu'Homere luy-meſme aſſeure qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte? mais Neſtor parle peut-eſtre ainſi au jeune Telemaque pour l'eſtonner, & pour le détourner de prendre la reſolution d'aller à Crete, en luy faiſant craindre d'eſtre pouſſé par les tempeſtes dans ces regions éloignées, d'où il eſt difficile de revenir.

Page 221. *Et d'où les oyſeaux meſmes ne reviendroient qu'à peine en un an*] Cette hyperbole eſt bien forte, mais elle eſt tres propre au deſſein de Neſtor, & il faut ſe ſouvenir qu'il parle à un jeune homme qui n'a encore rien vû. On peut voir ſur cela Euſtathe.

Preſentement donc que l'on offre en ſacrifice les langues des victimes] Il y a dans le texte, ταμέτε μὲν γλώσσας. *Coupez les langues.* Mais ce mot *coupez*, dans la langue des Ioniens ſignifie *ſacrifiez*. Ταμέτε ἀντὶ τῆς θύετε ἰώνων δὲ ἡ λέξις. Au reſte voicy une coutume bien remarquable, qui ſe pratiquoit

en Ionie & dans l'Attique. Les festins des sacrifices finissoient par le sacrifice des langues que l'on faisoit brusler sur l'autel à l'honneur de Mercure, & sur les langues on faisoit des libations. La raison de cela estoit, à mon avis, que comme ces peuples craignoient que le vin & la joye ne les eussent portez pendant le festin à dire des choses qui ne convenoient pas à la saintеté de la ceremonie pour laquelle ils estoient assemblez, par ce sacrifice des langues, qu'ils faisoient brusler sur l'autel, ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit esté dit pendant le repas, & qu'ils en demandoient pardon à Mercure, comme au Dieu qui présidoit au discours, afin qu'ils n'emportassent chez eux aucune soüillure qui les empeschast de participer aux benedictions que le sacrifice devoit leur procurer.

Page 222. *Et il ne convient pas d'estre si long-temps à table aux sacrifices des Dieux.* Cette remonstrance est digne de Minerve. Il y avoit des festes où l'on passoit les nuits entieres, & ces festes estoient ordinairement pleines de licence & de débauche, & c'est ce que la Déesse condamne icy, elle ne veut pas que l'on pousse bien avant dans la nuit les festins des sacrifices, de peur qu'il ne s'y passe des choses contraires à la religion & à la pureté.

Les

Les herauts donnent à laver] On s'eſtoit lavé en ſe mettant à table. Pourquoy donc ſe laver encore en en ſortant ! C'eſtoit pour ſe nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas, & pour ſe mettre en eſtat d'offrir ce ſacrifice des langues.

Et fait ſes libations ſur les langues] C'eſt ainſi qu'il faut traduire, ἐπέλειβον, car ἐπιλείβειν eſt σπένδειν ἐπὶ γλώσσαις, *libare ſuper linguas*, verſer le vin ſur les langues qui bruſlent ſur l'autel.

Page 223. *Ni robes*] Pour bien recevoir ſes hoſtes il falloit avoir non ſeulement tout ce qui eſtoit neceſſaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'eſtoit une neceſſité que l'hoſpitalité ſi pratiquée dans ces temps-là avoit amenée. Euſtathe rapporte que Telias d'Agrigente ouvroit ſa maiſon à tous les eſtrangers, & qu'un jour cinq cents cavaliers eſtant arrivez chez luy, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Autheur du Parallele a ſi peu compris le fondement de ces paroles de Neſtor, qu'il s'en mocque avec cette fineſſe de critique, qui eſtoit ſon grand talent. *Telemaque eſtant chez Neſtor*, dit-il, *vouloit s'en aller & rentrer dans ſes vaiſſeaux, mais Neſtor le retint en luy diſant*

qu'il ſembleroit qu'il n'euſt pas chez luy des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien réſonnante. Et le Roy Neſtor alla coucher au haut de ſa maiſon dans un lieu que ſa femme luy avoit préparé. Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les ſentiments que dans les expreſſions du Poëte. Il s'eſt bien applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien réſonnante*, qui luy a paru tres ridicule. En quoy il fait paroiſtre qu'il ne ſe connoiſſoit pas mieux en baſtiments qu'en poëſie. Car cette épithete *réſonnante* ne ſignifie que *fort exhauſſée*, & par conſequent *ſuperbe, magnifique.*

Page 224. *J'iray chez les magnanimes Caucons*] Les Caucons eſtoient des peuples voiſins de Pylos & ſujets de Neſtor, ils habitoient dans la Triphylie prés de Lepreum. On peut voir Strabon livre 8.

Où il m'eſt dû depuis long-temps une aſſés groſſe ſomme] Tobie conduit par un ange va à Rages ville des Medes pour ſe faire payer d'une dette que Gabel devoit à ſon pere; il s'arreſte chez Raguel, & l'ange va à Rages retirer ce payement. *Tob. 19.* Ce que Minerve dit comme homme, luy convient auſſi comme Déeſſe. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Caucons, & Minerve y en

avoit une certainement ; ces peuples luy devoient des ſacrifices.

Et un des Princes vos fils pour le conduire] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raiſon ; & ils diſent que Menelas celebroit alors les nopces de ſon fils & de ſa fille, ceremonie à laquelle Minerve ne ſe trouvoit pas volontiers.

Que vous ne ſoyez un jour un grand perſonnage, puiſque ſi jeune vous avez des Dieux pour conducteurs] C'eſt un beau ſentiment. On doit attendre de grandes choſes de ceux qui ont eû de bonne heure un Dieu pour conducteur.

Page 225. *Que celle, qui avoit ſoin de ſa dépenſe, venoit de percer*] Le Grec dit : *Que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe venoit d'ouvrir, en oſtant le couvercle dont il eſtoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en oſtant le couvercle, qu'il appelle κρήδεμνον, par une métaphore empruntée de la coëffure des femmes, & que nous avons auſſi, car nous diſons des bouteilles *coëffées.*

Et commença à faire les libations] Il eſt bon de remarquer icy la pieté de Neſtor, il

vient d'un ſacrifice, il a fait des libations aprés le feſtin, & il n'eſt pas pluſtoſt de retour dans ſon Palais, qu'il fait encore des libations avant que de ſe coucher.

Page 226. *Le ſeul de ſes enfants, qui n'eſtoit pas encore marié, couchaſt prés de luy*] Homere explique icy la raiſon pourquoy Neſtor choiſit Piſiſtrate pour le faire coucher par honneur auprés de Telemaque, c'eſt qu'il eſtoit le ſeul qui n'eſtoit point marié. Il ne vouloit pas ſéparer les autres de leurs femmes. C'eſt par la meſme raiſon qu'il l'envoye acompagner Telemaque à Sparte. Voilà un ſcrupule bien remarquable pour un ſiecle comme celuy-là.

Où la Reyne ſa femme luy avoit préparé ſa couche] Car ce ſoin regardoit les femmes. C'eſt pourquoy dans le premier Livre de l'Iliade Agamemnon dit de Chryſeïs *qu'elle aura ſoin de ſon lit.* Car il la traite comme ſa femme. On peut voir là les Remarques. Au reſte la femme de Neſtor eſt appellée icy δέσποινα, *maiſtreſſe*, & cela merite d'eſtre remarqué.

Et alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches] Telle eſtoit la ſimplicité de ces temps heroïques. A la porte de leurs maiſons ils avoient des bancs de pierre blanche où ils

pere de famille alloit s'asseoir tous les matins, & assembloit autour de luy ses enfants. Et là les Princes rendoient la justice.

Polies & plus luisantes que l'essence] Polies ou par l'art ou par l'usage, car les pierres qui ont long-temps servi de siege sont lisses & polies. Il adjoute, *& plus luisantes que l'essence.* Ou, comme il y a dans le Grec, *luisantes d'essence*, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος. Eustathe dit qu'il faut sousentendre δίμας, *comme; comme de l'essence.* Il pourroit estre aussi que ces pierres estoient sacrées, parce que les Princes s'y asseyoient quand ils rendoient la justice, & que pour temoigner le respect qu'on avoit pour elles, on les frotoit d'huile, comme par une espece de religion; mais j'aimerois mieux croire que cette expression *luisantes comme de l'essenee* est une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui sans doute estoient de marbre. L'Autheur du Parallele ne manque pas de profiter de l'expression de ce passage qu'il a entenduë à son ordinaire, pour s'en mocquer. *Le lendemain*, dit-il, *Nestor estant sorti de son lit, alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies & luisantes comme de l'onguent.*

Page 227. *S'y assit aprés luy, tenant dans sa main son sceptre*] C'est pour faire entendre que Nestor assis sur ce siege rendoit la

juſtice à ſes peuples.

Que l'un de vous aille donc] Neſtor ne fait pas faire tout cecy par ſes ſerviteurs mais par ſes enfants, non ſeulement parce que tout ce qui regardoit les ſacrifices eſtoit honorable, mais encore parce que dans ces temps heroïques les plus grands Princes faiſoient eux-meſmes, ce qu'une délicateſſe peut-eſtre trop grande a fait faire enſuite par des valets. J'ay aſſez parlé de cette coutume dans ma Preface ſur l'Iliade.

Qu'un autre aille au vaiſſeau de Telemaque avertir tous ſes compagnons] Neſtor eſt ſi pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque aſſiſtent au ſacrifice.

Page 228. *L'eau & le bois pour le ſacrifice*] Le bois pour bruſler les parties de la victime qui devoient eſtre conſumées ſur l'autel, & pour roſtir les autres, & l'eau pour laver les mains.

La geniſſe vint de la maiſon de campagne. J'ay employé tousjours le meſme terme, *vint, vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répetition a de la grace, & c'eſt un vice de chercher l'art quand le naturel ſuffit.

Le doreur vint auſſi en meſme temps, pour

tant luy-meſme les inſtruments de ſon art, l'enclume, le marteau, les tenailles] Le Critique moderne, dont je parle ſi ſouvent, s'eſtoit ſervi de cet endroit, pour prouver qu'Homere eſtoit tres ignorant dans les arts; voicy un doreur qui vient avec ſon enclume & ſon marteau. *A-t-on beſoin,* dit-il, *d'enclume & de marteau pour dorer!* Voilà une critique qui fait voir que l'ignorance n'eſtoit pas du coſté d'Homere. Ce doreur eſtoit batteur d'or, & il préparoit luy-meſme l'or dont il doroit, on luy fourniſſoit l'or & il le battoit luy-meſme pour le réduire en feüilles, c'eſt pourquoy il avoit beſoin de ſon enclume & de ſon marteau, & pour ce travail on n'avoit beſoin que d'une petite enclume portative. M. Deſpreaux a fort bien juſtifié Homere dans ſes Reflexions ſur Longin, & fait voir l'ignorance de ce Critique, qui ne ſçavoit pas que les feüilles d'or, dont on ſe ſert pour dorer, ne ſont que de l'or extremement battu.

Page 229. *Portant d'une main un baſſin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où eſtoit l'orge*] Je n'ay oſé toucher au texte, cependant il me ſemble qu'il a beſoin d'eſtre corrigé, car il n'eſt pas poſſible qu'un homme porte d'une main un baſſin avec une aiguiere, & de l'autre une corbeille. Aſſeurement le baſſin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je croy donc

qu'au lieu d'ἑτέρη, *de l'autre*, il faut lire ἕτερος, *un autre*, & qu'il faut traduire, *Aretus vint du Palais portant un baſſin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où eſtoit l'orge ſacré, &c.* d'autant plus meſme qu'il n'y a pas de terme qui réponde à ἑτέρη.

Font des prieres accompagnées de grands cris] J'ay voulu conſerver toute la force du mot ὀλόλυξαν, qui ſignifie, *prierent avec de grands cris.* Ὀλολύζειν, ὀλολυγμος & ὀλολυγὴ ſe diſent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. Ὀλολυγὴ, dit Heſychius, φωνὴ γυναικῶν ἣν ποιοῦνται ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχόμεναι. Ololuzein & ololuga *ſe diſent des cris que les femmes font aux ſacrifices en priant.* Mais il y a plus encore. Le Scholiaſte d'Eſchyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faiſoit à Minerve, καὶ γὰρ μόνῃ τῇ Ἀθηνᾷ δαίμονι οὔσῃ πολεμικῇ ὀλολύζουσι, τοῖς δ' ἄλλοις θεοῖς παιωνίζουσι. Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade verſ. 301. où les dames Troyennes *levent les mains vers la Déeſſe Minerve, priant avec de grands cris:*

Αἱ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέχον·

Et par cet autre paſſage de l'Odyſſée:

Page 230. *Ils la dépoüillent & la mettent en pieces*] On ne donne d'ordinaire au mot δέχεσθαι que la derniere ſignification, qui eſt celle de partager & de mettre en pieces. Heſychius & Euſtathe ne marquent que celle-là; mais l'autre y eſt auſſi renfermée, car on ne mettoit en pieces la victime qu'aprés l'avoir dépoüillée. Au reſte tout ce qui regarde ce ſacrifice a eſté expliqué dans mes Remarques ſur le 1. Liv. de l'Iliade, il n'eſt pas neceſſaire de le repeter icy.

Neſtor luy-meſme les fait bruſler ſur le bois de l'autel & fait les aſperſions de vin] Neſtor fait icy la fonction de ſacrificateur, parce que les Roys avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce eſtoit joint à la Royauté.

Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte, met Telemaque au bain] Rien ne nous paroiſt aujourd'huy plus oppoſé à la pudeur & à la bienſéance que d'avoir pouſſé les devoirs de l'hoſpitalité juſqu'à commettre des femmes, & ſur-tout de jeunes & belles Princeſſes pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'eſſences. Mais telles eſtoient les coutumes de ces temps-là, & tout s'y paſſoit avec ſageſſe. Cependant avec toute cette ſageſſe cette coutume ne pourroit ſubſiſter aujourd'huy, cela eſt en-

tierement incompatible avec la pudeur que la Religion enſeigne & qu'elle exige, & elle a eſté abolie avec raiſon.

Page 231. *Et de jeunes hommes bien faits preſentoient le vin*] C'eſtoient des herauts.

Page 232. *Arriverent à Pheres*] Qui eſt à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au deſſus du lac de la Meſſenie ſur les bords du fleuve Pamiſe.

Qui dans un moment traverſent la plaine graſſe & fertile] Ils traverſent la plaine de la Meſſenie, qui eſt un pays gras & fertile, τὴν Μεσσηνιακὴν καλλίκαρπον, dit Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Eurypide:

Κατάρρυτόν τε μυρίοισιν ἄρμασι,
Καὶ βοσὶ, καὶ ποιμέσιν εὐβοτωτάτην.

Terre graſſe arroſée de fleuves & pleine de bons paſturages ſuffiſants pour nourrir pluſieurs milliers de chevaux & de bœufs & de grands troupeaux de moutons.

Argument du Livre IV.

TElemaque eſt receu à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Piſiſtrate. Il raconte à ce Prince tous les deſordres que les amants de ſa mere commettent dans Ithaque. Menelas luy apprend enſuite tout ce qu'il ſçait du retour des Grecs, & luy fait part de l'oracle de Protée, qui luy avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulyſſe auprès de la Nymphe Calypſo. Les Pourſuivants tiennent un conſeil pour déliberer des moyens de ſe défaire de Telemaque. Minerve conſole Penelope affligée du départ de ſon fils, & luy apparoit en ſonge ſous la figure d'Iphtime ſœur de cette Princeſſe.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IV.

TELEMAQUE & le fils du ſage Neſtor arrivent à Lacedemone, qui eſt environnée de montagnes, ville d'une vaſte eſtenduë, ils entrent dans le Palais de Menelas, & trouvent ce Prince qui celebroit avec ſa cour & ſes amis le feſtin des nopces de ſon fils & de celles de ſa fille, qu'il marioit le meſme jour. Car il envoyoit ſa fille Hermione au fils d'Achille; il la luy avoit promiſe dés le temps qu'ils eſtoient encore devant Troye, & les Dieux accompliſſoient alors

le mariage, qui avoit eſté arreſté. Il ſe préparoit donc à envoyer cette belle Princeſſe à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour ſon fils unique, le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eû d'une eſclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfants aprés Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus, il le marioit à une Princeſſe de Sparte meſme, à la fille d'Alector. Menelas eſtoit à table avec ſes amis & ſes voyſins ; le Palais retentiſſoit de cris de joye meſlez avec le ſon des inſtruments, avec les voix & avec le bruit des danſes. Un chantre divin chante au milieu d'eux en joüant de la lyre, & au milieu d'un grand cercle deux ſauteurs entonnant des airs, font des ſauts merveilleux qui attirent l'admiration de l'aſſemblée.

Telemaque & le fils de Neſtor

montez ſur leurs chars, entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux officiers de Menelas, va annoncer leur arrivée au Prince, & s'approchant, il luy dit,
» Divin Menelas, deux eſtrangers
» viennent d'entrer dans la cour, on
» les prendroit aiſément tous deux
» pour les fils du grand Jupiter; or-
» donnez ſi nous irons dételer leur
» char, ou ſi nous les prierons d'al-
» ler chercher ailleurs des hoſtes qui
» ſoient en eſtat de les recevoir.

Menelas offenſé de ce diſcours,
» luy répondit : Fils de Boëthoüs,
» juſques icy vous ne m'aviez pas
» parû dépourvû de ſens, mais au-
» jourd'huy je vous trouve tres in-
» ſenſé de me venir faire une telle de-
» mande. En verité, j'ay eu grand
» beſoin moy-meſme de trouver de
» l'hoſpitalité dans tous les pays que
» j'ay traverſez pour revenir dans mes
» Eſtats; veüille le grand Jupiter que
» je ne ſois plus réduit à l'éprouver

« & que mes peines ſoient finies. «
« Allez donc promptement recevoir «
« ces eſtrangers & les amenez à ma «
« table. «

Il dit, & Eteonée part ſans répliquer, & il ordonne aux autres eſclaves de le ſuivre. Ils détellent les chevaux, qui eſtoient tout couverts de ſueur, les font entrer dans de ſuperbes écuries, & leur prodiguent le froment meſlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remiſe dont l'éclat ébloüit les yeux. Et enſuite ils conduiſent les deux Princes dans les appartements. Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe; l'or y éclatoit par tout, & le rendoit auſſi reſplandiſſant que le ſoleil. Quand ils furent raſſaſiez de voir & d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extreme propreté. Les plus belles eſclaves du Palais les baignerent, les parfumerent d'eſ-

fences, leur donnerent les plus beaux habits & les menerent à la ſale du feſtin où elles les placerent auprés du Roy ſur de beaux ſieges à marchepied. Une autre eſclave porta en meſme temps dans un baſſin d'argent une aiguiere d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux Princes, & dreſſa devant eux une belle table, que la maiſtreſſe de l'office couvrit de mets pour regaler ces hoſtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le maiſtre d'hoſtel leur ſervit des baſſins de toutes ſortes de viandes, & mit prés d'eux des coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant les mains, leur parla en ces termes: » Soyez les bien-venus, mes hoſtes; » mangez & recevez agréablement ce » que nous vous offrons. Aprés voſ- » tre repas nous vous demanderons » qui vous eſtes. Sans doute vous » n'eſtes pas d'une naiſſance obſcure,

vous eſtes aſſeurement fils de Roys, «
à qui Jupiter a confié le ſceptre ; «
des hommes du commun n'ont «
point des enfants faits comme vous. «

En achevant ces mots, il leur ſervit luy-meſme le dos d'un bœuf roſti, qu'on avoit mis devant luy comme la portion la plus honorable. Ils choiſirent dans cette diverſité de mets ce qui leur plut davantage, & ſur la fin du repas Telemaque s'approchant de l'oreille du fils de Neſtor, luy dit tout bas, pour n'eſtre pas entendu de ceux qui eſtoient à table, Mon cher Piſiſtrate, prenez-vous garde à l'eſclat & «
à la magnificence de ce vaſte Palais, «
l'or, l'airain, l'argent, les metaux «
les plus rares & l'yvoire y brillent «
de toutes parts, tel doit eſtre ſans «
doute le Palais du Dieu qui lance «
le tonnerre. Quelles richeſſes infi- «
nies ! Je ne ſors point d'admiration. «

Menelas l'entendit, & luy dit : «
Mes enfants, il n'y a rien en quoy «

» un mortel puiſſe s'égaler à Jupiter ;
» le Palais qu'il habite & tout ce qui
» poſſede, ſont immortels comme luy,
» certainement il y a des hommes qui
» ſont au deſſus de moy pour les ri-
» cheſſes & pour la magnificence, il y
» en a auſſi qui ſont au deſſous. Dans
» les grands travaux que j'ay eſſuyez
» & dans les longues courſes que j'ay
» faites, j'ay amaſſé beaucoup de bien
» que j'ay chargé ſur mes vaiſſeaux,
» & je ne ſuis revenu chez moy que
» la huitiéme année aprés mon départ
» de Troye. J'ay eſté porté à Cypre,
» en Phenicie, en Egypthe ; j'ay eſté
» chez les Ethiopiens, les Sidoniens,
» les Erembes ; j'ay parcouru la Ly-
» bie, où les agneaux ont des cornes
» en naiſſant, & où les brebis ont des
» petits trois fois l'année. Les maiſ-
» tres & les bergers ne manquent ja-
» mais de fromage ni de viande, &
» ils ont du lait en abondance dans
» toutes les ſaiſons.
» Pendant que les vents me font

errer dans toutes ces regions éloi- «
gnées, & que, mettant à profit ces «
courſes involontaires, j'amaſſe de «
grands biens, un traiſtre aſſaſſine «
mon frere dans ſon Palais, d'une «
maniere inouïe, par la trahiſon de «
ſon abominable femme, de ſorte «
que je ne poſſede ces grandes ri- «
cheſſes qu'avec douleur. Mais vous «
devez avoir appris toutes ces choſes «
de vos peres, ſi vous les avez en- «
core, car tout le monde ſçait que «
j'ay ſoutenu des travaux infinis, & «
que j'ay ruiné une ville tres riche «
& tres floriſſante. Mais pluſt aux «
Dieux que je n'euſſe que la troiſié- «
me partie des biens dont je joüis, & «
moins encore, & que ceux qui ont «
peri ſous les murs d'Ilion loin d'Ar- «
gos fuſſent encore en vie; leur mort «
eſt un grand ſujet de douleur pour «
moy. Tantoſt enfermé dans mon «
Palais je trouve une ſatisfaction in- «
finie à les regretter & à les pleurer, «
& tantoſt je cherche à me conſoler, «

» car on ſe laſſe bientoſt de ſoupirs
» & de larmes. De tous ces grands
» hommes il n'y en a point dont la
» perte ne me ſoit ſenſible, mais il y
» en a un ſur-tout dont les malheurs
» me touchent plus que ceux des au-
» tres : quand je viens à me ſouvenir
» de luy, il m'empeſche de gouſter
» les douceurs du ſommeil & me
» rend la table odieuſe, car jamais
» homme n'a eſſuyé tant de peines ni
» ſouffert tant de maux que le divin
» Ulyſſe ; comme ſes maux ſont infi-
» nis, l'affliction que ſa perte me cau-
» ſe ſera infinie & ne paſſera jamais.
» Nous n'avons de luy aucune nou-
» velle, & nous ne ſçavons s'il eſt en
» vie ou s'il eſt mort ; il ne faut pas
» douter que le vieux Laërte, la ſage
» Penelope & Telemaque ſon fils,
» qu'il laiſſa encore enfant, ne paſ-
» ſent leur vie à le pleurer.

Ces paroles reveillerent tous les déplaiſirs de Telemaque, & le plongerent dans une vive douleur ; le

nom de ſon pere fit couler de ſes yeux un torrent de larmes, & pour les cacher il mit avec ſes deux mains ſon manteau de pourpre devant ſon viſage. Menelas s'en apperceut, & il fut quelques moments à délibérer en luy-meſme s'il attendroit que ce jeune Prince commençaſt à parler de ſon pere, ou s'il l'interrogeroit le premier, & s'il taſcheroit d'éclaircir les ſoupçons qu'il avoit que c'eſtoit le fils d'Ulyſſe.

Pendant qu'il déliberoit, Helene ſort de ſon magnifique appartement, d'où s'exhaloient des parfums exquis; elle eſtoit ſemblable à la belle Diane dont les fléches ſont ſi brillantes. Cette Princeſſe arrive dans la ſale & en meſme temps Adreſte luy donne un beau ſiege bien travaillé, Alcippe le couvre d'un tapis de laine tres fine rehauſſé d'or, & Phylo, la troiſiéme de ſes femmes, luy apporte une corbeille d'argent que cette Princeſſe avoit re-

ceuë d'Alcandre femme de Polybe, qui habitoit à Thebes d'Egypte, une des plus riches villes de l'univers. Polybe avoit fait preſent à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trepieds & de dix talents d'or ; & ſa femme de ſon coſté avoit donné à Helene une quenoüille d'or & cette belle corbeille d'argent dont le bord eſtoit d'un or tres fin & admirablement bien travaillé. Phylo met prés de la Princeſſe ſa corbeille qui eſtoit remplie de pelottons d'une laine filée de la derniere fineſſe ; la quenoüille coëffée d'une laine de pourpre violette eſtoit couchée ſur la corbeille. Helene ſe place ſur le ſiege qu'Adreſte luy avoit preſenté & qui avoit un beau marchepied ; & adreſſant la parole à ſon mari :
» Divin Menelas, luy dit-elle, ſçavons-nous qui ſont ces eſtrangers » qui nous ont fait l'honneur de venir dans noſtre Palais ! Me trom-

pay-je, ou ſi j'ay découvert la verité ! je ne puis vous cacher ma conjecture, je n'ay jamais vû ni parmi les hommes ni parmi les femmes perſonne reſſembler ſi parfaitement à un autre, j'en ſuis dans l'eſtonnement & dans l'admiration, que ce jeune eſtranger reſſemble au fils du magnanime Ulyſſe, c'eſt luy-meſme ; ce grand homme le laiſſa encore enfant quand vous partiſtes avec tous les Grecs, & que vous allaſtes faire une cruelle guerre aux Troyens, pour moy malheureuſe qui ne meritois que vos mépris.

J'avois la meſme penſée, répondit Menelas, je n'ay jamais vû de reſſemblance ſi parfaite ; voilà le port & la taille d'Ulyſſe, voilà ſes yeux, ſa belle teſte. D'ailleurs quand je ſuis venu par hazard à parler de tous les travaux qu'Ulyſſe a eſſuyez pour moy, ce jeune Prince n'a pû retenir ſes larmes, & il a voulu les cacher en mettant ſon

» manteau devant ſes yeux.

Alors Piſiſtrate, prenant la paro-
» le, Grand Atride, luy dit-il, Prin-
» ce ſi digne de commander à tant de
» peuples, vous voyez aſſeurement
» devant vos yeux, le fils d'Ulyſſe;
» mais comme il eſt tres modeſte, le
» reſpect l'empeſche la premiere fois
» qu'il a l'honneur de vous voir, d'en-
» tamer de longs diſcours devant
» vous que nous eſcoutons avec le
» meſme plaiſir que ſi nous enten-
» dions la voix d'un Dieu. Neſtor,
» qui eſt mon pere, m'a envoyé avec
» luy pour le conduire chez vous
» car il ſouhaitoit paſſionnément de
» vous voir pour vous demander vos
» conſeils ou voſtre ſecours, car tous
» les malheurs qui peuvent arriver à
» un jeune homme dont le pere eſt
» abſent, & qui n'a perſonne qui le
» deffende, ſont arrivez à Telema-
» que; ſon pere n'eſt plus, & parmi
» ſes ſujets il n'en trouve pas un qui
» luy aide à repouſſer les maux dont

il

il ſe voit accablé. «

O Dieux, s'écria alors le Roy « Menelas, j'ay donc le plaiſir de voir « dans mon Palais le fils d'un hom- « me qui a donné tant de combats « pour l'amour de moy. Certaine- « ment je me préparois à le preferer « à tous les autres Grecs, & à luy « donner la premiere place dans mon « affection, ſi Jupiter, dont les re- « gards découvrent tout ce qui ſe « paſſe dans ce vaſte univers, euſt « voulu nous accorder un heureux « retour dans noſtre patrie; je voulois « luy donner une ville dans le pays « d'Argos & luy baſtir un magnifi- « que Palais, afin que quittant le ſe- « jour d'Ithaque, il vinſt avec tou- « tes ſes richeſſes, ſon fils & ſes peu- « ples ſe tranſporter dans mes Eſtats, « & habiter une ville que j'aurois « évacuée de ſes habitants; nous au- « rions veſcu tousjours enſemble, & « il n'y auroit eû que la mort qui « euſt pû ſéparer deux amis qui ſe «

» ſeroient aimez ſi tendrement &
» dont l'union auroit eſté ſi délicieu-
» ſe. Mais un ſi grand bonheur a
» peut-eſtre attiré l'envie de ce Dieu,
» qui n'a refuſé qu'à Ulyſſe ſeul cet
» heureux retour.

Ces paroles les firent tous fondre en larmes ; la fille du grand Jupiter, la belle Helene, ſe mit à pleurer ; Telemaque & le grand Atride pleurerent, & le fils du ſage Neſtor ne demeura pas ſeul inſenſible ; ſon frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, luy revint dans l'eſprit, & à ce ſouvenir, le viſage baigné de
» pleurs, il dit à Menelas : Fils d'A-
» trée, toutes les fois que mon pere
» & moy nous entretenant dans ſon
» Palais, nous ſommes venus à parler
» de vous, je luy ay tousjours ouï
» dire que vous eſtiez le plus ſage &
» le plus prudent de tous les hommes,
» c'eſt pourquoy j'eſpere que vous
» voudrez bien ſuivre le conſeil que

ſoſe vous donner ; je vous avoüe «
que je n'aime point les larmes qu'on «
verſe à la fin du feſtin. Demain la «
brillante aurore ramenera le jour. «
Je n'ay garde de trouver mauvais «
qu'on pleure ceux qui ſont morts «
& qui ont accompli leur deſtinée, «
je ſçay que le ſeul honneur qu'on «
puiſſe faire aux miſerables mortels «
aprés leur trepas, c'eſt de ſe couper «
les cheveux ſur leur tombeau & de «
l'arroſer de ſes larmes. J'ay auſſi «
perdu ſous les murs de Troye un «
frere qui n'eſtoit pas le moins brave «
des Grecs, vous le ſçavez mieux que «
moy, car je n'ay jamais eû le plaiſir «
de le voir, mais tout le monde rend «
ce temoignage à Antiloque, qu'il «
eſtoit au deſſus des plus vaillants, «
ſoit qu'il falluſt pourſuivre l'enne- «
mi, ou combattre de pied ferme. «

Le Roy Menelas, prenant la pa-
role, luy répondit : Prince, vous «
venez de dire ce que l'homme le «
plus prudent & qui ſeroit dans un «

» âge bien plus avancé que le voſtre,
» pourroit dire & faire de plus ſenſé.
» A vos diſcours pleins de ſageſſe on
» voit bien de quel pere vous eſtes
» ſorti, car on reconnoiſt tousjours
» facilement les enfants de ceux à
» qui Jupiter a départi ſes plus pré-
» cieuſes faveurs dans le moment de
» leur naiſſance, & dans celuy de leur
» mariage, comme il a fait à Neſtor,
» qu'il a tousjours honnoré d'une
» protection ſinguliere, & à qui il a
» accordé la grace de paſſer tranquil-
» lement & à ſon aiſe ſa vieilleſſe
» dans ſes Eſtats, & d'avoir des fils
» diſtinguez par leur ſageſſe & par
» leur courage. Ceſſons donc nos re-
» grets & nos larmes, & remettons-
» nous à table; que l'on apporte de
» l'eau pour laver les mains. Demain
» dés que le jour aura paru, nous
» pourrons Telemaque & moy avoir
» enſemble une converſation auſſi
» longue qu'il le voudra.
» Il parla ainſi, & Aſphalion un

des plus fidelles ſerviteurs de Menelas, donna à laver. On ſe remet à table, & on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Helene, s'aviſa d'une choſe qui fut d'un grand ſecours. Elle meſla dans le vin, qu'on ſervoit à table, une poudre qui aſſoupiſſoit le deüil, calmoit la colere, & faiſoit oublier tous les maux. Celuy qui en avoit pris dans ſa boiſſon n'auroit pas verſé une ſeule larme dans toute la journée quand meſme ſon pere & ſa mere ſeroient morts, qu'on auroit tué en ſa preſence ſon frere ou ſon fils unique, & qu'il l'auroit vû de ſes propres yeux : telle eſtoit la vertu de cette drogue que luy avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roy d'Egypte, dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaiſes, & où tous les hommes ſont excellents medecins, & c'eſt de-là

qu'eſt venuë la race de Peon.

Aprés qu'Helene eut meſlé cette merveilleuſe drogue dans le vin, » elle prit la parole, & dit: Roy Me- » nelas, & vous jeunes Princes, le » Dieu ſupreſme, le grand Jupiter, » meſle la vie des hommes de biens » & de maux comme il luy plaiſt, car » ſa puiſſance eſt ſans bornes, c'eſt » pourquoy joüiſſez preſentement du » plaiſir de la table, & divertiſſez- » vous à faire des hiſtoires qui puiſ- » ſent vous amuſer, je vous donneray » l'exemple, & je vous raconteray une » hiſtoire qui ne vous déplaira pas. » Il me ſeroit impoſſible de vous faire » icy le détail de tous les travaux du » patient Ulyſſe, je vous raconteray » ſeulement une entrepriſe qu'il a » tenter au milieu des Troyens, » dont je ſuis mieux inſtruite que » perſonne. Un jour, aprés s'eſtre dé- » chiré le corps à coups de verges & » s'eſtre couvert de vieux haillons » comme un vil eſclave, il entra dans

la ville ennemie ainſi déguiſé & «
dans un eſtat bien different de ce- «
luy où il eſtoit dans l'armée des «
Grecs, car il paroiſſoit un verita- «
ble mendiant. Il entra donc ainſi «
dans la ville des Troyens; perſonne «
ne le reconnut; je fus la ſeule qui «
ne fus point trompée par ce dégui- «
ſement; je luy fis pluſieurs queſ- «
tions pour tirer la verité de ſa bou- «
che, mais luy avec ſa fineſſe & ſa «
ſoupleſſe ordinaire, il évita tou- «
jours de me répondre & de m'eſ- «
claircir. Mais aprés que je l'eus «
baigné & parfumé d'eſſences, que «
je luy eus donné des habits & que «
je l'eus raſſeuré par un ſerment in- «
violable que je ne le décelerois aux «
Troyens qu'aprés qu'il ſeroit re- «
tourné dans ſon camp, alors il s'ou- «
vrit à moy & me découvrit de point «
en point tous les deſſeins des Grecs. «
Aprés cette confidence il tua de ſa «
main un grand nombre de Troyens «
& repaſſa dans l'armée des Grecs, «

» auxquels il porta toutes les inſtruc-
» tions qui leur eſtoient neceſſaires
» pour l'execution de leur grand deſ-
» ſein. En meſme temps toute la ville
» retentit des cris & des hurlements
» des Troyennes, & moy je ſentis
» dans mon cœur une ſecrete joye,
» car entierement changée, je ne de-
» ſirois rien tant que de retourner à
» Lacedemone, & je pleurois amere-
» ment les malheurs où la Déeſſe
» Venus m'avoit plongée, en me
» menant dans cette terre eſtrangere,
» & en me faiſant abandonner mon
» Palais, ma fille & mon mary, qui
» en eſprit, en beauté & en bonne
» mine ne cedoit à aucun homme du
» monde.

» Tout ce que vous venez de dire
» d'Ulyſſe, reprit Menelas, eſt vray
» dans toutes ſes circonſtances. J'ay
» connu à fond pluſieurs grands per-
» ſonnages, j'ay penetré leur cœur
» & leur eſprit, ſources de leurs ac-
» tions, & j'ay voyagé dans pluſieurs

contrées, mais jamais je n'ay vû un «
homme tel qu'Ulyſſe, pour le cou- «
rage, la patience, la prudence & la «
force. Quel grand ſervice ne ren- «
dit-il pas aux Grecs dans le cheval «
de bois où les principaux de l'ar- «
mée s'eſtoient enfermez avec moy, «
portant aux Troyens la ruine & la «
mort. Vous ſortites de la ville pour «
voir cette machine énorme, & il «
faut bien croire que c'eſtoit quel- «
que Dieu qui ſe déclarant contre «
les Grecs & voulant donner aux «
Troyens une gloire immortelle, «
vous força à venir ; Deïphobus «
ſemblable à un Dieu vous accom- «
pagnoit ; vous fites trois fois le «
tour de ce cheval ; vous portaſtes «
trois fois les mains ſur ces embuſ- «
ches cachées, comme pour les ſon- «
der ; vous appellaſtes les plus bra- «
ves capitaines Grecs en les nom- «
mant chacun par leur nom & en «
contrefaiſant la voix de leurs fem- «
mes, mais le fils de Tydée, le divin «

» Ulyſſe & moy, qui eſtions aſſis au
» milieu, nous reconnûmes voſtre
» voix, & d'abord Diomede & moy
» nous voulûmes prendre le parti de
» ſortir l'eſpée à la main pluſtoſt que
» d'attendre que nous fuſſions décou-
» verts; Ulyſſe nous retint & refrena
» cette impatience trop imprudente.
» Tous les autres capitaines, qui eſ-
» toient avec nous, demeurerent dans
» un profond ſilence; le ſeul Anticlus
» alloit vous répondre, mais dans le
» moment Ulyſſe luy portant les
» deux mains ſur la bouche, ſauva
» tous les Grecs, car il la luy ſerra ſi
» fort, qu'il l'empeſcha de reſpirer,
» juſqu'à ce que la favorable Miner-
» ve vous euſt emmenée d'un autre
» coſté.

Le ſage Telemaque répondit à
» Menelas: Fils d'Atrée, tout ce que
» vous venez de dire ne fait qu'aug-
» menter mon affliction; tant de
» grandes qualitez n'ont pas mis mon
» pere à couvert d'une fin malheu-

reuſe, & c'eſt en vain que ſon cou- «
rage invincible a reſiſté à tant de «
perils. Mais permettez que nous «
allions nous coucher & que le doux «
ſommeil vienne ſuſpendre pendant «
quelques moments nos chagrins & «
nos inquietudes. «

En meſme temps la divine Helene ordonne à ſes femmes de leur dreſſer des lits ſous un portique, d'eſtendre à terre les plus belles peaux, de mettre ſur ces peaux les plus belles eſtoffes de pourpre, de couvrir ces eſtoffes de beaux tapis, & d'eſtendre ſur ces tapis des plus belles couvertures ; ces femmes obéïſſent, elles ſortent auſſi-toſt de l'appartement avec des flambeaux & vont dreſſer les lits, & un heraut conduit les deux Princes.

Le fils d'Ulyſſe & le fils de Neſtor coucherent ainſi dans le portique au bout de la cour, & le grand Menelas alla coucher dans ſon appartement au fond de ſon Palais,

& Helene pleine de majeſté & de grace ſe coucha prés de luy.

L'aurore n'eut pas pluſtoſt annoncé le jour, que Menelas ſe leva, prit ſes habits & ſon eſpée, couvrit ſes beaux pieds de brodequins magnifiques, & s'eſtant rendu dans l'appartement de Telemaque, il s'aſſit pres de ce Prince, & luy parla
» ainſi : Genereux Telemaque, quelle
» preſſante affaire vous a amené à
» Lacedemone & vous a fait expoſer
» aux perils de la mer ! eſt-ce une
» affaire publique, ou une affaire par-
» ticuliere ! Expliquez-moy le ſujet
» de voſtre voyage.

» Grand Roy, que Jupiter hon-
» nore d'une protection particuliere,
» luy répond le ſage Telemaque, je
» ſuis venu dans voſtre Palais pour
» voir ſi vous ne pourriez point me
» dire quelque mot qui me donne
» quelque lumiere ſur la deſtinée de
» mon pere. Ma maiſon perit ; tout
» mon bien ſe conſume ; mon Palais

eſt plein d'ennemis ; les fiers Pour- «
ſuivants de ma mere égorgent con- «
tinuellement mes troupeaux & ils «
me traitent avec la derniere inſo- «
lence ; c'eſt pourquoy je viens em- «
braſſer vos genoux & vous prier «
de m'apprendre le malheureux ſort «
de mon pere, ſi vous en avez eſté «
temoin, ou ſi vous l'avez appris de «
quelques voyageurs, car il eſt bien «
ſeur que ſa mere en le mettant au «
monde l'a livré à un cruel deſtin. «
Qu'aucun égard pour moy, ni au- «
cune compaſſion ne vous portent «
à me menager, dites-moy ſans nul «
déguiſement tout ce que vous avez «
vû ou ſçû, je vous en conjure ; ſi «
jamais mon pere vous a rendu quel- «
que ſervice, ſoit en vous donnant «
ſes conſeils, ſoit en s'expoſant pour «
vous aux plus perilleuſes avantu- «
res ſous les remparts de Troye «
où vous avez tant ſouffert avec «
tous les Grecs, temoignez-moy au «
jourd'huy que vous n'avez pas ou- «

» blié ſes ſervices, & dites-moy la
» verité.

Menelas penetré d'indignation
de ce qu'il venoit d'entendre, s'eſ-
» cria, O Dieux, ſe peut-il que des
» hommes ſi laſches prétendent s'em-
» parer de la couche d'un ſi grand
» homme! Comme lorſqu'une biche
» timide prend ſes jeunes faons, en-
» core ſans force & à qui elle donne
» encore à tetter, & aprés les avoir
» portez dans le repaire d'un fort
» lion au milieu d'une foreſt, elle
» ſort pour aller paiſtre ſur les coli-
» nes & dans les vallons; pendant ce
» temps-là le lion revient dans ſon
» antre, & trouvant ces nouveaux
» hoſtes, il les met en pieces; il en
» ſera de meſme de ces Pourſuivants,
» Ulyſſe revenu, contre leurs eſpe-
» rances, les mettra tous à mort.
» Grand Jupiter, & vous Minerve
» & Apollon, faites qu'Ulyſſe tom-
» be tout à coup ſur ces inſolents,
» tel qu'il eſtoit lorſqu'au milieu de

« la belle ville de Lesbos, deffié à la «
« lutte par le vaillant Roy Philome- «
« lides, il le terrassa, & réjoüit par «
« sa victoire tous les Grecs specta- «
« teurs de son combat. Ah ! ces las- «
« ches periroient bientost & feroient «
« des nopces bien funestes. Mais, «
« Prince, sur ce que vous souhaitez «
« de moy, je ne biaiseray point & je «
« ne vous tromperay point. Je vous «
« diray sincerement ce que j'ay ap- «
« pris d'un Dieu marin qui ne dit «
« jamais que la verité ; je ne vous ce- «
« leray rien de tout ce que j'ay en- «
« tendu de sa bouche. «

« A mon retour de Troye les «
« Dieux bien loin de favoriser l'im- «
« patience que j'avois d'arriver dans «
« mes Estats, me retinrent en Egy- «
« pte, parce que je ne leur avois pas «
« offert les hecatombes que je leur «
« devois, car les Dieux veulent que «
« nous nous souvenions tousjours «
« de leurs commandements & que «
« nous leur rendions nos hommages. «

» Dans la mer d'Egypte, vis-à-vis
» du Nil, il y a une certaine isle
» qu'on appelle le *Phare*, elle est
» éloignée d'une des embouchures
» de ce fleuve d'autant de chemin
» qu'en peut faire en un jour un
» vaisseau qui a le vent en pouppe ;
» cette isle a un bon port, d'où les
» vaisseaux se mettent commodément
» en mer aprés y avoir fait de l'eau.
» Les Dieux me retinrent là vingt
» jours entiers, sans m'envoyer au-
» cun des vents qui sont necessaires
» pour sortir du port, & qui accom-
» pagnent heureusement les vaisseaux
» qui font voile. Mes provisions es-
» toient desja presque toutes consu-
» mées, le courage de mes compa-
» gnons abbatu, & j'estois perdu sans
» ressource, si une Déesse n'eust eu
» compassion de moy. Eidothée, fille
» de Protée Dieu marin, touchée
» de l'estat malheureux où elle me
» voyoit, vint à ma rencontre com-
» me j'estois separé de mes compa-

gnons, qui diſperſez dans l'iſle, « peſchoient à la ligne, car la faim « les portoit à ſe ſervir de tous les « aliments que la fortune leur pre- « ſentoit. Cette Déeſſe s'approchant « de moy, m'adreſſe la parole, & me « dit, Eſtranger, eſt-ce folie, negli- « gence ou deſſein formé qui vous « retiennent dans la triſte ſituation « où vous eſtes, & prenez-vous plai- « ſir à eſtre malheureux! Pourquoy « demeurez-vous ſi long-temps dans « cette iſle ſans trouver aucune fin à « vos travaux! Cependant vos com- « pagnons perdent tout courage. «

Elle parla ainſi, & frappé d'ad- « miration, je luy répondis: Grande « Déeſſe, car il eſt aiſé de voir que « je parle à une Divinité, je ne m'ar- « reſte point icy volontairement, il « faut ſans doute que j'aye offenſé « les Immortels qui habitent les « cieux; mais, puiſque vous eſtes ſi « bonne & ſi genereuſe, dites-moy, « je vous prie, quel Dieu me retient «

» dans cette iſle deſerte & me ferme
» tous les chemins de la vaſte mer;
» & enſeignez-moy les moyens de
» retourner dans ma patrie. J'eſpere
» qu'appaiſé par mes ſacrifices, il vou-
» dra bien me laiſſer partir.
» Eſtranger, me repartit la Déeſſe,
» je ne vous déguiſeray rien, & je
» vous diray tout ce que je ſçay : Un
» vieillard marin de la race des Im-
» mortels, & tousjours vray dans ſes
» réponſes, vient tous les jours ſur
» ce rivage; c'eſt Protée l'Egyptien,
» qui connoiſt les profondeurs de
» toutes les mers, & qui eſt comme
» le principal miniſtre de Neptune;
» c'eſt de luy que j'ay receu le jour;
» ſi vous mettant en embuſcade, vous
» pouvez le ſurprendre, il vous dira
» la route que vous devez tenir, &
» vous enſeignera les moyens de re-
» tourner dans voſtre patrie; il vous
» apprendra meſme, ſi vous voulez,
» tout le bien & tout le mal qui eſt
» arrivé chez vous pendant voſtre

abſence depuis que vous eſtes parti « pour ce voyage ſi long & ſi perilleux. «

Mais, divine Nymphe, je ne « puis rien ſans voſtre ſecours, luy « répondis-je, enſeignez-moy, je « vous prie, quelles ſortes d'embuſches il faut dreſſer à ce Dieu marin, « afin qu'il ne puiſſe les prévoir pour « les éviter. Car il eſt bien difficile à « un mortel de ſurprendre un Dieu. «

La Déeſſe exauça ma priere, & « me dit, Je vais vous enſeigner la « maniere dont vous devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas « l'oublier. Tous les jours, à l'heure « que le ſoleil parvenu au plus haut « des cieux enflamme l'air de ſes « rayons, ce Dieu, qui eſt tousjours « vray dans ſes réponſes, ſort des antres profonds de la mer aux ſouffles du Zephyre, & tout couvert « d'algue & d'écume, il va ſe coucher « dans des grottes fraiſches & charmantes. Quantité de monſtres ma- «

» rins, peuples de la Déeſſe Amphi-
» trite, ſortent auſſi des abyſmes de la
» mer, vont ſe repoſer tout autour
» de luy, & rempliſſent ces grottes
» d'une odeur de marine que l'on ne
» peut ſupporter. Demain dés que
» l'aurore commencera à paroiſtre, je
» vous cacheray dans ces grottes ;
» cependant ayez ſoin de choiſir trois
» des plus braves & des plus déter-
» minez de vos compagnons qui ſont
» ſur vos vaiſſeaux. Je vais vous dé-
» couvrir toutes les ruſes & tous les
» ſtratageſmes dont ce Dieu ſe ſervira
» contre vous. A ſon arrivée il com-
» mencera par compter & faire paſſer
» en reveûë devant luy tous ſes
» monſtres ; quand il les aura tous
» vûs & bien comptez, il ſe couche-
» ra au milieu comme un berger au
» milieu de ſon troupeau. Lorſque
» vous le verrez aſſoupi, rappellez
» toutes vos forces & tout voſtre
» courage, & vous jettant tous ſur
» luy, ſerrez-le tres eſtroitement ma-

gié ſes efforts, car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres ; il prendra la figure de tous les animaux les plus feroces. Il ſe changera auſſi en eau ; il deviendra feu ; que toutes ces formes afreuſes ne vous épouvantent point & ne vous obligent point à laſcher priſe, au contraire liez-le & le retenez plus fortement. Mais dés que revenu à la premiere forme, où il eſtoit quand il s'eſt endormi, il commencera à vous interroger, alors n'uſez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier & à luy demander qui eſt le Dieu qui vous pourſuit ſi cruellement.

En achevant ces mots, elle ſe plongea dans la mer ; les flots firent un grand bruit & ſe blanchirent d'écume. Sur l'heure meſme je repris le chemin de mes vaiſſeaux, qui eſtoient retirez ſur le ſable, & en marchant mon cœur eſtoit agité de differents penſers. Quand je fus

» arrivé à ma flotte, nous préparas-
» mes le ſouper, & la nuit venuë
» nous nous couchaſmes ſur le riva-
» ge. Le lendemain à la pointe du
» jour, aprés avoir fait mes prieres
» aux Dieux, je me mis en chemin
» pour me rendre au meſme lieu où
» la Déeſſe m'avoit parlé, & je menay
» avec moy trois de mes compagnons
» les plus hardis pour tout entrepren-
» dre & dont j'eſtois le plus aſſeuré.
» Cependant la Nymphe, qui s'eſ-
» toit plongée dans la mer, en ſortit
» portant avec elle quatre peaux de
» veaux marins qui ne venoient que
» d'eſtre dépoüillez, c'eſtoit la ruſe
» qu'elle avoit imaginée pour trom-
» per ſon pere. En meſme temps elle
» creuſa dans le ſable une eſpece de
» caverne où elle ſe tint, en nous at-
» tendant; nous arrivons auprés d'el-
» le; elle nous place & nous met ſur
» chacun une de ces peaux qu'elle
» avoit apportées. Voilà donc noſtre
» embuſcade dreſſée, mais une em-

buſcade inſupportable & où nous « ne pouvions durer, car l'odeur em- « poiſonnée de ces veaux marins nous « ſuffoquoit. Eh, qui eſt-ce qui « pourroit ſe tenir long-temps dans « une peau de monſtre marin! Mais « la Déeſſe nous ſauva, en s'aviſant « d'un remede qui nous fut d'un tres « grand ſecours. Elle nous mit à cha- « cun dans les narines une goutte « d'ambroſie, qui répandant une « odeur celeſte, ſurmonta bien-toſt « celle des veaux marins. Nous de- « meuraſmes en cet eſtat toute la « matinée avec tout le courage ima- « ginable. Cependant les monſtres « marins ſortent de la mer en foule « & ſe couchent le long du rivage. « Sur le midy le Dieu marin ſortit de « la mer, & trouva ſon troupeau en « bon eſtat, car il viſita tous ſes « monſtres les uns aprés les autres « & les compta. Il nous paſſa en re- « vûë avec eux, ſans entrer dans le « moindre ſoubçon que ce fuſt une «

» embuſche. Il ſe couche au milieu
» nous ne le viſmes pas pluſtoſt aſ-
» ſoupi, que nous nous jettaſmes tous
» ſur luy avec des cris épouventables
» & nous le ſerraſmes tres eſtroite-
» ment entre nos bras ; le vieillard
» n'oublia pas en cette occaſion ſon
» art ordinaire ; il ſe changea d'abord
» en un énorme lion ; il prit enſuite
» la figure d'un dragon horrible ; il
» devint leopard, ſanglier, il ſe chan-
» gea en eau ; enfin il nous parut
» comme un grand arbre.
» A tous ces changements nous le
» ſerrions encore davantage ſans nous
» épouvanter, juſqu'à ce qu'enfin la
» de ſes ruſes, il nous queſtionna le
» premier ; Fils d'Atrée, me dit-il,
» quel Dieu vous a ſuggeré ce con-
» ſeil & vous a donné le moyen de
» me prendre dans vos pieges ! Que
» deſirez-vous de moy !
» Alors, le laſchant & n'uſant plus
» de violence, je luy répondis avec
» reſpect, Divinité de la mer, pour-
quoy

quoy me faites-vous ces queſtions « pour éviter de me répondre ? vous « n'ignorez pas les maux qui me preſ- « ſent ; vous ſçavez que je ſuis re- « tenu dans cette iſle, & que je ne « puis trouver le moyen d'en ſortir ; « mon cœur ſe conſume de douleur « & d'impatience. Dites-moy donc, « je vous prie, car rien n'eſt caché « aux Dieux, dites-moy qui eſt le « Dieu qui me retient icy malgré « moy, & qui me ferme les chemins « de la vaſte mer, & enſeignez-moy « le moyen de m'en retourner dans « ma patrie. «

Vous deviez avant toutes cho- « ſes, me répondit le Dieu marin, « offrir vos ſacrifices à Jupiter & à « tous les autres Dieux, & ne vous « embarquer qu'aprés vous eſtre ac- « quité dignement de ce devoir. « C'eſtoit le ſeul moyen de retour- « ner heureuſement dans vos Eſtats ; « le Deſtin inflexible ne vous permet « de revoir vos amis, voſtre Palais «

» & voſtre chere patrie, que vous ne
» ſoyez retourné encore dans le fleu-
» ve Egyptus qui deſcend de Jupi-
» ter, & que vous n'ayez offert des
» hecatombes parfaites aux Dieux
» immortels qui habitent l'Olympe;
» alors ſeulement les Dieux vous ac-
» corderont cet heureux retour que
» vous deſirez avec tant d'ardeur &
» d'impatience.

» Il dit, & mon cœur fut ſaiſi de
» douleur & de triſteſſe, parce que ce
» Dieu m'ordonnoit de rentrer dans
» le fleuve Egyptus dont le chemin
» eſt difficile & dangereux, mais fai-
» ſant effort ſur moy-meſme & ſur-
» montant mon chagrin, je luy ré-
» pondis, Sage vieillard, j'executerai
» vos ordres. Mais avant que je me
» ſepare de vous, dites-moy, je vous
» prie, ſans me rien déguiſer, ſi tous
» les Grecs que nous quittaſmes Nes-
» tor & moy à noſtre départ de
» Troye, ſont arrivez heureuſement
» dans leur patrie, ou s'il y en a qui

qu'un qui ſoit mort ſur ſes vaiſ- «
ſeaux ou entre les mains de ſes «
amis, aprés avoir terminé une ſi «
cruelle guerre. «

Fils d'Atrée, me répond le Dieu, «
pourquoy me faites-vous toutes «
ces queſtions ? il n'eſt pas neceſſaire «
que vous ſçachiez tout ce qui s'eſt «
paſſé ; voſtre curioſité vous couſte- «
roit cher, & vous ne pourriez le «
ſçavoir ſans verſer bien des larmes. «
Pluſieurs ſont morts, pluſieurs au- «
tres ſont échappez. Vous avez per- «
du deux generaux dans le voyage, «
car je ne vous parle point des per- «
tes que vous avez faites dans les «
combats, vous y eſtiez preſent ; un «
autre de vos generaux, encore plein «
de vie, eſt retenu dans la vaſte mer. «
Ajax fils d'Oïlée a peri malheureu- «
ſement avec ſa flotte, car ſon vaiſ- «
ſeau ayant eſté briſé par la tem- «
peſte, comme il luttoit contre les «
flots, Neptune le pouſſa ſur les ro- «
ches Gyréenes & le tira de ce grand «

» peril ; il avoit évité la mort mal-
» gré la haine de Minerve, s'il n'eust
» prononcé une parole trop ſuperbe
» qui le fit perir ; il dit que par ſes
» ſeules forces il s'eſtoit tiré de ces
» gouffres malgré les Dieux. Neptu-
» ne, qui entendit cette impieté, prit
» ſon redoutable trident, & en frap-
» pa la roche ſur laquelle ce Prince
» eſtoit aſſis. La moitié de la roche
» demeura ferme ſur ſes racines, &
» l'autre moitié ſe détachant comme
» une montagne, tomba dans la mer,
» & le précipita avec elle dans ſes
» abymes. Voilà la mort malheureu-
» ſe dont il perit, enſeveli dans les
» ondes. Le Roy voſtre frere échap-
» pa de cette tempeſte avec ſes vaiſ-
» ſeaux, car Junon luy preſta ſon ſe-
» cours ; mais comme il eſtoit preſt
» d'aborder au promontoire de Ma-
» lée, un tourbillon de vent emporta
» ſes navires & les pouſſa à l'extre-
» mité du golphe dans ce coin de
» terre qu'habitoit autrefois Thyeſte,

& où Egiſthe regnoit alors. Quoy « qu'il fuſt encore éloigné de Lace- « demone, il ne laiſſa pas de ſe regar- « der comme heureuſement arrivé « dans ſa patrie. Les Dieux calme- « rent les vents, il deſcendit de ſon « vaiſſeau, & embraſſant la terre de « cette chere patrie qu'il revoyoit « avec tant de plaiſir, il verſa des « larmes de joye. Il fut d'abord ap- « perçeû par une ſentinelle que le « traiſtre Egiſthe avoit placée ſur le « ſommet du promontoire pour ob- « ſerver ſon arrivée, & il luy avoit « promis pour recompenſe deux ta- « lens d'or. Il y avoit un an entier « que cette ſentinelle eſtoit aux « agueſts pour empeſcher qu'il ne « luy échapaſt & qu'il n'euſt le temps « de ſe mettre ſur ſes gardes. Le « voyant donc arrivé, il va en dili- « gence annoncer cette nouvelle au « Roy, qui en meſme temps ſe met « à dreſſer ſes embuſches. Il choiſit « dans le peuple vingt garnemens «

» des plus déterminez, les met en
» embuſcade, fait préparer un magni-
» que feſtin, & ſortant avec un nom-
» breux cortege de chars & de che-
» vaux, il va au devant d'Agamem-
» non pour le recevoir & le mener
» dans ſon Palais où il devoit exe-
» cuter ſon infame entrepriſe. Il me-
» ne en pompe ce Prince, qui ne ſe
» doutoit point de ſa trahiſon, le
» fait mettre à table, & là il le tuë
» comme on tuë un taureau à ſa cre-
» che. Tous les compagnons de ce
» Prince ont le meſme ſort, mais
» quoy-que ſurpris, ils ne laiſſerent
» pas de vendre cherement leur vie;
» car ils tüerent tous les aſſaſſins dont
» Egiſthe s'eſtoit ſervi pour ce crime
» abominable, il n'en échappa pas
» un ſeul.

» Il parla ainſi, & moy penetré
» de douleur je me jette ſur le ſable
» que je baigne de mes larmes, &
» m'abandonnant au deſeſpoir, je ne
» veux plus vivre ni joüir de la lu-

miere du ſoleil. Mais aprés que « j'eus bien répandu des pleurs, le « Dieu marin me dit, Fils d'Atrée, « le temps eſt précieux, ne le perdez « pas, ceſſez de pleurer inutilement; « avec toutes vos larmes nous ne « trouverons point la fin de vos mal- « heurs; cherchez pluſtoſt les moyens « les plus prompts de retourner dans « vos Eſtats; vous trouverez encore « ce traiſtre plein de vie, à moins « qu'Oreſte ne vous ait prévenu, « qu'il n'ait desja vengé ſon pere, « & fait tomber ce meurtrier ſous ſes « coups. Mais en ce cas-là vous pour- « riez toujours aſſiſter au repas de « ſes funerailles. «

Ces paroles ranimerent mon cou- « rage, je ſentis mon cœur reprен- « dre ſa vigueur, & j'eus quelques « mouvemens de joye. Eſtant donc « revenu à moy, je luy dis: Vous « m'avez fort bien inſtruit du ſort « des deux generaux qui ont peri à « leur retour de Troye, mais je vous «

» prie de me nommer le troiſiéme
» qui eſt retenu mort ou vif dans
» une iſle de la vaſte mer; quelque
» triſte que ſoit cette nouvelle, je
» deſire de l'apprendre. En meſme
» temps ſans balancer, il me répon-
» dit, C'eſt le fils de Laërte Roy
» d'Ithaque, je l'ay vû moy-meſme
» fondre en larmes dans le Palais de
» Calypſo qui le retient malgré luy,
» & qui le prive de tous les moyens
» de retourner dans ſa patrie, car il
» n'a ni vaiſſeaux ni rameurs qui
» puiſſent le conduire ſur les flots de
» la vaſte mer. Pour vous, Roy Me-
» nelas, continua-t-il, ce n'eſt pas
» l'ordre du Deſtin que vous mou-
» riez à Argos, les Immortels vous
» envoyeront dans les Champs Ely-
» ſiens à l'extremité de la terre, où
» le ſage Rhadamanthe donne des
» loix, où les hommes paſſent une
» vie douce & tranquille, où l'on ne
» ſent ni les neiges ni les frimats de
» l'hyver, ni les pluyes, mais où l'air

eſt toujours rafraiſchi par les douces haleines des Zephyres que l'Ocean y envoye continuellement ; & ces Dieux puiſſans vous accorderont ce grand privilege, parce que vous avez épouſé Helene, & que vous eſtes gendre du grand Jupiter.

En finiſſant ces mots, il ſe plonge dans la mer, & moy je pris le chemin de mes vaiſſeaux avec mes fidelles compagnons, l'eſprit agité de differentes penſées.

Quand nous fuſmes arrivez à noſtre flotte, on prépara le ſouper, & la nuit vint couvrir la terre de ſes ombres. Nous couchaſmes ſur le rivage, & le lendemain dés que la brillante aurore eut ramené le jour, nous tiraſmes les vaiſſeaux en mer, nous dreſſaſmes les maſts, nous déployaſmes les voiles, & mes compagnons ſe placeant ſur les bancs, firent blanchir la mer ſous l'effort de leurs rames. J'arrivay bien-toſt à l'embouchure du fleuve

» Egyptus qui tire ſes ſources de Ju-
» piter. J'arreſtay là mes vaiſſeaux,
» j'offris des hecatombes parfaites, &
» quand j'eus appaiſé la colere des
» Dieux immortels, j'élevay un tom-
» beau à Agamemnon, afin que ſa
» gloire paſſaſt d'âge en âge. Aprés
» m'eſtre acquitté de ces devoirs, je
» remis à la voile. Les Dieux m'en-
» voyerent un vent tres favorable,
» & en peu de temps ils me ramene-
» rent dans mes Eſtats. Voilà tout
» ce que je puis vous apprendre.
» Mais Telemaque demeurez chez
» moy encore quelque temps. Dans
» dix ou douze jours je vous ren-
» voyeray avec des preſents, je vous
» donneray trois de mes meilleurs
» chevaux & un beau char. J'adjou-
» teray à cela une belle coupe d'or,
» qui vous ſervira à faire vos liba-
» tions, & qui vous fera ſouvenir de
» moy.

Le ſage Telemaque répondit :
» Fils d'Atrée, ne me retenez pas

icy plus long-temps. Si je ne con- «
ſultois que mon inclination, je «
reſterois de tout mon cœur avec «
vous une année entiere, & j'ou- «
blierois ma maiſon & mes parents, «
tant j'ay de plaiſir à vous entendre. «
Mais les compagnons que j'ay laiſ- «
ſez à Pylos s'affligent de mon ab- «
ſence, & vous voulez encore me «
retenir. Pour ce qui eſt des preſents «
que vous voulez me faire, je vous «
prie de les garder, ou ſouffrez que «
je ne reçoive qu'un ſimple bijou. «
Je n'emmeneray point vos chevaux «
à Ithaque, mais je vous les laiſſeray «
icy, car ils ſont neceſſaires à vos «
plaiſirs. Vous regnez dans un grand «
pays, qui conſiſte en des campa- «
gnes ſpacieuſes où tout ce qui eſt «
neceſſaire pour la nourriture des «
chevaux, croiſt abondamment, au «
lieu que dans Ithaque il n'y a ni «
plaines où l'on puiſſe faire des cour- «
ſes, ni paſturages pour des haras; «
elle n'eſt propre qu'à nourrir des «

» chevres, & avec cela elle m'eſt plus
» agreable que les pays où l'on nour-
» rit des chevaux. D'ordinaire les
» iſles, ſur-tout celles qui ſont dans
» nos mers, n'abondent pas en paſtu-
» rages & n'ont pas de grandes plai-
» nes, & Ithaque encore moins que
» les autres.

Menelas l'entendant parler ainſi ſe mit à ſoufrire, & en l'embraſſant, il luy dit : Mon cher fils, par
» tous vos diſcours vous faites bien
» connoiſtre la nobleſſe du ſang dont
» vous ſortez. Je changeray donc
» mes preſents, car cela m'eſt facile,
» & parmi les choſes rares, que je
» garde dans mon Palais, je choiſiray
» la plus belle & la plus précieuſe.
» Je vous donneray une urne admi-
» rablement bien travaillée; elle eſt
» toute d'argent & ſes bords ſont d'un
» or tres fin; c'eſt un ouvrage de
» Vulcain meſme. Un grand heros,
» le Roy des Sidoniens, m'en fit pre-
» ſent, lorſqu'à mon retour il me

reçeut dans ſon Palais. Je veux « que vous la receviez de ma main. «

C'eſt ainſi que s'entretenoient ces deux Princes. Les officiers du Roy arrivent pour préparer le dîner; ils amenent des moutons & apportent d'excellent vin, & leurs femmes les ſuivent avec des corbeilles pleines des dons de Cerés.

Cependant les deſordres continüent dans Ithaque, les fiers Pourſuivants ſe divertiſſent devant le Palais d'Ulyſſe à joüer au diſque & à lancer le javelot dans des cours ſpacieuſes préparées avec ſoin, & qui eſtoient le theatre ordinaire de leurs inſolences. Antinoüs & Eurymaque, qui en eſtoient les plus conſidérables & comme les chefs, car ils ſurpaſſoient tous les autres en courage, eſtoient aſſis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, luy dit: « Antinoüs, ſçait-on quand Telemaque doit eſtre de retour de Pylos, «

» car il a emmené mon vaiſſeau, &
» j'en ay grand beſoin pour paſſer
» en Elide où j'ay douze belles ca-
» vales & pluſieurs mulets, qui ne
» ſont pas encore domptez, & je vou-
» drois en dreſſer quelqu'un & l'ac-
» coutumer au joug.

Il parla ainſi, & les Pourſuivants ſont fort eſtonnez de cette nouvelle, car ils ne penſoient pas que Telemaque fuſt allé à Pylos, mais ils croyoient qu'il eſtoit aux champs pour voir ſes troupeaux, & pour s'entretenir avec celuy qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes, Antinoüs, prenant la parole, & l'interrogeant
» à ſon tour : Noëmon, dites-moy
» la verité, quel jour eſt parti Tele-
» maque ! qui ſont les jeunes gens
» qui l'ont ſuivi ! les a-t ils choiſis
» dans Ithaque, ou n'a-t-il pris que
» de ſes domeſtiques & de ſes eſcla-
» ves ! car il pourroit bien ne s'eſtre
» fait accompagner que par ces ſortes

de gens. Dites-moy auſſi ſans déguiſement s'il a pris voſtre vaiſſeau malgré vous, ou ſi vous le luy avez donné de voſtre bon gré ſur ce qu'il vous l'a demandé luy-meſme!

C'eſt moy-meſme qui le luy ay volontairement preſté, répondit le ſage Noëmon; quelqu'autre en ma place auroit-il pû faire autrement, quand un Prince comme celuy-là, accablé de chagrins, & qui roule de grands deſſeins dans ſa teſte l'auroit demandé! il eſtoit difficile & dangereux meſme de le refuſer. Les jeunes gens qui l'ont ſuivi ſont la fleur de noſtre jeuneſſe, & je remarquay Mentor à leur teſte, à moins que ce ne fuſt quelque Dieu; je puis pourtant aſſeurer qu'il reſſembloit parfaitement à Mentor. Mais ce qui m'eſtonne, & que je ne comprends point, c'eſt qu'hier encore avant le point du jour je vis Mentor de mes yeux, & je

» l'avois vû embarquer de mes yeux
» avec Telemaque pour Pylos.

Aprés avoir ainſi parlé, il retour-
dans la maiſon de ſon pere, & ces
deux Princes demeurerent fort eſ-
tonnez. Les autres Pourſuivants
de Penelope quittant leurs jeux,
vinrent s'aſſeoir en foule, & Anti-
noüs l'eſprit agité de noires penſées
& les yeux étincelants de fureur,
» éclata en ces termes : O Dieux,
» quelle audacieuſe entrepriſe pour
» Telemaque que ce voyage ! Nous
» penſions que ſes menaces ſeroient
» ſans effet. Ce jeune homme eſt
» pourtant parti à noſtre inſceu, &
» mené avec luy noſtre plus brave
» jeuneſſe ; ce mal pourroit aller plus
» loin, mais il retombera ſur ſa teſte
» avant qu'il puiſſe executer contre
» nous ſes pernicieux deſſeins. Don-
» nez-moy donc promptement le
» vaiſſeau le plus leger & vingt bons
» rameurs, j'iray l'attendre à ſon re-
» tour, & je luy dreſſeray une em-

bufcade entre Ithaque & Samos, « afin que le voyage qu'il a entrepris « pour apprendre des nouvelles de « ſon pere, luy ſoit funeſte. «

Il dit, & tous les Princes loüerent ſon deſſein & l'exhorterent à l'executer. En meſme temps ils rentrerent dans le Palais d'Ulyſſe. Penelope fut bien-toſt informée des diſcours que ces Princes avoient tenus & du complot qu'ils avoient formé. Le heraut Medon, qui avoit tout entendu hors de la cour, luy en alla faire un rapport fidelle. Car pendant que ces Princes tenoient leur conſeil ſecret dans le Palais, ce heraut alla à l'appartement de Penelope pour l'inſtruire de ce qui s'eſtoit paſſé. Dés que Penelope l'apperceut à la porte de ſa chambre: Heraut, luy dit-elle, pourquoy les « fiers Pourſuivants vous envoyent-« ils icy! eſt-ce pour ordonner à mes « femmes de quitter leur travail & « d'aller leur préparer un feſtin! Ah, «

» pourquoy ont-ils jamais penſé à
» moy ! pourquoy le ciel a-t-il permis
» qu'ils ayent jamais mis le pied dans
» ce Palais ! au moins ſi ce repas eſ-
» toit leur dernier repas, & la fin
» de leur amour & de leur inſolence !
» Laſches qui vous eſtes aſſemblez
» icy pour conſumer le bien du ſage
» Telemaque ! N'avez-vous jamais
» oüi dire à vos peres dans voſtre
» enfance quel homme c'eſtoit qu'U-
» lyſſe & comment il vivoit avec
» eux, ſans jamais faire la moindre
» injuſtice à perſonne, ſans dire la
» moindre parole deſobligeante, & ce
» qui n'eſt pas deffendu aux Rois
» meſme les plus juſtes, ſans marquer
» aucune preference en aimant l'un
» & haïſſant l'autre, en un mot, ſans
» donner jamais aucun ſujet de plain-
» te au moindre de ſes ſujets ! Ah
» voſtre mauvais cœur ne ſe montre
» que trop par toutes ces actions in-
» dignes ! l'ingratitude eſt le prix
» dont on paye aujourd'huy les bien-
» faits.

« Grande Reyne, repartit le pru- «
« dent Medon, pluſt aux Dieux que «
« ce fuſt là le plus grand mal, mais «
« ces Princes en machinent un bien «
« plus grand & plus terrible encore, «
« veüille le fils de Saturne confondre «
« leurs projets. Ils ſe préparent à tüer «
« Telemaque, & ils vont luy dreſſer «
« des embuſches à ſon retour de Py- «
« los & de Lacedemone où il eſt allé «
« pour apprendre le ſort du Roy ſon «
« pere. «

A ces mots Penelope tombe en foibleſſe. Tout d'un coup le cœur & les genoux luy manquent, elle eſt long-temps ſans pouvoir profe-rer une ſeule parole, & ſes yeux ſont noyez de pleurs. Enfin revenuë de ſa défaillance, elle dit à mots entrecou-pez: Heraut, pourquoy mon fils eſt- «
« parti ! quelle neceſſité de monter «
« ſur des vaiſſeaux & d'aller courir «
« les mers avec tant de peril ! eſt-ce «
« pour ne laiſſer pas meſme la me- «
« moire de ſon nom parmi les hom- «
« mes ! «

» Je ne ſçay, répondit Medon, ſi
» quelque Dieu luy a inſpiré ce deſ-
» ſein, ou ſi de luy-meſme il a entre-
» pris ce voyage pour aller appren-
» dre des nouvelles ou du retour du
» Roy ou de ſa triſte deſtinée.

En achevant ces mots, il ſe re-tire. Penelope demeure en proye à ſa douleur, elle n'a plus la force de ſe tenir ſur ſon ſiege, elle ſe jette ſur le plancher de ſa chambre & remplit l'air de ſes cris. Toutes ſes femmes l'environnent & accompa-gnent ſes cris de leurs gemiſſements & de leurs plaintes. Enfin elle
» rompt le ſilence, & leur dit : Mes
» amies, les Dieux m'ont choiſie pré-
» ferablement à toutes les femmes de
» mon ſiecle pour m'accabler de dou-
» leurs. Premierement j'ay perdu un
» mary d'une valeur heroïque, orné
» de toutes les vertus, & dont la gloire
» eſt répanduë dans toute la Grece.
» Et mon fils unique vient de m'eſtre
» enlevé par les tempeſtes ; il eſt par-

malheureuſement. Je n'ay point « eſté avertie de ſon départ. Malheu- « reuſes que vous eſtes, n'eſtoit-il « pas de voſtre devoir de m'éveiller, « puiſque vous eſtiez parfaitement « inſtruites du temps où il s'embar- « quoit! Si vous m'aviez découvert « ſon deſſein, ou je l'aurois retenu « prés de moy, quelque envie qu'il « euſt eû de partir, ou bien il m'au- « roit vû mourir à ſes yeux avant « ſon départ. Mais qu'on aille ap- « peller le vieillard Dolius, ce ſervi- « teur fidelle que mon pere me donna « quand je vins à Ithaque, & qui a « ſoin de mes jardins. Il ira en dili- « gence annoncer à Laërte tout ce « qui ſe paſſe, afin que ſi ſa prudence « luy ſuggere quelque bon conſeil, il « vienne nous en faire part, & porter « ſes plaintes au peuple qui va laiſſer « perir ſon petit-fils, le fils du divin « Ulyſſe. «

Alors la nourrice Euryclée pre- « nant la parole, dit: Ma Princeſſe, «

» vous pouvez me faire mourir ou
» me retenir dans une eſtroite priſon,
» je ne vous cacheray point ce que
» j'ay fait. J'ay ſçû le deſſein de ce
» cher Prince, je luy ay meſme donné
» tout ce qu'il a voulu, c'eſt moy qui
» luy ay fourni toutes les proviſions
» pour ſon voyage, mais il a exigé
» de moy un grand ſerment, que je
» ne vous apprendrois ſon départ que
» le douziéme jour, à moins qu'en
» eſtant informée d'ailleurs vous ne
» m'en demandaſſiez des nouvelles,
» car il craignoit que vôſtre douleur
» ne vous portaſt à de trop grands
» excés contre vous-meſme. Mais ſi
» vous voulez bien ſuivre mon con-
» ſeil, vous vous purifierez, vous
» prendrez vos habits les plus magni-
» fiques, vous monterez au haut de
» voſtre appartement ſuivie de vos
» femmes, & là vous adreſſerez vos
» prieres à la Déeſſe Minerve, qui eſt
» aſſez puiſſante pour tirer le Prince
» voſtre fils des bras meſmes de la

mort. Ne fatiguez pas inutilement «
Laërte, qui eſt dans une ſi grande «
vieilleſſe & ſi abattu. Je ne ſçaurois «
croire que la race d'Arceſius ſoit «
l'objet de la haine des Dieux im- «
mortels; aſſeurement il en reſtera «
quelque rejetton qui regnera dans «
ce Palais, & qui joüira de ces cam- «
pagnes fertiles, qui dépendent d'I- «
thaque. «

" Ces paroles calmerent la dou-
leur de Penelope & firent ceſſer ſes
larmes. Elle ſe purifie, prend ſes
habits les plus magnifiques, & ſui-
vie de ſes femmes elle monte au
plus haut de ſon Palais, & preſen-
tant à Minerve dans une corbeille
l'orge ſacré, elle luy adreſſe cette
priere: Invincible fille du Dieu «
qui eſt armé de ſa redoutable égi- «
de, eſcoutez mes vœux. Si jamais «
le ſage Ulyſſe a fait bruſler ſur vos «
autels dans ſon Palais la graiſſe de «
l'élite de ſes troupeaux, ſouvenez- «
vous aujourd'huy de ſes ſacrifices, «

» ſauvez mon fils & délivrez-moy
» ces fiers Pourſuivants qui commet-
» tent chez moy tant d'inſolences.
Elle accompagna cette priere de
cris & de larmes, & la Déeſſe l'e
xauça.

Cependant les Pourſuivants, qu
avoient entendu le bruit que l
Reyne & ſes femmes avoient fait
alloient & venoient dans le Palais, &
il y en euſt quelqu'un des plus im-
» prudents qui dit tout haut, Aſſeure-
» ment la Reyne prépare aujourd'hu
» le feſtin de ſes nopces, & elle n
» ſçait pas qu'une mort prochain
» menace ſon fils. Inſenſez qu'ils e
toient ! les Dieux préparoient
leurs complots deteſtables un ſu
cés bien different de celuy qu'
attendoient.

Antinoüs entendant ce diſcou
imprudent, prit la parole, & dit,
» Malheureux Princes, ceſſez ces pro-
» pos temeraires, de peur que que
» qu'un n'aille les rapporter dans
Palais,

Palais ; gardons le ſilence, & exe-
cutons noſtre projet.

En meſme temps il choiſit vingt bons rameurs. Ils vont tous ſur le rivage, tirent un vaiſſeau en mer, dreſſent le maſt, diſpoſent les rames & déployent les voiles. Leurs eſclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut preſt ils montent tous dans le vaiſſeau, préparent leur ſouper, & attendent que l'eſtoile du ſoir vienne leur donner le ſignal du départ.

Cependant la ſage Penelope s'eſtoit couchée ſans prendre aucune nourriture, toujours occupée de ſon cher fils & pleine d'inquietude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tomberoit dans les pieges que luy dreſſoient ces infidents. Une lionne, qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs qui l'ont ſurpriſe aprés luy avoir oſté ſes lionceaux, n'eſt pas plus émuë ni plus agitée ; elle ne

pouvoit trouver aucun repos. Enfin le ſommeil vint calmer ſon agitation & fermer ſes paupieres. Minerve pour la conſoler forma un phantoſme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé, ſœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roy de Pheres avoit épouſée. Cette Déeſſe l'envoya au Palais d'Ulyſſe pour taſcher d'appaiſer l'affliction de cette Princeſſe, & de faire ceſſer ſes plaintes & ſes déplaiſirs. Cette image entre donc dans la chambre où elle eſtoit couchée, quoy-que les portes fuſſent fermées; elle ſe place
» ſur ſa teſte, & luy dit, Penelope,
» vous dormez accablée de deüil &
» de triſteſſe. Mais non, les Dieux
» immortels ne veulent point que
» vous pleuriez & que vous vous li-
» vriez en proye à la douleur. Voſtre
» fils va revenir, il n'a pas encore of-
» fenſé les Dieux pour attirer leur
» vengeance.

La chaſte Penelope, profondément endormie dans le Palais des ſonges, luy répondit : Ma ſœur, « pourquoy venez-vous icy, vous n'y « eſtes jamais venuë, car vous habitez un pays fort éloigné. Vous me « commandez de la part des Dieux « d'eſſuyer mes pleurs & de calmer « les douleurs qui me devorent. Mais « le puis-je ! aprés avoir perdu un « mary d'une valeur ſans égale, orné « de toutes les vertus & l'admiration « de toute la Grece, pour comble « de malheurs j'apprends que mon « fils unique vient de s'embarquer. « C'eſt un enfant qui n'eſt point fait « aux travaux & qui n'a nulle expe- « rience pour parler dans les aſſemblées ; je ſuis encore plus affligée « pour ce cher fils, que je ne le ſuis « pour mon mary, & je tremble qu'il « ne luy arrive quelque choſe de funeſte, ſoit dans les pays où il va « s'engager, ſoit ſur la mer, car il a « bien des ennemis qui luy dreſſent «

» des embuſches, & qui eſpient ſon
» retour pour executer leur perni-
» cieux deſſein.

L'image d'Iphtimé luy répond:
» Prenez courage, ma ſœur, & diſſi-
» pez toutes vos allarmes, voſtre fils
» a avec luy un guide que les autres
» hommes voudroient bien avoir, car
» ſa puiſſance eſt infinie, c'eſt Mi-
» nerve elle-meſme. Cette Déeſſe,
» touchée de voſtre affliction, m'a
» envoyée vous déclarer ce que vous
» venez d'entendre.

» Ah! je voy bien que vous n'eſ-
» tes pas Iphthimé, repartit la ſage
» Penelope; ſi vous eſtes donc quel-
» que Déeſſe & que vous ayez enten-
» du la voix de Minerve, apprenez-
» moy, je vous en conjure, le ſort de
» mon mary; joüit-il encore de la lu-
» miere du ſoleil! ou la mort l'a-
» t'-elle précipité dans le ſejour des
» ombres!

» Je ne vous apprendray point le
» ſort de voſtre mary, luy répondit

Iphtimé, & je ne vous diray point « s'il eſt vivant ou s'il a fini ſa deſti- « née, c'eſt une tres mauvaiſe choſe « de parler en vain. «

En achevant ces paroles le phantoſme paſſa au travers de la porte fermée & diſparut. Penelope ſe reveilla en meſme temps, & elle ſentit quelque ſorte de joye de ce qu'un ſonge ſi clair luy eſtoit apparu.

Cependant les fiers Pourſuivants, qui s'eſtoient embarquez, voguoient ſur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à executer le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Telemaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque & Samos, une petite iſle qu'on nomme *Aſteris,* elle eſt toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux coſtez. Ce fut là que les Princes Grecs ſe placerent pour dreſſer des embûſches à Telemaque.

REMARQUES SUR L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE IV.

Page 276. *Arrivent à Lacedemone, qui eſt environnée de montagnes*] C'eſt le ſens du mot κοίλῳ, *baſſe*, parce qu'elle eſt dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Strabon appelle toute la Laconie, κοίλῳ καὶ ὄρεσι περίδρομον τραχεῖαν τε, δυσείσβολον τε πολεμίοις : *baſſe, environnée de montagnes, rude & de difficile accés aux ennemis.* Liv. 8.

Ville d'une vaſte eſtenduë] C'eſt ainſi que j'ay expliqué le mot κητώεσσαν, *grande*, car la baleine eſtant le plus grand des poiſſons, on a tiré de ſon nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce ſoit. Et cela eſt plus vrayſemblable que de dire que Lacedemone ait eſté appellée κητώεσσα, parce que la mer jette des baleines ſur ſes rivages. D'autres, au lieu de κητώεσσαν, ont eſcrit κηρεπάεσσαν, *pleines de fo*

Arieres, à cauſe des frequents tremblements de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevaſſes. Mais à la bonne heure qu'Homere euſt dit cela du pays, il n'eſt nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir ſur cela Strabon, Liv. 8.

Ils entrent dans le Palais de Menelas.] Ariſtote dans le 26. chap. de ſa Poëtique nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faiſoient à Homere ſur ce paſſage. Ils l'accuſoient d'avoir péché contre la bienſéance, ſur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va pluſtoſt loger chez Menelas, que chez ſon grand pere Icarius. Ariſtote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui diſoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius,* & non pas *Icarius.* M. Dacier y a mieux répondu & plus conformément à l'hiſtoire, en faiſant voir que le pere de Penelope eſtoit Icarius, mais qu'il ne demeuroit pas à Lacedemone, & qu'il s'eſtoit eſtabli dans l'Acarnanie. On peut voir ſes Remarques pag. 461.

Et trouvent ce Prince qui celebroit avec ſa cour & ſes amis] Ce commencement du IV. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée prétend qu'Ariſtarque a rapporté ces cinq vers de la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employez

dans la deſcription du bouclier. *Ariſtarque*, dit-il, *n'ayant pas compris que les feſtins des nopces, dont Homere parle, eſtoient finis quand Telemaque arriva ; que la feſte eſtoit paſſée ; que les mariées eſtoient desja dans la maiſon de leurs maris, & que Menelas & Helene eſtoient retirez dans leur particulier, & ne voulant pas que cette feſte fuſt ſi maigrement deſcrite, a rapporté icy ces cinq vers depuis le 15. juſqu'au 20.* qui ſont, à ſon avis, entierement déplacez & eſtrangers en cet endroit; il en donne pluſieurs raiſons. La premiere, que cette muſique & ces danſes eſtoient contraires aux mœurs ſeveres des Lacedemoniens qui n'admettoient point à leurs feſtins de pareils accompagnements ; la ſeconde, que le Poëte ne nomme point le chantre, & ne dit pas un mot des pieces qu'on y chantoit. La troiſiéme, qu'on ne peut pas dire des danſeurs μολπῆς ἐξάρχοντες, *qu'ils entonnent les airs,* parce que ce ne ſont pas les danſeurs, mais les muſiciens qui entonnent. Et la derniere enfin, qu'il n'eſt pas vrayſemblable que Telemaque & le fils de Neſtor euſſent eſté aſſez impolis pour n'avoir pas eſté touchez d'abord de la muſique, & pour s'amuſer à admirer pluſtoſt les beautez du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée qui me paroiſt injuſte. Je répondray à toutes ces raiſons dans les Remarques ſuivantes.

Icy je juſtifieray Ariſtarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique ſi habile qui a revû Homere avec tant de ſoin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il ſe ſoit trompé aſſez groſſierement, pour avoir pris une feſte abſolument finie pour une feſte qui dure encore ?

Ce n'eſt pas Ariſtarque qui s'eſt trompé, c'eſt Athenée luy-meſme. Il a crû que ces deux mots πέμπε, ἤγετο, &c. eſtoient des *preterits*, au lieu qu'ils ſont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas *avoit desja envoyé ſa fille*, qu'*il l'avoit fait partir*, mais qu'*il l'envoyoit*, ce qui ſe dit d'une choſe qui va ſe faire. En un mot, Ariſtarque n'a jamais eſté accuſé d'avoir adjouté des vers à Homere, on luy a pluſtoſt reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait ſon édition ſur celle d'Alexandre, ſur celle de Zenodote & ſur les meilleures copies qu'il avoit pû ramaſſer, & on ne peut douter qu'il n'euſt trouvé le commencement de ce IV. Livre tel que nous l'avons icy. Si on fait que la feſte eſt finie quand Telemaque arrive chez Menelas, Minerve n'aura pas raiſon de ne vouloir pas l'accompagner, car qu'eſt ce qui l'en empeſchoit, & il s'enſuivra encore d'autres incongruitez que je releveray dans la ſuite. Si cette critique d'Athenée eſt mal fondée, que ne doit-on pas penſer de l'audace du Grammairien Diodore, qui ne trouvant pas

vrayſemblable qu'Homere euſt deſcrit ſi ſe-
chement les nopces du fils & de la fille de
Menelas mariez dans le meſme jour, ſup-
prime les douze vers qui en parlent, & fa-
ſuivre le quinziéme vers aprés le ſecond,
au lieu d'admirer la ſageſſe du Poëte, qui
trouvant une occaſion ſi naturelle de de-
crire des nopces, ne ſe laiſſe pas aller à la
tentation, mais ſe contente de douze vers &
va où ſon ſujet l'appelle.

Car il envoyoit ſa fille Hermione] Πέμπε, *il envoyoit*, & non pas *il avoit envoyé*, cela alloit s'executer d'abord aprés les nopces. Au reſte voicy une Princeſſe mariée à un Prince abſent & les nopces faites dans la maiſon de ſon pere, ſoit que le Prince euſt envoyé quelqu'un pour tenir ſa place & eſtre ſon procureur, ſoit que Menelas euſt nommé quelqu'un de ſa cour pour le repreſenter & pour luy mener enſuite la Princeſſe. Quand Abraham envoya ſon ſerviteur en Meſopotamie pour chercher une femme à ſon fils Iſac, que ce ſerviteur fut arrivé chez Batüel neveu d'Abraham, qu'il eut fait ſa demande, & qu'il eut obtenu Rebecca, il fit ſes preſents à la fille, à ſa mere & à ſes freres, on celebra le feſtin de la nopce & il partit le lendemain, malgré les inſtances du pere & de la mere, qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux celebrer la feſte.

Ce ſont les meſmes mœurs.

Page 277. *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eu d'une eſclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfants aprés Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene, afin de conſerver ſa beauté avec quelque vrayſemblance, car il auroit eſté ridicule qu'une Princeſſe, qui auroit eû pluſieurs enfants, euſt cauſé tant de maux & euſt eſté le ſujet d'une ſi groſſe guerre, il ne luy donne pas auſſi des enfants de Paris, car cela auroit eſté trop honteux.

Le Palais retentit de cris de joye meſlez avec le ſon des inſtruments de muſique, avec les voix & le bruit des danſes] Tous ces divertiſſements, dit-on, ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement qu'il faut diſtinguer les mœurs des Lacedemoniens du temps de Menelas d'avec les mœurs des Lacedemoniens du temps de Lycurgue, plus de trois cents ans aprés Menelas. En ſecond lieu, je dis que cette muſique & ces danſes eſtant en uſage chez les peuples de Crete, dont la diſcipline eſtoit tres ſimple & tres auſtere, Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un uſage qui s'accordoit parfaitement avec la ſeverité des mœurs. Et enfin il me paroiſt que quand meſme cette muſique &

ces danſes n'auroient pas eſté en uſage alors; Menelas auroit pû relaſcher un peu de la ſeverité des mœurs dans une auſſi grande occaſion que celle du mariage de ſon fils & de celuy de ſa fille, qu'il marioit dans le meſme jour. Ces divertiſſements ſont-ils plus oppoſez à la ſeverité des mœurs de Sparte, que la magnificence du Palais que nous allons voir, l'eſtoit à ſa ſimplicité ?

Un chantre divin chante au milieu d'eux en joüant de la lyre] Homere ne nomme point ce chantre, & ne marque point les pieces qu'il chantoit, donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raiſonné de cette maniere ? Ce Poëte ne s'amuſe point à deſcrire toutes ces circonſtances, ſon ſujet l'appelle ailleurs. Et en cela au lieu de retrancher ces vers, il faut admirer ſa ſageſſe.

Deux ſauteurs tres diſpos entonnent des airs] Ce n'eſt point, dit-on, aux ſauteurs à entonner les airs, c'eſt au chantre. Et ἐξάρχειν ne peut ſe dire des ſauteurs, c'eſt le terme propre de la muſique. Ainſi Homere devoit eſcrire ἐξάρχοντες. Le ſçavant Caſaubon a fort bien répondu à cette critique, quoy-qu'il ſoit d'ailleurs du ſentiment d'Athenée, dont je ſuis fort ſurpriſe. Il fait fort bien voir qu' ἐξάρχειν ſe dit generalement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres

& il en rapporte des authoritez. Mais je dis plus encore : quand on accorderoit que ce mot ſeroit affecté à la muſique, cela n'empeſcheroit pas qu'Homere n'euſt fort bien parlé en l'appliquant aux danſeurs. Ces danſeurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais ſeulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le chantre chantaſt afin de les danſer. Cela ſe pratique de meſme encore tous les jours.

Page 278. *Ordonnez ſi nous irons dételer leur char, ou ſi nous les prierons d'aller chercher ailleurs*] Ce paſſage ſeul ſuffiroit pour refuter toutes les critiques que j'ay rapportées, & pour prouver que Menelas faiſoit actuellement les nopces de ſes deux enfants. Car c'eſt ce qui donne lieu à cet officier de luy aller demander ſi l'on recevroit ces eſtrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre temps, & que ces nopces eſtoient une excuſe valable pour ſe diſpenſer de les recevoir. Dans un autre temps jamais cet officier n'auroit mis cela en queſtion, & n'auroit fait une demande ſi injurieuſe à ſon maiſtre.

Menelas offenſé de ce diſcours] Car ce Prince eſtoit perſuadé que rien ne devoit diſpenſer d'exercer l'hoſpitalité. Comment des nopces l'auroient-elles fait ? le deüil meſme ne le pouvoit faire. Un mary qui enterroit ſa femme, recevoit ce jour-là meſme un

eſtranger qui arrivoit chez luy. C'eſt ce que nous voyons dans l'Aceſte d'Euripide. Hercule arrive chez luy le jour que le corps de ſa femme eſt expoſé devant ſa porte, & il eſt receu, c'eſt pourquoy il luy dit : *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fuſt le corps de voſtre femme, vous m'avez receu dans voſtre Palais comme ſi vous aviez fait les funerailles d'un eſtranger. Je me ſuis couronné chez vous ; j'ay fait des libations dans voſtre maiſon qui eſtoit ſi affligée, &c.* Admete luy répond : *Ce n'eſt point par mépris pour vous que je vous ay celé la mort de ma femme, mais je n'ay pas voulu adjouter à mon affliction ce ſurcroiſt de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

En verité j'ay eu grand beſoin moy-meſme de trouver de l'hoſpitalité dans les pays] Homere enſeigne icy que les hommes, qui ont éprouvé des traverſes, & qui ont ſouvent eu beſoin d'eſtre ſecourus, ſont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la proſperité, comme un medecin eſt meilleur medecin quand il a éprouvé luy-meſme les maladies qu'il traite.

Page 279. *Ils conduiſent les deux Princes dans les appartements*] Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverſer les appartements pour les conduire à la chambre des

bains, avant que de les mener dans la ſale du feſtin où eſtoient le Roy & les deux nopces. Ainſi c'eſt une injuſtice de leur reprocher qu'ils admirent la richeſſe des appartements au lieu d'eſtre charmez de la muſique & des danſes. Comment en ſeroient-ils charmez, ils n'en approchent pas !

Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe] Il y a non ſeulement du gouſt, mais de la politeſſe à admirer les beautez d'une maiſon où l'on entre. Et quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celuy qui entre pour la premiere fois dans une maiſon pour y manger, ne doit pas ſe preſenter d'abord pour ſe mettre à table, mais donner auparavant quelque choſe à la curioſité, & admirer & loüer ce qu'il y a dans la maiſon de beau & qui merite des loüanges.* Et il cite cet endroit d'Homere, qu'il accompagne d'un paſſage des Gueſpes d'Ariſtophane, où un fils voulant porter ſon pere à renoncer à l'envie qu'il avoit de voir des procés & de juger, & à embraſſer une vie plus douce, luy enſeigne à aimer la table & la bonne compagnie, & enfin il luy donne ces belles leçons, *Aprés cela loüez la richeſſe & la ſomptuoſité du buffet, paroiſſez attentif à conſiderer les peintures des plat-fonds, & admirez la beauté de la muſique.*

Page 280. *Sur de beaux ſieges à marche-pied*] J'ay remarqué ailleurs que c'eſtoient les ſieges que l'on donnoit aux perſonnes les plus conſiderables. Car en ces temps-là, comme aujourd'huy, il y avoit differents ſieges, ſelon la dignité des perſonnes à qui on les preſentoit.

Et dreſſe devant eux une belle table] C'eſt la meſme choſe que pour le feſtin qui eſt dans le premier Livre. Et par ces paſſages il paroiſt que pour les derniers venus on ſervoit une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui eſtoient desja placez.

Aprés voſtre repas nous vous demanderons qui vous eſtes] Il y auroit eû de l'impoliteſſe à faire cette demande auparavant.

En achevant ces mots il leur ſervit luy-meſme le dos entier d'un bœuf roſti] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le VII. Liv. de l'Iliade tom. 2. p. 404.

Page 281. *Qu'on avoit mis devant luy comme la portion la plus honorable*] Aux perſonnes de diſtinction on ſervoit la portion la plus honorable, & c'eſtoit le double des autres portions, afin qu'ils puſſent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriſer. Et de-là eſtoit venuë la coutume des Lacedemoniens de ſervir toujours une double portion à leurs Princes.

Luy dit tout bas pour n'eſtre point entendu de ceux qui eſtoient à table] Telemaque parle bas à Piſiſtrate, ou par reſpect pour le Roy, ou pour ne pas paroiſtre flateur, ou enfin pour ne pas temoigner trop de ſimplicité en paroiſſant ſi ſurpris.

Prenez-vous garde à l'eſclat & à la magnificence de ce Palais ? l'or, l'airain, l'argent, &c.] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la nopce, parce que la muſique & les danſes à table ne conviennent pas à la ſeverité des mœurs des Lacedemoniens, il faut donc retrancher auſſi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui eſt encore bien plus oppoſée à la ſimplicité de ce peuple. Mais j'ay aſſez découvert le peu de fondement de cette critique, en faiſant voir que Lacedemone du temps de Menelas eſtoit bien differente de Lacedemone du temps de Lycurgue. Plutarque nous fait meſme entendre que le luxe & la magnificence avoient regné anciennement à Lacedemone, puiſque Lycurgue travailla ſi ſagement à les déraciner. Menelas avoit pû adjouter beaucoup au luxe qui regnoit avant luy, il avoit vû le luxe des Aſiatiques, & il avoit rapporté des richeſſes immenſes, dont il avoit desja pû employer une grande partie à l'embelliſſement de ſon Palais.

Les metaux les plus rares] J'ay mis cela

au lieu d'*electre*, que nous ne connoiſſon
point, & qu'on prétend un métal meſlé d'o
d'argent & de cuivre.

*Tel doit eſtre ſans doute le Palais du Die
qui lance le tonnerre*] C'eſt ainſi qu'Ariſtarqu
nous a donné ce vers dans ſon édition,

Ζηνός που τοιήδε γ' Ολυμπίου ἔνδοθεν αὐλή

Mais Athenée a mieux aimé ſuivre la correc
tion d'un certain Seleucus, qui corrigeoit

Ζανός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται

Et les raiſons qu'il en donne ſont, la premiere
que ces eſtrangers admirent deux choſes, l
magnificence & la maiſon, qu'ils appellen
δώματα ἠχήεντα, *une maiſon réſonnante*, c'eſ
à dire, *haute, ſpacieuſe, élevée*, & la magnifi
cence des meubles qui ſont dans la maiſon
car, dit-il, *l'or, l'argent, l'ivoyre, n'eſtoien
point ſur les murailles, mais ſur les meubles*.
Puis donc que ce vers ne doit eſtre entendu
que des meubles, la leçon de Seleucus eſt
meilleure que celle d'Ariſtarque. La ſeconde
raiſon eſt qu'il paroiſt un ſolecíſme dans celle
d'Ariſtarque, car aprés avoir dit τοίηδε αὐλή
il ne peut pas adjouter ὅσα πάρ' ἄστεα πολλά
Il auroit dû continuer ὅση ἦρ' ἐστί, & non p
ὅσα πάρ' ἐστί. Et la troiſiéme, que le mot αὐλ
ne ſe dit point du Palais, mais de la cour q
eſt devant le Palais. Toutes ces raiſons ſo
également frivoles & indignes d'un bon C
tique. La premiere eſt puerile, car ou

qu'en conſervant la leçon d'Ariſtarque, on peut luy donner le meſme ſens qu'à celle de Seleucus, comme Caſaubon l'a remarqué, il eſt tres vrayſemblable que ces richeſſes, l'or, l'argent, l'airain n'eſtoient pas ſeulement employées dans les meubles, mais qu'elles embelliſſoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Eſt-ce une choſe inconnuë dans l'Antiquité que des platfonds, des lambris, des murs ornez d'or & d'ivoyre ! Horace n'a-t-il pas dit :

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo Lacunar.

La ſeconde raiſon ne l'eſt pas moins, & Caſaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point aprés αὐλή. comme Ariſtarque a fait, le reſte ſuit fort bien, ὅσσα πάρ' ἐστί. Cela embraſſe tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troiſiéme eſt encore plus frivole que les autres, car comme le meſme Caſaubon l'a montré, quoy-que le mot αὐλὴ ſignifie proprement la cour, il ſe met auſſi tres ſouvent pour le Palais, c'eſt ainſi qu'Eſchyle, le plus ancien des Poëtes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere a dit dans ſon Promethée, ὅσοι πλὴν Διὸς αὐλὴν ὀιχνοῦσι, *tous ceux qui frequentent le Palais de Jupiter.* La leçon d'Ariſtarque eſt donc la meilleure. Et rien ne releve d'avantage le jugement d'un bon Critique, que les raiſons que les mau-

vais Critiques luy oppoſent pour le refuter.

Quelles richeſſes infinies ! je ne ſors poi
d'admiration] Plutarque dans ſon traité d
l'avarice ou *convoitiſe d'avoir*, fait icy à Te
lemaque un procés qui me paroiſt aſſez in
juſte. Il dit que la pluſpart des hommes ſor
comme Telemaque, qui faute d'experienc
ou pluſtoſt par ignorance & par groſſieret
ayant vû la maiſon de Neſtor où il y avo
des lits, des tables, des habits, des tapis, d
couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pa
bienheureux le maiſtre de cette maiſon, q
avoit une ſi bonne proviſion des choſes n
ceſſaires & utiles. Mais ayant vû chez Men
la [illegible] infinité de richeſſes, l'ivoyre, l'o
l'argent, il en fut tout ravi, & s'eſcria da
ſon raviſſement, *tel doit eſtre ſans doute*
Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quel
richeſſes infinies ! je ne ſors point d'admi
tion. Mais Socrate ou Diogene auroient
au contraire : *Quelles pauvretez, quel ra*
de choſes malheureuſes, folles & vaines
ne peut m'empeſcher d'en rire en les voy
J'en appelle icy à tout ce qu'il y a de
ſenſez & qui connoiſſent les hommes, P
mere auroit-il ſuivi la raiſon & la nature
avoit fait un Socrate ou un Diogene d'
Prince de vingt ans ? Il en fait un hom
poli qui a du gouſt, qui eſt frappé des b
choſes & qui admire ce qui merite d'eſtre

iré. Ce Prince fera aſſez voir bien-toſt la fference qu'il met entre les choſes utiles & ceſſaires, & les inutiles ou les ſuperfluës, nd il refuſera les preſents de Menelas.

Page 282. *Il n'y a rien en quoy un mortel iſſe s'égaler à Jupiter*] Telemaque vient de re, *tel doit eſtre ſans doute le Palais de Ju-ter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette te de blaſpheſme.

J'ay eſté porté à Cypre, en Phenicie, en gypte] *Remarquez*, dit Euſtathe, *quel fonds hiſtoires fournit à Homere ce voyage de lemaque à Sparte. Il y expoſera non ſeu-ent beaucoup de curioſitez eſtrangeres, is encore beaucoup de particularitez des ecs & des Troyens. C'eſt donc avec beau-p de raiſon & d'art que ce Poëte a feint voyage pour l'ornement de ſon Poëme, car r ſon moyen la Muſe d'Homere a jetté une mirable varieté dans ſa Poëſie, & en a fait me un tapis merveilleux, digne d'eſtre ſacré à Minerve.* J'ay trouvé cette Re-que ſi jolie, ſi pleine d'eſprit & de gouſt, j'ay voulu la conſerver & en orner les nnes.

J'ay eſté chez les Ethiopiens] Ce paſſage rt exercé les anciens Critiques & Geo-phes. Le Grammairien Ariſtonicus, con-porain de Strabon, dans un Traité qu'il t fait *des erreurs d'Ulyſſe*, avoit ſur-tout

examiné ces trois points, qui ſont les Ethiopiens, qui ſont ces Sidoniens, & enfin qui ſont les Erembes dont Homere parle, & il avoit rapporté ſur cela les ſentiments des Anciens. Par exemple, il eſtabliſſoit que l'Ethiopie où il eſt dit que Menelas alla, eſt l'Ethiopie Meridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'eſt par cette raiſon qu'il fut ſi long-temps. Strabon, qui a fait ſur cela une longue diſſertation, refute cette chimere, & il prouve que Menelas eſtant allé juſqu'à Thebes, il luy fut aiſé de penetrer dans l'Ethiopie, qui s'eſtendoit juſqu'à Syene voyſine de Thebes, & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens & du Roy meſme chez qui il avoit eſté receu.

Les Sidoniens] C'eſt ſans nul fondement qu'on a imaginé icy des Sidoniens dans l'Ocean, d'où les Sidoniens de Phenicie eſtoient deſcendus; il ne faut pas chercher icy d'autres Sidoniens que les peuples de Sidon. Mais, dit-on, ſi c'eſt icy la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, aprés avoir parlé de la Phenicie meſme? la réponſe n'eſt pas bien difficile. Car outre que c'eſt une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne ſe contenta pas de parcourir les coſtes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque ſejour à Sidon qui en eſt la capitale, où il fut fort bien traité par le Roy, qui luy

meſme des preſents, comme il le dira dans
xv. Livre.

Les Erembes] Ce ſont les Arabes Tro-
lodytes, ſur les bords de la mer rouge, voy-
s de l'Egypte. On avoit meſme corrigé le
rs d'Homere, & au lieu de καὶ Ἐρεμβούς,
n avoit lû Ἄραβάς τε, mais il n'eſt nulle-
ent neceſſaire de corriger le texte, & de
anger une leçon qui eſt fort ancienne & la
le veritable. Strabon l'a fort bien vû, mais
n'a pas ſçu la veritable origine du nom que
ochart a tres bien expliqué dans ſon Livre
dmirable de la Geographie ſacrée. Car il a
it voir que l'Arabie a eſté ainſi nommée
mot Hebreu *arab, noir,* qu'au lieu d'*arab*
a dit *ereb,* & que du mot *ereb,* en adjou-
nt un *m,* on a fait *Erembi.* Les Erembes
nt les meſmes que les Arabes qui ſont ba-
nez. Au reſte quand Menelas dit qu'il avoit
té chez les Ethiopiens & chez les Arabes,
n'eſt pas pour dire qu'il avoit tiré de là de
andes richeſſes, car avant la guerre de
oye, ces peuples eſtoient tres pauvres, c'eſt
lement pour ſe vanter qu'il avoit eſté fort
n.

J'ay parcouru la Lybie où les agneaux
des cornes en naiſſant] Herodote eſcrit
e dans la Scythie les bœufs n'ont point
cornes, à cauſe de l'extreme rigueur du
id. Par la raiſon des contraires, en Lybye
agneaux peuvent avoir des cornes en

naiſſant, à cauſe de la chaleur exceſſive. A
riſtote dit plus encore, car il dit que dans l
Libye les beſtes à corne naiſſent d'abor
avec des cornes, βόας γίνονται κέρατα ἔχον

Et où les brebis ont des petits trois fo
l'année] On a voulu expliquer ce vers *&*
où les brebis ont trois petits d'une portée
Mais le ſens que j'ay ſuivi eſt le plus naturel
& le ſeul vray. Il veut dire que les breb
n'ont pas ſeulement des agneaux au prin
temps, comme dans les autres pays, ma
qu'elles en ont en trois ſaiſons, qu'elles ont
tous les ans trois portées.

Page 283. *Un traiſtre aſſaſſine mon frere*
dans ſon Palais d'une maniere inoüie par
traliſon de ſon abominable femme] Le ma
heureux ſort d'Agamemnon eſt expliqué
quatre endroits de l'Odyſſée. Neſtor en pa
le dans le Livre précedent; Menelas en pa
icy en peu de mots; Protée l'explique p
au long à la fin de ce meſme Livre; & e
fin dans le XI. Liv. Agamemnon luy-m
me en inſtruit plus particulierement Uly
dans les Enfers. Tout cela eſt menagé a
beaucoup d'art & d'intelligence. Mene
n'en dit qu'un mot à cauſe de ſa douleur.

Deſorte que je ne poſſede ces grandes
cheſſes qu'avec douleur] Homere co
icy

icy visiblement la fausse opinion de ceux qui ppellent heureux les riches. Voicy un grand Prince, qui comblé de biens, avoüe que toutes ces richesses ne le rendent pas heureux, &, comme dit le texte, *qu'il ne les possede pas avec joye.* Menandre a fort bien dit aprés Homere, *Je possede de grands biens, & tout le monde m'appelle riche, mais personne ne m'appelle heureux.* Tant il est vray que le peuple mesme malgré la prévention où il est pour les richesses, est pourtant forcé de convenir qu'elles ne sont pas suffisantes pour rendre heureux.

3 *Et que j'ay ruiné une ville tres riche & tres florissante*] Je ne sçay pas pourquoy on voulu trouver icy de l'ambiguité, comme l'on pouvoit entendre cecy de la ville mesme de Menelas, cela me paroist ridicule. Il parle manifestement de la ville de Troye, dont la prise avoit retenti dans tout l'univers.

4 *Leur mort est un grand sujet de douleur pour moy. Tantost enfermé dans mon Palais, &c.*] Que cet endroit me paroist beau, qu'Homere sçait bien caracteriser un bon Prince, qui n'aime pas seulement ses sujets, mais qui aime tous les hommes! Voicy Menelas qui dix ans aprés la fin d'une guerre, d'une guerre tres juste, pleure encore la mort, non seulement de ses officiers, mais

encore de tous les autres braves capitaine
qui ont eſté tuez pour ſa querelle. Où ſon
les Princes qui ſe ſouviennent ſi long-temp
de ceux qui ſe ſont ſacrifiez pour eux ? L
France en a vû qui ont payé aux petits fil
les ſervices & le ſang de leurs grands peres.

Je trouve une ſatisfaction infinie à les re-gretter & à les pleurer] Car il y a une ſort
de plaiſir dans les larmes ; ceux qui pleuren
une perſonne chere le ſentent bien.

Page 284. *Car jamais homme n'a ſouf-fert tant de peines ni ſoutenu tant de tra-vaux*] Qui pourroit exprimer la douleur
le plaiſir que Telemaque ſent en entenda
ces paroles de Menelas ! Avec quel art
quel naturel cette reconnoiſſance de Te
maque eſt amenée ! Virgile en a bien con
la beauté.

Page 285. *Pendant qu'il déliberoit, H-lene ſortit de ſon appartement*] Il au
manqué quelque choſe à ce tableau, ſi H
lene ne fuſt venuë en augmenter &
achever la beauté. Quelle admirable va
Homere ſçait jetter dans ſa Poëſie ! M
ſe preſente icy une difficulté. Si Men
celebre le feſtin des nopces de ſon fils &
ſa fille, pourquoy Helene n'eſt-elle p
table ? & d'où vient-elle ? Helene avo
ſe retirer ſur la fin, avant l'arrivée

rangers ; peut-eſtre meſme qu'elle avoit ne table dans ſon appartement où elle eſtoit avec les femmes. Comme nous voyons dans l'Eſcriture ſainte que pendant qu'Aſſuerus fait un feſtin aux hommes dans ſon appartement, la Reyne Vaſti en fait un aux femmes dans le ſien. Peut-eſtre enfin qu'Helene avoit fini ſa feſte avant que Menelas euſt fini la ſienne.

Adreſte luy donne un beau ſiege] Helene a icy trois femmes qui ſont differentes de celles qui l'avoient ſervie à Troye, & qui ſont nommées dans l'Iliade. Celles-cy pouvoient eſtre mortes. Mais Euſtathe nous avertit que les Anciens ont fort ſagement remarqué ce changement. Il n'eſtoit pas decent à Menelas, diſent-ils, de laiſſer auprés de cette Princeſſe, des femmes qui avoient eû part à ſon infidelité & qui en avoient eſté les confidentes. Il avoit fait raiſon neuve, & avec raiſon, on la feroit à moins.

Page 286. *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec *Polybe* à un Roy de Thebes d'Egypte, & un nom Grec pareillement à la Reyne ſa femme, *Alcandre*.

Polybe avoit fait preſent à Menelas] Homere a ſoin de marquer d'où venoient ces grandes richeſſes de Menelas. Elles venoient

des grands preſents que luy avoient fait les Princes chez qui il avoit paſſé. Il y en avoit ſans doute auſſi qui venoient de la pirateries. Mais Homere n'en dit rien.

Page 287. *Pour moy malheureuſe, qui ne meritois que vos mépris*] Le caractere d'Helene eſt le meſme dans l'Odyſſée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-meſme avec le dernier mépris, & elle ſe ſouvient toujours ſi fort de ſa faute, que par ce ſouvenir elle meriteroit preſque que les autres l'oubliaſſent, ſi c'eſtoit une faute qu'on puſt oublier.

Page 289. *Afin que quittant le ſejour d'Ithaque, il vinſt avec toutes ſes richeſſes ſon fils & ſes peuples*] Y a-t-il de l'apparence qu'Ulyſſe euſt voulu quitter ſes Eſtats, & aller ſe tranſplanter à Argos dans la ville que Menelas luy auroit donnée? Cela n'eſt point hors de la vrayſemblance. Une ville en toute ſouveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulyſſe n'auroit pas laiſſé de conſerver ſes Eſtats, qu'il auroit fait regir par les Principaux de l'Iſle. Cela n'eſt pas ſans exemple.

Page 291. *Je vous avouë que je n'ai point les larmes à la fin d'un feſtin*] Ce que dit icy Piſiſtrate eſt tres ſage. Car outre que les larmes, que l'on verſe à la fin d'un

ne ſont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le ſeul effet du vin, c'eſt en quelque façon offenſer les Dieux & bleſſer la religion, que de pleurer à table où Dieu doit eſtre beni.

Page 292. *A qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes faveurs dans le moment de leur naiſſance & dans celuy de leur mariage*] Ce paſſage eſt parfaitement beau & renferme deux veritez fort inſtructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot γεινομένῳ pour γεννῶντι, τεκνοποιοῦντι, *quand il a des enfants.* Ce n'eſt point-là du tout le ſens d'Homere, qui raſſemble icy les deux temps de la vie où l'homme a le plus beſoin de la protection & du ſecours de Dieu. Le premier temps eſt celuy de la naiſſance, γεινωμένῳ, c'eſt alors que Dieu déploye ſur nous ſes premieres faveurs. Et le ſecond temps, c'eſt celuy du mariage, qui eſt une ſorte de ſeconde vie. La naiſſance a beau avoir eſté heureuſe, ſi le mariage ne l'eſt auſſi, & ſi Dieu n'y répand ſa benediction, cette heureuſe naiſſance ſera gaſtée & corrompuë ; tout ce premier bonheur ſera perdu. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en ſont une belle preuve. Il n'y avoit pas de plus heureuſe naiſſance que la leur. Dieu ne leur continua pas ſes faveurs à leur mariage ; l'un épouſa Clytemneſtre, &

l'autre Helene, & ils ſe rendirent tres ma
heureux. Voilà pourquoy cela eſt tres-bien
dans la bouche de Menelas, qu'un homm
ne peut eſtre heureux ſi Dieu ne benit & ſ
naiſſance & ſon mariage, ce qu'il confirm
par l'exemple de Neſtor, Dieu l'ayant beni
en ces deux points cardinaux de la vie, ſo
bonheur l'accompagna juſqu'au tombea
Ces deux vers ſont bien dignes de l'atte
tion des hommes.

Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains] Menelas donne ſi bien dans le ſen
de Piſiſtrate, qu'il eſt perſuadé que les la
mes, qu'ils ont verſées, les ont ſoüillez, &
qu'il ordonne qu'on apporte de l'eau po
laver les mains, afin de purger cette ſoü
lure avant que de ſe remettre à manger.

Page 293. *Elle meſla dans le vin, qu
ſervoit, une poudre*] Cette drogue, o
cette poudre qu'Helene verſa dans le
pour tarir les larmes & bannir le deüil
convives, n'eſt autre choſe que les c
agreables qu'elle leur fit, car il n'y a rie
plus capable de faire oublier aux plus a
gez le ſujet de leurs larmes qu'un co
fait à propos, bien inventé & accommo
au temps, au lieu & aux perſonnes. C
fiction de la drogue appellée *nepenthes* a
laquelle Helene charmoit le vin, eſt t

genieuſe, & elle ne laiſſe pas d'avoir une verité pour fondement. Car Diodore eſcrit qu'en Egypte, & ſur-tout à Heliopolis, qui eſt la meſme que Thebes, il y avoit des femmes qui ſe vantoient de compoſer des boiſſons, qui non ſeulement faiſoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportements de colere. Et il adjoute qu'elles s'en ſervoient encore de ſon temps. Et aprés luy Euſebe dans le x. Liv. de ſa préparation Evangelique, dit formellement: *Encore de noſtre temps les femmes de Dioſpolis ſçavent calmer la triſteſſe & la colere par des potions qu'elles préparent.* Que cela ſoit vray ou faux, Homere profite admirablement de la reputation de ces femmes d'Egypte, & par la maniere dont il fait ce conte, il fait aſſez connoiſtre que ce ſecret d'Helene n'eſt autre que celuy que j'ay dit, comme on va le voir dans la Remarque ſuivante. Ceux qui croyent que c'eſtoit veritablement quelque ſimple comme la *bugloſe*, qui produiſoit un effet ſi ſurprenant, me paroiſſent bien éloignez de trouver le ſecret d'Helene.

Que luy avoit donné Polydamna femme de Thonis Roy d'Egypte] Strabon rapporte qu'on diſoit que non loin de Canope il y avoit une ville appellée Thonis où regnoit ce Roy, mary de Polydamna. Mais Hero-

dote raconte que les preſtres d'Egypte l'avoient aſſeuré que ce Thonis eſtoit le gouverneur de Canope. Pour moy encore une fois je ſuis perſuadée que c'eſt icy un conte qu'Homere a baſti ſur cette réputation des femmes de Dioſpolis, dont il avoit eſté inſtruit ſur les lieux, & que quand ce Poëte feint que cette prétenduë drogue avoit eſté donnée à Helene par Polydamna femme du Roy Thonis, il a voulu faire entendre que ce ſecret d'amuſer les hommes & de leur faire oublier leurs maux, eſt l'effet de l'éloquence, de la ſcience de bien conter, qu'il appelle *Polydamna,* c'eſt à dire, *qui dompte toutes choſes.* Et que cette ſcience eſt la femme du Roy *Thonis,* nom formé de l'Egyptien *Thouſt* ou *Thoth,* qui ſignifie *Mercure,* le Dieu de l'éloquence.

Dont le fertile terroir produit] Tout cecy qui eſt vray à la lettre, a perſuadé à beaucoup de gens que le reſte devoit eſtre vray auſſi, mais ne ſçait-on pas que c'eſt là le grand ſecret d'Homere de meſler des veritez avec ſes fictions pour mieux déguiſer ſes menſonges.

Et où tous les hommes ſont excellents medecins] Les Egyptiens ont toujours paſſé pour les plus ſages des hommes, & pour les plus excellents eſprits. Ils ont inventé une infinité de choſes qui leur font honneur. On

n'a qu'à lire Herodote. Quoy-qu'ils habitaſſent le pays du monde le plus ſain, ils ne laiſſerent pas d'inventer la medecine qui ne conſiſtoit d'abord qu'en vomitifs, en lavements & en regime. Chacun eſtoit ſon medecin. Enſuite les maladies s'eſtant augmentées, il y eut une infinité de medecins de profeſſion, mais ils n'eſtoient chacun que pour une maladie particuliere, & meſme pour une ſeule partie du corps humain. L'art de la medecine s'enrichit enſuite de leurs obſervations & de leurs experiences, c'eſt pourquoy Homere adjoute que de-là eſt venuë la race de Peon.

Page 294. *Un jour aprés s'eſtre déchiré le corps à coups de verges, & s'eſtre couvert de vieux haillons*] C'eſt donc Ulyſſe qui eſt le premier auteur de ce ſtratageme que pluſieurs grands hommes ont enſuite imité pour ſervir leur patrie, comme un Zopyre, un Megabiſe. Et d'autres pour l'aſſujettir, comme Piſiſtrate qui ſe bleſſa luy-meſme, & ſe mit tout le corps en ſang pour émouvoir le peuple, & pour le porter à luy donner des gardes contre la violence de ſes ennemis qui avoient mis en cet eſtat, mais Solon, qui connut ce ſtratageme, luy dit : *Fils d'Hippocrate, tu repreſentes mal l'Ulyſſe d'Homere, car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes citoyens, & il ne le fit que pour tromper ſes*

ennemis. Plutarque dans la vie de Solon.

Page 295. *Car il paroiſſoit un veritable mendiant*] C'eſt ce que ſignifie proprement δέκτης, un *mendiant*, un *gueux* qui demande l'aumoſne, πτωχὸς, ἐπαίτης. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appellé *Dectes*, ce qui ne me paroiſt pas ſi naturel.

Je fus la ſeule qui ne fus point trompée] Elle reconnut Ulyſſe qu'elle avoit vû pluſieurs fois.

Mais aprés que je l'eus baigné & parfumé d'eſſences] Car ce transfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laiſſa à Helene le ſoin de le bien traiter, dans l'eſperance qu'il s'ouvriroit pluſtoſt à elle qu'à perſonne, & qu'elle tireroit de luy tous les ſecrets des Grecs.

Qu'aprés qu'il ſeroit retourné dans ſon camp] C'eſt à dire, que quand meſme elle le découvriroit, ce ne ſeroit qu'aprés qu'il ſeroit en ſeureté, elle veut l'aſſeurer qu'elle ne le découvriroit point du tout. Il y a beaucoup d'expreſſions ſemblables dans les Livres ſaints, qu'il faut prendre dans le meſme ſens.

Page 296. *Auxquels il porta toutes les inſtructions qui leur eſtoient neceſſaires*] Il eſt ridicule d'expliquer icy le mot φρόνιν, *bu*

comme Hesychius l'a fort bien marqué, Ulysse n'estoit point entré à Troye en l'estat qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour observer l'estat de la ville & pour tascher d'y descouvrir les desseins des ennemis. Ainsi φρόνιν signifie icy toutes les instructions necessaires, tout ce que les Grecs vouloient sçavoir pour faire réüssir le stratagesme qu'ils meditoient.

Et je pleurois amerement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit versées aprés son repentir. En voicy la confirmation. Si elle avoit perseveré dans sa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans son Poëme, qui n'est fait que pour l'instruction, ou s'il y avoit mise, il luy auroit donné une fin malheureuse pour faire détester le crime qu'elle avoit commis.

En me menant dans une terre estrangere] Il y a icy une bienséance dont je suis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevesque de Thessalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au lieu de dire que c'est Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'est Venus, & au lieu de dire qu'elle l'a menée à Troye, elle dit qu'elle l'a menée dans une terre estrangere. Elle ne peut se resoudre à proferer des noms qui luy sont devenus si odieux.

Et mon mary, qui en eſprit, en beauté & en bonne mine] Cecy eſt encore fort adroit. Helene ſçavoit bien que dans l'infidelité des femmes, ce qui pique le plus les hommes, c'eſt la preference qu'elles donnent à d'autres ſur eux, car c'eſt une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agreables. Voilà pourquoy elle luy fait icy une belle réparation, en avoüant que celuy, qu'elle avoit ſuivi, n'avoit aucun avantage ſur luy, ni du coſté de l'eſprit, ni du coſté de la beauté & de la bonne mine.

J'ay pénetré leur cœur & leur eſprit] Voilà ce que c'eſt que connoiſtre à fond, c'eſt pénetrer le cœur & l'eſprit de ceux que l'on frequente, ſans cela il eſt inutile de converſer avec les hommes.

Page 297. *Et il faut bien croire que c'eſtoit quelque Dieu qui ſe déclarant*] Ni les anciens Critiques, ni Euſtathe meſme n'ont compris l'adreſſe & la fineſſe de cette réponſe de Menelas. Les premiers l'ont condamnée ſans raiſon, & le dernier ne l'a pas bien juſtifiée. Helene vient de dire que dans le temps qu'Ulyſſe entra dans Troye, ainſi déguiſé, elle eſtoit desja changée, & que touchée de repentir, elle ne deſiroit rien avec tant de paſſion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas? Il n'e-

pas trop perſuadé de la ſincerité de cette converſion, mais il ne veut pas convaincre ſa femme de menſonge, cela ſeroit trop groſſier, ſur-tout aprés l'avoir repriſe; il ſe contente donc de luy dire ſimplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparamment forcée de faire malgré elle ce qu'elle fit bien-toſt aprés lorſque le cheval de bois fut conſtruit, car elle fit bien des choſes contraires à ces ſentiments. Elle ſortit de la ville avec Deïphobus; elle fit trois fois le tour de ce cheval; elle ſonda ſes embuſches cachées; elle fit tout ce qu'elle pût pour ſurprendre les capitaines qu'elle y ſoupçonnoit enfermez; elle les appella par leur nom, en contrefaiſant la voix de leurs femmes, comme ſi elle avoit eſté là ſeule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ſauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que luy faiſoit ce Dieu de la forcer d'agir ainſi contre ſes deſirs. Il y a là une ironie fine, mais tres amere. Au reſte Virgile a ſuivi une autre route dans ce recit qu'il a fait au II. liv. de l'Eneïde, des circonſtances de la fable du cheval de bois. La ſimplicité de l'Odyſſée ne convenoit pas à la majeſté de l'Eneïde, qui eſt ſur un ton plus fort & plus ſoutenu que celuy de l'Odyſſée, & ſur le meſme ton que l'Iliade. Il n'eſt pas neceſſaire d'avertir que cette fable du cheval de bois

eſt fondée ſur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on ſe ſervoit pour abatre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

Et en contrefaiſant la voix de leurs femmes] Voicy une authorité bien ancienne pour les perſonnes qui ſont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres; elles ont à leur teſte la belle Helene qui contrefaiſoit ſi admirablement & ſi parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les euſt entenduës, qu'elle fut appellée *l'Echo*. On dit que ce fut un preſent que Venus luy fit quand elle eſpouſa Menelas, afin que ſi ce Prince venoit à eſtre amoureux, elle puſt le convaincre & le prendre ſur le fait, en imitant la voix de la perſonne aimée. Mais revenons au paſſage d'Homere où l'on ne laiſſe pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces officiers en contrefaiſant la voix de leurs femmes ? Quelle apparence y avoit-il que ces officiers puſſent croire que leurs femmes fuſſent arrivées depuis le peu de temps qu'ils eſtoient enfermez dans cette machine? Ce n'eſt pas connoiſtre la nature que de faire ces objections. La voix d'une perſonne aimée, ou meſme ſimplement connuë, peut arracher ſur le moment & par ſurpriſe un

mot involontaire avant que la reflexion ſoit venuë, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette verité.

Page 298. *Ulyſſe luy portant les deux mains ſur la bouche, ſauva tous les Grecs, car il la luy ſerra ſi fort, &c.*] Politien, & aprés luy quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere diſoit icy qu'Ulyſſe ſerra ſi fort la bouche à Anticlus, qu'il l'eſtouſa; ils ont fondé ce ſentiment ſur le temoignage de l'Egyptien Tryphiodore qui vivoit ſous l'Empereur Anaſtaſe, car dans un ouvrage qu'il a fait ſur la priſe de Troye, il dit formellement que cet Anticlus fut eſtouſé & que ſes compagnons fort affligez l'enterrent dans une des cuiſſes du cheval. N'eſt-ce pas là un temoignage bien reſpectable, & peut-on rien imaginer de plus ridicule? Il ne faut que le vers ſuivant pour deſtruire cette vaine imagination, puiſqu'Homere adjoute qu'Ulyſſe ne tint les mains ſur la bouche d'Anticlus que juſqu'à ce qu'Helene fuſt paſſée.

Le ſage Telemaque répondit] Telemaque a ſenti l'ironie cachée dans la réponſe de Menelas, c'eſt pourquoy pour empeſcher les ſuites de cette converſation, qui auroit pû devenir trop aigre, il prend la parole & va à ſon fait.

Page 299. *D'eſtendre à terre les plus*

belles peaux] Dans le dernier Livre de l'Iliade tom. 3. pag. 609. j'ay expliqué la façon de ces lits, & l'uſage de ces peaux, de ces eſtoffes, de ces tapis & de ces couvertures.

Page 300. *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere ſur la deſtinée de mon pere*] Il faut bien conſerver icy l'idée du mot du texte κληδόνα, que j'ay desja expliqué, & qui ſignifie un mot dit par hazard, & que l'on regardoit comme une ſorte d'oracle. Cela eſt neceſſaire pour bien entendre la réponſe de Menelas.

Ma maiſon perit ; tout mon bien ſe conſume ; mon Palais eſt plein d'ennemis] Ces membres de periode coupez, *inciſa*, ſont convenables à la colere & à la douleur, qui ne permettent pas de faire des periodes arrondies.

Page 302. *O Dieux, ſe peut-il que des hommes ſi laſches*] Il avoit appris à ſes dépens que cela ſe pouvoit, & c'eſt ce qui augmente ſon indignation.

Comme lorſqu'une biche timide prend ſes jeunes faons encore ſans force] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot ſur la deſtinée de ſon pere κληδόνα, un mot qui ſoit pour luy comme un oracle. Et Menelas, échauffé par l'indignation que luy

donne l'insolence des Poursuivants, prophetise & rend une espece d'oracle. *Comme lors qu'une biche timide,* dit-il, *prend ses jeunes faons, &c.* L'indignation tient souvent lieu de fureur divine, & fait prononcer des choses qui ne paroissent d'abord que des souhaits, & que l'évenement justifie enfin comme de veritables oracles. Voilà quelle est la beauté cachée dans cette réponse de Menelas.

Page 303. *Deffié à la lutte par le vaillant Roy Philomelides*] C'estoit un Roy de Lesbos qui deffioit à la lutte tous les estrangers qui arrivoient dans son isle. Eustathe refute icy avec beaucoup de raison la ridicule tradition, qui disoit que ce Roy Philomelides estoit Patrocle mesme, parce qu'il estoit fils de Philomela. Outre que l'analogie ne le souffre point, car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses *patronymiques* du nom des meres, la raison y répugne encore davantage, car comment les Grecs se seroient-ils réjoüis de la défaite de Patrocle, qui estoit si honneste homme & intime amy d'Achile.

Je ne biaiseray point] C'est proprement ce que signifient ces mots, οὐκ ἔγωγε ἄλλα παρέξ ἰήσομαι παφλιδόν, c'est pour éviter de dire ce qu'on sçait, prendre des destours, &

dire des choſes fardées au lieu de dire la verité.

Car les Dieux veulent que nous nous ſouvenions toujours de leurs commandements. Voilà un beau précepte, il ſemble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *cuſtodite mandata mea*, qui eſt ſi ſouvent repeté dans l'Eſcriture. Or le premier commandement de la loy naturelle c'eſt d'honorer Dieu & de luy offrir des ſacrifices.

Page 304. *Il y a une certaine iſle, qu'on appelle le* Phare, *elle eſt éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaiſſeau.* Homere eſtoit trop ſçavant en Geographie pour ne pas ſçavoir que de ſon temps l'iſle du Phare n'eſtoit éloignée de l'embouchure de Canope que de ſix vingts ſtades, mais comme il avoit oüi dire que le Nil, à force de traiſner du ſable & du limon, avoit par ſucceſſion de temps beaucoup augmenté le continent par ſes alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du temps de Menelas cette iſle eſtoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer; il a meſme tellement exageré cette diſtance qu'il a dit qu'elle eſtoit tout ce que pouvoit faire de chemin en un jour un vaiſſeau & par un bon vent, c'eſt à dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'eſt, car un va-

eau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cents ſtades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre ſa narration plus merveilleuſe, a donc déguiſé la verité, en s'accommodant à ce qu'il avoit oüi dire des embouchures du Nil & de ſes alluvions. Jamais cette iſle n'a eſté plus éloignée du continent qu'elle l'eſt aujourd'huy, & en voicy une preuve bien certaine, c'eſt que ſi elle euſt eſté éloignée du continent de quatorze cents ſtades du temps de Menelas, & qu'en deux cents cinquante ou ſoixante ans qu'il y a du temps de Menelas au temps d'Homere, elle s'en fuſt rapprochée juſqu'à ſix vingts, les alluvions auroient augmenté le continent de douze cents quatre vingts ſtades dans cette eſpace de temps; & par cette raiſon, depuis Homere juſqu'à nous, le continent auroit eſté ſi fort pouſſé, que cette iſle du Phare ſe trouveroit aujourd'huy bien éloignée de la mer. Il n'eſt pas meſme poſſible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le continent par ſes alluvions, car l'agitation de la mer auroit toujours diſſipé plus de ſable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter. Et le meſme Bochart le prouve par un fait qui eſt ſans replique. C'eſt que cette iſle du Phare n'eſt éloignée que de ſept ſtades, ou huit cents ſoixante & quinze pas d'Alexandrie, qui eſt vis à vis ſur le riva-

ge de la mer à une embouchure du Nil, & cette distance est aujourd'huy la mesme qu'elle estoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. Ce n'est donc point par ignorance qu'Homere a péché, mais il s'est accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette distance, τῇ μυθῳδοῦς χάριν, *pour la fable.* Comme dit Strabon dans son 1. liv.

Aprés y avoir fait de l'eau] Ce n'estoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'isle, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le continent voysin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement sur les vaisseaux à cause de la commodité du port.

Sans m'envoyer aucun des vents qui sont necessaires pour sortir du port] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le port a deux entrées, & par consequent deux issuës, on en pouvoit sortir & par le vent du levant & par celuy du couchant.

Page 305. *Car la faim les portoit à se servir de tous les aliments*] Menelas excuse ses compagnons de ce qu'ils peschoient à la ligne, parce que du temps de la guerre de Troye les gens de guerre ne mangeoient point de poisson. Il n'y avoit que la faim qui pust les réduire à cette nourriture.

Eſt-ce folie, negligence, ou deſſein formé!] Voilà les trois ſources de l'oubly de nos devoirs. *Folie, ſotiſe,* nous n'avons pas l'eſprit d'en connoiſtre la neceſſité & l'importance; *negligence*, nous en connoiſſons la neceſſité, mais elle ne fait pas aſſez d'impreſſion ſur noſtre eſprit vain & leger, nous negligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *deſſein formé,* nous connoiſſons la neceſſité de ces devoirs, nous ſçavons qu'il ſeroit mieux de les ſuivre & de nous tirer de cet eſtat, mais malgré tout cela, trompez par nos paſſions, nous voulons y demeurer. C'eſt volontairement & de propos déliberé que nous y demeurons, & nous y prenons plaiſir. Cela me paroiſt bien approfondi & digne d'un grand Philoſophe.

Je ne m'arreſte point icy volontairement] Menelas ne répond qu'à la derniere queſtion, & par cette ſeule réponſe il répond auſſi aux deux autres, car dés qu'il eſt retenu là malgré luy, on ne peut plus l'accuſer de folie ni de negligence, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué.

Page 307. *Il ſort des antres profonds de la mer aux ſouffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere repreſente icy Protée ſortant des antres de la mer agitée par le Zephyre, & tout couvert de

l'écume que l'agitation cauſe ſur la ſurface des flots, & c'eſt ce qu'il peint fort bien par ces mots, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθείς, car φρὶξ eſt proprement l'écume que le vent excite ſur la ſurface des ondes quand il commence à ſouffler. Φρὶξ ὁ ἐπιπολάζων τῷ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἄρχηται ἄνεμος πνεῖν. Heſych. Pour le faire mieux entendre j'ay mis *tout couvert d'algue & d'écume*, car ce mouvement que fait l'écume, aſſemble auſſi beaucoup d'algue qu'il pouſſe vers le bord.

Page 309. *Car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus feroces*] Il s'agit icy de trouver les raiſons de cette fiction, & ſur quoy Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changements, car il ne faut pas penſer que ce ſoit une fable toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que déſigner par là la matiere premiere qui ſubit toutes ſortes de changements, ou que donner un embleſme de l'amitié qui ne doit paroiſtre ſeure qu'après qu'on l'a éprouvée ſous toutes les formes. Ce ſont-là de vaines ſubtilitez & des ſonges creux; *car*, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'eſt pas la coutume d'Homere de n'attacher à aucune verité ces fables prodigieuſes.* Il a adjouté, *la fable des faits certains pour rendre par-là*

narration *plus agreable, comme un orfévre adjoute l'or à un ouvrage d'argent.* Pour bien démeſſer le myſtere merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vray qui en eſt le fondement, & enſuite nous verrons facilement le menſonge dont il l'a enveloppé ſelon ſa coutume. Diodore eſcrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces differentes metamorphoſes de Protée, ſur ce que les Roys d'Egypte portoient d'ordinaire ſur la teſte des muffles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Royauté, quelquefois meſme des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuſe dans l'eſprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'eſt plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'huy nous pouvons mieux connoiſtre que Diodore le fondement de cette fable par le ſecours de nos Livres ſaints. Démeſſons donc la verité & le menſonge. Le vray eſt qu'il y avoit à Memphis un Roy appellé Protée qui avoit ſuccedé à Pheron, voilà la premiere verité ; la ſeconde, qui n'eſt pas moins conſtante, c'eſt que l'Egypte eſtoit le pays des plus habiles enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Eſcriture ſainte que les enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyſe, que par leurs enchantements ils changerent une verge en

ſerpent comme avoit fait ce grand ſerviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme luy l'eau en ſang ; qu'ils couvrirent comme luy de grenoüilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas eſtant à Canope, alla conſulter un de ces enchanteurs qui ſe meſloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & ſur lequel il a baſti ſa fable, qu'il a attachée enſuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la mer, & à qui il donne des monſtres marins à conduire, & auquel il imputte tous ces changements, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vray & la fable qui luy ſert d'enveloppe, ſenſiblement démeſlez, & voilà la ſéparation des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Euſtathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont eſté dans ce ſentiment, que Protée estoit un faiſeur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiſeurs de prodiges.* τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'eſtonne que cette vûë ne l'ait pas conduit à la ſource de la verité. On dira peut-eſtre que les Enchanteurs, dont il eſt parlé dans l'Eſcriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit ſur luy-meſme, mais outre que la fable ne rend pas toujours les veritez telles qu'elle les a priſes, peut-on douter que ces magiciens, qui ſe-

ſoient

soient des choses si surprenantes hors d'eux, s'en fissent aussi sur eux-mesmes qui n'estoient pas moins prodigieuses, & qu'ils ne se fissent voir sous differentes formes tres capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique, n'auroient esté tout au plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mesmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes qui estonnoient les spectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'estoient rendu celebres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuse, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne croy pas qu'il puisse rester le moindre doute sur cette fable, d'autant plus mesme que les anciens Scholiastes ont escrit que ces φωκαι, ces monstres marins de Protée estoient des animaux dont on se servoit pour les enchantements & pour les operations de la magie.

Mais dés que revenu à la premiere forme il estoit] Cela est fondé sur ce que les enchanteurs ne rendoient leurs réponses qu'après avoir estonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultoient.

Page 311. *Elle nous mit à chacun dans les narines une goute d'ambroſie*] Euſtathe dit fort bien que cette ambroſie fut l'eſperance qu'elle leur donna, que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs deſſeins & retourneroient dans leur patrie. Qu'eſt-ce que l'eſperance ne fait pas ſupporter ! & y a-t-il une plus douce ambroſie !

Vous deviez avant toutes choſes, me répondit le Dieu marin, offrir vos ſacrifices à Jupiter, &c.] Voilà comme Homere recommande toujours la pieté, en faiſant entendre qu'aucune action ne peut eſtre heureuſe ſi avant que de la commencer on ne fait ſes prieres & ſes ſacrifices. C'eſt ce que Pythagore à enſeigné aprés Homere, *ne commence jamais*, dit-il, *à mettre la main à l'œuvre qu'aprés avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoy on peut voir l'admirable Commentaire d'Hierocles, tom. 2. pag. 174.

Page 314. *Que vous ne ſoyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui deſcend de Jupiter.* Homere appelle non ſeulement les torrents, mais generalement tous les fleuves, διιπετέας, *deſcendus de Jupiter*, par ce que les pluyes les groſſiſſent. Mais, comme le remarque Strabon, ce qui eſt une épithete commune par quelque ſorte de con-

venance, peut-eſtre une épithete particuliere affectée ſingulierement à un ſeul à qui elle convient preferablement à cauſe de ſon excellence. C'eſt ainſi qu'Homere appelle le Nil *deſcendu de Jupiter* d'une maniere qui luy eſt abſolument propre, car l'accroiſſement du Nil, qui fait la fertilité de l'Egypte, que pour cette raiſon on a fort bien appellée le *don du Nil,* vient des pluyes qui tombent en Ethiopie depuis le ſolſtice d'eſté juſqu'à l'équinoxe d'automne ; le Nil croiſt pendant tout ce temps-là, & décroiſt enſuite. Homere eſt donc le premier qui a connu la veritable raiſon de cette inondation du Nil. Cependant je voy que le ſçavant Caſaubon en a douté : *Je ne ſçay pas,* dit-il, *ſi nous devons accorder que les pluyes ſoient la veritable cauſe de la cruë du Nil. Pourquoy le Nil ſeul-il le ſeul à qui cela arriveroit ! Voilà pourquoy les plus ſçavants hommes de noſtre ſiecle croyent que cette cruë vient de quelque cauſe ſouterraine, & ils donnent cette raiſon, qu'à Delos il y a une fontaine appellée* Inope, *qui croiſt comme le Nil, c'eſt pourquoy elle eſt meſme appellée un eſcoulement du Nil. Diraton que cette cruë de l'Inope vient auſſi des pluyes, qui ſont alors ou nulles ou tres peu conſiderables !* Ce doute pouſſé ſi loin fait certainement honneur à ce mot d'Horace,

Dans ſes Remarques ſur le 17. liv. de Strabon.

..... *Fontium qui celat origines*
Nilus.

Le Nil qui cache ſes ſources. Mais je croy que ce doute ne ſubſiſte plus. Et que l'opinion d'Homere, confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers temps, a eſté enfin generalement ſuivie.

De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin eſt difficile & dangereux] Homere a ſi parfaitement connu les lieux dont il parle, que les Geographes, qui ſont venus long-temps aprés luy, & qui les ont ſoigneuſement obſervez pour les deſcrire, ne les ont pas marquez plus exactement. Strabon nous dépeint la mer qui eſt entre le Phare & Alexandrie comme une mer tres difficile, car outre que l'iſſuë du port eſt fort eſtroite, elle eſt pleine de roches, les unes cachées ſous les eaux & les autres élevées ſur la ſurface qui irritent les flots qui viennent de la haute mer. D'ailleurs le port eſtoit gardé par des bouviers accoutumez au brigandage, qui détrouſſoient les paſſants. Voilà pourquoy Menelas avoit raiſon de trouver ce chemin difficile & dangereux.

Page 315. *Pluſieurs ſont morts, pluſieurs autres ſont échappez. Vous avez perdu deux generaux*] En quel eſtat ſe trouve Telemaque qui entend tout cecy ! & avec quel art Homere par ce recit remplit ſon cœur tantoſt de crainte, tantoſt d'eſperance, & le tient ainſi en ſuſpens ſans l'eſclaircir du ſort de ſon pere !

Neptune pouſſa ſur les roches Gyréenes] Les roches appellées *Gyræ* & *Choerades* eſtoient prés du promontoire de l'Eubée, lieu tres dangereux ; & c'eſt ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée* du Phenicien *Capharus*, qui ſignifie un *écüille briſeur*, *ſcopulus contritor*, ſelon la remarque de Bochart.

Neptune, qui entendit cette impieté] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proferer ces grandes choſes.* Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui eſt fier, ſuperbe & hautain. Ils avoient raiſon, car tout ce qui eſt hautain & ſuperbe eſt trop grand pour les hommes qui ſont ſi petits.

Voilà la mort malheureuſe dont il perit] Il y a dans le Grec, *ainſi perit-il aprés avoir beu l'eau ſalée,*

Ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Euſtathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne ſe trouvoit dans aucune édition, parce qu'il eſt trop ſimple, & qu'ils s'eſtonnoient comment Ariſtarque avoit oublié de marquer qu'il devoit eſtre ejetté. *En effet*, adjouſte-t-il, *ce vers eſt d'une trop grande ſimplicité, non par les termes, mais par le ſens, & il ne convient point à un Dieu comme Protée de traiter une avanture ſi funeſte avec cette ſorte de plaiſanterie,*

car c'eſt un trait qui n'a rien de ſerieux & qui n'eſt que plaiſant, de dire aprés qu'il eut beu l'eau ſalée. *Ce qui eſt icy hors de propos.* Je ne ſçay ſi ces Critiques ont tout-à-fait raiſon, & ſi Ariſtarque ne peut pas eſtre tres bien juſtifié d'avoir conſervé ce vers, il ſçavoit que πίειν ἁλμυρὸν ὕδωρ, *boire l'eau ſalée,* eſt une phraſe poëtique pour dire *eſtre noyé, eſtre enſeveli dans les ondes.*

Page 316. *Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeſte*] On prétend que c'eſtoit au bas du golphe de la Laconie vis-à-vis de l'iſle de Cythere. Les Poëtes tragiques n'ont pas ſuivi la meſme Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut aſſaſſiné dans le Palais d'Egiſthe; ces Poëtes font paſſer cette ſanglante catastrophe dans Mycenes, dans le Palais meſme d'Agamemnon.

Il le tuë comme on tuë un taureau à la greche] Euſtathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit ſe ſervir d'une comparaiſon plus noble pour un Roy plein de valeur qui eſt tué à un repas, puiſque meſme dans l'Iliade qui eſt ſur un ton plus fort, ce Poëte compare ce meſme Roy au milieu des combattants à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne ſur les troupeaux d'une prairie, il parut alors Agamemnon.* On peut voir la 1. Remarque, tom. 1. pag. 357.

Page 318. *Mais quoy-que ſurpris ils ne laiſſerent pas de vendre cherement leur vie*] Qu'auroient-ils donc fait ſi Egiſthe leur avoit donné le temps de ſe précautionner & de ſe mettre ſur leurs gardes ? Homere releve bien le veritable courage, au deſſus du courage des traiſtres. Cela me fait ſouvenir d'un beau mot d'un Seigneur Eſpagnol qui eſtant attaqué une nuit par pluſieurs aſſaſſins, leur cria ſans s'eſtonner, *vous eſtes bien peu pour des traiſtres.*

Page 319. *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs*] Il dit *nous* au pluriel, pour faire connoiſtre combien il compatit à ſes malheurs.

Page 320. *Mais je vous prie de me nommer le troiſiéme qui eſt retenu mort ou vif dans la vaſte mer*] Protée luy a dit, *un autre de vos generaux, encore plein de vie, eſt retenu dans la vaſte mer.* Pourquoy donc Menelas dit-il icy, *nommez-moy celuy qui eſt retenu mort ou vif.* Euſtathe répond que Menelas profere ces paroles troublé par ſa douleur. Ou peut-eſtre que c'eſt l'expreſſion meſme de Protée qui luy eſt ſuſpecte & qui le tient dans le doute, car Protée dit, *eſt retenu dans la vaſte mer.* Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

Mais les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elyſiens à l'extremité de la terre]

Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il eſt ordonné à tous les hommes de mourir, que les Dieux ne ſçauroient exempter de cette loy generale l'homme meſme qui leur ſeroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à ſa derniere heure,* Et voicy Protée qui dit à Menelas qu'*il ne mourra point, & que les Immortels l'envoyeront dans les Champs Elyſiens.* Et la raiſon qu'il donne de ce grand privilege que les Dieux luy accorderont, c'eſt qu'il eſt gendre de Jupiter. Les Payens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, ſans les faire paſſer par la mort, ce qui juſtifie l'explication que j'ay donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 251. Je ne doute pas qu'ils n'euſſent puiſé ce ſentiment dans la Tradition qui s'eſtoit répanduë de la pluſpart des faits miraculeux qui ſont racontez dans le vieux Teſtament. Ils avoient apparemment entendu parler d'Henoc qui fut enlevé du monde afin qu'il ne mouruſt pas, *Et non apparuit, quia tulit eum Deus. Henoc placuit Deo, & tranſlatus eſt in Paradiſum.* Et du Prophete Elie *qui fut enlevé au ciel dans un tourbillon. Et aſcendit Elias per turbinem in cœlum.* Voicy donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour conſoler Menelas de la mort de ſon frere, qu'en

Geneſ. 5. 24. *Eccleſ. 44. 16.* *S. Paul aux Heb. 11. 5.* *Rois 4. 2. 11.*

luy prédiſant que pour luy il ne mourroit point. Voyons ſur quoy cette fable eſt fondée, & enſuite nous examinerons le ſens que le Poëte a donné à ce prétendu privilege dont Protée flate Menelas.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere ſçachant que beaucoup de ces heros, qui revenoient de la guerre de Troye, avoient eſté juſqu'en Eſpagne, & ayant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté, l'heureuſe temperature & les richeſſes de ce climat, avoit placé là les Champs Elyſées, dont il fait cette deſcription ſi admirable & qui s'accorde ſi parfaitement avec le rapport des Hiſtoriens. On peut voir ce qu'il en dit dans ſon premier & dans ſon 3. livre. Une marque ſeure que c'eſt des Pheniciens qu'Homere avoit appris ce qu'il dit de ces Champs heureux, c'eſt le nom meſme qu'il leur donne, car ſelon la ſçavante remarque de Bochart *Elyſius* vient de l'Hebreu *Alizuth,* qui ſignifie *joye, exultation.* Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius, terre de joye & de volupté.* Comme Virgile les appelle, *læta arva.* Voilà pourquoy la Fable feint que les Champs Elyſées eſtoient dans les Enfers le lieu deſtiné à recevoir les gens de bien aprés cette vie. Voyons preſentement la raiſon que Protée donne de ce beau privilege accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuſe terre ſans paſſer par la mort.

Page 321. *Parce que vous avez épousé Helene, & que vous estes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. de l'Iliade que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpédon le plus cher de ses enfants qui est tué par Patrocle. Pourquoy accorde-t-il donc à Menelas, qui n'est que son gendre, un privilege qu'il a refusé à un fils si cher ? Ce privilege est-il une consolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene luy avoit fait ? si cela est, on trouveroit bien des Princes qui se consoleroient à ce prix-là des mesmes affronts, & l'on pourroit peut-estre appliquer en cette occasion ce qu'Ovide dit dans un autre,

Atque aliquis de Dis non tristibus optet
Sic fieri turpis.

Au reste il faut bien remarquer icy la sagesse d'Homere ; quoy-qu'il soit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilege & qu'elle sera aussi envoyée aux Champs Elysées ; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'associer à un si grand bonheur celle qui avoit fait une si grande faute.

Page 322. *J'élévay un tombeau à Agamemnon*] Voicy encore un vain tombeau. Menelas ne se contente pas d'offrir les sacrifices, que Protée luy avoit ordonnez ; pour une plus grande marque encore de sa pieté,

il éleve un tombeau à ſon frere.

Je vous donneray trois de mes meilleurs chevaux] C'eſtoit un attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Euſtathe remarque icy, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'eſtoient pas encore en uſage, n'eſt pas vray. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

Page 323. *Je n'emmeneray point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponſe de Telemaque fait voir beaucoup de ſageſſe : à quoy bon ſe charger des choſes inutiles & dont on ne peut ſe ſervir ! Il n'y a que les choſes d'uſage qui nous ſoient propres, & les choſes d'uſage par rapport à noſtre âge, à noſtre Eſtat, à noſtre condition & aux lieux que nous habitons. Un milion de choſes ſont pour nous ce que des chevaux eſtoient pour Telemaque. Horace a bien ſenti la beauté de la morale que cet endroit preſente, & il l'a miſe dans un grand jour dans ſon épiſt. 7. du liv. 1. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eû grande raiſon de s'eſtonner que celuy qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eû le mauvais ſens de paſſer tout cet endroit ſous ſilence & de n'en pas conſerver un ſeul mot.

Ou ſouffrez que je ne reçoive qu'un ſimple bijou] C'eſt le ſens de ce vers, δῶρον δ' ὅ, τί κε μοιδοίης, κειμήλιον ἔσσω: *Que le preſent que vous voulez me faire ſoit un ſimple bijou que je puiſſe garder.* On appelloit κειμήλια les choſes que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

Elle n'eſt propre qu'à nourrir des chevres] Car en effet Ithaque eſtoit un pays fort rude & tout rempli de rochers, & c'eſt cela meſme qui luy avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, eſt formé de l'Hebreu *athac, dur, intraitable, qui ne peut eſtre cultivé.* Il faut bien s'empeſcher de joindre αἰγίβοτος avec λείμων comme a fait ce ſçavant homme; ce ſont deux mots tres ſeparez & tres contraires. *Elle n'a point de prairies, elle eſt ſeulement propre à nourrir des chevres.* C'eſt à dire, elle eſt montagneuſe, car les chevres paiſſent ſur les montagnes & ſur les Rochers.

Page 324. *Et avec tout cela elle m'eſt plus agreable que les pays*] Telemaque met ſon Ithaque au deſſous de toutes les iſles, & cependant il déclare qu'elle luy plaiſt davantage que les pays les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la patrie.

Et parmi les choſes rares que je garde dans mon Palais] Telemaque luy a dit: *Si vous voulez me faire un preſent, que ce ſoit un*

ſimple bijou. κειμήλιον ἔσω. Et c'eſt pour condeſcendre à ce deſir que Menelas parmi ſes curioſitez les plus rares, κειμήλια, choiſit une urne.

Un grand heros, le Roy des Sidoniens] Le mot φαίδιμος que j'ay pris pour une épithete, d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roy, comme s'il ſe fuſt appellé *Phedime.* D'autres l'ont appellé *Sobatus.* Selon d'autres il s'appelloit *Sethlon.* Menelas nous a desja dit qu'il avoit eſté chez les Sidoniens. Et dans mes Remarques ſur l'Iliade j'ay aſſez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr, elle n'eſtoit pas encore baſtie, mais pour Sidon c'eſtoit le throne du luxe, ſoit en maiſons, ſoit en meubles, ſoit en habits. Et cette ville eſtoit pleine d'excellents ouvriers dans toutes ſortes d'arts, qui contribüent à la magnificence & qui la nourriſſent par leur induſtrie, toujours fatale aux Eſtats. *Voyez l'Iliade Liv.* VI. *tom.* I. *pag.* 506. *&* *Liv.* XXIII. *tom.* III. *pag.* 586.

Page 325. *Les officiers du Roy arrivent*] Euſtathe a rapporté cecy à Ithaque. Et je croy qu'il n'a pas raiſon. Homere parle encore icy de ce qui ſe paſſoit dans le Palais de Menelas.

Page 327. *Quand un Prince comme celuy-là*] Quand un jeune Prince, fils de noſtre

Roy, & accablé de chagrins, & qui a de grands deſſeins dans la teſte, &c. demande un vaiſſeau à un de ſes ſujets, peut-il le refuſer ! Cette juſtification de Noëmon eſt pleine de ſageſſe & de force, & tres capable d'allarmer les Pourſuivants.

Quelle audacieuſe entrepriſe pour Telemaque] Ce qui fait l'eſtonnement d'Antinoüs, c'eſt qu'un Prince auſſi jeune que Telemaque, ſans experience, ait oſé former le deſſein de ce voyage, & qu'il l'ait executé avec tant de ſecret & de conduite, qu'il les ait tous trompez. De quoy cela ne menace-t-il point ces Princes ?

Page 328. *Nous penſions que ſes menaces ſeroient ſans effet*] Ils s'en mocquoient meſme comme nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'eſt à quoy Antinoüs fait icy alluſion.

Page 329. *Et je luy dreſſeray une embuſcade entre Ithaque & Samos*] Dans l'iſle d'Aſteris, qui eſt juſtement entre Samos & l'iſle de Cephalenie & Ithaque. Euſtathe a fort bien remarqué que c'eſt tres à propos qu'Homere fait dreſſer cette embuſcade par les Pourſuivants, pour rendre ſa Poëſie plus vive & plus agiſſante.

Eſt-ce pour ordonner à mes femmes] Car ces Princes avoient ſéduit preſque toutes les femmes de la maiſon d'Ulyſſe & en diſpo-

ſoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuſe.

Page 330. *Ah ! pourquoy ont-ils jamais penſé à moy*] J'ay taſché d'exprimer tout le ſens & toute la force de ces deux vers, μὴ μνησεύσαντες, qui ſont aſſez difficiles. L'expreſſion de Penelope ſe ſent du trouble où elle eſt.

Laſches qui vous eſtes aſſemblez icy] Penelope a l'imagination ſi remplie de ces inſolents, qu'elle leur adreſſe tout d'un coup la parole. Ces ſortes de tranſitions imprévûës où l'on quitte tout d'un coup le diſcours pour apoſtropher les abſents, ſont fort bien dans la paſſion & ſont un des grands ſecrets de l'éloquence. Longin en a fait un chapitre, où parmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celuy-cy. *Il en eſt de meſme*, dit-il, *de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle le heraut qu'elle croit envoyé par ſes amants.* Et il fait voir enſuite que Demoſthene a imité ces apoſtrophes imprévûës plus heureuſement & plus fortement que les autres.

Et comment il vivoit avec eux] Le beau portrait que Penelope fait icy d'Ulyſſe !

Et ce qui n'eſt pas deffendu aux Roys meſme les plus juſtes, ſans marquer aucune preference] Voicy un paſſage qui me paroiſt

bien remarquable. Il n'eſt pas deffendu aux Roys les plus juſtes d'avoir leurs favoris & de choiſir des hommes pour les honorer de leur affection préferablement à d'autres, cela eſt donc permis; cependant Homere loüe icy Ulyſſe de ne s'eſtre pas ſervi de ce droit. Et en effet c'eſt un grand ſujet d'éloge. Il a desja dit qu'Ulyſſe eſtoit doux à ſes ſujets comme un pere à ſes enfants. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ſes enfants que pour un autre, mais il ne la marque point, & il les traite tous également. Un Roy eſt tres loüable de faire de meſme & de ſuivre moins ſon inclination, que la juſtice dans les diſtinctions qu'il fait.

Page 331. *Quelle neceſſité de monter ſur des vaiſſeaux & d'aller courir les mers*] Il y a mot à mot dans le Grec : *Il n'eſtoit pas neceſſaire qu'il montaſt ſur des vaiſſeaux qui ſont les chevaux dont les hommes ſe ſervent ſur la mer.* La metaphore, comme Euſtathe l'a remarqué, eſt tres bonne & tres juſte, car les vaiſſeaux ſont ſur la mer ce que les chevaux ſont ſur la terre. Mais la queſtion eſt de ſçavoir ſi Penelope dans la douleur où elle eſt, a dû s'en ſervir. Il eſt certain que les figures ſi recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope adjoute cela par une eſpece d'indignation. La douleur où elle eſt que les hom-

mes ayent trouvé le moyen de voyager ſur la mer comme ils ſont ſur la terre, luy a fourni cette figure qui ſe preſente fort naturellement, & les figures conviennent à la paſſion.

Page 334. *Vous vous purifierez*] Le Grec dit, ὑδρηναμένη, *aprés vous eſtre lavée.* C'eſt à dire, aprés vous eſtre purifiée par le bain, ou pluſtoſt en lavant ſimplement les mains.

Et là vous adreſſerez vos prieres à la fille du grand Jupiter] Ce conſeil d'Euryclée eſt plein de ſageſſe. Penelope avoit ordonné qu'on allaſt chercher Laërte, & Euryclée conſeille à ſa maitreſſe d'avoir pluſtoſt recours à la Déeſſe Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

Page 335. *Je ne ſçaurois croire que la race d'Arceſius*] Arceſius eſtoit fils de Jupiter & pere de Laërte, Euryclée a donc raiſon de conclure que cette famille n'eſt pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïſſent pas leurs enfants. Arceſius eſtoit fils de Jupiter, Laërte & Ulyſſe eſtoient de bons Roys & répondoient par leur ſageſſe & par leur vertu à cette haute naiſſance ; leur race ne ſera donc pas eſteinte, il en reſtera quelque rejetton. Voilà la ſeule eſperance qui puiſſe conſoler & ſoutenir les peuples dans une ſituation ſemblable, & c'eſt celle qui

soutient aujourd'huy les François.

Qui regnera dans ce Palais & qui joüira de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque] Ce passage estoit plus difficile qu'on n'avoit cru. Comment a-t-on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fussent les campagnes d'Ithaque qu'Homere nous dépeint toujours comme un pays sauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette description: *La terre d'Ithaque montueuse & aspre, qui n'est bonne qu'à nourrir des chevres, & qui aprés plusieurs façons & plusieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que tres peu de fruits & encore tres maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a prise pour les faire venir.* Les interpretes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a adjouté ἀπόπροθι, qui signifie *au loin, dans les pays qui ne sont vis à vis.* De sorte que par ce seul mot Homere fait entendre qu'il parle des pays voysins d'Ithaque & qui estoient sous la domination d'Ulysse, comme Cephalenie d'un costé, & de l'autre costé dans le continent l'Arcananie.

Page 336. *Asseurement la Reyne prépare aujourd'huy le festin de ses nopces*] Ils en jugent ainsi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient sans doute appris qu'elle s'estoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

Ceſſez ces propos temeraires, de peur que quelqu'un n'aille rapporter dans ce Palais] Antinoüs parle ainſi ſur ce que cet imprudent avoit dit: *Elle ne ſçait pas qu'une mort prochaine menace ſon fils.* Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur deſſein, ne prenne des meſures avec les ſujets qui luy eſtoient demeuré fidelles, pour le faire échoüer.

Une lionne qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs] Euſtathe fait fort bien remarquer icy la ſageſſe d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une lionne, ne la compare pas à une lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de ſon courage, car cela ne conviendroit point à Penelope, mais il la compare à une lionne qui eſt émuë & agitée, car cette Princeſſe peut eſtre agitée des meſmes paſſions que la lionne.

Forma un phantoſme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphtimé] Le Grec dit *idole*. On prétend que tous les paſſages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former ſon opinion, que non ſeulement les ſonges, mais tout ce qui frappe les yeux & l'eſprit, ſont des images qui ſe forment des corps, & que nous ne voyons que par εἰδώλων ἐμπτώσεις. Si cela eſt, on peut dire que d'une idée tres ſage Democrite en a tiré une opinion tres inſenſée. Homere

feint que l'imagination de ceux qui ſongent forme elle-meſme ces images qu'elle croit voir.

Quoy-que les portes fuſſent fermées] Le texte dit qu'*elle entra ; παρὰ κληῖδος ἰμάντα, par le trou par où paſſoit la courroye de la clef.* Un corps formé d'air peut fort bien paſſer par le trou de la ſerrure.

Elle ſe place ſur ſa teſte] Comme le ſonge d'Agamemnon dans le II. Liv. de l'Iliade. La teſte eſtant le ſiege de l'ame & par conſequent de la faculté imaginative, le ſonge ne peut ſe placer que là, puiſque c'eſt-là qu'il ſe forme.

Il n'a pas encore offenſé les Dieux pour attirer leur vengeance] Homere connoiſſoit donc que l'innocence eſt toujours ſeure de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que ſur ceux qui les ont offenſez par leurs crimes.

Profondément endormie dans le Palais des ſonges] Le veritable Palais des ſonges c'eſt le ſommeil.

Je ſuis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le ſuis pour mon mary] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce ſentiment, car il eſt tres naturel & tres juſte. Cette Princeſſe avoit tout ſujet de croire qu'Ulyſſe eſtoit mort, ainſi toutes ſes eſpe-

rances, toute ſon amour, eſtoient réünies dans ce cher fils, dont par conſequent la perte luy devoit eſtre plus ſenſible. Il ne luy reſtoit rien aprés luy, & les dernieres reſſources ſont toujours les plus cheres.

C'eſt une mauvaiſe choſe de parler en vain] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la deſtinée d'Ulyſſe, il n'y avoit plus de Poëme; Penelope ne doit pas eſtre informée de ſon ſort, il faut qu'Ulyſſe arrive inconnu; mais cette ombre ne le ſçavoit pas elle-meſme, c'eſt pourquoy elle dit que c'eſt une choſe mauvaiſe *de parler en vain*, ἀνεμώλια βάζειν. Ce que l'Eſcriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius la remarqué.

Mais elle a de bons ports ouverts des deux coſtez] C'eſt le ſens de ce paſſage. Cette iſle d'Aſteris a deux ports, l'un du coſté d'Ithaque & l'autre du coſté de Samos ou Cephalenie, & ces deux ports elle les fait, comme dit Virgile en parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum.* C'eſt pourquoy ils ſont ἀμφίδυμοι, *ouverts des deux coſtez*, car on y entre & on en ſort du coſté du Peloponeſe, & du coſté oppoſé qui eſt celuy de Corcyre.

Argument du Livre V.

JUpiter, aprés avoir tenu un ſecond Conſeil avec tous les Dieux, envoye Mercure à la Nymphe Calypſo, pour luy ordonner de renvoyer Ulyſſe. La Nymphe obéït, & Ulyſſe s'embarque, mais le dix-huitiéme jour Neptune briſe ſon vaiſſeau. Ino, pour ſauver ce Prince d'un ſi grand danger, luy donne ſon voile, & luy recommande de le jetter dans la mer dés qu'il aura pris terre. Ulyſſe aprés avoir beaucoup ſouffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'iſle des Pheaciens.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE V.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour, des-les Dieux eſtoient aſſemblez pour Conſeil, & Jupiter qui esbranle a terre par ſes tonnerres & dont la orce eſt infinie, eſtoit à leur teſte lein de majeſté & de gloire. La Déeſſe Minerve leur racontoit tou-s les peines que ſouffroit Ulyſſe ans le Palais de Calypſo. Grand « upiter, & vous Dieux immortels, « eur dit-elle, qui eſt le Roy portant « ceptre qui voudra eſtre doux & «

» clement, & ne marcher que dans
» voyes de la juſtice ! ou pluſtoſt
» eſt celuy qui ne s'abandonnera
» à toutes ſortes d'injuſtices &
» violences, en prenant ſa volon
» ſeule pour la regle de toutes
» actions, quand on voit que parm
» les ſujets du divin Ulyſſe, il n'y e
» a pas un qui ſe ſouvienne de luy
» quoy-qu'il ait toujours eû pou
» eux les bontez d'un pere ! Il e
» reſté dans une iſle accablé d'ennu
» & de peines, retenu malgré luy dan
» le Palais de Calypſo ſans aucu
» moyen de retourner dans ſa patri
» car il n'a ni vaiſſeau ni rameurs q
» puiſſent le conduire ſur la vaſte me
» Et ſon fils unique, qui eſt allé à P
» los & à Lacedemone pour appren
» dre de ſes nouvelles, va tomb
» dans les pieges des Pourſuivants
» qui l'attendent pour luy oſter la vi
» Ma fille, luy répond le maiſtr
» du tonnerre, quels diſcours ven
» vous de nous tenir ! N'avez-vo
pa

pas pris les meſures neceſſaires pour «
faire qu'Ulyſſe de retour dans ſes «
Eſtats, puiſſe ſe venger de ſes en- «
nemis ! & pour Telemaque, con- «
duiſez-le vous meſme comme vous «
l'entendez. N'eſtes-vous pas toute «
puiſſante ! faites qu'il arrive ſans «
mal accident dans ſa patrie, & que «
les Pourſuivants ſoient obligez de «
s'en retourner ſans avoir executé «
leur pernicieux complot. «

Ce Dieu parla ainſi, & appellant «
ſon fils Mercure, il luy dit : Mer- «
cure, car c'eſt vous, qui outre vos «
autres fonctions, eſtes toujours «
chargé de mes ordres, allez donner «
à Calypſo un bon conſeil ; perſua- «
dez-luy de laiſſer partir Ulyſſe, afin «
qu'il retourne dans ſes Eſtats, & «
que ſans eſtre conduit ni par les «
Dieux ni par aucun homme, mais «
abandonné ſeul ſur un radeau, aprés «
ſes peines infinies il arrive enfin le «
vingtiéme jour dans la fertile Sche- «
rie, terre des Pheaciens, dont le «

» bonheur approche de celuy des
» Immortels meſmes. Ces peuples
» fortunez l'honoreront comme un
» Dieu, le remeneront dans ſes Eſ-
» tats, & luy donneront de l'airain,
» de l'or, des eſtoffes magnifiques, en
» un mot, ils luy feront tant de pre-
» ſents, qu'il auroit eſté moins riche
» ſi ſans aucun accident il avoit ap-
» porté chez luy tout le butin qu'il
» avoit eu pour ſa part à Troye &
» qu'il avoit embarqué ſur ſes vaiſ-
» ſeaux. C'eſt âinſi que le Deſtin veut
» qu'il retourne dans ſa chere patrie
» & qu'il revoye ſes amis & ſon
» Palais.

Il dit, & Mercure obéït à ce
ordre : il ajuſte d'abord ſur ſes pie
ſes talonnieres immortelles & to
tes d'or, avec leſquelles plus vi
que les vents il traverſe les mers
toute l'eſtenduë de la terre, il pren
ſa verge d'or avec laquelle il plon
les hommes dans le ſommeil,
les en retire quand il luy plaiſt

la tenant à la main il prend ſon vol, traverſe la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole ſur les flots ſemblable à un oyſeau marin qui chaſſant aux poiſſons, vole legerement ſur la ſurface des ondes qu'il bat de ſes aiſles; tel Mercure vole ſur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette iſle, qui eſt fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre il marche ſur le rivage juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouva dans cette grotte; à l'entrée il y avoit de grands braſiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odorifefants qui parfumoient toute l'iſle. Devant elle eſtoit un beau meſtier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or, & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuſe. La grotte eſtoit ombragée d'une foreſt d'aunes, de peu-

pliers & de cyprés, où mille oyſeaux de mer avoient leur retraite, & elle eſtoit environnée d'une vigne chargée de raiſins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differents coſtez, & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes ſortes de fleurs, les Immortels meſmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer & ſans ſentir dans leur cœur une ſecrette joye. Auſſi Mercure en fuſt-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dés que la Déeſſe Calypſo l'eut apperceu, elle le reconnut, car un Dieu n'eſt jamais inconnu à un autre Dieu, quoy-qu'ils habitent des régions tres éloignées. Ulyſſe n'eſtoit pas avec la Déeſſe, il eſtoit aſſis ſur le rivage de la mer où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur, ſoupirer ſes déplaiſirs le viſage baigné de larmes, devorant ſon cœur,

accablé de triſteſſe, & la vûë toujours attachée ſur la vaſte mer qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiege admirable qui brilloit comme le ſoleil, & luy adreſſe ces paroles: « Divin interprete des Dieux, Mercure, qui m'eſtes ſi cher & ſi reſpectable, pourquoy venez-vous « dans cette iſle! elle n'avoit jamais « eſté honorée de voſtre preſence; « dites tout ce que vous deſirez, je « ſuis preſte à vous obéïr, ſi ce que « vous demandez eſt poſſible & qu'il « dépende de moy. Mais avant que « de me dire le ſujet de voſtre voya- « ge, venez que je vous preſente les « rafraiſchiſſements qu'exige l'hoſpi- « talité. «

En meſme temps elle met devant luy une table, elle la couvre d'ambroſie & remplit les coupes de Nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le repas

» fini il dit à Calypſo : Déeſſe, vous
» me demandez ce que je viens vous
» annoncer ; je vous le déclareray
» donc ſans aucun déguiſement, puiſ-
» que vous me l'ordonnez vous-meſ-
» me. Jupiter m'a commandé de ve-
» nir icy, quelque répugnance que
» j'y euſſe, car qui eſt-ce qui vien-
» droit de ſon bon gré traverſer une
» ſi grande eſtenduë de mers, où l'on
» ne trouve pas ſur ſa route une ſeule
» ville qui faſſe des ſacrifices aux
» Dieux & qui leur offre des heca-
» tombes. Mais il n'eſt pas permis à
» aucun Dieu d'enfraindre ou de ne
» gliger les ordres de Jupiter. Il dit
» que vous avez auprés de vous le
» plus malheureux de tous ceux qui
» ont combattu neuf années entiere
» ſous les remparts de la ville de
» Priam, & qui aprés l'avoir ſacca-
» gée la dixiéme année, ſe ſont em-
» barquez pour retourner chez eux.
» Mais à leur départ ils ont offen-
» Minerve ; cette Déeſſe dans ſa

reur a excité contre eux une vio- «
lente tempeſte & a ſouſlevé les «
flots. Ses vaiſſeaux ont eſté briſez, «
tous ſes Compagnons engloutis «
dans les ondes, & luy, aprés avoir «
lutté long-temps contre la mort, «
a eſté pouſſé par les vents ſur ce ri- «
vage. C'eſt luy que Jupiter vous «
ordonne de renvoyer ſans aucun «
delay, car le Deſtin ne veut pas «
qu'il meure loin de ſes Eſtats, la «
Parque file ſon retour & veut qu'il «
revoye ſes amis, ſon Palais & ſa «
chere patrie. «

Ces paroles remplirent de dou-
leur & de dépit l'ame de la Déeſſe;
elle en fremit, & éclata en ces ter-
mes. Que vous eſtes injuſtes vous «
autres Dieux qui habitez l'Olym- «
pe ! l'envie la plus maligne a placé «
ſon throne dans voſtre cœur. Vous «
ne pouvez ſouffrir que les Déeſſes «
choiſiſſent des mortels pour maris. «
La belle Aurore n'eut pas pluſtoſt «
regardé favorablement le jeune «

» Orion, que l'envie s'alluma dans
» ces Dieux toujours heureux, &
» elle ne ceſſa qu'aprés que la chaſte
» Diane avec ſes fleches mortelles
» eut privé cette Déeſſe de ſon cher
» amant dans l'iſle d'Ortygie. Dés
» que la blonde Cerés eut accordé
» ſes bonnes graces au ſage Jaſion,
» voilà d'abord l'œil envieux de Ju-
» piter ouvert ſur ce myſtere, & ce
» malheureux Prince en butte à ſes
» traits. Moy de meſme je ne puis,
» ſans exciter voſtre envie, m'atta-
» cher un homme que je ſauvay du
» naufrage comme il flottoit ſur une
» planche du débris de ſon vaiſſeau
» aprés que d'un coup de foudre Ju-
» piter l'eut briſé au milieu de la
» vaſte mer, & que tous ſes Compa-
» gnons eſtant peris, les vents & les
» flots l'eurent pouſſé ſur cette coſte.
» Je le tiray de ce danger, je le re-
» cüeillis ; je l'ay tenu depuis ce
» temps-là chez moy, & je luy ay fa
» tous les bons traitements dont j'

pû m'aviſer, je voulois meſme le « rendre immortel & luy communi- « quer une vie exempte de vieilleſſe. « Mais il n'eſt permis à aucun autre « Dieu d'enfraindre ou de negliger « les loix ſupreſmes de ce fils de Sa- « turne. Que ce cher Prince periſſe « donc puiſque ce Dieu le veut ſi « fort, & qu'il ordonne qu'on l'ex- « poſe encore aux meſmes perils dont « je l'ay tiré. Pour moy je ne le ren- « voyeray point, car je n'ay ni vaiſ- « ſeau ni rameurs à luy donner pour « le conduire. Tout ce que je puis « faire, c'eſt, s'il veut me quitter, de « luy donner les avis & les conſeils « dont il a beſoin pour arriver heu- « reuſement dans ſa patrie. «

Le Meſſager des Dieux l'entendant parler de la ſorte, luy dit, Déeſſe, renvoyez ce Prince, & pré- « venez la colere de Jupiter, de peur « qu'elle ne vous ſoit funeſte. «

En achevant ces mots, il la quitte & prend ſon vol vers l'Olympe.

En meſme temps la belle Nymphe, pour executer les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer & va chercher Ulyſſe. Elle le trouve aſſis ſur le rivage où il paſſoit les jours à pleurer & à ſe conſumer, les regards toujours attachez ſur la mer, & ſoupirant toujours aprés ſon congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déeſſe, & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré luy. La Déeſſe s'approchant, luy adreſſa ces paroles :

» Malheureux Prince, ne vous af-
» fligez plus ſur ce rivage & ne vous
» conſumez plus en regrets, je ſuis
» preſte à vous renvoyer aujourd'huy
» meſme ; coupez tout à l'heure des
» arbres de cette foreſt, aſſemblez un
» radeau & couvrez-le de planches
» afin qu'il vous porte ſur les flots ;
» je vous donneray les proviſions qui
» vous ſont neceſſaires, & de bons
» habits pour vous garentir des injus
» res de l'air, & je vous envoyeray un

vent favorable qui vous conduira « heureuſement dans voſtre patrie, ſi « les Dieux qui habitent l'Olympe, « & qui ſont plus puiſſants que moy, « ſoit pour bien penſer, ſoit pour « executer leurs penſées, veulent vous « accorder un heureux retour.

Elle dit, & Ulyſſe fremiſſant à cette propoſition, luy répondit, « tout conſterné, Déeſſe, apparem- « ment vous avez d'autres vûës que « celles de me renvoyer, puiſque « vous m'ordonnez de traverſer ſur « un radeau une mer ſi difficile, ſi « dangereuſe, & que les meilleurs & « les plus forts navires accompagnez « du vent le plus favorable, ne paſ- « ſent qu'avec beaucoup de danger. « Je vous déclare donc que je ne « partiray point malgré vous, & à « moins que vous ne me faſſiez le « plus grand des ſerments que vous « ne formez aucun mauvais deſſein « contre ma vie. «

Il parla ainſi, & la Déeſſe ſe mit

» à rire, & le prenant par la main,
» elle luy dit : Il faut avoüer que
» vous eſtes un homme bien fin &
» d'un eſprit tres profond & plein de
» ſolidité & de prudence. Le diſcours
» que vous venez de me tenir en eſt
» une grande preuve. Je vous jure
» donc, & je prends à temoin la ter-
» re, le ciel & les eaux du Styx, &
» c'eſt le plus grand & le plus terri-
» ble ſerment que les Dieux puiſſent
» faire. Je vous jure que je ne forme
» aucun mauvais deſſein contre voſ-
» tre vie, & que je vous donne les
» meſmes conſeils & les meſmes avis
» que je prendrois moy-meſme ſi
» j'eſtois dans le meſme eſtat où vous
» vous trouvez. Car mon eſprit ſuit
» les regles de la juſtice, & mon cœur
» n'eſt point un cœur de fer, mais un
» cœur ſenſible & plein de compaſ-
» ſion.

En finiſſant ces mots, elle ſe mit à marcher & Ulyſſe la ſuivit. Ils arriverent enſemble dans la grotte

Ulyſſe ſe placea ſur le ſiege que Mercure venoit de quitter. La Déeſſe ſervit devant luy une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent ſe nourrir, & s'eſtant aſſiſe vis à vis de luy, ſes Nymphes mirent devant elle une autre table & luy ſervirent l'ambroſie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypſo prenant la parole, dit à ce Prince: Fils de Laërte, vous voilà donc preſt à partir pour retourner dans voſtre chere patrie; vous voulez me quitter; malgré voſtre dureté je vous ſouhaite toute ſorte de bonheurs; mais ſi vous ſçaviez tous les maux que vous avez à ſouffrir dans ce retour, vous choiſiriez aſſeurement de demeurer icy avec moy, & vous préfereriez l'immortalité à tant de travaux & de peines, quelque impatience que vous ayez de revoir voſtre femme, dont l'ima-

» ge vous occupe nuit & jour. J'oſe
» me flatter que je ne luy ſuis infe-
» ricure ni en beauté ni en bonne
» mine, ni en eſprit; les mortelles
» pourroient-elles diſputer quelque
» avantage aux Déeſſes!
» Le ſage Ulyſſe luy répond: Ve-
» nerable Déeſſe, que ce que je vais
» prendre la liberté de vous dire,
» n'allume point contre moy voſtre
» couroux. Je ſçay parfaitement com-
» bien la ſage Penelope vous eſt in-
» ferieure en beauté & en majeſté,
» car elle n'eſt qu'une ſimple mor-
» telle, au lieu que ni la mort ni la
» vieilleſſe n'ont point d'empire ſur
» vous. Cependant je ne demande
» qu'à me revoir dans ma patrie;
» jour & nuit je ne ſoupire qu'après
» cet heureux retour. Que ſi quel-
» que Dieu veut me perſecuter au
» milieu des flots, je prendray le
» parti de ſouffrir & d'armer mon
» cœur de patience. J'ay ſoutenu tan
» de travaux & eſſuyé tant de peine

& à la guerre & ſur la mer, que j'y « ſuis accoutumé ; ces derniers maux « ne feront qu'augmenter le nombre « de ceux que j'ay desja ſoufferts. «

Il parla ainſi. Le ſoleil ſe coucha dans l'onde & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquietudes entre les bras du ſommeil.

Le lendemain dés que l'aurore eut doré l'horizon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui ébloüiſſoit les yeux & d'une fineſſe & d'une beauté que rien n'égaloit, c'eſtoit l'ouvrage des Graces ; elle en arreſta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa teſte d'un voile admirable. Dés qu'elle fut habillée elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui eſtoit neceſſaire pour ſon départ. Elle luy donna une belle hache à

deux tranchants, dont le manche eſtoit de bois d'olivier, & une ſcie toute neuve, & ſe mettant à marcher devant luy, elle le mena à l'extremité de l'iſle où les arbres eſtoient les plus grands ; il y avoit des aulnes, des peupliers & des ſapins, qui ſont le bois le plus ſec & par conſequent le plus leger & le plus propre pour la mer. Quand elle luy eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans ſa grotte. Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit conſiderablement ſon ouvrage, parce qu'il eſtoit ſoutenu dans ſon travail par l'eſperance d'un prompt départ qui le combloit de joye. Il abatit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dreſſa. Cependant la Déeſſe luy apporta des terieres dont il ſe ſervit pour les percer & les aſſembler. Il les arreſta avec des clous & des liens, & fit un radeau au

long & auſſi large que le fond d'un vaiſſeau de charge qu'un habile charpentier a baſti ſelon toutes les regles de ſon art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des ſolivaux qu'il mit debout d'eſpace en eſpace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints ; il y dreſſa un maſt traverſé d'une antenne ; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux coſtez de bons cables de ſaule, afin qu'il reſiſtaſt à l'impetuoſité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une eſpece de leſt. Calypſo luy apporta des toiles pour faire des voiles qu'il tailla parfaitement ; il les attacha aux vergues, & mit les cordages qui ſervent à les plier & à les eſtendre, aprés quoy il tira ſon petit baſtiment ſur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour. Le lendemain,

qui eſtoit le cinquiéme, la Déeſſe le renvoya de ſon iſle aprés l'avoir baigné & luy avoir donné des habits magnifiques & tres parfumez. Elle mit ſur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui eſtoit beaucoup plus grand, elle y mit auſſi dans des peaux le pain & toutes les autres proviſions dont il avoit beſoin & luy envoya un vent favorable. Ulyſſe plein de joye déploye ſes voiles, & prenant le gouvernail, ſe met à conduire ſa nacelle ſans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil, regardant toujours attentivement les Pleïades & le Bouvier qui ſe couche ſi tard & la grande Ourſe, qu'on appelle auſſi le Chariot, qui tourne toujours ſur ſon pole, obſervant ſans ceſſe l'Orion, & qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation.

Il vogua ainſi dix-ſept jours entiers. Le dix-huitiéme jour il découvrit les ſombres montagnes de la terre des Pheaciens par où ſon chemin eſtoit le plus court. Cette iſle luy parut comme un bouclier au milieu de cette mer obſcurcie par les broüillards & les nüages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperceut de loin de deſſus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureuſement. En meſme temps il eſt enflammé de colere, & branſſant la teſte, il dit en ſon cœur, Qu'eſt-ce « que je vois ! les Dieux ont donc « changé de réſolution en faveur « d'Ulyſſe pendant que j'ay eſté chez « les Ethiopiens ! le voilà desja prés « de l'iſle des Pheaciens où le deſtin « veut qu'il trouve la fin de tous les « maux qui le menacent. Mais je « trouveray bien le moyen de l'en « éloigner & de l'expoſer à des mi- « ſeres encore plus grandes. «

En finiſſant ces mots, il aſſemble les nüages, bouleverſe la mer avec ſon trident, excite toutes les tempeſtes, couvre la terre & la mer d'eſpaiſſes tenebres ; une nuit obſcure tombe du ciel & cache le jour. Le vent de midy, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, ſe déchaiſnent & eſlevent des montagnes de flots. Alors Ulyſſe ſent ſes forces & ſon courage l'abandonner, & dans ſon deſeſpoir il s'eſcrie, Ah ! malheu-
» reux que je ſuis, quels malheurs
» m'attendent encore ! que je crain-
» que la Déeſſe Calypſo ne m'ait di-
» la verité, quand elle m'a averti qu'
» j'avois encore bien des maux à e-
» ſuyer avant que de pouvoir arrive-
» dans ma chere patrie ; voilà ſa pr-
» diction qui s'accomplit. De quel
» nuages noirs Jupiter a couvert l-
» ciel ! quel mugiſſement affreux de
» flots ! tous les vents ont romp-
» leurs barrieres, on ne voit qu'o-

ges affreux de tous coſtez, je ne « dois plus attendre que la mort, « Heureux & mille fois heureux les « Grecs qui, pour la querelle des « Atrides, ſont morts ſous les murs « de la ſuperbe ville de Priam ! Eh « pourquoy les Dieux ne me laiſſe- « ront-ils pas perir auſſi le jour que « les Troyens dans une ſortie firent « pleuvoir ſur moy une ſi furieuſe « greſle de traits autour du corps « d'Achille ! on m'auroit fait des fu- « nerailles honorables, & ma gloire « auroit eſté celebrée par tous les « Grecs, au lieu que preſentement « je péris d'une mort triſte & mal- « heureuſe. «

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot eſpouvantable venant fondre ſur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité ; ce mouvement impetueux jette Ulyſſe bien loin, en luy faiſant abandonner le gouvernail ; un furieux coup de vent briſe le maſt par le

milieu, la voile & l'antenne ſont emportées, & ce Prince eſt long-temps enſeveli dans les ondes ſans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit, car il eſtoit appeſanti par les habits que luy avoit donnez la Déeſſe. Enfin aprés beaucoup de peines il ſurmonte le flot & reparoiſt ; en meſme temps il rend par la bouche une grande quantité d'eau, il en coule des ruiſſeaux de ſa teſte & de ſes cheveux. Dans cet eſtat, quoy-qu'abbatu & ſans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas ſon radeau, mais faiſant effort & s'eſlevant au deſſus des vagues, il l'approche, s'en ſaiſit, s'aſſied au milieu & évite ainſi la mort qui l'environne ; la nacelle eſt le joüet des flots qui la pouſſent çà & là. Comme on voit en automne l'aquilon baloter des eſpines dans les campagnes quoy-qu'elles ſoient fort épaiſſes & entrelacées ; de meſme les

vents balotoient la nacelle de tous coſtez. Tantoſt le vent de midy la laiſſe emporter à l'Aquilon, & tantoſt le vent d'Orient la cede au Zephyre.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'eſtoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors eſtoit desja adorée comme Déeſſe de la mer ſous le nom de Leucothée, voyant Ulyſſe accablé de maux, & porté de tous coſtez par la tempeſte, fut touchée de compaſſion, & ſortant tout d'un coup du ſein de l'onde avec la rapidité d'un plongeon, elle vole ſur la nacelle, & s'arreſtant vis à vis d'Ulyſſe, elle luy dit: Malheureux Prince, pourquoy le « redoutable Neptune eſt-il entré « dans une ſi funeſte colere contre « vous! il vous pourſuit avec tant « d'animoſité & il vous expoſe à « tant de miſeres! mais quelqu'envie « qu'il ait de vous faire perir, il n'en « viendra pourtant pas à bout. Faites «

» donc ce que je vais vous dire ; vous
» ne paroiſſez homme prudent &
» aviſé : quittez vos habits, aban-
» donnez voſtre nacelle aux vents, &
» vous jettant à la mer, gagnez à la
» nage l'iſle des Pheaciens, où le Deſ-
» tin veut que vous trouviez voſtre
» ſalut. Prenez ſeulement ce voile
» immortel que je vous donne, eſ-
» tendez-le devant vous & ne crai-
» gnez rien, non ſeulement vous ne
» perirez point, mais il ne vous arri-
» vera pas le moindre mal. Et dés
» que vous aurez gagné le rivage
» oſtez ce voile, jettez-le dans la mer
» le plus loin que vous pourrez, &
» en le jettant ſouvenez-vous de dé-
» tourner la teſte.

En ſiniſſant ces mots, elle lui preſente ce voile, & ſe replonge dans la mer. Ulyſſe repaſſe dans ſon eſprit ce qu'il vient d'entendre, & penetré de douleur, il dit en
» luy-meſme, Ah, malheureux ! que
» je crains que ce Dieu, quel qu'il
ſoit

soit, ne machine encore ma perte, « puisqu'il me presse d'abandonner « mon radeau. Mais je n'ay garde de « luy obéïr, car la terre, où il dit que « je dois me sauver, je la vois en- « core fort éloignée. Voicy ce que je « m'en vais faire, & c'est asseurément « le meilleur parti : pendant que « mon radeau sera entier, & que les « liens maintiendront l'assemblage « des planches & des solives qui le « composent, je ne l'abandonneray « point, & j'y attendray tout ce qui « pourra m'arriver. Mais sitost que la « violence des flots l'aura desuni & « mis en pieces, je me jetteray à la « nage ; je ne sçaurois rien imaginer « de meilleur. «

Pendant que le divin Ulysse s'entretenoit de ces pensées, Neptune excita une vague épouventable aussi haute qu'une montagne & la poussa contre luy. Comme un tourbillon dissipe un monceau de pailles séches & les disperse çà & là,

cette vague diſſipe de meſme toutes les pieces du radeau. Ulyſſe ſe ſaiſit d'une ſolive, monte deſſus & la mene comme un cheval de ſelle. Alors il dépoüille les habits que Calypſo luy avoit donnez, attache devant luy le voile de Leucothée, ſe jette à la mer & ſe met à nager. Neptune le vit, & branſlant la teſte, » il dit en ſon cœur: Aprés avoir » tant ſouffert va encore, erre en » cet eſtat ſur les ondes, juſqu'à ce » que tu abordes chez ces heureux » mortels que Jupiter traite comme » ſes enfants. Quand tu y ſeras arri- » vé, je ne croy pas que tu ayes ſujet » de rire des maux que tu auras ſouf- » ferts.

En meſme temps il pouſſe ſes fougueux courſiers & arrive à Argues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puiſſante Minerve, penſa bien différemment: elle ferma les chemi-

des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiſer, elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots, juſqu'à ce qu'Ulyſſe fuſt arrivé chez les Pheaciens, & qu'il ſe fuſt dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté ſur les flots, toujours entre les bras de la mort, mais quand la belle Aurore eut amené le troiſiéme jour, le vent s'appaiſa, la tempeſte fit place au calme, & Ulyſſe élevé ſur la cime d'une vague, vit de ſes yeux la terre aſſez prés de luy. Telle qu'eſt la joye que des enfants ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui conſumé par une longue maladie, dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, eſtoit preſt à rendre le dernier ſoupir; telle fut la joye d'Ulyſſe quand il découvrit la terre & les foreſts; il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner

le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient se briser contre des rochers dont le rivage estoit bordé, mugissoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux, ni abri commode, le rivage estoit avancé & tout herissé de rochers & semé d'écüeils. A cette vûë Ulysse sent son courage & ses forces l'abandonner, & dans cette extremité il dit en son
» cœur: Helas! aprés que Jupiter a
» permis que je visse la terre que je
» n'esperois plus de voir, aprés que
» j'ay passé avec tant de travaux &
» de peines ce long trajet de mer, je
» ne trouve aucune issuë pour sortir
» de ces abysmes; je ne vois de tous
» costez que des pointes d'écüeils que
» les flots heurtent impetueusement
» avec des meuglements épouventa-
» bles. Plus prés du rivage je ne

couvre qu'une chaiſne de rochers « eſcarpez, & une mer profonde où « l'on ne trouve point de fond pour « ſe tenir ſur ſes pieds & reprendre « haleine. Si j'avance, je crains que « le flot m'enveloppant ne me jette « contre une de ces roches pointuës « & que mes efforts ne me ſoient fu- « neſtes. Si je ſuis aſſez heureux pour « me tirer de ces écüeils & pour ap- « procher du rivage, j'ay à craindre « qu'un coup de vent ne m'enleve & « ne me rejette au milieu des flots, « ou meſme que le puiſſant Dieu, qui « me perſecute, n'envoye contre moy « quelqu'un des monſtres marins qui « ſont en ſi grand nombre dans le « ſein d'Amphitrite, car je connois « toute la colere dont Neptune eſt « animé contre moy. «

Dans le moment que toutes ces penſées luy paſſent dans l'eſprit, le flot le pouſſe avec impetuoſité contre le rivage bordé de rochers. Il ſe ſeroit briſé infailliblement ſi

Minerve ne l'euſt ſecouru, en luy inſpirant d'avancer les deux mains, de ſe prendre au rocher & de s'y tenir ferme juſqu'à ce que le flot fuſt paſſé; par ce moyen il ſe déroba à ſa fureur, mais le meſme flot repouſſé par le rivage, le heurta à ſon retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorſqu'un polype s'eſt colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec luy des parties de la roche meſme, ainſi Ulyſſe embraſſe ſi fortement le rocher qu'il a ſaiſi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher ſans qu'il y laiſſe une partie de la chair de ſes mains; cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit perir, contre l'ordre meſme des Deſtinées, ſi Minerve ne luy euſt donné en cette terrible occaſion une preſence d'eſprit admirable; dés qu'il fut revenu au deſſus de l'eau au milieu

des vagues qui le pouſſoient contre le rivage, il ſe mit à nager ſans approcher trop de la terre & ſans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui puſt luy ſervir d'abri. Aprés beaucoup d'efforts il arrive vis à vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là luy parut tres commode, car il n'y avoit point d'écüeils & il eſtoit à couvert des vents; il reconnut le courant, & dans ſon cœur adreſſant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit: Grand Dieu, qui que vous ſoyez, « vous voyez un eſtranger qui a « grand beſoin de voſtre ſecours & « qui fuit la colere de Neptune. Tous « les hommes, qui dans le pitoyable « eſtat où je me trouve s'adreſſent « aux Dieux immortels, ſont pour « eux, ſi je l'oſe dire, un objet reſ- « pectable & digne de compaſſion. « C'eſt pourquoy aprés avoir ſouf- « fert des peines infinies, je viens «

» avec confiance dans voſtre courant
» embraſſer vos genoux, ayez pitié
» de ma miſere, je me rends voſtre
» ſuppliant.

Il dit, & le Dieu auſſi-toſt arreſte ſon cours, retient ſes ondes, fait devant ce Prince une ſorte de ſerenité & de calme, & le ſauve en le recevant au milieu de ſon embouchure dans un lieu qui eſtoit à ſec. Ulyſſe n'y eſt pas pluſtoſt que les genoux & les bras luy manquent, car ſon cœur eſtoit preſque ſuffoqué par l'eau de la mer, il avoit tout le corps enflé, l'eau luy ſortoit par la bouche & par les narines, & il demeura ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx, tous les membres eſtant également accablez de fatigue & de laſſitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée luy avoit donné & le jette dans l'embouchure du fleuve; les flots l'emporterent bien loin

derriere luy, & Ino le retira promptement.

Ulyſſe ſort enſuite du fleuve, & ſe couchant ſur du jonc qui le bordoit, il baiſe la terre, & plein d'inquietude, il dit en luy-meſme, Que « vais-je devenir, & que doit-il en- « core m'arriver ! Si je couche icy « prés du fleuve, le froid de la nuit « & la roſée du matin acheveront de « m'oſter la vie dans la foibleſſe où je « ſuis, car il ſe leve le matin des rivieres « un vent tres froid. Que ſi je gagne « la coline, & qu'entrant dans le fort « du bois je me jette ſur des broſſail- « les, quand meſme je pourrois diſſi- « per le froid & la laſſitude & m'en- « dormir, je crains de ſervir de paſture « aux beſtes carnacieres de la foreſt. «

Aprés avoir bien balancé dans ſon eſprit, ce dernier parti luy parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui eſtoit aſſez prés du fleuve dans un lieu un peu eſlevé, il ſe mit entre deux arbres

qui ſembloient ſortir de la meſme racine, dont l'un eſtoit un olivier ſauvage & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux eſtoient ſi entrelacez & ſi ſerrez, que ni les ſouffles des vents, ni les rayons du ſoleil, ni la pluye ne les avoient jamais penetrez, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulyſſe s'y retira, & ſe fit un lit de feüilles, car la terre en eſtoit ſi couverte, qu'il y en auroit eu aſſez pour coucher deux ou trois hommes dans la ſaiſon de l'hyver quand le froid auroit eſté le plus rude. Ulyſſe voyant cette richeſſe ſentit une joye extreſme, il ſe coucha au milieu, & ramaſſant les feüilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour ſe garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne eſcartée & qui n'a autour de luy aucun voyſin, couvre la nuit un tiſon ſous la cendre pour ſe conſerver quelque ſemence de

feu, de peur que s'il venoit à luy manquer, il ne puſt en avoir d'ailleurs. Ainſi Ulyſſe ſe couvrit tout entier de feüilles, & Minerve fit couler ſur ſes paupieres un doux ſommeil pour le délaſſer de toutes ſes fatigues.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

Livre V.

Page 407. *Desia les Dieux assemblez pour le Conseil*] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se déterminent enfin à sauver Ulysse & à le tirer de l'isle d'Ogygie où il estoit retenu. Et voicy dans ce Livre un second Conseil des Dieux où ils déliberent sur les moyens.

Page 408. *N'avez-vous pas pris les mesures necessaires*] Car dans le premier Conseil il avoit esté arresté que l'on envoyeroit Mercure à Calypso.

Page 409. *Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, estes toujours chargé de mes ordres*] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui luy sont particulierement assignées, & qu'il execute sans estre envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au reste

il eſt aiſé de voir pourquoy c'eſt Mercure qui eſt envoyé à Calypſo. C'eſt la raiſon qui eſt au dedans de nous qui nous inſpire tout le bien que nous devons faire, & cette raiſon eſt une émanation de la raiſon ſouveraine. Cela a desja eſté expliqué.

Et que ſans eſtre conduit ni par les Dieux, ni par aucun homme] C'eſt à dire, ſans eſtre conduit viſiblement par aucun Dieu, car quoy-qu'Ulyſſe paruſt abandonné des Dieux, il eſtoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit icy en ſept ou huit vers, eſt le ſommaire des huit Livres ſuivants, dans leſquels s'execute tout ce qui eſt dit icy.

Sur un radeau] C'eſt ainſi que j'explique, ἐπὶ σχεδίης, *ſchedia*, eſt un petit baſteau fait à la haſte, un baſtiment compoſé de pluſieurs planches & de ſolivaux aſſemblez & liez enſemble. Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδέουσι καὶ οὕτω πλέουσι. Schedia *petite barque, ou pluſieurs bois liez enſemble & ſur leſquels on navige.* Heſychius.

Il arrive enfin le vingtiéme jour] Homere fonde toujours ce qu'il a desja dit de l'éloignement de l'iſle de Calypſo, qu'il place contre la verité dans la mer Atlantique pour rendre ſon recit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la ſuite.

Dont la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celuy des Immortels] C'eſt l'iſle de Corcyre, aujourd'huy *Corfou.* Je découvriray dans la ſuite les fondements ſur leſquels Homere a baſti tout ce qu'il dit de cette iſle anciennement ſi heureuſe.

Page 410. *Qu'il auroit eſté moins riche ſi ſans aucun accident*] Avec quel art Homere meſle des inſtructions morales dans ſes ſimples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout ſon bien, qu'il avoit chargé ſur ſes vaiſſeaux, ne laiſſe pas d'arriver chez luy plus riche qu'il n'eſtoit. Il y a un Dieu puiſſant qui peut reparer ſes pertes, & luy donner plus de richeſſes qu'il n'en avoit auparavant.

C'eſt ainſi que le Deſtin veut] Le Deſtin n'eſt donc autre choſe que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

Il prend ſa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le ſommeil] De tres ſçavants hommes ont fort bien vû que Mercure avec ſa verge d'or a eſté forgé par les Anciens Mythologiſtes ſur Moïſe. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent ſuffiſamment. On peut voir les Remarques ſur la dixiéme Ode du 1. livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroiſt ſeure, je croy que

ce qu'Homere dit icy de Mercure qui plonge les hommes dans le ſommeil & les en retire quand il luy plaiſt, peut n'avoir eſté imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportez, & qui excite les plus laſches & les plus tranquilles, & qui, comme par une eſpece d'enchantement, nous fait recevoir des fables comme des veritez. La force de cette parole paroiſt bien dans ces vers, il ſemble qu'Homere nous ait touchez avec cette verge de Mercure, tant nous ſentons de plaiſir à lire cette belle Poëſie où tout eſt ſi animé. Les Poëtes poſterieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée, mais Homere n'a jamais connu ce mot.

Page 411. *Tel Mercure vole ſur la cime des flots*] Euſtathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ερμῆς.

avoit eſté marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit eſtre rejetté & qu'on avoit fourré là mal à propos. Le fondement de cette critique eſtoit que le mot ὀχήσατο, *eſtoit porté*, ne répondoit pas à la viteſſe du vol de Mercure; mais cette cenſure eſt tres mal fondée, & Euſtathe s'en eſt mocqué avec raiſon. *Eſtre porté*, ſe peut dire du vol comme d'une ſimple marche.

Quand il fut parvenu à cette iſle, qui eſt

fort éloignée] J'ay desja dit dans le premier Livre que c'eſt l'iſle appellée *Gaulus*, qui eſt tres voyſine de Melite, ou Malte, & qui eſt comme elle entre le rivage d'Affrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Homere en fait l'iſle Atlantique pour rendre ſa narration plus merveilleuſe. Il ne faut pas confondre cette iſle de *Gaulus* avec l'iſle de *Caude* ou *Gaude*, dont il eſt parlé dans les Actes des Apoſtres, celle-cy eſt prés de Crete.

A l'entrée il y avoit de grands braziers magnifiques] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par-tout les mœurs anciennes & meſme celles de ſon temps. C'eſtoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartements de grands braziers de quelque riche métail où l'on faiſoit bruſler inceſſamment le bois le plus précieux. Chez les grands le feu eſtoit en uſage dans toutes les ſaiſons, car on le croyoit bon pour la ſanté.

Page 412. *Autour des prairies émaillées de toutes ſortes de fleurs*] J'ay mis les fleurs au lieu des *herbes*, qui ſont dans l'original. Le Roy Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au lieu du mot ἴον qui ſignifie une *violette*, il falloit remettre le mot σέλινον, qui eſt une ſorte d'herbe ſemblable à l'ache ou au perſil. Le *Sion* vient icy fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*.

Il eſt glorieux à Homere d'avoir un ſi grand Roy pour reſtaurateur de ſon texte, mais il ne l'eſt pas moins à ce Roy d'avoir ſi heureuſement corrigé le texte d'un ſi grand Poëte.

Les immortels meſmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage. Homere parle en general. Au reſte l'admiration que les Dieux meſmes auroient pour ce beau lieu, nous ne ſçaurions nous empeſcher de l'avoir pour la belle deſcription qu'Homere en a faite. Que n'ay-je pû en conſerver les graces & les beautez dans ma Traduction!

Ulyſſe n'eſtoit pas avec la Déeſſe] Euſtathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette abſence d'Ulyſſe, afin qu'il ne ſçeuſt pas qu'elle avoit ordre de le laiſſer partir, & qu'il luy en euſt toute l'obligation comme d'une grace qu'elle luy faiſoit de ſon pur mouvement ſans y eſtre forcée. Mais cette raiſon me paroiſt froide. Il y en a une plus forte qui eſt une raiſon de ſageſſe. La bienſéance vouloit qu'Ulyſſe ne fuſt pas auprés de Calypſo quand Mercure arriva. S'il avoit eſté auprés d'elle, cela auroit pû donner des ſoupçons deſagréables, & Ulyſſe auroit fait le perſonnage d'un homme amoureux, qui n'auroit pû quitter un ſeul moment ſa maiſtreſſe, au lieu qu'Homere luy fait joüer le rolle

d'un homme ſage qui eſt uniquement occupé de ſes malheurs, & qui bien-loin de s'oublier dans les délices, paſſe ſes jours à aller entretenir ſes triſtes penſées ſur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de ſageſſe & de décence.

Page 414. *Car qui eſt-ce qui voudroit de ſon bon gré traverſer une ſi grande eſtenduë de mers où l'on ne trouve pas ſur ſa route*] C'eſt pour mieux fonder l'éloignement de cette iſle, & pour faire entendre qu'elle eſt au milieu de l'Ocean. Tout ce qu'Homere dit de cette iſle, fait comprendre que la tradition de l'iſle Atlantique, telle que Platon l'avoit receuë, eſt fort ancienne, puiſqu'elle eſtoit avant luy.

Mais il n'eſt permis à aucun Dieu] Cela eſt fort adroit, en parlant pour luy il parle auſſi pour Calypſo, car il luy donne par là un conſeil plein de ſageſſe, qui eſt d'obéïr aux ordres de Jupiter. C'eſt une inſinuation délicate, plus efficace qu'un conſeil direct. Calypſo le ſent fort bien, car elle va bien-toſt repeter les meſmes termes.

Page 415. *La belle Aurore n'eut pas pluſtoſt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adreſſe Homere fonde la vrayſemblance de ſa fable de l'amour de Calypſo pour Ulyſſe, en rapportant des fables ſemblables divulguées & receuës avant luy! Qui

eſt-ce qui refuſera de croire la paſſion de Calypſo pour Ulyſſe, aprés celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerés pour Jaſion ? Voilà comme Homere ſçait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

Page 416. *Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux*] C'eſt une ironie amere, c'eſt comme ſi elle diſoit : Dans ces Dieux qui ſe vantent d'eſtre toujours heureux, & qui cependant ſont rongez d'envie.

Et elle ne ceſſa qu'aprés que la chaſte Diane avec ſes fleches mortelles] Nous avons vû dans l'Iliade que les morts ſubites des hommes eſtoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane, cependant voicy Diane qui tuë un homme avec ſes fleches. Cela a rendu ce vers ſuſpect à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raiſon de ce changement. La mort d'Orion eſt juſtement attribuée à Diane, parce qu'eſtant une Déeſſe chaſte, c'eſt à elle pluſtoſt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chaſteté. Au reſte, le ſens caché ſous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion eſt ſenſible. Orion eſtoit un chaſſeur, l'Aurore eſt favorable aux chaſſeurs & Diane leur eſt contraire, parce que comme ils couchent ſouvent à la belle eſtoile, la pluſpart periſſent par des maladies que leur cauſent l'humidité &

la fraiſcheur des nuits.

Dés que la blonde Cerés eut accordé ſes bonnes graces au ſage Jaſion] Voicy le ſens caché ſous cette fable : Cerés eſt la meſme que la terre, Jaſion eſtoit un laboureur. Comme le laboureur jette ſon grain dans le ſein de la terre, on a feint que la terre eſtoit amoureuſe de luy. Et comme les exceſſives chaleurs ſont contraires aux ſemences, on a feint ſur cela que Jupiter avec ſes foudres avoit puni ces amours & ruiné ce commerce. Et une marque ſeure que c'eſt là le myſtere caché ſous cette enveloppe, c'eſt ce qu'Homere adjoute, νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, *dans un gueret labouré qui a eu trois façons.*

Je ne puis ſans exciter voſtre envie m'attacher un homme que je ſauvay du naufrage] Cela eſt plaiſant, Calypſo regarde Ulyſſe comme un bien qui luy appartient par droit d'application.

Page 417. *Mais il n'eſt permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de negliger les loix ſupreſmes*] Calypſo repete les meſmes termes dont Mercure s'eſt ſervi en parlant de luy-meſme.

Que ce cher Prince periſſe donc, puiſque ce Dieu le veut] Homere fait voir icy fort adroitement combien la paſſion aveugle ceux qu'elle poſſede. Calypſo croit avoir raiſon contre Jupiter, & elle donne de ſi belles co

leurs à ſa cauſe, qu'on croiroit preſque que la juſtice eſt de ſon coſté. C'eſt elle qui a ſauvé Ulyſſe, qui l'a receüilli, qui luy a fait toutes ſortes de bons traitements, qui luy a offert l'immortalité meſme, n'eſt il pas juſte qu'elle le garde ! & c'eſt Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à ſon bonheur, & qui veut l'expoſer encore aux meſmes perils pour le perdre. N'eſt-ce pas là une grande cruauté ! Mais elle ne dit pas qu'Ulyſſe ſe trouve tres malheureux auprés d'elle, qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des peuples auſquels il ſe doit, qu'en un mot elle le retient avec une extreme injuſtice, & que c'eſt Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

Page 418. *Mais toujours malgré luy*] Homere remet toujours devant les yeux la ſageſſe d'Ulyſſe, & la violence qu'il ſe faiſoit. Les bienſéances ſont bien obſervées. Mais dans le meſme temps qu'il marque la répugnance d'Ulyſſe, il peint par ſon expreſſion l'empreſſement & l'amour de Calypſo, παρ' ἣν ἐθέλουσαν, *nolens juxtà volentem. Il ſe coucha malgré luy auprés de celle qui ne deſiroit que luy.* Il ne faudroit que ce ſeul endroit pour faire juger de la bonne foy & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par ſon Abbé cette reflexion ſi judi-

cieuſe : *Ulyſſe va tous les jours ſoupirer pour ſa chere Penelope en ſe tournant vers le Royaume d'Ithaque où elle eſtoit, & enſuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypſo.* A quoy le Chevalier répond trés ſagement, *voilà un bel exemple de l'amour conjugal, car on dit qu'il fit cette vie-là pendant ſept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toujours malgré luy*, qui marquent & la ſageſſe d'Ulyſſe & l'amour qu'il conſervoit pour Penelope, & les bienſeances que ce Poëte obſervoit, ſans jamais les perdre de veuë.

Page 419. *Et qui ſont plus puiſſants que moy, ſoit pour bien penſer, ſoit pour executer leurs penſées*] Homere marque par tout la difference & la ſubordination qu'il reconnoiſt entre les Dieux. Il en marque un ſeul tout puiſſant dont tous les autres ſont les creatures; & ces derniers, il reconnoit qu'ils n'ont pas eſté tous également partagez, & que les uns ont receu plus de lumiere & de puiſſance que les autres.

Accompagnez du vent le plus favorable] Le Grec dit *réjoüis*, comme donnant du ſentiment à ces vaiſſeaux.

Que vous ne formez aucun mauvais deſſein contre ma vie] Ulyſſe croyoit que Calypſo pleine de reſſentiment luy conſeilloit de [illegible]

tir ſur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il periſt malheureuſement.

Page 420. *Il faut avoüer que vous eſtes un homme bien ruſé*] Ἀλιτρὸς ſignifie un *ſcelerat*, & comme les ſcelerats ſont ordinairement plus ruſez que les gens de bien, qui ſont preſque tous ſimples, ce mot a eſté pris pour un *ruſé*, un homme *deffiant*. οὐκ ἀπροώλια εἰδὼς, *non vana ſciens*.

Et je prends à temoin la terre, le ciel] C'eſtoit-là le formulaire des anciens ſerments, on intereſſoit toute la nature, afin que ſi on venoit à les violer, toute la nature conſpiraſt pour punir le parjure. C'eſt ainſi que dans le 12. liv. de l'Eneïde Enée jure,

Eſto nunc ſol teſtis, & hæc mihi terra precanti.

Et le Roy Latinus répond,

Hæc eadem, Ænea, terram, mare, ſidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des temoignages plus reſpectables, Moïſe dans ſon Cantique dit, comme le ſçavant Grotius l'a remarqué, *Audite cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Cieux, eſcoutez ce que je déclare, & que la terre entende les paroles qui ſortent de ma bouche.* Deuteron. 32. 1. Dans tous ces paſſages on regarde les

cieux & la terre comme des eſtres animez.

Et mon cœur n'eſt point un cœur de fer, mais un cœur ſenſible] Ulyſſe auroit eu tor s'il avoit exigé d'elle qu'elle en euſt juré.

Page 421. *Ulyſſe ſe placea ſur le ſiege que Mercure venoit de quitter*] L'homme ſage eſt ſeul digne de remplir un ſiege o Mercure a eſté aſſis.

La Déeſſe ſervit devant luy une table] L Déeſſe ſe fait ſervir par ſes Nymphes, mai elle ne ſouffre pas qu'elles ſervent Ulyſſe elle veut avoir le plaiſir de le ſervir elle-meſ me. Sa paſſion ſe marque par tout.

Vous choiſiriez aſſeurement de demeure icy avec moy, & vous prefereriez, &c. Qu'Homere peint bien dans cette image force ou pluſtoſt la tyrannie de l'amour. C lypſo vient de recevoir un ordre de Jupite de renvoyer Ulyſſe; Mercure luy a déclar que ſi elle n'obéït, la colere de ce Dieu luy ſera funeſte. Malgré tout cela elle fait to ſes efforts pour le retenir. Les preceptes d rects pourroient-ils eſtre auſſi inſtructifs q cette image!

Page 422. *Je ſçay parfaitement combie la ſage Penelope vous eſt inferieure*] Je ſ charmée de l'adreſſe & de la fineſſe de ce réponſe, & je ne ſçaurois la mieux faire ſe

ir qu'en rapportant la remarque d'Euſta-
the, qui en a parfaitement connu la beauté.
Remarquez, dit-il, *la force de cette réponſe, il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire. Il amadouë la Déeſſe par une épithete de reſpect, en l'appellant venerable,* πότνια Θεὰ, *& enfin il ravale extremement Penelope, en la mettant infiniment au deſſous d'elle, mais autant qu'il la rabauſſe d'un coſté, autant la releve-t-il de l'autre par cette ſeule épithete qu'il gliſſe finement, la* ſage Penelope. *Faiſant entendre que cette ſageſſe eſtoit ce qui excitoit le plus en luy ce deſir & cette impatience de la revoir, & comme luy diſant elle vous eſt inferieure en beauté, en majeſté, en adreſſe, mais elle eſt bien au deſſus de vous par ſa ſageſſe & par ſa chaſteté.* Que ſervent aux femmes la beauté, la majeſté, l'adreſſe, les agréments de l'eſprit ſans la ſageſſe! L'immortalité meſme ſeroit pour elles en cet eſtat un preſent funeſte. Homere fait donc entendre icy que par la ſageſſe ſeule une femme s'eſleve au deſſus d'une Déeſſe meſme qui manque de cette qualité quoy-qu'elle ait toutes les autres. En effet quelle comparaiſon de Calypſo à Penelope! Celle-cy eſt environnée d'une foule d'amants, tous Princes, tous ſes égaux, & elle reſiſte conſtamment à toutes leurs Pourſuites. Et Calypſo n'a pas pluſtoſt receu chez elle

un eſtranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foiblesſes.

Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie] Il y a icy une politeſſe qu'il eſt bon de remarquer. Il ſemble que la ſuite du diſcours d'Ulyſſe demandoit qu'il diſt, *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer prés de vous*, mais comme ces termes ſont trop durs pour eſtre dits en face, il change ſon expreſſion, & dit qu'il *ne demande qu'à ſe revoir dans ſa patrie.* Ce qui eſt beaucoup plus doux.

Page 424. *Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande, eſt-il vrayſemblable qu'un homme ſeul faſſe tout ce que fait icy Ulyſſe! Oüi, tres vrayſemblable, & l'hiſtoire fournit des exemples de choſes encore plus difficiles que la neceſſité a fait executer à des hommes ſeuls & dénuez de tout ſecours.

Il abbatit vingt arbres en tout] Je ſuis tres faſchée de ne pouvoir eſtre icy du ſentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyſſe avoit employé vingt jours à faire ſon navire. Il s'eſt trompé manifeſtement à ce paſſage. Il y a dans le Grec, εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα, il l'a expliqué *il les abbatit en vingt jours,* & c'eſt ce qu'Homere n'a nullement dit, il eſt meſme fa

exemple qu'on ait jamais dit en Grec εἴκοσι *en vingt*, pour εἴκοσι ἡμέρῃσι, *en vingt jours*. Le mot εἴκοσι ne marque pas icy le nombre des jours, mais le nombre des arbres; c'eſt un accuſatif qui ſe joint avec πάντα δένδρεα, *il abbatit vingt arbres*. Et c'eſt ce qu'Euſtathe avoit bien ſenti, car il a eſcrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau eſtoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'aſſembler. D'ailleurs Homere a fait entendre aſſez clairement ſa penſée en diſant que l'ouvrage fut fait tres promptement. Or il auroit eſté fait fort lentement ſi Ulyſſe avoit employé vingt jours à abbatre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les aſſembler & à faire ſon navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la ſuite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce ſçavant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens ſenſez loüeront toujours, a eſté trompé par les traductions Latines.

Il les arreſte avec des clouds & des liens] Je voudrois que Platon euſt fait attention aux paſſages où Homere fait une imitation des arts les plus méchaniques, je ſuis perſuadée qu'il auroit rendu plus de juſtice à ſon imitation, & qu'il auroit eſté forcé d'avoüer qu'un charpentier n'auroit pas mieux baſti ce radeau qu'Homere l'a deſcrit.

Page 425. *Calypso luy apporta des toiles*] Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit & demeslé la finesse de Calypso ; elle auroit pû luy donner tout à la fois tout ce qui luy estoit necessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes aprés les autres, afin de se menager des prétextes de le revoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

Et mit les cordages qui servent à les plier & à les estendre] C'est ce que signifie proprement πόδες. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de mesme *pedes*. C'est à dire des cordages attachez aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du costé qu'on veut pour leur faire recevoir le vent; ce que Virgile appelle *fecere pedem*.

Unà omnes fecere pedem, pariterque
sinistros
Nunc dextros solvere sinus.

Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour] C'est à dire, il fut fait à la fin du quatriéme jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatriéme estoit le cinquiéme depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire, c'est pourquoy la mere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

Page 426. *Ulyſſe plein de joye déploya ſes voiles*] Le Poëte ne s'amuſe point à rapporter les adieux de Calypſo & d'Ulyſſe, car outre qu'il va toujours à ſon but, *ſemper ad eventum feſtinat*, que faire dire à deux perſonnages dont l'un part avec tant de joye & l'autre le voit partir avec tant de douleur!

Sans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point.* ἄυπνον τέχνην.

Et le Bouvier qui ſe couche ſi tard] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne ſe couche qu'aprés tous les autres aſtres qui ſe ſont levez avec luy.

Et qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le XVIII. Livre de l'Iliade.

La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation] Il falloit effectivement qu'Ulyſſe euſt toujours le pole à ſa gauche, ſoit que l'on conſidere la veritable ſituation de l'iſle de *Gaule* d'où il partoit, ſoit que l'on conſidere la ſituation fabuleuſe qu'Homere luy donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean,

il faut toujours avoir le pole à ſa gauche, puiſqu'on va du couchant au levant.

Page 427. *Il vogua ainſi dix-ſept jours*] Voilà un grand trajet fait par un homme ſeul, cela eſt-il vrayſemblable, & Homere ne paſſe-t-il point icy les bornes des menſonges qu'il luy eſt permis de forger ? Homere ne bleſſe point icy la vrayſemblance, & l'Hiſtoire nous a conſervé des faits auſſi prodigieux. Euſtathe nous en rapporte un entierement ſemblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant eſté fait priſonnier & emmené eſclave à Taniathis d'Egypte, qui eſt la meſme que Damiette, il fut là pluſieurs années ; qu'enfin l'amour de la patrie ſe reveilla dans ſon cœur & luy inſpira un violent deſir d'y retourner, pour y parvenir il fit ſemblant d'eſtre homme de mer. Son maiſtre luy confia une barque pour la peſche ; il ſervit ſi-bien qu'on luy laiſſa une entiere liberté de s'adonner à cette profeſſion. Il profita de cette confiance, & aprés avoir fait ſecretement proviſion d'une voile & de tout ce qui eſtoit neceſſaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occaſion d'un vent favorable, & ſe hazarda à voguer ſeul. Mettant donc à la voile, & gouvernant luy-meſme ſon bateau, il traverſa cette vaſte eſtenduë de mers & arriva heureuſement chez luy. Spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais eſperé.

évenement parut si prodigieux, qu'il fit changer son nom, on l'appella *Mononautes, celuy qui vogue seule.* Et pour ne pas laisser perdre la memoire d'un si grand bonheur, sa famille conserva toujours depuis le mesme nom, & s'appella la famille de *celuy qui vogue seul.* Eustathe temoigne qu'elle subsistoit encore de son temps.

Le dix-huitiéme jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens] Si l'on prend la peine de compter les lieuës qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu prés la position qu'Homere donne à l'isle de Calypso dans l'Ocean. Ulysse arrive le dix-huitiéme jour à la vûë de Corfou.

Cette isle luy parut comme un bouclier] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ῥινὸν, car ils disent que les Illyriens appellent ἀχλωὼ, ῥινὸν. Je ne sçaurois estre du sentiment de ceux qui, au lieu de ῥινὸν, ont lû ἐειὸν, *un figuier sauvage.* Cette idée est fausse.

De dessus les montagnes des Solymes] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est à dire, de la plage meridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont

ſi éloignées de ſon chemin ! Strabon, pour répondre à cette difficulté, ſuppoſe qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridoniale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur ſituation quelque rapport & quelque reſſemblance avec les montagnes de la Piſidie. Que ſçait-on meſme ſi de ſon temps ce nom de *Solymes* ne s'eſtendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui ſignifie *ombre, tenebres*. De-là les pays montagneux & couverts de bois, ont eſté appellez *Solymi, noirs, tenebreux*.

Les Dieux ont donc changé de reſolution en faveur d'Ulyſſe] Neptune animé contre Ulyſſe ſe flattoit que les Dieux vouloient abſolument le faire perir, mais il ſe trompoit & il eſtoit mal inſtruit de l'ordre des Deſtinées.

Page 428. *En finiſſant ces mots il aſſemble les nuages*] Cette deſcription d'une affreuſe tempeſte ne porte aucune marque de la vieilleſſe d'Homere; il y a au contraire une force de Poëſie dont rien ne peut approcher. Si Homere eſtoit vieux quand il compoſa ce Livre, il faut dire que ſa vieilleſſe eſt plus jeune que la jeuneſſe des autres Poëtes.

Page 429. *Le jour que les Troyens dé[fi]ne ſortie firent pleuvoir ſur moy une ſi furieu[ſe]*

greſle de traits autour du corps d'Achille] Quand Achille eut eſté tué en trahiſon par Pâris, les Troyens firent une ſortie pour enlever ſon corps. Il ſe fit là un grand combat. Ulyſſe pour dégager le corps de ce heros le chargea ſur ſes épaules, & Ajax le couvrit de ſon bouclier. Comme la guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort, mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyſſée beaucoup de particularitez, qui ſont les ſuites de ce qui s'eſt paſſé dans l'Iliade.

Page 430. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulyſſe à des épines, parce que les épines eſtant épaiſſes & entrelaſſées, elles reſſemblent parfaitement à ce radeau compoſé de differentes pieces engagées les unes dans les autres.

Page 431. *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'eſtoit ni poſſible ni vrayſemblable qu'Ulyſſe échapaſt d'un ſi grand danger par ſes ſeules forces. C'eſt pourquoy le Poëte fait venir à ſon ſecours la Déeſſe Ino ou Leucothoé. Et cet épiſode eſt fort bien choiſi. Ino a eſté une mortelle, elle s'intereſſe pour les mortels; elle a eſté maltraitée par ſon mary Athamas, & elle s'intereſſe pour Ulyſſe qui eſt ſi bon mary.

Page 432. *Prenez ſeulement ce voile immortel que je vous donne, eſtendez-le devant vous & ne craignez rien*] On conjecture par cet endroit que du temps d'Homere & plus avant encore, on connoiſſoit ces préſervatifs, τὰ περίαπτα, que l'on portoit ſur ſoy, & auſquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre leſquels on les avoit pris, ſouvent meſme on leur donnoit le nom des Dieux auſquels ils eſtoient comme dédiez, & qui les rendoient ſi ſalutaires. On peut donc croire qu'Ulyſſe, homme pieux, avoit ſur luy une écharpe, une ceinture de Leucothoé, que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer. Et que c'eſt ce qui a fourni l'idée de cet épiſode, dont la fable n'eſt que l'enveloppe de la verité. Cela me paroiſt fort naturel & fort vrayſemblable, car les hommes ont toujours eſté ce qu'ils ſont.

Oſtez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez] Comme Ino le luy avoit ordonné. C'eſtoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit ſon ſalut.

Page 433. *Mais je n'ay garde de le faire obeïr*] Homere fait bien éclater icy le caractere de ſageſſe qu'il a donné à Ulyſſe, en luy faiſant imaginer un parti plus ſage & plus prudent que celuy que la Déeſſe luy avoit conſeillé de prendre. Et toute cette [illegible]

Poëſie n'eſt que pour dire qu'une ſeconde reflexion eſt ſouvent meilleure que la premiere.

Page 434. *Et arrive à Aigues*] Ville ſur la coſte Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le XIII. Livre de l'Iliade tome 2. pag. 547.

Elle ferma les chemins des airs à tous les vents, & leur commanda de s'appaiſer] Homere reconnoiſt icy que Minerve commande aux vents, c'eſt à dire, qu'il donne à cette Déeſſe le meſme pouvoir & la meſme autorité qu'à Jupiter meſme. Et c'eſt ſur cela que Callimaque a fort bien dit dans ſon hymne ſur les bains de Pallas, *Que Minerve eſt la ſeule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilege d'avoir le meſme pouvoir que luy.*

..... Ἐπεὶ μόνᾳ Ζεὺς τόγε θυγατέρων
Δῶκεν Ἀθηναίᾳ πατρώια πάντα φέρεσθαι.

Comme je l'ay desja remarqué ailleurs.

Page 435. *Elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots*] Car c'eſt le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'eſt pourquoy il l'a appellé plus haut αἰθρηγενέτης, *qui ramene la ſerenité*, quoy-qu'il parle d'une

violente tempeſte. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne ſeul, car avec les autres il eſt furieux & augmente l'orage.

Deux jours & deux nuits ce Prince fut balloté] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore euſt amené le troiſiéme jour] Qui eſtoit le vingt. La Déeſſe Calypſo luy avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtiéme jour.

Telle qu'eſt la joye que des enfants ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie] Homere ne compare pas Ulyſſe à ces enfants, la comparaiſon ne ſeroit pas juſte, car Ulyſſe ſouffre, & les enfants ne ſouffrent point, mais il compare la joye d'Ulyſſe de ſe voir échapé de tant de dangers à celle de ces enfants, qui voyent revenir leur pere à la vie, aprés qu'il a eſté ſi long-temps entre les bras de la mort. Et cette comparaiſon fait honneur & à Homere & à ces temps heroïques. Rien n'égaloit la joye que les enfants avoient de voir leur pere ſe tirer d'un ſi grand danger. Car alors les peres eſtoient regardez comme un précieux treſor dans la maiſon, & comme l'image meſme de la Divinité. Preſentement pour rendre la joye d'Ulyſſe plus ſenſible, il faudroit peut-eſtre changer la comparaiſon & dire, *telle qu'eſt*

la joye d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique, &c. Car aujourd'huy l'amour des enfants pour les peres eſt bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfants ſe maintient toujours. Je connois pourtant encore des enfants capables de ſentir la force & la beauté de la comparaiſon d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

Dont un Dieu l'avoit affligé] Car ils eſtoient perſuadez que c'eſtoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies. Et Hippocrate luy-meſme a reconnu qu'il ſe trouve des maladies où il y a quelque choſe de divin, θεῖόν τι. La ſaine Theologie n'eſt pas contraire à ce ſentiment.

Page 438. *Comme lorſqu'un polype s'eſt colé à une roche*] Voicy encore une comparaiſon qui n'eſt juſte que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulyſſe à un polype, la comparaiſon ſeroit vicieuſe & contraire, puiſque c'eſt le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'eſt le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulyſſe. Mais la comparaiſon n'eſt faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulyſſe empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache ſi fortement à une roche, qu'il ne peut en eſtre arraché ſans emporter avec luy des

parties de cette roche, ainſi Ulyſſe empoigne ſi fortement ſon rocher, qu'il ne peut en eſtre arraché qu'il n'y laiſſe une partie de ſes mains. La cauſe de l'un & de l'autre c'eſt la force avec laquelle ils ſe tiennent tous deux à leur rocher. Ainſi la comparaiſon eſt tres juſte & tres ſenſible.

Page 439. *Sont pour eux, ſi je l'oſe dire, un objet reſpectable*] L'expreſſion eſt hardie, mais pourtant vraye. Dieu reſpecte en quelque façon la miſere & l'affliction des gens de bien, car il ne les perd pas de vûë, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res eſt ſacra miſer. Un malheureux eſt une choſe ſacrée.*

Page 440. *Fait devant ce Prince une ſorte de ſerenité & de calme*] Homere parle ainſi avec des termes meſurez, *il fit la ſerenité devant luy*, πρόσθε δὲ οἱ πίπτε γαλήνην, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere, il n'avoit ce pouvoir que dans ſon courant, qui eſtoit ſon diſtrict.

Ulyſſe n'y eſt pas pluſtoſt, que les genoux & les bras luy manquent] Je ne ſçaurois eſtre icy du ſentiment d'Euſtathe, qui donne au texte une explication, qui me paroiſt trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δ' ἀμφω γούνατ' ἔκαμψε, χεῖράς τε σθένος ἦκε. *Ille autem ambo genua flexit, & manus re-*

huſtas, Homere ait dit qu'Ulyſſe aprés les violents efforts qu'il avoit faits en nageant ſi long-temps, ſe voyant à terre, ſe mit à remüer les jambes & les mains par une raiſon phyſique, de peur que s'il les laiſſoit en repos, la longue tenſion où ils avoient eſté ne leur fiſt perdre leur ſoupleſſe ordinaire & ne les rendiſt inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les eſprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'eſtat où eſtoit Ulyſſe, enflé par tout le corps, & qui demeure ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx! Aſſeurément qu'icy ἔκαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains*, ſignifie qu'il laiſſa tomber ſes bras & ſes genoux, & qu'ils luy manquerent de laſſitude. Euſtathe ne ſe ſouvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, ſignifie ſouvent dans Homere *ſe repoſer aprés un long travail.*

Car la terre en eſtoit ſi couverte] La tempeſte qui venoit de ceſſer, les avoit abbatuës.

Page 442. *Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tiſon*] Cette comparaiſon eſt tres agreable & tres juſte. Ulyſſe, à qui il ne reſtoit qu'un ſouffle de vie, & qui s'en va preſque eſteint, eſt tres bien comparé à un tiſon qui ne conſerve que dans un bout un reſte de feu. Comme ce tiſon caché la nuit

ſous la cendre ſe ranime le lendemain & s'embraſe, de meſme Ulyſſe rechauffé pendant la nuit ſous cette couverture de feüilles, ſe ranimera le lendemain. Nous voyons de meſme dans l'Eſcriture un homme comparé à une eſtincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut luy arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere ſcintillam meam quæ relicta eſt.* II. Roys 14. 7.

Pour ſe conſerver quelque ſemence de feu] J'ay hazardé en noſtre langue la figure de l'original, σπέρμα πυρὸς, *la ſemence du feu.* Elle me paroiſt heureuſe. Ce tiſon, qui ne conſerve qu'une eſtincelle de feu, ne conſerve pas, à parler proprement, du feu, mais une ſemence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette eſtincelle, qui eſt par là comme une ſemence, *à ſcintilla una augetur ignis.* Eccleſiaſtic. II. 34.

Argument du Livre VI.

Minerve va dans l'iſle des Pheaciens, apparoiſt en ſonge à Nauſicaa fille du Roy Alcinoüs, & luy ordonne d'aller laver ſes robes dans le fleuve, parce que le jour de ſes nopces approche. Nauſicaa obéit. Aprés qu'elle eut lavé ſes robes, elle ſe divertit avec ſes femmes. A ce bruit Ulyſſe ſe reveille, & adreſſe ſes prieres à la Princeſſe, qui luy donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de ſon pere.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VI.

PENDANT que le divin Ulyſſe, accablé de ſommeil & de laſſitude aprés tant de travaux, repoſe tranquillement, la Déeſſe Minerve va à l'iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, prés des Cyclopes, hommes violents qui les maltraitoient & les pilloient, en abuſant injuſtement de leur force. Le divin Nauſithoüs, laſſé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils eſtoient expoſez à tant de maux, & les mena dans l'iſle de Scherie, loi

des demeures des gens d'eſprit, où il baſtit une ville qu'il environna de murailles, éleva des temples aux Dieux, baſtit des maiſons & fit un partage des terres.

Aprés que Nauſithoüs, vaincu par la Parque, fut paſſé dans le ſejour tenebreux, Alcinoüs ſon fils, inſtruit dans la juſtice par les Dieux meſmes, regna en ſa place, & ce fut dans le Palais de ce Roy que Minerve ſe rendit pour menager le retour d'Ulyſſe. Elle entre dans un magnifique appartement où eſtoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nauſicaa, parfaitement ſemblable aux Déeſſes & par les qualitez de l'eſprit & par celles du corps. Dans la meſme chambre aux deux coſtez de la porte couchoient deux de ſes femmes, faites comme les Graces; la porte eſtoit bien fermée ſur elles.

La Déeſſe ſe gliſſe comme un vent leger ſur le lit de Nauſicaa,

ſe place ſur ſa teſte, & prenant la figure de la fille de Dymes une des compagnes de la Princeſſe, qui eſtoit de meſme âge & qu'elle aimoit tendrement, elle luy adreſſa
» ces paroles : Nauſicaa, pourquoy
» eſtes-vous ſi pareſſeuſe & ſi negli-
» gente ! Vous laiſſez-là vos belles
» robes ſans en prendre aucun ſoin,
» cependant le jour de voſtre ma-
» riage approche où il faudra que
» vous preniez la plus belle, & que
» vous donniez les autres aux amis
» de voſtre époux, qui vous accom-
» pagneront le jour de vos nopces.
» Voilà ce qui donne aux Princeſſes
» comme vous une grande réputa-
» tion dans le monde, & ce qui fait
» la joye de leurs parents. Allons
» donc laver ces belles robes dés que
» l'Aurore aura amené le jour. Je
» vous accompagneray & je vous
» ayderay à préparer tout ce qui eſt
» neceſſaire pour cette grande feſte,
» car aſſeurément vous ne ſerez pas

long-temps ſans eſtre mariée. Vous « eſtes recherchée par les principaux « des Pheaciens qui ſont de meſme « nation que vous. Allez donc prom- « ptement trouver le Roy voſtre pe- « re, priez-le de vous donner des mu- « lets & un char où vous mettrez les « couvertures, les manteaux, les ro- « bes, & où vous monterez vous- « meſme, il eſt plus honneſte que « vous y alliez ainſi, que d'y aller à « pied, car les lavoirs ſont trop loin « de la ville. «

Aprés avoir ainſi parlé, la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe, où eſt le ſejour immortel des Dieux, ſejour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais, qui ne ſent jamais ni pluyes ni frimats ni neiges, où une ſerenité ſans nuages regne toujours, qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-meſmes. C'eſt dans cet heureux ſejour

que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu ; & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais & trouve le Roy & la Reyne dans leur appartement. La Reyne eſtoit aſſiſe prés de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roy ſortoit pour aller trouver les Princes de ſa Cour, & ſe rendre avec eux à un Conſeil que les Pheaciens devoient tenir & où ils l'avoient appellé. Nauſicaa s'approche du Roy, & luy dit : N» voulez-vous pas bien, mon pere» qu'on me prépare un de vos meil» leurs chars, afin que je porte au» fleuve les robes & les habits qui» ont beſoin d'eſtre lavez. Il eſt de» la dignité d'un Prince comme vo» & de la bienſéance, de paroiſtr

tous les jours aux assemblées & « aux Conseils avec des habits pro- « pres. Vous avez cinq fils, deux qui « sont desja mariez, & trois qui sont « encore dans la fleur de la premiere « jeunesse. Ils aiment tous à avoir « tous les jours des habits luisans de « propreté pour paroistre aux danses « & aux divertissements, & vous sça- « vez que ce soin-là me regarde. «

Elle parla ainsi. La pudeur ne luy permit pas de dire un seul mot de ses nopces. Le Prince, qui penetroit les sentiments de son cœur, luy répondit, Je ne vous refuseray, « ma chere fille, ni ce char ni autre « chose que vous puissiez me deman- « der, allez, mes gens vous prépare- « ront un char bien couvert. «

En mesme temps il donna l'ordre, qui fut aussi-tost executé. On tire le char de la remise & on y attelle les mulets. Nausicaa fait apporter de son appartement une grande quantité de robes & d'ha-

bits précieux, & on les met dans le char. La Reyne ſa mere a ſoin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui eſt neceſſaire pour le dîner avec un outre d'excellent vin, & elle donne une phiole d'or remplie d'eſſence, afin que la Princeſſe & ſes femmes euſſent de quoy ſe parfumer aprés le bain. Tout eſtant preſt, Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes, prend les reſnes & pouſſe les mulets, qui rempliſſent l'air de leurs henniſſements.

Dés qu'elle fut arrivée au fleuve, où eſtoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nymphes détellerent les mulets & les laſcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve eſtoient reveſtus, & tirant les habits du char, elles les porterent à braſſées dans l'eau, & ſe mirent à les laver & à les netoyer avec une ſorte d'émulation, & à

deffian

deffiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavez, ces Nymphes les eſtendirent ſur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles ſe baignerent & ſe parfumerent, & en attendant que le ſoleil euſt ſéché leurs habits, elles ſe mirent à table pour dîner. Le repas fini elles quittent toutes leur voile, & commencent à joüer toutes enſemble à la paume, Nauſicaa ſe met enſuite à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les ſommets des montagnes du vaſte Taigette ou du ſombre Erymanthe, & ſe divertir à chaſſer le ſanglier ou le cerf ſuivie de ſes Nymphes filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes ; la joye remplit le cœur de Latone, car quoy-que ſa fille ſoit au milieu de tant de Nymphes toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les ſurpaſſe toutes en beauté, en majeſté & en belle taille, &

on la reconnoiſt aiſément pour leur Reyne, telle Nauſicaa paroiſt au deſſus de toutes ſes femmes.

Quand elle fut en eſtat de s'en retourner au Palais de ſon pere, & qu'elle ſe préparoit à faire atteler les mulets, aprés avoir plié les robes, alors Minerve ſongea à faire qu'Ulyſſe ſe reveillaſt & qu'il viſt la Princeſſe, afin qu'elle le menaſt à la ville des Pheaciens. Nauſicaa prenant donc une balle, voulut la pouſſer à une de ſes femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve; en meſme temps elles jettent toutes de grands cris; Ulyſſe s'éveilla à ce bruit, & ſe mettant en ſon ſceant, il dit en luy-
» meſme, En quel païs ſuis-je venu
» ceux qui l'habitent ſont-ce de
» hommes ſauvages, cruels & injuſ
» tes, ou des hommes touchez des
» Dieux, & qui reſpectent l'hoſpita
» lité! Des voix de jeunes filles vien
» nent de frapper mes oreilles; ſont

ce des Nymphes des montagnes, « des fleuves ou des eſtangs ! ou ſe- « roient-ce des hommes que j'aurois « entendus ! Il faut que je le voye & « que je m'éclairciſſe. «

En meſme temps il ſe gliſſe dans le plus épais du buiſſon, & rompant des branches pour couvrir ſa nudité ſous les feüilles, il ſort de ſon fort comme un lion, qui ſe confiant en ſa force, aprés avoir ſouffert les vents & la pluye court les montagnes ; le feu ſort de ſes yeux, & il cherche à ſe jetter ſur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf ; la faim qui le preſſe eſt ſi forte, qu'il ne balance point à s'enfermer meſme dans la bergerie pour ſe raſſaſier. Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes quoyque nud, car il eſt forcé par la neceſſité.

Dés qu'il ſe montre défiguré comme il eſt par l'écume de la mer,

il leur paroiſt ſi épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller ſe cacher l'une d'un coſté, l'autre d'un autre derriere des rochers dont le rivage eſt bordé. La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'eſtonner, car la Déeſſe Minerve bannit de ſon ame la frayeur, & luy inſpira la fermeté & le courage. Elle demeure donc ſans s'eſbranler, & Ulyſſe délibera en ſon cœur s'il iroit embraſſer les genoux de cette belle Nymphe, ou s'il ſe contenteroit de luy adreſſer la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchants de luy donner des habits & de luy enſeigner la ville la plus prochaine.

Aprés avoir combattu quelque temps il crut qu'il eſtoit mieux de luy adreſſer ſes prieres ſans l'approcher, de peur que s'il alloit embraſſer ſes genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de reſpect, n'en fuſt offenſée. Choiſiſ-

ſant donc les paroles les plus inſi-
nuantes & les plus capables de la
fléchir, il dit : Grande Princeſſe, «
vous voyez à vos genoux un ſup- «
pliant ; vous eſtes une Déeſſe, ou «
une mortelle. Si vous eſtes une des «
Déeſſes qui habitent l'Olympe, je «
ne doute pas que vous ne ſoyez «
Diane fille du grand Jupiter, vous «
avez ſa beauté, ſa majeſté, ſes char- «
mes ; & ſi vous eſtes une des mor- «
telles qui habitent ſur la terre, heu- «
reux voſtre pere & voſtre mere, «
heureux vos freres ! quelle ſource «
continuelle de plaiſirs pour eux de «
voir tous les jours une jeune per- «
ſonne ſi admirable faire l'ornement «
des feſtes ! Mais mille fois plus «
heureux encore celuy qui aprés «
vous avoir comblée de preſents, «
préferé à tous ſes rivaux, aura l'a- «
vantage de vous mener dans ſon «
Palais. Car je n'ay jamais vû un «
objet ſi ſurprenant ; j'en ſuis frappé «
d'eſtonnement & d'admiration. Je «

» croy voir encore cette belle tige
» de palmier que je vis à Delos prés
» de l'autel d'Apollon, & qui s'eſtoit
» élevée tout d'un coup du fond de
» la terre. Car dans un malheureux
» voyage, qui a eſté pour moy une
» ſource de douleurs, je paſſay autre-
» fois dans cette iſle ſuivi d'une nom-
» breuſe armée que je commandois.
» En voyant cette belle tige, je fus
» d'abord interdit & eſtonné, car ja-
» mais la terre n'enfanta un arbre ſi
» admirable. L'eſtonnement & l'ad-
» miration que me cauſe voſtre vûë
» ne ſont pas moins grands. La crain-
» te ſeule m'a empeſché de vous ap-
» procher pour embraſſer vos ge-
» noux; vous voyez un homme ac-
» cablé de douleur & de triſteſſe; hier
» j'échappay des dangers de la mer,
» aprés avoir eſté vingt jours entiers
» le joüet des flots & des tempeſtes
» en revenant de l'iſle d'Ogygie; un
» Dieu m'a jetté ſur ce rivage, peut-
» eſtre pour me livrer à de nouveaux

malheurs, car je n'oſe pas me flater « que les Dieux ſoient las de me per- « ſecuter ; ils me donneront encore « des marques de leur haine. Mais, « grande Princeſſe, ayez pitié de « moy. Aprés tant de travaux vous « eſtes la premiere dont j'implore « l'aſſiſtance ; je n'ay rencontré per- « ſonne avant vous dans ces lieux. « Enſeignez-moy le chemin de la vil- « le, & donnez-moy quelque mé- « chant haillon pour me couvrir, s'il « vous reſte quelque enveloppe de « vos paquets. Ainſi les Dieux vous « accordent tout ce que vous pouvez « deſirer, qu'ils vous donnent un « mary digne de vous & une maiſon « floriſſante, & qu'ils y répandent « une union que rien ne puiſſe jamais « troubler. Car le plus grand preſent « que les Dieux puiſſent faire à un « mary & à une femme, c'eſt l'union. « C'eſt elle qui fait le deſeſpoir de « de leurs ennemis, la joye de ceux « qui les aiment, & qui eſt pour eux «

» un treſor de gloire & de réputa-
» tion.

La belle Nauſicaa luy répondit :
» Eſtranger, toutes vos manieres &
» la ſageſſe que vous faites paroiſtre
» dans vos diſcours, font aſſez voir
» que vous n'eſtes pas d'une naiſſan-
» ce obſcure. Jupiter diſtribuë les
» biens aux bons & aux méchants,
» comme il plaiſt à ſa providence. Il
» vous a donné les maux en partage,
» c'eſt à vous de les ſupporter. Pre-
» ſentement donc que vous eſtes ve-
» nu dans noſtre iſle, vous ne man-
» querez ni d'habits ni d'aucun ſe-
» cours qu'un eſtranger, qui vient
» de ſi loin, doit attendre de ceux
» chez qui il aborde. Je vous en-
» ſeigneray noſtre ville & le nom des
» peuples qui l'habitent. Vous eſtes
» dans l'iſle des Pheaciens, & je ſuis
» la fille du grand Alcinoüs qui re-
» gne ſur ces peuples.

Elle dit, & adreſſant la parole à
» ſes femmes, elle leur crie, Arreſ-

tez, où fuyez-vous pour avoir vû « un ſeul homme ! penſez-vous que « ce ſoit quelque ennemi ! Ne ſçavez- « vous pas que tout homme qui oſe- « roit aborder à l'iſle des Pheaciens « pour y porter la guerre, ne ſeroit « pas long-temps en vie, car nous « ſommes aimez des Dieux, & nous « habitons au bout de la mer ſeparez « de tout commerce. Celuy que vous « voyez eſt un homme perſecuté par « une cruelle deſtinée, & que la tem- « peſte a jetté ſur ces bords. Il faut « en avoir ſoin, car tous les eſtran- « gers & tous les pauvres viennent « de Jupiter; le peu qu'on leur donne « leur fait beaucoup de bien & ils « en ont de la reconnoiſſance; don- « nez-luy donc à manger, & baignez- « le dans le fleuve à l'abri des vents. «

A ces mots ſes femmes s'arreſtent & obéïſſent ; elles menent Ulyſſe dans un lieu couvert, comme la Princeſſe l'avoit ordonné, mettent prés de luy le linge, la tu-

nique & les autres habits dont il avoit beſoin, luy donnent la phiole d'or où il reſtoit encore aſſez d'eſſence, & le preſſent de ſe baigner dans le fleuve.

Alors Ulyſſe prenant la parole, » leur dit, Belles Nymphes, éloi- » gnez-vous un peu, je vous prie, » afin que je nettoye moy-meſme » toute l'écume & l'ordure de la ma- » rine dont je ſuis couvert, & que » je me parfume avec cette eſſence; » il y a long-temps qu'un pareil ra- » fraiſchiſſement n'a approché de » mon corps. Mais je n'oſerois me » baigner en voſtre preſence, la pu- » deur & le reſpect me deffendent de » paroiſtre devant vous dans un eſtat » ſi indécent. En meſme temps les Nymphes s'éloignent, & vont rendre compte à Nauſicaa de ce qui les obligeoit de ſe retirer.

Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, nettoye l'écume qui eſtoit reſtée ſur ſon corps, eſſuye ſa

teſte & ſes cheveux, & ſe parfume; il met enſuite les habits magnifiques que la Princeſſe luy avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter, la ſage Minerve, le fait paroiſtre d'une taille plus grande & plus majeſtueuſe, donne de nouvelles graces à ſes beaux cheveux, qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ſes épaules. Comme un habile ouvrier, à qui Vulcain & Minerve ont montré tous les ſecrets de ſon art, meſle l'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chefd'œuvre; ainſi Minerve répand ſur toute la perſonne d'Ulyſſe la beauté, la nobleſſe & la majeſté. Ce heros ſe retirant un peu, va s'aſſeoir un moment ſur le rivage de la mer; il eſtoit tout brillant de beauté & de graces. La Princeſſe ne peut ſe laſſer de l'admirer, & s'adreſſant à ſes femmes, elle leur dit: Aſſeurément ce n'eſt point

» contre l'ordre de tous les Dieux
» que cet eſtranger eſt abordé dans
» cette iſle, dont le bonheur égale la
» felicité qui regne dans le ciel. D'a-
» bord il m'avoit paru un homme
» vil & mépriſable, & preſentement
» je voy qu'il reſſemble aux Immor-
» tels qui habitent le haut Olympe.
» Pluſt à Jupiter que le mary qu'il
» me deſtine fuſt fait comme luy,
» qu'il vouluſt s'eſtablir dans cette
» iſle & qu'il s'y trouvaſt heureux!
» mais donnez-luy viſte à manger,
» afin qu'il reſtabliſſe ſes forces.

Elles obéïſſent auſſi-toſt, & elles ſervent une table à Ulyſſe, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps, & qui avoit grand beſoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nauſicaa penſe à ce qu'elle doit faire pour ſon retour : elle attelle ſon char, met dedans les paquets & y monte. Enſuite s'adreſſant à Ulyſſe, elle luy parle en ces termes pour l'obli-

ger de partir : Levez-vous, eſtran- «
ger, luy dit-elle, partons, afin que «
je vous mene dans le Palais de mon «
pere, où je m'aſſeure que les prin- «
cipaux des Pheaciens vous vien- «
dront rendre leurs reſpects. Voicy «
la conduite que vous devez tenir, «
car vous eſtes un homme ſage. Pen- «
dant que nous ſerons encore loin «
de la ville, & que nous traverſerons «
les campagnes, vous n'avez qu'à «
ſuivre doucement mon char avec «
mes femmes, je vous montreray le «
chemin. La ville n'eſt pas fort «
eſloignée ; elle eſt ceinte d'une «
haute muraille, & à chacun de «
ſes deux bouts elle a un bon port, «
dont l'entrée eſt eſtroite & difficile, «
ce qui en fait la ſeureté. L'un «
& l'autre ſont ſi commodes, que «
tous les vaiſſeaux y ſont à l'abry «
de tous les vents ; entre les deux «
ports il y a un beau temple de Ne- «
ptune, & autour du temple une «
grande place qui leur eſt commune, «

» toute baſtie de belles pierres, & où
» l'on prépare l'armement des vaiſ-
» ſeaux, les cordages, les maſts, les
» voiles, les rames. Car les Pheaciens
» ne manient ni le carquois ni la fle-
» che, ils ne connoiſſent que les cor-
» dages, les maſts, les vaiſſeaux qui
» ſont tout leur plaiſir, & ſur leſquels
» ils courent les mers les plus éloi-
» gnées. Quand nous approcherons
» des murailles, alors il faut nous
» ſéparer, car je crains la langue des
» Pheaciens, il y en a beaucoup d'in-
» ſolents & de mediſants parmi ce
» peuple; je craindrois qu'on ne glo-
» ſaſt ſur ma conduite, ſi l'on me
» voyoit avec vous. Car quelqu'un
» qui me rencontreroit, ne manque-
» roit pas de dire : *Qui eſt cet eſ-*
» *tranger ſi beau & ſi bien fait qui*
» *ſuit Nauſicaa! où l'a-t-elle trouvé!*
» *Eſt-ce un mary qu'elle amene! eſt-*
» *ce quelque voyageur, qui venant*
» *d'un pays éloigné, car nous n'avons*
» *point de voyſins, & eſtant abordé*

dans noſtre iſle ſe ſoit égaré & «
qu'elle ait receüilli ! ou pluſtoſt «
eſt-ce quelqu'un des Dieux qui à «
ſa priere ſoit deſcendu du ciel & «
qu'elle prétende retenir toujours ! «
elle a tres bien fait d'aller d'elle- «
meſme donner la main à un eſtran- «
ger. Car il eſt aiſé de voir qu'elle «
mépriſe ſa nation, & qu'elle rebute «
les Pheaciens dont les principaux «
la recherchent en mariage. Voilà «
ce que l'on ne manqueroit pas de «
dire, & ce ſeroit une tache à ma «
réputation ; car moy-meſme je ne «
pardonnerois pas à une autre fille «
qui en uſeroit ainſi, & qui ſans la «
permiſſion de ſon pere & de ſa mere «
paroiſtroit avec un homme avant «
que d'eſtre mariée à la face des au- «
tels. C'eſt pourquoy, genereux eſ- «
tranger, penſez-bien à ce que je «
vais vous dire, afin que vous puiſ- «
ſiez obtenir promptement de mon «
pere tout ce qui eſt neceſſaire pour «
voſtre départ. Nous allons trouver «

» ſur noſtre chemin un bois de peu-
» pliers, qui eſt conſacré à Minerve;
» il eſt arroſé d'une fontaine & envi-
» ronné d'une belle prairie. C'eſt-là
» que mon pere a un grand parc &
» de beaux jardins qui ne ſont éloi-
» gnez de la ville que de la portée
» de la voix. Vous vous arreſterez
» là, & vous y attendrez autant de
» temps qu'il nous en faut pour arri-
» ver au Palais. Quand vous jugerez
» que nous pourrons y eſtre arrivées,
» vous nous ſuivrez, & en entrant
» dans la ville vous demanderez le
» Palais d'Alcinoüs. Il eſt aſſez con-
» nu, & il n'y a pas un enfant qui ne
» vous l'enſeigne, car dans toute la
» ville il n'y a point de Palais com-
» me celuy du heros Alcinoüs. Quand
» vous aurez paſſé la cour & que vous
» aurez gagné l'eſcalier, traverſez les
» appartements ſans vous arreſter juſ-
» qu'à ce que vous ſoyez arrivé au-
» prés de la Reyne ma mere. Vous
» la trouverez auprés de ſon foyer,

qui à la clarté de ſes braſiers & ap- «
puyée contre une colomne, filera «
des laines de pourpre d'une beauté «
merveilleuſe; ſes femmes ſeront au- «
prés d'elle attentives à leur ouvra- «
ge. Mon pere eſt dans la meſme «
chambre, & vous le trouverez aſſis «
à table comme un Dieu. Ne vous «
arreſtez point à luy, mais allez em- «
braſſer les genoux de ma mere, «
afin que vous obteniez prompte- «
ment les ſecours neceſſaires pour «
vous en retourner. Car ſi elle vous «
reçoit favorablement, vous pour- «
rez eſperer de revoir vos amis & «
voſtre patrie. «

En finiſſant ces mots elle pouſſe ſes mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage ſa marche de maniere que ſes femmes & Ulyſſe, qui eſtoient à pied, puſſent ſuivre ſans ſe fatiguer. Comme le ſoleil alloit ſe coucher ils arrivent au bois de peupliers qui eſtoit conſacré à Minerve.

Ulyſſe s'y arreſta, & adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter :
» Invincible fille du Dieu qui porte
» l'égide, vous avez refuſé de m'eſ-
» couter lorſque je vous ay invoquée
» dans les dangers auxquels le cou-
» roux de Neptune m'a expoſé. Mais
» eſcoutez-moy aujourd'huy, faites
» que je ſois bien receu des Phea-
» ciens, & qu'ils ayent pitié de l'eſtat
» où je ſuis réduit.

Minerve exauça ſa priere, mais elle ne luy apparut point, car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui eſtoit toujours irrité contre le divin Ulyſſe avant ſon retour à Ithaque.

REMARQUES SUR L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Livre VI.

Page 474. *A l'iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend icy que les peuples qui habitoient l'iſle des Pheaciens, appellée auſſi *Scherie,* qui eſt la meſme que Corcyre, Corſou, y eſtoient allez de la Sicile où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arroſe le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit eſté appellée *Hyperie.* Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis,* ou *Hyparis.* Or cette migration eſtoit recente, puiſqu'elle ne fut faite que par Nauſithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulyſſe arriva dans cette iſle.

Et les mena dans l'iſle de Scherie] L'Hiſtoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples, qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* eſtoit l'ancien nom de Corcyre ou Corſou, iſle qui

eſt vis à vis du continent d'Epire. Et les Pheniciens luy avoient donné ce nom du mot *ſchara*, qui ſignifie *lieu de commerce* ou *de negoce*. Car, comme Homere nous l'a desja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan, liv. 1. chap. 23.*

Page 475. *Loin des demeures des gens d'eſprit*] C'eſt ce que ſignifie icy ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur eſprit de grandes reſſources*. Et Homere n'adjoute pas cela en vain, il prépare desja ſon Lecteur à la ſimplicité & à la credulité des Pheaciens, & par là il fonde à leur égard, la vrayſemblance des contes incroyables qu'Ulyſſe leur va faire dans les Livres ſuivants, comme je l'expliqueray ſur le IX. Liv. Je ſçay bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur ſage, d'un coſté, que la vie molle & effeminée, que menoient les Pheaciens, oſte l'eſprit, & de l'autre, que c'eſt une marque de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, de n'eſcouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

Et fit un partage des terres] Comme cela ſe pratiquoit dans tous ces nouveaux eſtabliſſements. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire

prophane en fourniſſent aſſez d'exemples.

Dans la meſme chambre, aux deux coſtez de la porte, couchoient deux de ſes femmes] Elles eſtoient comme ſes gardes, & cette coutume eſt remarquable, car il paroiſt que les Princeſſes & les filles de perſonnes conſiderables faiſoient coucher dans leur chambre prés de la porte, des femmes pour les garder.

Page 476. *Qui eſtoit de meſme âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voilà pourquoy l'idée de cette chere compagne devoit pluſtoſt revenir dans l'eſprit de Nauſicaa que celle d'une autre.

Et que vous donniez les autres aux amis de voſtre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nopces] Voicy une coutume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre, car nous voyons quelque choſe de fort approchant qui ſe pratiquoit parmi les Iſraëlites, & nous en voyons des veſtiges dans l'Hiſtoire meſme de ces temps-là; Samſon, contemporain d'Ulyſſe, ayant épouſé une fille des Philiſtins, donna à trente de ſes amis, pour cette feſte, trente manteaux & trente tuniques, aprés les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ſes amis & aux amis du marié. *Jug.* 14.

Allons donc laver ces belles robes] Dans mes Remarques & dans ma Préface sur l'Iliade j'ay assez parlé des mœurs de ces temps heroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princesses faisoient eux-mesmes ce que les personnes les plus mediocres font faire aujourd'huy par des valets & des servantes. C'est selon cette coutume, reste précieux de l'âge d'or, & que nous voyons si-bien pratiquée dans l'Escriture sainte, que Nausicaa va elle-mesme laver ses robes avec ses amies & ses femmes. J'ay oüi dire qu'encore aujourd'huy dans quelque Province du Royaume les filles de condition assistent elles-mesmes à ces fonctions du menage, & qu'elles se font une espece de feste de ces jours-là. Nous serions bienheureux de conserver encore dans leur entier des mœurs si simples & si sages, & avec lesquelles on ne ruineroit point sa maison.

Page 477. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princesse & celle du Roy & des Princes ses enfants, afin qu'il s'y trouve de quoy couvrir la nudité d'Ulysse quand on l'aura découvert. Eustathe fait remarquer encore icy une simplicité, une modestie & une propreté de ce temps-là, toutes ces robes sont sans or & peuvent toutes estre lavées.

Page 478. *La Reyne eſtoit aſſiſe prés de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre*] Voicy une Reyne qui dés le point du jour eſt à filer auprés de ſon feu au milieu de ſes femmes, *De nocte ſurrexit, & digiti ejus apprehenderant fuſum.* Cela eſt bien auſſi eloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reyne ſi laborieuſe vivoit au milieu d'un peuple mou & effeminé, qui n'aimoit que les plaiſirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraiſnée.

Ne voulez-vous pas bien mon pere qu'on me prépare un de vos meilleurs chars] Le Grec dit, ἀπήνῃ ὑψηλῇ δύκυκλον. Le Critique, dont j'ay desja ſi ſouvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour ſe mocquer de tout cet endroit, eſcrit avec cette fineſſe d'eſprit qui luy eſtoit naturelle: *Le ſixiéme Livre de l'Odyſſée où la Princeſſe Nauſicaa, fille du Roy Alcinoüs, va laver la leſſive, eſt délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie ſon pere de luy preſter ſes mules & ſon chariot* haut & rond *pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de luy, c'eſt à dire, de cette traduction plate, *ſon chariot haut & rond,* au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'eſt ſervi. Nauſicaa

dit une choſe tres ſenſée ; elle demande un char fort exhauſſé, ὑψηλὸν, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'eſtoit un char à deux eſtages, comme il l'explique dans la ſuite. Et Κύκλον ne ſignifie pas *rond*, mais *garni de bonnes roües*, εὔτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande ſcience & leur bon ſens.

Page 479. *Pour paroiſtre aux danſes*] Car les jeux, les danſes & tous les plaiſirs, eſtoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la ſuite.

Et vous ſçavez que ce ſoin-là me regarde] C'eſtoit à la fille aiſnée de la maiſon d'avoir ſoin de toute cette ſorte de menage.

Le Prince qui penetroit les ſentiments de ſon cœur] Le Grec dit, *le Prince qui ſçavoit tout*. Peut-eſtre que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-eſtre que le ſeul empreſſement de Nauſicaa luy fit ſoubçonner ce qu'elle avoit dans l'eſprit.

Page 480. *Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes*] Pluſieurs anciens Peintres avoient peint ce ſujet. Pauſanias dans ſon 5. liv. qui eſt le premier des Eliaques, parle d'un tableau où l'on voyoit παρθένους ἐπ[illegible] ἡμιόνων.

ἡμιόνων, τὴν μὲν ἔχουσαν ἡνίας, τὴν δὲ ἐπικειμένῳ κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, Ναυσικᾶ τε νομίζουσιν εἶναι τὴν Ἀλκίνου καὶ τὴν θεραπαίναν, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοῖς πλυνοῖς. *Des Nymphes ſur un char traiſné par des mulets, dont l'une tient les reſnes, & l'autre a la teſte couverte d'un voile. On croit que c'eſt Nauſicaa fille d'Alcinoüis, & une de ſes femmes, qui vont au lavoir.* ἐπὶ ἡμιόνων ne ſignifie pas *ſur des mulets,* mais *ſur un char traiſné par des mulets,* comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voicy un paſſage de Pline qui ſert à expliquer celuy de Pauſanias. Il dit, liv. 35. chap. 10. que Protogene avoit peint dans le temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nauſicaam vocant.* Ce que Pauſanias dit, παρθένος ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifeſtement que Pline l'explique par *Hemionida,* avec cette difference que Pline en fait un ſingulier. Ce qui eſtoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent eſtre expliquez par cet endroit d'Homere.

Les porterent à braſſées dans l'eau] C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ, car c'eſt pour φόρεον ἐς μέλαν ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs,* ce qui me paroiſt ridicule; ces lavoirs eſtoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἐπεὶ τοὶ

qu'Heſychius a fort bien expliqué, ἀδιάλειπτοι, *qui ne tariſſent jamais.* Au reſte Plutarque dans ſon premier livre des *propos de table,* fait propoſer cette queſtion, pourquoy Nauſicaa lave ſes robes pluſtoſt dans la riviere que dans la mer, qui eſtoit ſi proche, & dont l'eau eſtant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroiſſoit plus propre à bien laver & bien netoyer. Le Grammairien Theon répond par une ſolution d'Ariſtote, qui dit dans ſes probleſmes que c'eſt parce que l'eau de la riviere eſtant plus déliée, plus legere & plus pure que celle de la mer, qui eſt groſſiere, terreſtre & ſalée, penetre plus facilement, & par conſequent netoye mieux & emporte mieux la ſaleté & les taches. Themiſtocle, philoſophe Stoïcien, combat cette raiſon, en faiſant voir au contraire que l'eau de la mer eſtant plus groſſiere & plus terreſtre, que l'eau de la riviere, eſt plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu déterſive, on met des poudres ou des cendres dans la leſſive. Il faut donc chercher quelqu'autre raiſon, & la veritable raiſon, qu'il donne, eſt que l'eau de la mer eſt onctueuſe & graſſe, & que ce qui eſt gras tache pluſtoſt qu'il ne netoye. Au lieu que l'eau de riviere eſtant ſubtile & penetrante, elle s'inſiuuë dans les moindres petits pores, les ouvre, les débou-

che, & en fait ſortir toute la ſaleté.

Et ſe mirent à les laver] Le Grec dit, *& les foulerent.* C'eſt à dire qu'en ces temps-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'huy.

Page 481. *Elles quittent toutes leur voile, & commencent à joüer toutes enſemble à la paume*] Euſtathe croit que c'eſt le jeu appellé σφαίρα & φαινὶς, où l'on ne cherchoit qu'à ſe ſurprendre, car on faiſoit ſemblant de jetter la bale à un des joüeurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragedie ſur ce ſujet d'Homere, qu'il appelloit Πλυντρίας, & où il repreſentoit Nauſicaa jouant à ce jeu. Cette piece réüſſit fort. Je voudrois bien que le temps nous l'euſt conſervée, afin que nous viſſions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel ſujet. Au reſte ce jeu de la paume, tel qu'Homere le deſcrit icy, eſtoit fort ordinaire meſme aux femmes. Suidas eſcrit qu'une femme nommée Lariſſe tomba dans le Penée en joüant à ce jeu-là.

En majeſté & en belle taille] Le Grec dit qu'elle avoit au deſſus d'elles, κάρη ἠδὲ μέτωπα, c'eſt à dire les épaules en haut, comme l'Eſcriture dit de Saül, *ab humero & ſurſùm eminebat ſuper omnem populum.* 1. Roys 9. 2. Car c'eſt cette grande taille qui fait la ma-

jeſté, & c'eſt pourquoy les peuples d'Orient la recherchoient ſur-tout pour leurs Roys.

Page 482. *En quel pays ſuis-je venu ? ceux qui l'habitent ſont-ce des hommes ſauvages, cruels & injuſtes*] C'eſt la meſme reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens forſitan non eſt timor Domini in loco iſto.* Geneſ. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'eſt point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ſes habitants, comme Grotius l'a remarqué.

Page 483. *Pour couvrir ſa nudité ſous les feüilles*] C'eſt ainſi que nos premiers parens aprés que leurs yeux furent ouverts, ſe couvrirent de feüilles pour cacher leur nudité, *& aperti ſunt oculi amborum, cumque cognoviſſent ſe eſſe nudos, conſuerunt folia ficus, & fecerunt ſibi perizomata.* Geneſ. 3. 7. C'eſt une remarque de Grotius, qui adjoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Ariſtote meſme a reconnu que ce n'eſt pas la paſſion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celuy qui ſe ſent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικοῦς ἐστιν ἡ αἰσχύνη, εἴπερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις. *La honte*, dit-il, *n'eſt pas de l'homme de bien, puiſqu'elle ſurvient aprés de mauvaiſes actions.* Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

Il ſort de ſon fort comme un lion qui ſe confiant en ſa force] On veut qu'Homere tire cette comparaiſon, non de la diſpoſition où eſtoit Ulyſſe, ou de l'action qu'il faiſoit en ſe montrant, mais de l'impreſſion qu'il fit ſur ces jeunes perſonnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme ſi elles avoient vû un lion. Mais je ne ſuis pas tout à fait de cet avis, & je croy qu'Homere peut auſſi avoir égard à la diſpoſition où Ulyſſe ſe trouvoit; il entend de loin le bruit de pluſieurs perſonnes, il ne ſçait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & ſi ce ſont des gens feroces ou des gens pieux; il eſt nud & ſans armes; en cet eſtat il a beſoin de s'armer de réſolution. Ainſi de ce coſté-là il peut fort bien eſtre comparé à un lion que la neceſſité preſſe de s'expoſer à tout pour ſe raſſaſier, & la comparaiſon eſt fort naturelle & fort juſte. Cependant pour la rendre ridicule, voicy comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre: *Ulyſſe s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui ſe fiant ſur ſes forces, s'approche des bœufs & des cerfs ſauvages.* Avec un ſi heureux talent de rendre plattement & groſſierement les choſes, qu'eſt-ce qu'on ne pourra pas fleſtrir!

Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce ſujet dans une des chambres de la citadele

d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, ἐχαψε δὲ καὶ ὄρος τῷ ποταμῷ τοῦτο ὁμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσας ἐφισάμενον ὀδυσέα, &c. Ce que l'Interprete Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyssem Nausicaæ & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot ἐφισάμενον ne signifie pas icy *assistant*, mais *s'approchant, abordant.*

Page 484. *La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'estonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur*] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas estre trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nausicaa, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une reflexion pleine de sagesse qu'elle demeura.

Page 485. *Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne croy pas qu'il y ait nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulysse.

Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes] Il parle ainsi, soit qu'il eust vû Diane elle-mesme chassant dans les forests, comme

la Fable le ſuppoſe, ſoit qu'il n'en euſt vû que des portraits & des ſtatuës.

Quelle ſource continuelle de plaiſirs pour eux de voir tous les jours] Dans le texte il y a un deſordre d'expreſſion qui marque bien le trouble que la vûë d'une ſi belle Princeſſe a jetté dans l'ame d'Ulyſſe. Aprés avoir dit ὥφιον θυμὸς ἰάνεσκε, il dit λδυσσόντων, au lieu de λδύσσυσι que demandoit la conſtruction. Mais, comme dit fort bien Euſtathe, un homme dans la paſſion n'eſt pas toujours maiſtre de conſtruire ſes phraſes. Et ce qui marque ſon trouble marque auſſi ſon reſpect.

De voir tous les jours une jeune perſonne ſi admirable] L'expreſſion Grecque eſt remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier*. Cette idée eſtoit familiere aux Orientaux. C'eſt ainſi que David a dit: *Filii tui ſicut novellæ olivarum*. Pſal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur que tout ce qu'Ulyſſe dit icy à cette Princeſſe. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gaſter, en le rendant de cette maniere: *Ulyſſe luy dit en l'abordant qu'il croit qu'eſtant ſi belle & ſi grande, ſon pere, ſa venerable mere & ſes bienheureux freres ſont bien aiſes quand ils la voyent danſer*. Il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir comment ces beaux Critiques modernes dé-

figurent ce qu'il y a de plus beau & de plus ſenſé.

Qui aprés vous avoir comblée de preſents, préferé à tous ſes rivaux] Le Grec dit cela en deux mots, ἐέδνοισι βείσας. Et Euſtathe l'a fort bien expliqué: *Ce mot* βείσας, dit-il, *ſignifie* aprés avoir vaincu par ſes preſents tous ſes rivaux, *ce qui marque combien cette Nymphe eſtoit recherchée, & c'eſt une metaphore empruntée des balances dont on fait pancher un des baſſins par un plus grand poids qui l'emporte ſur un moindre.* M. Dacier m'a avertie que ce paſſage ſervoit à en corriger un d'Heſychius qui n'eſt pas intelligible. Βείσαις, dit-il, βαρύναις, ὁρμῆσαις, καὶ νύμφαις. Ce dernier mot νύμφαις eſt manifeſtement corrompu, il faut lire βείσας, βαρύνας, ὁρμῆσας καὶ νικήσας. Ce mot βείσας veut dire *ayant appeſanti, s'eſtant jetté impetueuſement & ayant vaincu.* Ce νικήσας prouve qu'Heſychius a fait alluſion au paſſage d'Homere.

Page 489. *Je croy voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos prés de l'autel d'Apollon*] Ulyſſe a desja comparé la Princeſſe à une plante, τοίονδε θάλος. Cette expreſſion luy rappelle l'idée de ce beau palmier qui eſtoit à Delos. Car la Fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produiſit tout à coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appu-

puya. Callimaque dans l'hymme à Delos,

Λύσατο δὴ ζωνὴν, ἀπὸ δ' ἔκλίθη ἔμπαλιν ὤμοις,
Φοίνικος ποὶ πρέμνον.

Latone délia ſa ceinture & s'appuya des eſpaules contre le pied d'un palmier. Aprés ſes couches on éleva à ce Dieu auprés de ce palmier un autel, qui par conſequent eſtoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Hiſtoire ſainte & dans l'Hiſtoire prophane. Ce palmier eſtoit tres celebre, comme eſtant né pour ſervir à la naiſſance d'Apollon. C'eſt pourquoy la Religion l'avoit conſacré, & les peuples, toujours ſuperſtitieux, le regardoient comme immortel encore du temps de Ciceron, qui dit dans ſon 1. liv. des Loix: *Aut quod Homericus Ulyſſes Deli ſe proceram & teneram palmam vidiſſe dixit, hodie monſtrant eandem.* Et du temps de Pline, qui eſcrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejuſdem Dei ætate conſpicitur.*

Page 487. *Car le plus grand preſent que les Dieux puiſſent faire à un mary & à une femme, c'eſt l'union*] C'eſt une verité qui n'eſt pas difficile à croire quelque rare que ſoit cette union. Parmi les trois choſes qui ſont agreables à l'Eſprit ſaint, l'Auteur de l'Eccleſiaſtique met, *Vir & mulier bene ſibi conſentientes.* Eccl. 25. 2. Et, *amicus & ſodalis in*

tempore convenientes, & ſuper utroſque mulier cum viro. 40. 23. C'eſt dans cette vûë que Salomon a dit : *tecta jugiter perſtillantia litigioſa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius eſt habitare in terra deſerta, quam cum muliere rixoſa & irancunda.* 21. 19. Il y a encore pluſieurs paſſages ſemblables, & ce qui me faſche, c'eſt que les femmes ſont toujours miſes comme la ſource de la mauvaiſe humeur, & par conſequent de la deſunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir auſſi leur part !

Page 488. *Jupiter diſtribuë les biens aux bons & aux méchants*] Ce paſſage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques. Il me paroiſt pourtant fort aiſé. On peut voir Euſtathe pag. 1560. ſur ce qu'Ulyſſe vient de dire qu'il eſt un homme accablé de douleur & de triſteſſe, & l'objet de la haine des Dieux, Nauſicaa luy fait cette réponſe qui renferme une grande verité, & qui eſt d'une grande politeſſe pour Ulyſſe. Elle luy dit que les Dieux diſtribuent les biens comme il leur plaiſt aux bons & aux méchants ; pour luy faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux luy envoyent, puiſqu'on voit ſouvent les méchants heureux & les bons perſecutez ; & qu'ainſi on ſe tromperoit tres ſouvent, ſi l'on penſoit qu'un

homme malheureux fuſt un méchant homme, car au contraire le malheur eſt le plus ſouvent la marque d'un homme de bien, ſurtout quand il ſupporte ſon malheur conſtamment, avec douceur & patience.

Qu'un eſtranger qui vient de ſi loin] Le mot πλαπίρος ſignifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée πλόϑω ἐξ Ἀπίης γαίης ἀφιγμένος, comme Ulyſſe le dira bientoſt luy-meſme. De-là ce mot a eſté pris dans les ſuites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miſeres.

Qui regne ſur ces peuples] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puiſſance & toute la force des Pheaciens.* L'expreſſion eſt remarquable. Il paroiſt par la ſuite que le gouvernement des Pheaciens eſtoit meſlé de Royauté, d'Ariſtocratie & de Democratie.

Page 489. *Que tout homme qui ſeroit aſſez hardi pour aborder à l'iſle de Pheaciens & pour y porter la guerre, ne ſeroit pas long-temps en vie*] Elle ne veut pas loüer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples, car on a desja vû qu'ils n'eſtoient point belliqueux, & qu'ils ne connoiſſoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus ſeure que toutes les forces. Et c'eſt cela

meſme qui avoit fait donner le nom à cette iſle ; car, comme le ſçavant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens luy donnerent le nom de *Corcyra* du mot Arabe *Carcura*, qui ſignifie une terre où on vit tranquillement & en aſſeurance. Dans l'Eſcriture ſainte il eſt dit; *Zebee & Salmana erant in carcer.* Ce que ſaint Jeroſme a traduit, *Zebee & Salmana requieſcebant.* Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nauſicaa dit icy, & fait voir la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de toutes les Antiquitez qui regardoient les lieux dont il parle.

Et nous habitons au bout de la mer, ſeparez de tout commerce] Cela eſt faux, puiſqu'ils ſont tres voiſins de l'Epire, mais Nauſicaa dépaïſe icy ſon iſle, pour la rendre plus conſiderable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de ſon bonheur.

Car tous les eſtrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter] Les Payens dans tous les temps ont ſenti cette verité, que les eſtrangers & les pauvres viennent de Dieu, qui les adreſſe aux hommes pour exercer leur charité. Il ſemble qu'ils euſſent vû dans les Livres de Moïſe le ſoin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes.* Levit. 14. 10.

nec remanentes ſpicas colligetis, ſed pauperibus & peregrinis dimittetis. cap. 23. 22.

Le peu qu'on leur donne, leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoiſſance] C'eſt le ſens de ces mots, δόσις δ' ὀλίγη πε φίλη πε, mots pleins de ſens. Pour exciter à exercer cette ſorte de charité, Nauſicaa dit qu'il faut peu de choſe aux pauvres & aux eſtrangers pour les tirer de leur miſere; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoiſſance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 490. *Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, netoye l'écume qui eſtoit reſtée ſur ſon corps*] Je ne ſçaurois mieux faire icy que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neufviéme Queſtion de ſon 1. liv. des *propos de table,* fait dire à Themiſtocle, Philoſophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé ce qui ſe fait quand ceux qui ſortent de la mer ſe tiennent au ſoleil, la chaleur diſſipe d'abord la partie la plus ſubtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terreſtre demeure & s'attache à la peau comme une croute, juſqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

Page 491. *Alors la fille du grand Jupi-*

ter, la ſage Minerve, le fait paroiſtre d'une taille plus grande & plus majeſtueuſe, &c.] Homere a desja dit ſouvent que les Dieux relevent, quand il leur plaiſt, la bonne mine des hommes, qu'ils augmentent leur beauté & les font paroiſtre tres differents de ce qu'ils eſtoient; cela eſt conforme à ce que nous voyons dans l'Eſcriture ſainte. Nous liſons dans l'hiſtoire de Judith, qu'aprés qu'elle ſe fut baignée & parfumée d'eſſences, &c. Dieu luy donna encore un eſclat de beauté qui la fit paroiſtre beaucoup plus belle qu'elle n'eſtoit auparavant: *Cui etiam Dominus contulit ſplendorem, quoniam omnis compoſitio non ex libidine, ſed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulcritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce ſentiment d'Homere a donc ſon fondement dans la verité, mais cela n'empeſche pas qu'on n'explique ſimplement ce miracle, en diſant qu'il ennoblit par les fictions de la Poëſie une choſe tres ordinaire: la miſere d'Ulyſſe & tout ce qu'il avoit ſouffert avoient effacé ſa bonne mine & changé ſes traits; il ſe baigne, il ſe netoye, il ſe parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à ſon naturel & il paroiſt un autre homme; il n'y a rien là que de tres ordinaire, car la belle plume fait le bel oyſeau. Mais ce qui eſt ordinaire, la Poëſie le releve par une

belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle qui devient tres vrayſemblable par la connoiſſance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

Qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe] C'eſt à dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui eſt le *vaccinium* des Latins, & noſtre glayeul, dont la couleur eſt d'un pourpre enfumé, c'eſt pourquoy Theocrite l'appelle *noir :*

Καὶ τὸ ἴον μελαν ἔστ᾽ καὶ ἀ χαπὰ ὑακινθος,

que Virgile a traduit,

Et nigræ violæ ſunt & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux eſtoit la plus eſtimée. Anacreon aprés avoir dit au Peintre qui peignoit ſa maiſtreſſe, *fais-luy les cheveux déliez & noirs*, fait entendre enſuite de quel noir il les veut, en les appellant *ſubpurpureos.* ὑποπορφύρους χαίτας. Od. 28.

A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les ſecrets de ſon art] Pourquoy Vulcain & Minerve! l'un des deux ne ſuffit-il pas! Vulcain c'eſt pour la main & Minerve pour l'eſprit, c'eſt à dire, pour l'imagination & le deſſein.

Aſſeurément ce n'eſt point contre l'ordre de tous les Dieux] Ulyſſe a fait entendre à Nauſicaa qu'il eſtoit l'objet de la haine des Dieux qui ne ceſſent de le perſecuter. Nau-

ſicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le perſecutent point & qu'il y en a qui luy ſont favorables, puiſqu'il eſt abordé à l'iſle des Pheaciens, dont le bonheur égale celuy des Dieux meſmes, & que les Dieux ont produit ſur luy un ſi grand changement; s'ils avoient voulu le perdre ils l'auroient éloigné d'une iſle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé ſur luy un ſi grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'eſprit de la Princeſſe, qui desja prévenuë favorablement pour Ulyſſe ſe fait un plaiſir de penſer qu'il a auſſi des Dieux pour luy. Mais il y a icy une bienſéance qu'il faut remarquer ſur-tout, c'eſt que Nauſicaa dit tout cecy à ſes femmes ſans eſtre entenduë d'Ulyſſe, qu'Homere a fait retirer exprés pour donner le temps à cette Princeſſe d'expliquer ſes ſentiments, qu'elle n'auroit pû faire paroiſtre en ſa preſence.

Page 492. *Pluſt à Jupiter que le mary qu'il me deſtine fuſt comme luy*] Ce diſcours de Nauſicaa n'eſt pas un diſcours dicté par une paſſion violente qu'elle ait conceuë tout d'un coup pour cet eſtranger, dont la beauté l'a ſéduite, ce ſeroit une foibleſſe dont une Princeſſe auſſi vertueuſe n'eſtoit pas capable. Mais elle parle comme une perſonne qui rappellant le ſonge qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des ſages diſcours qu'elle a

entendus, voudroit que cet eſtranger fuſt celuy que le ſonge luy auroit déſigné pour mary. Et il n'y a rien là que de loüable, ſurtout avec les ménagements qui y ſont obſervez.

Page 493. *Et qui à chacun de ſes deux bouts a un port dont l'entrée eſt eſtroite & difficile, ce qui en fait la ſeureté*] Toute cette deſcription eſtoit fort difficile, & perſonne n'avoit taſché de l'expliquer; heureuſement un Scholiaſte de Dionyſius Periegetes m'a ſervi à l'eſclaircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακίς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὕλλου. διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος φαίαξ. *L'iſle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus, c'eſt pourquoy Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la meſme raiſon ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux coſtez.*

Page 494. *Qui ſont tout leur plaiſir*] J'ay taſché de rendre la force du mot ἧσιν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ces vaiſſeaux les ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

Il y a beaucoup d'inſolens & de mediſants parmi ce peuple] Comme cela eſt ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaiſirs; car ſi l'on y prend garde, ce ſont ces vains amuſements qui produiſent la mediſance & qui la nourriſſent. Il eſt aiſé d'en voir la raiſon.

Qui eſt cet eſtranger ſi beau, ſi bien fait, qui ſuit Nauſicaa] L'adreſſe d'Homere eſt admirable ; toutes les douceurs & toutes les politeſſes que la Princeſſe n'auroit oſé dire à Ulyſſe en parlant de ſon chef, car la paſſion y auroit eſté trop marquée, il trouve moyen de les luy faire dire, en faiſant parler les Pheaciens : Καὶ οὕτως, dit fort bien Euſtathe, ὃν ἐρωτα εἶχεν εἰς νοῦν, ἀνεκάλυψε κατὰ θαυμασίαν μέθοδον, ὡς ἄλλου τινὸς δηθεν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἄλλως γὰρ ἀνέκφορος ἦν. *Et ainſi la paſſion qui s'eſtoit desja emparée de ſon cœur, elle la découvre par cette methode admirable, en rapportant ſimplement ce que les autres diroient, car autrement elle n'auroit pû la découvrir.*

Où l'a-t-elle trouvé ?] Elle luy marque par cette expreſſion que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux treſor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela eſt aſſez flateur. Mais ce qui ſuit l'eſt encore davantage.

Page 495. *Eſt-ce quelqu'un des Dieux*] Ulyſſe a comparé la Princeſſe à Diane, & elle luy rend icy cette loüange avec uſure, en le faiſant prendre pour un des Dieux, non par un ſeul homme, mais par pluſieurs. Toutes les beautez de ce diſcours de la Princeſſe n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ay desja tant parlé. Voicy comme il rend tout cet endroit : *Nauſicaa dit à Ulyſſe, en*

l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront accompagnée d'un homme si bien fait, croiront qu'elle l'a choisi pour son espoux, mais qu'un tel jugement l'offenseroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir espousé. La seconde Remarque aprés celle-cy fera mieux sentir la grossiereté de cette traduction.

Qui à sa priere soit descendu du ciel] Nausicaa fait entendre icy que les Pheaciens la regardoient comme une personne superbe qui les dédaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mary. Et si elle se sert admirablement de ces discours publics pour loüer Ulysse, elle ne s'en sert pas moins bien pour se loüer elle-mesme, car il y a icy un éloge bien adroit.

Et qui sans la permission de son pere & de sa mere paroistroit avec un homme avant que d'estre mariée] En Grece les filles estoient fort retirées, & elles n'avoient la permission de voir des hommes que tres rarement & dans des occasions extraordinaires, & toujours en presence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiassent à des personnes dont on connoissoit la vertu. Mais quand elles estoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons desja vû Penelope se

montrer aux Pourſuivants. Voilà le ſens de ces paroles de Nauſicaa. Paroles pleines de pudeur & de modeſtie. Cependant c'eſt de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un ſens tres effronté. Il a eſté aſſez imprudent pour traiter Homere de groſſier, & pour l'accuſer d'avoir fait dire par Nauſicaa à Ulyſſe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille ſans la permiſſion de ſes parents couchaſt avec un homme avant que de l'avoir eſpouſé.* Voilà la plus inſigne bevuë qui ait jamais eſté faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Deſpreaux l'a fort bien relevée dans ſes Reflexions ſur Longin, Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les abſurditez qu'elle entraiſne. En cet endroit, ἀνδράσι μισγέσθαι, *eſtre meſlée avec les hommes,* ſignifie *paroiſtre avec eux, les voir, les frequenter.* Et jamais il n'eſt dans l'autre ſens que lorſqu'il y eſt déterminé par la ſuite naturelle du diſcours, ou par quelqu'autre mot qui y eſt joint. Μίσγεται, ὁ ἐστι σύνεστι, *eſt meſlée, c'eſt à dire, eſt avec luy,* dit Euſtathe: Et il adjoute, *ſans la permiſſion des parents. Car avec cette permiſſion les filles pourront en leur preſence ſe meſler avec les hommes, c'eſt à dire, paroiſtre avec eux, eſtre en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὅ ἐστι παρέσονται καὶ παρθένοι ἀνδράσιν ἐνωπίον γενέων. Mais quand perſonne ne l'auroit expliqué, la ſageſſe d'Homere, & la vertu & l'honneſteté que Nauſicaa a fait

paroiſtre dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empeſcher un Critique, quelque ignorant qu'il fuſt, de tomber dans une ſi eſtrange bevuë.

Afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt neceſſaire pour voſtre départ] La paſſion que Nauſicaa a commencé à ſentir pour Ulyſſe, & les ſouhaits qu'elle a formez, que ce ſoit luy que les Dieux luy ont deſtiné pour mary, n'empeſchent pas qu'elle ne luy donne tous les avis neceſſaires pour obtenir ce qu'il faut pour ſon départ. Voilà tout ce que peut la ſageſſe.

Page 496. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celuy du heros Alcinoüs*] Elle inſinuë par-là qu'il y avoit dans la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient eſtre bien logez.

Vous la trouverez auprés de ſon foyer, qui à la clarté de ſes braſiers] Voilà encore la Reyne à ſon travail avec ſes femmes comme elle y a eſté dés le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu,* car c'eſt ce que porte la lettre du texte. Mais on ſe tromperoit ſi on prenoit cecy pour une marque d'économie; quand Homere dit que la Reyne travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'eſtoit à la clarté du bois qui bruſloit ſur les braziers & qui tenoit lieu de flambeaux.

Page 497. *Mon pere eſt dans la meſme chambre, & vous le trouverez aſſis à table comme un Dieu*] Le Grec dit: *Le throne de mon pere eſt dans cette meſme chambre, eſclairée par le feu de ces braziers.* Car au lieu d'αὐτῇ, il y a dans quelques exemplaires αὐγῇ, *à la clarté, à la lueur.* Ce qui ſuit, *& il eſt aſſis à table où il fait grand chere comme un Dieu.* Homere le fait dire par Nauſicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faiſoient conſiſter la felicité dans le plaiſir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient paſſant les jours dans des feſtins continuels. Le Critique moderne a ſi peu compris le ſens & la raiſon de ces paroles, qu'il les rend tres ridiculement. *Auprés d'elle*, dit-il, *eſt la chaiſe de mon pere où il s'aſſied comme un Dieu quand il ſe met à boire.* Cela n'eſt-il pas d'un grand gouſt!

Mais allez embraſſer les genoux de ma mere] Nauſicaa veut marquer à Ulyſſe l'eſtime & la conſideration qu'Alcinoüs avoit pour la Reyne ſa femme, & luy faire entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entre eux.

Page 498. *Et adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la pieté d'Ulyſſe.

Car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui eſtoit toujours irrité] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempeſte qu'il venoit d'exciter, c'eſt ce qui oblige Minerve à garder ces meſures.

Argument du Livre VII.

NAuſicaa arrive dans la ville ſur le ſoir. Ulyſſe la ſuit de prés, entre dans le Palais ſans eſtre apperceu, & va ſe jetter aux pieds d'Areté femme du Roy Alcinoüs. Aprés le ſouper, la Reyne demande à Ulyſſe d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela Ulyſſe luy raconte tout ce qui luy eſt arrivé dans ſon voyage, depuis ſon départ de l'iſle d'Ogygie juſqu'à ſon arrivée chez les Pheaciens.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VII.

TELLE fut la priere qu'Ulyſſe, exercé par tant de travaux, adreſſa à Minerve. Cependant Nauſicaa arrive au Palais de ſon pere. Elle n'eſt pas pluſtoſt entrée dans la cour, que ſes freres, ſemblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ſes mulets & portent dans le Palais les paquets qui eſtoient dans le char. La Princeſſe va dans ſon appartement ; Eurymeduſe, qui l'avoit élevée & qui avoit alors ſoin de ſa chambre, luy alluma du

feu. C'eſtoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils choiſirent pour en faire preſent à Alcinoüs, parce qu'il eſtoit leur Roy, & qu'ils l'eſcoutoient comme un Dieu. Eurymeduſe luy alluma donc du feu & prépara ſon ſouper.

Alors Ulyſſe jugea qu'il eſtoit temps de partir pour arriver à la ville. La Déeſſe Minerve, qui l'accompagnoit de ſa protection, l'environna d'un nuage & le rendit inviſible, de peur que quelqu'un des ſuperbes Pheaciens le rencontrant ne luy diſt quelque parole de raillerie, & ne luy demandaſt qui il eſtoit & ce qu'il venoit faire. Comme il eſtoit donc preſt d'entrer, la Deeſſe alla à ſa rencontre ſous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. Ulyſſe la voyant, luy dit: Ma fille, voudriez-vous bien me mener au Palais d'Alcinoüs Roy de cette iſle, je ſuis un

eſtranger qui viens d'une contrée « fort éloignée, & je ne connois au- « cun des habitants de ce pays. «

La Déeſſe luy répondit, Eſtran- « ger, je vous montreray avec plai- « ſir le Palais que vous demandez, « car il eſt prés de celuy de mon pere. « Vous n'avez qu'à marcher dans « un profond ſilence, je vous con- « duiray moy-meſme ; ſouvenez- « vous ſeulement de ne regarder & « de n'interroger aucun de ceux « que vous rencontrerez ; ces habi- « tants ne reçoivent pas volontiers « les eſtrangers, ils ne les voyent pas « de bon œil, & ne leur rendent « pas tous les ſoins qu'ils meritent ; « ce ſont des hommes nez pour la « marine, & qui ſe confiant en la « bonté de leurs vaiſſeaux, font des « voyages de long cours, car Nep- « tune les a fait comme maiſtres de « la mer. Leurs vaiſſeaux volent plus « viſte qu'un oyſeau, ou que la pen- « ſée meſme. «

En finiſſant ces mots elle marche la premiere, & Ulyſſe la ſuit; aucun des Pheaciens ne l'apperceut comme il traverſoit la ville au milieu d'eux, car la Déeſſe Minerve l'avoit environné d'un eſpais nuage, qui les empeſchoit de le voir. Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils eſtoient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles, & les remparts paliſſadez, autant de merveilles dont il eſtoit ſurpris.

Quand ils furent arrivez tous deux devant le Palais du Roy, la
» Déeſſe dit à Ulyſſe, Eſtranger,
» voilà le Palais que vous demandez.
» Vous allez trouver le Roy à table
» avec les Princes. Entrez hardiment
» & ne temoignez aucune crainte,
» car un homme hardi, quoy-qu'eſ-
» tranger, réüſſit mieux qu'un autre
» dans tout ce qu'il entreprend. Les

affaires demandent du courage. « Vous adreſſerez d'abord vos prie- « res à la Reyne, elle ſe nomme « Areté, & elle eſt de la meſme mai- « ſon que le Roy ſon mary. Car il « faut que vous ſçachiez que le Dieu « Neptune eut de Peribée un fils « nommé Nauſithoüs; Peribée eſtoit « la plus belle des femmes de ſon « temps, & fille du brave Eurime- « don qui regnoit ſur les ſuperbes « Geants. Cet Eurymedon fit perir « tous ſes ſujets dans les guerres qu'il « entreprit, & perit auſſi avec eux. « Aprés ſa mort, Neptune devenu « amoureux de ſa fille, eut d'elle ce « Nauſithoüs, qui eſtoit un homme « d'un courage heroïque, & qui re- « gna ſur les Pheaciens. Nauſithoüs « eut deux fils, Rhexenor & Alci- « noüs. Rhexenor peu de temps aprés « ſon mariage fut tué par les fleches « d'Apollon, & ne laiſſa qu'une fille, « qui eſt cette Areté. Alcinoüs l'a « eſpouſée, & jamais femme n'a eſté «

» plus eſtimée ni plus honorée de
» ſon mary qu'Areté l'eſt d'Alcinoüs.
» Ses fils ont auſſi pour elle tout le
» reſpect & toute la ſoumiſſion qu'ils
» luy doivent, & elle eſt adorée de
» ſes peuples, qui la regardent com-
» me leur Déeſſe tutelaire, & qui ne
» la voyent jamais paſſer dans les ruës
» ſans la combler de benedictions.
» Auſſi eſt-ce une femme d'une pru-
» dence conſommée & d'une rare
» vertu. Tous les differents qui s'éle-
» vent entre ſes ſujets, elle les termine
» par ſa ſageſſe. Si vous pouvez at-
» tirer ſa bienveillance & gagner ſon
» eſtime, comptez que bientoſt vous
» aurez tous les ſecours neceſſaires
» pour vous en retourner dans voſtre
» patrie, & revoir vos amis & voſtre
» Palais.

Aprés avoir ainſi parlé, la Déeſſe diſparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant ſon vol vers les plaines de Marathon, elle ſe rendit à Athenes & entra dans la celebre cité

d'Erecthée. Dans le meſme temps Ulyſſe entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arreſte, l'eſprit agité de differentes penſées ; car tout le Palais brilloit d'une lumiere auſſi eſclatante que celle de la lune, ou meſme que celle du ſoleil. Toutes les murailles eſtoient d'airain maſſif. Une corniche d'un bleu celeſte regnoit tout autour. Les portes eſtoient d'or, les chambranſles d'argent ſur un parquet d'airain, le deſſus des portes de meſme & les anneaux, d'or. Aux deux coſtez des portes on voyoit des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils eſtoient immortels & toujours jeunes, la vieilleſſe n'ayant point de pouvoir ſur eux. Des deux coſtez de la ſale les murs eſtoient bordez de beaux ſieges tout d'une ſeule

piece, & couverts de beaux tapis d'une fineſſe merveilleuſe, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens aſſis ſur ces ſieges celebroient un grand feſtin, car ce n'eſtoit tous les jours que nouvelles feſtes. Sur des piedeſtaux magnifiques eſtoient de jeunes garçons tout d'or, tenant des torches allumées pour eſclairer la ſale du feſtin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles eſclaves, dont les unes ſervoient à moudre les dons de la blonde Cerés, les autres filoient ou travailloient ſur le meſtier & faiſoient des eſtoffes précieuſes. Elles eſtoient toutes aſſiſes de ſuite, & on voyoit en meſme temps remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles ſont agitées par les vents. Les eſtoffes qu'elles travailloient eſtoient d'une fineſſe & d'un eſclat qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer, l'huile meſme au-

roit coulé deſſus ſans y laiſſer de taſche. Car autant que les Pheaciens ſont au deſſus des autres hommes pour gouverner les vaiſſeaux au milieu de la vaſte mer, autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe pour faire les plus beaux ouvrages, la Déeſſe Minerve leur ayant donné le bon eſprit pour imaginer les plus beaux deſſeins, & toute l'habileté neceſſaire pour les bien executer.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpents enfermé d'une haye vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargez de fruits; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit eſt le charme des yeux, des figuiers d'une rare eſpece, & des oliviers toujours verds. Jamais ces arbres ne ſont ſans fruit ni l'hyver ni l'eſté. Un doux zephyre entretient toujours

leur vigueur & leur ſeve, & pendant que les premiers fruits meuriſſent, il en produit toujours de nouveaux. La poire preſte à cüeillir en fait voir une qui naiſt ; la grenade & l'orange desja meures en monſtrent de nouvelles qui vont meurir ; l'olive eſt pouſſée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la ſuit.

D'un autre coſté il y a une vigne qui porte des raiſins en toute ſaiſon. Pendant que les uns ſechent au ſoleil dans un lieu découvert, on coupe les autres & on foule dans le preſſoir ceux que le ſoleil a desja préparez ; car les ſeps chargez de grappes toutes noires qui ſont preſtes à couper, en laiſſent voir d'autres toutes vertes, qui ſont preſtes à tourner & à meurir. Au bas du jardin il y a un potager tres bien tenu, qui fournit toutes ſortes d'herbages, & qui par ſes differents carrez, toujours verts &

toujours fertiles, réjoüit toute l'année celuy qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une ſe partageant en differents canaux, arroſe tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand baſſin qui ſert à la commodité des citoyens. Tels ſont les magnifiques preſents dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulyſſe s'arreſte pour les conſiderer & ne peut ſe laſſer de les admirer.

Aprés les avoir admirez il entre dans la ſale, où il trouve les Princes & les chefs des Pheaciens, qui aprés le repas faiſoient des libations à Mercure; ce Dieu eſtoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes quand ils eſtoient ſur le point de s'aller coucher. Ulyſſe s'avance couvert du nuage dont la Déeſſe l'avoit environné pour l'empeſcher d'eſtre vû; il s'approche d'Areté & d'Al-

cinoüs & embraſſe les genoux de la Reyne. Le nuage ſe diſſipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet eſtranger, demeurent dans le ſilence, remplis d'eſtonnement & d'admiration. Ulyſſe tenant toujours les
» genoux de la Reyne, dit : Areté,
» fille de Rhexenor, qui eſtoit égal
» aux Dieux, aprés avoir ſouffert
» des maux infinis, je viens me jetter
» à vos pieds & embraſſer vos ge-
» noux, ceux du Roy & ceux de
» tous ces Princes qui ſont aſſis à voſ-
» tre table ; veüillent les Dieux faire
» couler leurs jours dans une longue
» proſperité, & leur faire la grace de
» laiſſer à leurs enfants aprés eux tou-
» tes leurs richeſſes & les honneurs
» dont le peuple les a reveſtus. Mais
» donnez-moy les ſecours neceſſaires
» pour m'en retourner promptement
» dans ma patrie, car il y a long-
» temps qu'eſloigné de ma famille &
» de mes amis, je ſuis en butte à tous

les traits de la fortune.

En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer. Le Roy & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le heros Echeneus, qui eſtoit le plus âgé des Pheaciens, qui ſçavoit le mieux parler, & de qui la prudence eſtoit augmentée par les exemples des anciens temps dont il eſtoit inſtruit, rompit le premier le ſilence, & dit : Alcinoüs, il « n'eſt ni ſéant ni honneſte que vous « laiſſiez cet eſtranger aſſis à terre ſur « la cendre de voſtre foyer. Tous ces « Princes & chefs des Pheaciens n'at- « tendent que vos ordres ; relevez-le « donc & faites l'aſſeoir ſur un de « ces ſieges ; ordonnez en meſme « temps aux herauts de verſer de nou- « veau du vin dans les urnes, afin « que nous faſſions nos libations au « Dieu qui lance la foudre ; car « c'eſt luy qui tient ſous ſa protec- « tion les ſuppliants, & qui les rend « reſpectables à tous les hommes. Et «

» que la maiſtreſſe de l'office luy ſerve
» une table de ce qu'elle a de plus
» exquis.

Alcinoüs n'eut pas pluſtoſt entendu ces paroles, que prenant Ulyſſe par la main, il le releve & le fait aſſeoir ſur un ſiege magnifique qu'il luy fait ceder par ſon fils Laodamas qui eſtoit aſſis prés de luy, & qu'il aimoit plus que tous ſes autres enfants. Une eſclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent & donne à laver à Ulyſſe. Elle dreſſe enſuite une table, & la maiſtreſſe de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyſſe mange & boit. Et le Roy adreſſant la parole à un de ſes he-
» rauts, Pontonoüs, luy dit-il, meſ-
» lez du vin dans une urne, & ſervez-
» en à tous les convives, afin que nous
» faſſions nos libations au Dieu qui
» lance le tonnerre & qui accompa-
» gne de ſa protection les ſuppliants.

Il dit. Pontonoüs meſle du vin dans une urne & en preſente à tous les conviez ; aprés qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs eſlevant ſa voix, dit : Princes & chefs des Pheaciens, puiſque « le repas eſt fini vous pouvez vous « retirer dans vos maiſons, il eſt « temps d'aller gouſter le repos du « doux ſommeil ; demain nous aſ- « ſemblerons nos vieillards en plus « grand nombre, nous régalerons « noſtre hoſte, nous ferons des ſacri- « fices à Jupiter, & nous penſerons « aux moyens de le renvoyer, afin « que ſans peine & ſans inquietude, « par noſtre ſecours il retourne prom- « ptement dans ſa patrie, quelque eſ- « loignée qu'elle ſoit, & qu'il ne luy « arrive rien de faſcheux dans ſon « voyage. Quand il ſera chez luy, & « dans la ſuite des temps, il ſouffrira « tout ce que la Deſtinée & les Par- « ques inexorables luy ont préparé « par leurs fuſeaux dés le moment de «

» ſa naiſſance. Que ſi c'eſt quelqu'un
» des Immortels qui ſoit deſcendu
» de l'Olympe pour nous viſiter, c'eſt
» donc pour quelque choſe d'extra-
» ordinaire, car juſqu'icy les Dieux
» ne ſe ſont montrez à nous que lorſ-
» que nous leur avons immolé des
» hecatombes. Alors ils nous ont fait
» l'honneur d'aſſiſter à nos ſacrifices
» & de ſe mettre à table avec nous.
» Et quand quelqu'un de nous eſt
» parti pour quelque voyage, ils
» n'ont pas dédaigné de ſe rendre
» viſibles & de nous accompagner.
» Car je puis dire que nous leur reſ-
» ſemblons autant par noſtre pieté &
» par noſtre juſtice, que les Cyclopes
» & les Geants ſe reſſemblent par leur
» injuſtice & par leur impieté.

Ulyſſe, entendant le Roy parler
» de la ſorte, luy répondit : Alcinoüs,
» changez de ſentiment, je vous prie ;
» je ne reſſemble en rien aux Im-
» mortels qui habitent le brillant
» Olympe ; je n'ay ni leur corps, ni

aucunes de leurs proprietez, mais « je reſſemble aux mortels, & à un « des plus miſerables mortels que « vous puiſſiez connoiſtre, car je le « diſpute aux plus infortunez. Si je « vous racontois tous les maux que « j'ay eu à ſouffrir par la volonté des « Dieux, vous verriez que j'ay plus « ſouffert que tous les malheureux « enſemble. Mais permettez que j'a- « cheve mon repas; malgré l'affliction « qui me conſume; il n'y a point « de neceſſité plus imperieuſe que la « faim, elle force le plus affligé à la « ſatisfaire, elle me fait oublier tous « mes malheurs & toutes mes pertes « pour luy obéïr. Demain dés la « pointe du jour ayez la bonté de me « fournir les moyens de retourner « dans ma chere patrie, tout malheu- « reux que je ſuis. Aprés tout ce que « j'ay ſouffert je conſents de tout « mon cœur à mourir, pourvû que « j'aye le plaiſir de revoir mon Palais « & ma famille. «

Il dit, & tous les Princes loüerent ſon diſcours & ſe préparerent à luy fournir tout ce dont il auroit beſoin, car ſa demande leur parut juſte. Les libations eſtant donc faites, ils ſe retirerent tous dans leur maiſon pour ſe coucher. Ulyſſe demeura dans la ſale, Areté & Alcinoüs demeurerent prés de luy, & pendant qu'on deſervoit & qu'on oſtoit les tables, la Reyne reconnoiſſant le manteau & les habits dont il eſtoit couvert & qu'elle avoit faits elle-meſme avec ſes femmes, prit la parole, & dit : Eſtranger, permettez-moy de vous demander premierement qui vous eſtes, d'où vous eſtes, & qui vous a donné ces habits ! Ne nous avez-vous pas dit qu'errant ſur la vaſte mer, vous avez eſté jetté ſur nos coſtes par la tempeſte !

» Grande Reyne, répond le prudent Ulyſſe, il me ſeroit difficile » de vous raconter en détail tous les

malheurs dont les Dieux m'ont « accablé, ils ſont en trop grand nom- « bre ; je ſatisferay ſeulement à ce « que vous me faites l'honneur de « me demander. Fort loin d'icy au « milieu de la mer eſt une iſle ap- « pellée Ogygie où habite la fille « d'Atlas, la belle Calypſo, Déeſſe « tres dangereuſe par ſes attraits & « par ſes careſſes, qui ſont autant de « pieges dont il eſt difficile de ſe ga- « rantir. Aucun ni des Dieux ni des « hommes ne frequente dans cette « iſle ; un Dieu ennemi m'y fit abor- « der moy ſeul, aprés que Jupiter « lançant ſa foudre eut briſé mon « vaiſſeau & fait perir mes Compa- « gnons. Dans ce peril j'embraſſay « une planche du débris de mon nau- « frage, & je fus neuf jours le joüet « des flots. Enfin la dixiéme nuit les « Dieux me pouſſerent ſur la coſte « d'Ogygie où Calypſo me receut « avec toutes les marques d'affection « & d'eſtime, & me fit tous les meil- «

» leurs traitements qu'on peut def
» rer. Elle m'offroit meſme de m
» rendre immortel, & de m'exempte
» pour toujours de la vieilleſſe ; mai
» elle n'eut pas la force de me perſua
» der. Je demeuray avec elle ſept an
» nées entieres, baignant tous le
» jours de mes larmes les habits im
» mortels qu'elle me donnoit. Enfi
» la huitiéme année eſtant venuë, elle
» me preſſa elle-meſme de partir, ca
» elle avoit receu par le meſſager de
» Dieux un ordre exprés de Jupiter
» qui avoit entierement changé ſon
» eſprit. Elle me renvoya donc ſu
» une eſpece de radeau, elle me four-
» nit de tout ce qui m'eſtoit neceſſai-
» re, de pain, de vin, d'habits, &
» m'envoya un vent tres favorable.
» Je voguay heureuſement dix-ſept
» jours. Le dix-huitiéme je décou-
» vris les noirs ſommets des monta-
» gnes de voſtre iſle, & je ſentis une
» tres grande joye. Malheureux ! tou-
» te ma mauvaiſe fortune n'eſtoit pas

encore épuiſée; Neptune me pré- «
paroit de nouvelles perſecutions. «
Pour me fermer les chemins de ma «
patrie, il déchaina contre moy les «
vents & ſouſleva la mer pendant «
deux jours & deux nuits. Les flots «
qui heurtoient impetueuſement ma «
petite nacelle, me montroient la «
mort à tout moment; enfin la tem- «
peſte devint ſi furieuſe, qu'elle «
briſa & diſſipa ce freſle vaiſſeau. Je «
me mis à nager; le vent & le flot «
me pouſſerent hier contre le rivage. «
Et comme je penſois m'y ſauver, «
la violence du flot me repouſſa «
contre de grands rochers dans un «
lieu fort dangereux; je m'en eſloi- «
gnay en nageant encore, & je fis «
tant que j'arrivay à l'embouchure «
du fleuve. Là je découvris un en- «
droit commode, parce qu'il eſtoit «
à couvert des vents & qu'il n'y «
avoit aucun rocher; je le gagnay «
en raſſemblant le peu qui me reſtoit «
de forces, & j'y arrivay preſque ſans «

» vie. La nuit couvrit la terre & la
» mer de ſes ombres, & moy, aprés
» avoir un peu repris mes eſprits, je
» m'eſloignay du fleuve, je me fis un
» lit de branches & je me couvris de
» feüilles ; un Dieu favorable m'en-
» voya un doux ſommeil qui ſuſpen-
» dit toutes mes douleurs. J'ay dor-
» mi tranquillement toute la nuit &
» la plus grande partie du jour. Com-
» me le ſoleil baiſſoit je me ſuis éveil-
» lé, & j'ay vû les femmes de la Prin-
» ceſſe voſtre fille qui joüoient en-
» ſemble. Elle paroiſſoit au milieu
» d'elles comme une Déeſſe. J'ay
» imploré ſon ſecours ; elle n'a pas
» manqué de donner en cette occaſion
» des marques de ſon bon eſprit &
» de ſes inclinations nobles & gene-
» reuſes, vous n'oſeriez attendre de
» ſi beaux ſentiments de toute autre
» perſonne de ſon âge, ſoit homme
» ſoit femme, car la prudence & la
» ſageſſe ne ſont pas le partage des
» jeunes gens. Elle m'a fait donner

à manger, elle a ordonné qu'on me « baignaſt dans le fleuve, & elle m'a « donné ces habits. Voilà la pure « verité & tout ce que mon affliction « me permet de vous apprendre. «

Le Roy prenant la parole, dit à Ulyſſe, Eſtranger, il y a une ſeule « choſe où ma fille a manqué, c'eſt « qu'eſtant la premiere à qui vous « vous eſtes adreſſé, elle ne vous a « pas conduit elle-meſme dans mon « Palais avec ſes femmes. «

Grand Prince, repartit Ulyſſe, « ne blamez point la Princeſſe voſtre « fille, elle n'a aucun tort ; elle m'a « ordonné de la ſuivre avec ſes fem- « mes, c'eſt moy qui n'ay pas voulu, « de peur qu'en me voyant avec elle, « voſtre eſprit ne fuſt obſcurci par « quelque ſoubçon comme par un « nuage, car nous autres mortels nous « ſommes fort jaloux & fort ſoub- « çonneux. «

Eſtranger, répond Alcinoüs, je « ne ſuis point ſujet à cette paſſion, «

» & je ne me mets pas legerement en
» colere. J'approuve toujours tout
» ce qui eſt honneſte & juſte. Pluſt à
» Jupiter, à Minerve & à Apollon
» que tel que vous eſtes & ayant les
» meſmes penſées que moy, vous
» puſſiez eſpouſer ma fille & devenir
» mon gendre, je vous donnerois un
» beau Palais & de grandes richeſſes
» ſi vous preniez le parti de demeu-
» rer avec nous. Il n'y a perſonne
» icy qui veüille vous retenir par
» force, à Dieu ne plaiſe. Je vous
» promets que demain tout ſera preſt
» pour voſtre voyage, dormez ſeu-
» lement en toute ſeureté. Les gens
» que je vous donneray obſerveront
» le moment que la mer ſera bonne,
» afin que vous puiſſiez arriver heu-
» reuſement dans voſtre patrie, &
» par tout où vous voudrez aller;
» duſſiez-vous aller au de-là de l'Eu-
» bée qui eſt fort loin d'icy, comme
» nous le ſçavons par le rapport de
» nos pilotes, qui y menerent autre-
fois

fois le beau Rhadamanthe lorſqu'il « alla voir Tityus le fils de la terre. « Quelqu'eſloignée qu'elle ſoit, ils « le menerent & le ramenerent dans « le meſme jour ſans beaucoup de « peine. Et vous-meſme vous con- « noiſtrez par experience la bonté & « la legereté de mes vaiſſeaux, & l'a- « dreſſe & la force de mes rameurs. «

Il dit, & Ulyſſe penetré d'une joye qu'il n'avoit pas encore ſentie, leva les yeux au ciel, & fit cette priere. Grand Jupiter, faites qu'Al- « cinoüs accompliſſe ce qu'il me pro- « met ; que la gloire de ce Prince, « ſans jamais s'affoiblir, rempliſſe la « terre entiere, & que je retourne « heureuſement dans mes Eſtats ! «

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles eſtoffes de pourpre, d'eſtendre ſur ces eſtoffes de beaux tapis, & de mettre par deſſus des couver-

tures tres fines. Ces femmes traverſent auſſi-toſt les appartements, tenant dans leurs mains des flambeaux allumez. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulyſſe que tout eſtoit preſt. Auſſitoſt il prend congé du Roy & de la Reyne, & il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui luy eſtoit deſtiné. Alcinoüs alla auſſi ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon Palais, & la Reyne ſe coucha dans un autre lit auprés de celuy du Roy.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VII.

Page 529. *EUrymeduſe, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors ſoin de ſa chambre*] Le mot θαλαμηπόλος ſignifie une perſonne qui a ſoin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduſe, qui avoit élevé la Princeſſe, eſtoit parvenuë à cet employ, & c'eſtoit la fortune ordinaire dans les maiſons des Princes; ils recompenſoient de cette charge ceux qui les avoient élevez.

Page 530. *C'eſtoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire*] Comme ces peuples-là faiſoient un grand commerce, ils achetoient des eſclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait preſent au Roy de celle-cy, & Homere fait entendre par-là que c'eſtoit une perſonne conſiderable.

Et qu'ils l'eſcoutoient comme un Dieu] Et c'eſt comme les bons Roys doivent eſtre

eſcoutez, leurs paroles ſont reſpectables comme des oracles.

Page 531. *Car il eſt prés de celuy de mon pere*] Voicy une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ay fait voir ailleurs que les Princeſſes alloient elles-meſmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponſe luy convient encore entant qu'elle eſt la Déeſſe Minerve. Car les Palais des bons Princes ſont toujours prés du Palais de Jupiter, c'eſt à dire, que Jupiter habite prés d'eux.

Ces habitants ne reçoivent pas volontiers chez eux les eſtrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil] Cependant nous verrons qu'Ulyſſe ſera fort bien receu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit icy ? Parleroit-elle ainſi pour rendre Ulyſſe plus précautionné ? Je ſuis perſuadée qu'elle dit la verité. Ce qu'elle dit icy des Pheaciens eſt vray de preſque tous les inſulaires ; il n'y a que les honneſtes gens & les gens de condition qui traitent bien les eſtrangers, le peuple ne leur eſt point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voyſins. Les Pheaciens joüiſſoient d'un ſi grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnaſt envie aux eſtrangers de venir ſé-

tablir dans leur iſle, ou meſme de les en chaſſer.

Ce ſont des hommes nez pour la marine] Et par conſequent plus groſſiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

Car Neptune les a faits comme maiſtres de la mer] Voilà pourquoy, comme je l'ay desja dit, cette iſle avoit eſté anciennement appellée *Scherie*, c'eſt à dire, *l'iſle du commerce.* Mais ſi cette iſle eſtoit ſi puiſſante, ſi ſon commerce eſtoit ſi eſtendu, d'où vient qu'Ulyſſe n'en connoiſt pas meſme le nom ? Eſt-il poſſible qu'avant la guerre de Troye cette iſle n'euſt pas ſouvent envoyé des vaiſſeaux à Ithaque, qui n'en eſtoit qu'à une journée ? C'eſt à mon avis une des raiſons qui ont obligé Homere à faire de cette iſle une iſle fort eſloignée, afin de donner plus de vrayſemblance à ſon recit. Cela aura pû auſſi obliger Homere à groſſir l'averſion que ces peuples avoient pour les eſtrangers.

Leurs vaiſſeaux volent plus viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme] Cette iſle n'eſt veritablement qu'à une journée d'Ithaque ; auſſi verra-t-on qu'Ulyſſe y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait tres eſloignée, il a recours icy à cette hyperbole pour ſauver cette prompte arrivée, qui ne devient vrayſemblable que par l'extreſ-

me legereté de ces vaiſſeaux, ils *volent plus viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme.* Cette hyperbole, dont ſe ſert icy cette jeune fille, fait connoiſtre à Ulyſſe que ces peuples ſont forts ſur la figure, c'eſt pourquoy il les payera bientoſt de la meſme monoye, & ne gardera pas beaucoup de meſure dans les contes qu'il leur fera.

Page 532. *Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports*] Homere parle de ce que vit Ulyſſe avant que d'entrer dans la ville.

La hauteur des murailles & les remparts paliſſadez] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de paliſſades.* Il me paroiſt ridicule de placer ces paliſſades ſur les murailles, leur hauteur ſuffiſoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des foſſez ou des remparts qui eſtoient paliſſadez. Sur cette ſorte de fortification, on peut voir ce que j'ay remarqué dans l'Iliade, tom. 2. pag. 408.

Entrez hardiment, & ne temoignez aucune crainte] Minerve ſe déclare icy pour ce qu'elle eſt ; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces ſages conſeils à Ulyſſe. Auſſi cet épiſode de Minerve auroit eſté chetif ſi elle n'eſtoit venuë que pour luy enſeigner le chemin ; au lieu qu'il eſt grand & noble quand c'eſt pour luy donner des avis qui luy

ſont neceſſaires. Et c'eſt ce qu'Euſtathe a fort bien ſenti.

Car un homme hardi, quoy-qu'eſtranger, réüſſit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend] Il eſt certain que la timidité à gaſté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardieſſe ; mais il faut que cette hardieſſe ſoit conduite par la prudence.

Page 533. *Cet Eurymedon fit perir tous ſes ſujets dans les guerres injuſtes qu'il entreprit*] Ce paſſage eſt conſiderable, en ce qu'il nous fait entendre le temps où le reſte des anciens Geants avoit peri. Eurymedon leur Roy eſtoit grand pere de Nauſithoüs pere d'Alcinoüs. Ainſi les Geants furent exterminez quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye ; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Theſée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Theſée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geants.

Fut tué par les fleches d'Apollon] C'eſt à dire, qu'il mouruſt de mort ſubite.

Et jamais femme] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maiſon ſous les ordres de leurs marys.* Homere enſeigne par-là que le mary eſt le maiſtre de la

maiſon. L'éloge qu'il fait icy de cette Reyne eſt d'une grande beauté!

Page 535. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere auſſi eſclatante que celle de la lune, ou meſme que celle du ſoleil*] Homere ne fait cette deſcription ſi pompeuſe du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui eſt la ſource inépuiſable des richeſſes d'un Eſtat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux. L'Auteur du Parallele a ſi peu ſenti la beauté de cette Poëſie, qu'il la deshonnore à ſon ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les reflexions dont il l'accompagne. *La Princeſſe Nauſicaa*, dit-il, *eſtant arrivée chez le Roy ſon pere, ſes freres ſemblables à des Dieux, dételerent les mules, & porterent les robes dans le Palais, dont les murs eſtoient d'airain, la porte d'or, ayant à ſes coſtez des chiens d'argent, immortels & non ſujets à vieillir, que le ſage Vulcain avoit faits pour garder la maiſon du magnanime Alcinoüs.* Où eſt la Poëſie qui ſe ſoutiendroit dans un ſtyle ſi malheureux! Aprés le texte ſi indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux aſſez fades perſonnages. *Vous vous mocquez, Monſieur*, dit le premier, *voilà une choſe bien remarquable, que des chiens d'argent ſoient immortels & ne vieil-*

liſſent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent ſoient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs! mais comment peut-on concevoir qu'un Roy, dont le Palais eſt d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de ſon chariot, & qu'il faille que ſes enfants les dételent eux-meſmes? Cela eſt eſtonnant, répond l'Abbé, *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme.* Voilà comme ce grand Critique ſe mocque toujours de la raiſon, & de la plus belle Poëſie, évitant ſurtout avec grand ſoin de dire quelque choſe de ſenſé.

Et les anneaux d'or] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pouſſer, ou meſme pour frapper. C'eſtoit comme les marteaux.

Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais] Nous ne ſerons pas eſtonnez de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils eſtoient vivants, aprés les merveilles que nous avons vû executer à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux aſſemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aydoient ce divin forgeron à ſon travail, &c. C'eſt ainſi que la Poëſie d'Homere anime toutes choſes.

De beaux ſieges tout d'une ſeule piece] Homere ne dit point de quelle matiere eſtoient ces ſieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils eſtoient auſſi de métal, puiſqu'il ſe ſert de la meſme expreſſion, ἐς μωχον' ἐξ οὐδοῦ, pour dire qu'ils eſtoient maſſifs, & qu'ils n'eſtoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feüilles de métal.

Page 536. *Sur des piedeſtaux magnifiques eſtoient de jeunes garçons tout d'or*] On a fort bien remarqué avant moy que c'eſt ce paſſage d'Homere que Lucrece a imité dans ſon ſecond livre :

Si non aurea ſunt juvenum ſimulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut ſuppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.

Tenant des torches allumées] Car alors on ne bruſloit au lieu de flambeaux que des torches, c'eſt à dire, des branches de bois qui bruſloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux ni les lampes ni les chandeles. A propos de chandeles, je voy dans Euſtathe que ce mot eſt purement Grec, car il cite un ancien

Auteur qui a dit, δανεῖς λαμπάδας ὀβολοῦ. *Achette des chandeles pour une petite piece d'argent.*

Et on voyoit toutes leurs mains ſe remüer en meſme temps comme les branches des plus hauts peupliers] Homere eſt un grand peintre, & il peint toujours; ainſi, pour bien entrer dans ſa penſée, le veritable ſecret eſt de ſe remettre devant les yeux les ſujets dont il parle, & avec le ſecours de ſes expreſſions on s'en forme la meſme image qu'il s'eſt formée. Par exemple dans ce paſſage, ſi l'on ne ſuivoit cette maxime, on ſeroit embarraſſé à exprimer la penſée du Poëte; mais ſi l'on ſe repreſente toutes ces femmes qui travaillent en meſme temps, & dont les mains ſe remüent tout à la fois, les unes deçà, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoit par-là que c'eſt ce qu'Homere a voulu dire par ces ſeuls mots, ὅτε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο.

Page 537. *L'huile meſme auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache*] C'eſt à mon avis le ſeul veritable ſens du vers Grec. Homere pour loüer la manufacture de ces eſtoffes, dit qu'elles eſtoient ſi fines & ſi ſerrées, que l'huile meſme auroit coulé deſſus ſans pouvoir s'y attacher, & ſans y laiſſer par conſequent la moindre tache, car les taches

ne viennent que de l'impreſſion que fait l'huile en s'inſinuant.

Autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe] Par ce qu'Homere dit icy, car c'eſt luy qui parle, on ne peut pas douter que les femmes de Corcyre n'euſſent de ſon temps cette réputation d'habileté. Apparamment leurs marys par leur commerce leur avoient amené des eſclaves Sidoniennes qui les avoient inſtruites.

Page 538. *La poire preſte à cüeillir en fait voir une qui naiſt*] La plus grande idée que Dieu luy-meſme donne de la plus heureuſe terre du monde, d'une terre découlante de laict & de miel, c'eſt que *les arbres y ſeront chargez de fruit, que les vendanges attraperont la moiſſon, & que la moiſſon ſuivra immediatement les vendanges. Pomis arbores replebuntur; apprehendet meſſium tritura vindemiam, & vindemia occupabit ſementem.* La Poëſie encherit ſur cette heureuſe fécondité, en diſant que les arbres portent des fruits ſans diſcontinuation; que pendant qu'il y en a de meurs, on en découvre de verts qui vont meurir & d'autres qui pouſſent. Ainſi c'eſt une recolte, une cüeillette continuelle & égale dans toutes les ſaiſons. On prétend que cela eſt fondé ſur une verité naturelle, car il y a veritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit

aprés Theophraſte, *Arbos ipſa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis matureſcentibus, aliis verò ſubnaſcentibus.* Le meſme Pline eſtend cela à d'autres arbres, *Novuſque fructus in his cum annotino pendet:* Et il aſſeure que le Pin *habet fructum matureſcentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere groſſit bien le miracle, en l'eſtendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on ſçait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

Pendant que les uns ſéchent au ſoleil dans un lieu découvert] Pour bien entendre cet endroit il faut ſçavoir la maniere dont les Grecs faiſoient leurs vendanges, car ils ne les faiſoient pas comme nous. J'en ay fait autrefois une Remarque ſur la cinquantiéme Ode d'Anacreon. On portoit à la maiſon tous les raiſins que l'on avoit coupez, on les expoſoit au ſoleil dix jours, on les laiſſoit auſſi pendant ce temps-là expoſez à la fraiſcheur de la nuit. Aprés cela on les laiſſoit à l'ombre cinq jours, & au ſixiéme on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaiſſeaux. Voicy le précepte qu'en donne Heſiode luy-meſme dans ſon Traité des œuvres & des jours vers 607. *Lorſque l'Orion & la Canicule ſeront au milieu du ciel & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher Perſa, porte tous tes raiſins à la maiſon, expoſe-les dix jours*

au ſoleil & autant de nuits à l'air, tiens-les à l'ombre cinq jours & au ſixiéme fais couler dans les vaiſſeaux les preſents de l'enjoüé Bacchus. Homere marque ces trois eſtats differents ; le premier, des raiſins qui ont desja eſté au ſoleil & qu'on foule ; le ſecond, de ceux qu'on expoſe au ſoleil pendant qu'on foule ceux-là, & le troiſiéme, de ceux qui, pendant que les ſeconds ſont au ſoleil, ſont preſts à couper pour eſtre mis à leur place. Et il en donne la raiſon dans la ſuite, c'eſt que pendant que les ceps ſont chargez de grappes noires & meures, il y en a de vertes qui ſont preſtes à tourner. Voilà, ſi je ne me trompe, la veritable explication de ce paſſage d'Homere, qui ſans doute a fondé ce miracle poëtique ſur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raiſins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué: *Vites quidem & triferæ ſunt quas ob id* inſanas *vocant, quoniam in iis aliæ matureſcunt, aliæ turgeſcunt, aliæ florent.* Lib. 16. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raiſon : parce que pendant qu'il y a des grappes qui meuriſſent, il y en a d'autres qui commencent à groſſir & d'autres qui ſont en fleur.*

Page 539. *Tels ſont les magnifiques preſents dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs*] Il n'y a rien en effet de plus

admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les deſcrit, & j'ay toujours admiré le mauvais ſens d'un Eſcrivain moderne, qui pour mettre noſtre ſiecle au deſſus du ſiecle d'Homere, a oſé préferer nos magnifiques, mais ſteriles jardins, à ces jardins où la Nature toujours feconde prodiguoit en toute ſaiſon toutes ſes richeſſes. Et voicy comme il s'explique :

Le jardin de ce Roy, ſi l'on en croit
Homere,
Qui ſe pluſt à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans ſes murs quatre arpents
tous entiers.
Là ſe cüeilloit la poire & la figue & l'o-
range ;
Icy dans un recoin ſe foulòit la vendange.

Mais outre que dans cette miſerable Poëſie le Poëte ruine & deſtruit tous les miracles de la Poëſie d'Homere & ceux de la Nature, car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cüeille dans un jardin des poires, des figues, des raiſins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puiſqu'on le voit tres ſouvent dans des jardins fort communs, où eſt le bon ſens de préferer ces jardins ſteriles que le luxe a imaginez & où la nature gemit de ſe voir captive, de les préferer, dis-je ; à un jardin où la Nature renouvelle toujours

ſes dons ! C'eſt-là le langage d'un homme, qui a cru & enſeigné que le luxe eſtoit un des beaux preſents que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'eſtoit pas là le ſentiment des ſages payens, & pour ne pas ſortir de noſtre ſujet, voyons ce qu'Horace dit des vaſtes & ſomptueux jardins des Romains :

Od. 15. lib. 2.

..... Plantanuſque cœlebs
Evincet Ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Le ſterile Plane va faire negliger l'Ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes ſortes de fleurs parfumeront bientoſt les lieux que l'on avoit auparavant plantez d'oliviers, & qui eſtoient d'un ſi grand revenu pour leurs premiers maiſtres. Et il adjoute, *Bientoſt on verra les lauriers, qui par l'épaiſſeur de leur ombre deffendront des rayons du ſoleil, quoy-que cela ſoit expreſſement deffendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du ſevere Caton, & par toutes les regles des premiers Legiſlateurs.* Mais ſans regarder ni à l'utile ni au moral, qui eſt-ce qui ne préferera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'art les merveilles de la Nature ! D'ailleurs la Poëſie qu'Homere eſtale dans cette deſcription eſt ſi charmante, que je ne puis aſſez m'eſtonner qu'un homme qui ſe pi-

quoit d'eſtre Poëte n'en ait pas eſté touché.

Ce Dieu eſtoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes] Mercure eſtoit le dernier à qui on faiſoit des libations quand on eſtoit ſur le point de s'aller coucher, car il préſidoit au ſommeil,

Dat ſomnos adimitque. *Horat.*

Page 540. *Et les honneurs dont le peuple les a reveſtus*] Il paroiſt par ce paſſage que le gouvernement des Corcyriens eſtoit, comme les gouvernements de ces temps-là, un compoſé de Royauté & de Democratie, puiſque nous voyons que le peuple donnoit les dignitez. On peut voir une Remarque ſur un paſſage du Livre ſuivant.

Page 541. *En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer*] Le foyer eſtoit un lieu ſacré à cauſe de Veſta. Et c'eſtoit la maniere de ſupplier la plus touchante & la plus ſeure. Themiſtocle l'imita long-temps aprés, lorſqu'il ſe refugia chez Admete Roy des Molloſſes: *Il s'aſſit,* dit Plutarque, *au milieu de ſon foyer entre ſes Dieux domeſtiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le preſente ainſi: *Ulyſſe eſtant parvenu dans la chambre de la Reyne, alla s'aſſeoir à terre parmi la*

pouſſiere auprés du feu. Voilà un Critique bien inſtruit de l'Antiquité.

Et de qui la prudence eſtoit augmentée par les exemples des anciens temps dont il eſtoit inſtruit] Le Grec dit : *Et qui ſçavoit les choſes anciennes & pluſieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'inſtruire les hommes, que l'Hiſtoire ; c'eſt pourtant une connoiſſance aſſez negligée. L'Auteur du Livre de la Sageſſe en connoiſſoit bien le prix ; car en parlant du ſage, il dit comme Homere, *ſcit præterita & de futuris æſtimat.* Sap. 8. 8. Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée.

Page 542. *Et qui accompagne de ſa protection les ſuppliants*] Homere enſeigne partout que Dieu protege les pauvres & les eſtrangers, & qu'il a une attention particuliere ſur les ſuppliants, car les Prieres ſont ſes filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade ; auſſi Dieu dit luy-meſme qu'il aime les eſtrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur eſt neceſſaire : *Amat peregrinum & dat ei victum & veſtitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. 10. 18. 19.

Page 543. *Tout ce que la Deſtinée & les Parques inexorables luy ont préparé par leurs fuſeaux dés le premier moment de ſa naiſſance*] Ce paſſage eſt remarquable. Ho-

mere ſépare la Deſtinée & les Parques, c'eſt à dire, que les Parques ne ſont qu'executer les ordres de la Deſtinée, qui n'eſt autre que la Providence, & qui a reglé & déterminé la fortune de tous les hommes dés le moment qu'elle leur fait voir le jour.

Page 544. *Que ſi c'eſt quelqu'un des Immortels qui ſoit deſcendu de l'Olympe*] Quand Nauſicaa a comparé Ulyſſe à un Dieu, on auroit pû croire que c'eſtoit l'effet de ſa paſſion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la juſtifie bien icy, en faiſant qu'Alcinoüs ſoubçonne de meſme que c'eſt un des Immortels.

Car juſqu'icy les Dieux ne ſe ſont montrez à nous] Alcinoüs n'eſt point ſurpris que les Dieux daignent ſe montrer aux Pheaciens qui ſont hommes juſtes, mais il eſt ſurpris que ce ſoit à l'heure qu'il eſtoit, & de-là il juge que ſi c'eſt un Dieu, c'eſt pour quelque choſe d'extraordinaire qu'il leur apparoiſt.

Que lorſque nous leur avons immolé des hecatombes] C'eſt ainſi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faiſant voir qu'ils honorent de leur preſence les ſacrifices qu'on leur fait.

Et quand quelqu'un de nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de ſe

rendre viſibles] Les hommes ont toujours beſoin de la protection de Dieu, mais cette protection leur eſt encore plus neceſſaire dans les voyages. Homere ſçavoit que les Dieux, c'eſt à dire les Anges, ſe ſont ſouvent rendu viſibles pour conduire eux-meſmes des gens pieux ; c'eſt ſur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuſes dont il eſt parlé dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. Alcinoüs releve bien icy les Pheaciens par cette diſtinction ſi marquée des Dieux en leur faveur.

Car je puis dire que nous leur reſſemblons autant par noſtre pieté & par noſtre juſtice] C'eſt cette pieté & cette juſtice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils joüiſſoient. Et c'eſt cela meſme qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens ;* car ſelon la ſçavante remarque de Bochart, ils furent ainſi nommez de l'Arabe *phaiK* qui ſignifie *éminent, ſublime, qui eſt au deſſus des autres par ſa dignité & par ſa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminents & plus diſtinguez que ceux qui s'eſlevent au deſſus des autres par leur pieté, & qui reſſemblent aux Dieux par leur juſtice. Mais il eſt bien difficile de conſerver ces vertus dans une longue proſperité. Ces Pheaciens, qui ſe diſent icy ſi pieux & ſi vertueux ſont plongez dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les repreſentant uniquement occu-

pez des plaiſirs de l'amour & de la bonne chere. C'eſt donc en vain qu'ils ſe donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu deſquels ils avoient fort dégeneré. Aprés eſtre devenus tres vicieux, ils devinrent ſi ſuperbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgüeil. Tout ce diſcours d'Alcinoüs eſt tres ſenſé. Cependant voicy comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roy pendant le ſouper fait un long diſcours à Ulyſſe, où je croy qu'il y a du ſens, mais où je n'en voy point du tout: Ulyſſe prie qu'on le laiſſe manger parce qu'il en a beſoin & qu'il n'eſt pas un Dieu.* La lecture ſeule de cet endroit de l'original fait voir le ſens de ce Critique.

Changez de ſentiment] Ulyſſe ne peut ſouffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoiſt qu'il ne reſſemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les proprietez qui eſlevent ſi fort la Divinité au deſſus de l'homme.

Page 545. *Pourvû que j'aye le plaiſir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas ſa femme, de peur de refroidir par là le Roy, que l'eſperance de faire de luy un gendre prévenoit en ſa faveur.

Page 547. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne frequente dans cette iſle*] Homere a le ſecret admirable de renfermer de gran-

des leçons dans les narrations les plus ſimples. Il nous fait voir l'indigne paſſion dont la Déeſſe Calypſo a eſté prévenuë pour Ulyſſe, & les avances honteuſes qu'elle luy a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prevenir le poiſon que cet objet preſente? Il ne s'eſt pas contenté d'oppoſer la ſageſſe de Penelope à la folie de Calypſo, & de faire ſentir le grand avantage que la mortelle avoit ſur la Déeſſe, il nous découvre icy la cauſe de cette folle paſſion, en nous diſant qu'aucun des Dieux & des hommes ne frequentoit dans cette iſle. D'un coſté l'eſloignement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets, font qu'elle ſuccombe à la vûë du premier qui ſe preſente. Tout objet eſt dangereux pour une perſonne qui eſt dans la ſolitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

Page 548. *Mais elle n'euſt pas la force de me perſuader*] Car il ſçavoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinitez inferieures. Et il n'ignoroit pas qu'une perſonne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut meſme tenir.

Page 551. *Elle ne vous a pas conduit elle-meſme dans mon Palais avec ſes femmes*] Alcinoüs croit que ſa fille a fait une faute, non ſeulement contre la politeſſe, mais en-

core contre l'hoſpitalité, de n'avoir pas conduit elle-meſme cet eſtranger ; elle n'avoit rien à craindre puiſqu'elle eſtoit avec ſes femmes.

C'eſt moy qui n'ay pas voulu] Ulyſſe en homme fin & ruſé croit que le diſcours d'Alcinoüs eſt un diſcours que le ſoupçon luy fait tenir, & que le Prince ne luy parle ainſi que pour découvrir comment tout s'eſt paſſé entre luy & la Princeſſe, c'eſt pourquoy il déguiſe un peu la verité.

Page 552. *Vous puſſiez eſpouſer ma fille*] Alcinoüs a beau aſſeurer Ulyſſe qu'il eſt incapable de concevoir aucun ſoubçon, Ulyſſe l'en croit fort capable ; & l'offre ſi prompte que luy fait le Roy, le fortifie dans cette opinion ; il eſt perſuadé, comme l'inſinuë Euſtathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir ſi ſa fille n'a point conceu quelque paſſion pour luy, & s'il n'y a pas répondu. Au reſte cette propoſition que luy fait Alcinoüs, à cela prés qu'elle eſt un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces temps-là, tout eſtoit plein d'exemples de ces ſortes de mariages faits par occaſion ; un Roy prenoit pour gendre un eſtranger qui eſtoit arrivé chez luy, quand il connoiſſoit à ſes manieres qu'il eſtoit digne de cet honneur. C'eſtoit ainſi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient eſté mariez. On ne s'informoit pas alors ſi un homme eſtoit riche, il ſuffiſoit qu'il euſt

de la naiſſance & de la vertu.

Duſſiez-vous aller au de-là de l'Eubée qui eſt fort loin d'icy, comme nous le ſçavons par le rapport de nos pilotes] L'Eubée eſt en effet aſſez eſloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puiſque pour y aller il faut paſſer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponeſe. Mais Alcinoüs fait cet eſloignement encore beaucoup plus grand, en dépayſant ſon iſle, & en la faiſant une des iſles fortunées, car c'eſt de cette idée & de cette fauſſe ſuppoſition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

Page 553. *Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorſqu'il alla voir Titius le fils de la Terre*] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les Champs Elyſées en Eſpagne ſur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire croire icy que ſon iſle eſt prés de cet heureux ſejour, & pour le perſuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la terre, ſe ſervit des vaiſſeaux des Pheaciens, parce qu'ils eſtoient plus legers que les autres. Ce voyage de Rhadamante eſt imaginé ſur ce que c'eſtoit un Prince tres juſte, & que Tityus eſtoit un Titan tres injuſte & tres inſolent ; Rhadamante l'alloit voir pour le ramener à la raiſon par ſes remontrances.

Quelque

Quelque éloignée qu'elle ſoit ils le menerent & le ramenerent dans le meſme jour ſans beaucoup de peine] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laiſſée où elle eſt vis-à-vis du continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le meſme jour ſeroit exceſſivement outrée, & c'eſt bien pis encore en la placeant prés des iſles fortunées dans l'océan. Mais rien n'eſt impoſſible à des vaiſſeaux qui vont auſſi viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme. Cela abrege bien le chemin & rapproche les diſtances les plus éloignées. Homere fait voir icy que ſes Pheaciens eſtoient ſi fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur eſtoit impoſſible. C'eſt ſur cela que ſont fondées toutes ces hyperboles ſi extreſmes. Plus les hommes ſont heureux, plus leur langage eſt outré, & plus ils ſont portez à ſe forger des chimeres avantageuſes.

Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accompliſſe] Ulyſſe ne répond pas directement à l'obligeante propoſition que le Roy luy a faite de luy donner ſa fille, un refus auroit eſté trop dur. D'ailleurs comme il a connu ſes ſoupçons, il répond à tout indirectement par cette priere, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ſes Eſtats,

& la reconnoiſſance dont il eſt penetré pour la promeſſe qu'il luy a faite de luy en fournir les moyens.

Page 554. *Que tout eſtoit preſt*] Le Grec dit, *voſtre lit eſt fait*, qui eſt noſtre façon de parler ordinaire. La phraſe Grecque eſt ſouvent la meſme que la Françoiſe.

Il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui luy eſtoit deſtiné] Le Grec dit, ὑπ' αἴθουσαν ἠχεδοῦπα, & cette épithete ἠχεδοῦπα, qui ſignifie *valdè ſonante, fort ſonore, fort réſonnante* eſt tres magnifique, pour dire un portique *ſuperbe, fort élevé*, & qui par conſequent rend un grand bruit, car ces ſortes de lieux retentiſſent à proportion de leur exhauſſement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui ſe piquoit de ſe connoiſtre en baſtiments & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduiſant de cete maniere: *Enſuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort réſonnante.* Ce n'eſt pas l'Original qui eſt ridicule, c'eſt la Traduction. Quel gouſt faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuſe & pleine de ſens, une choſe tres abſurde & tres plate. Mais c'eſt-là le talent de certains Critiques modernes; ils flétriſſent tout par leurs expreſſions, & enſuite ils accuſent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de luy. On

dira de meſme que ce Poëte eſt un ſot d'avoir dit que *Minerve ſeringa une telle penſée dans l'eſprit de Nauſicaa*, parce que c'eſt ainſi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyſſée.

Et la Reyne ſe coucha dans un autre lit auprés de celuy du Roy] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon ſe couche prés de Jupiter, & icy nous voyons que la Reyne Areté ſe couche dans un lit dreſſé prés du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reyne ſa femme en ont deux. Homere a peut-eſtre voulu par-là marquer le luxe & la délicateſſe de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la molleſſe, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les geſner.

Fin du Tome Premier.

Universitas
BIBLIOTHECA

Fautes à corriger.

Page 25. quelques rafraiſchements. *Liſez*, quelques rafraiſchiſſements.

Page 90. Terence en a fait plus de cas. *Liſ.* le Poëte qu'a ſuivi Terence, en a fait plus de cas.

Page 95. dans l'Epyre. *Liſ.* dans l'Epire.

Page 235. eſtoit conſumée. *Liſ.* eſtoit conſumé.

Page 463. celuy qui vogue ſeule. *Liſez*, celuy qui vogue ſeul.